ANTHROPO-FOLIE

L'humain, un chef-d'œuvre d'imperfection !

Claude Henri Dumar

« Homo sapiens est un être d'une affectivité intense et instable qui sourit, rit, pleure, un être anxieux et angoissé, un être jouisseur, ivre, extatique, violent, aimant, un être envahi par l'imaginaire, un être qui sait la mort et ne peut y croire, un être qui sécrète le mythe et la magie, un être possédé par les esprits et les dieux, un être qui se nourrit d'illusions et de chimères, un être subjectif dont les rapports avec le monde objectif sont toujours incertains, un être soumis à l'erreur, à l'errance, un être lubrique qui produit du désordre. Et comme nous appelons folie la conjonction de l'illusion, de la démesure, de l'instabilité, de l'incertitude entre réel et imaginaire, de la confusion entre subjectif et objectif, de l'erreur, du désordre, nous sommes contraints de voir qu'Homo sapiens est aussi Homo demens. »

Edgar Morin[1]/Le paradigme perdu : la nature humaine. (1973)

Avant propos

L'espèce humaine actuelle a reçu son nom, "Homo sapiens", du naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778). Curieuse dénomination que celle-ci. "Homo", chacun aperçoit là l'origine latine du mot Homme, mais les difficultés surviennent avec le qualificatif "sapiens", pas tant en ce qui concerne la traduction (sage, raisonnable, intelligent), qu'en ce qui touche à la pertinence de ces qualités accordées à l'Homme. La sagesse n'est pas l'attribut le mieux partagé par l'espèce. Il n'est absolument pas sage de nous identifier à notre intelligence, quand nous donnons le spectacle permanent de notre bêtise.

Bien qu'il appartienne au règne animal, l'être humain se considère volontiers comme une créature à part, au-dessus des autres espèces vivantes. Certes, nous venons de l'animal, nous ne pouvons plus le nier. Cependant la haute opinion que nous avons de nous même, l'orgueil d'espèce qui nous meut, font que cette "tache" originelle doit être lavée à l'eau de l'affirmation de notre supériorité absolue. L'Homme imagine qu'il est radicalement différent de tous les autres vivants ; au sommet de toute la création. Il se persuade qu'il incarne la créature élue de Dieu.

Sapiens s'est arraché à sa symbiose intime avec la nature, pour sprinter vers la cupidité et l'aliénation. Pourquoi, avec toute sa sagesse, n'a-t-il pas su éviter la surpopulation et l'épuisement des ressources naturelles ? Pourquoi s'est-il fait piéger par le changement climatique et les conflits politico-religieux, qui aboutissent aujourd'hui à des guerres et à des déplacements des populations ? … Parce que son orgueil lui a fait ignorer que les lois de la nature s'appliquent aussi à lui. Bien qu'il appartienne au règne animal, l'être humain se considère volontiers comme une créature à part, au-dessus des autres espèces vivantes, en droit de dominer et d'exploiter la nature à sa guise.

Comme le dit Edgar Morin : « Le règne de sapiens correspond à une massive introduction du désordre dans le monde ». Contrairement au règne du vivant qui pourrait être dit "rationnel", au sens de son implacable logique, le "règne humain" semble se caractériser comme celui où une place est laissée à la déraison. Ce dont il est si fier et qui fait (paraît-il) sa supériorité sur l'animal, la raison, n'est pas une supériorité, mais une entrave. C'est un cadeau empoisonné offert par la Nature à ce monstre pétri de certitude, que Linné a eu l'impudence d'appeler Homo sapiens !

« Avec l'homme, ce n'est pas seulement la raison qui émerge,
c'est aussi son double sombre : la déraison qui la suit comme son ombre. »
André Green[2]/La causalité psychique, entre nature et culture. (1995)

---

[1] Edgar Nahoum, dit Edgar Morin (1921-….), est un sociologue et philosophe français.

[2] André Green (1927-2012) est un psychiatre et un psychanalyste Français.

1. Ô honteuse origine !

« Il est bien des merveilles en ce monde,
mais il n'en est pas de plus grande que l'homme. »
Sophocle[3]/Antigone. (332-333)

***Ê**tre humain, c'est être "créé à l'image de Dieu". Trois versets, dans le livre de la Genèse, affirment cette "vérité fondamentale" :*
- « Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre. » (Genèse 1:26).
- « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. » (Genèse 1:27).
- « Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé ; car Dieu a fait l'homme à son image. » (Genèse 9:6).
Le fait que Dieu ait créé l'Homme à Son image et selon Sa ressemblance, est ce qui représente la différence la plus fondamentale entre les humains et les autres créatures. Seul l'Homme a été fait à l'image et selon la ressemblance de Dieu. Quand Dieu le place dans le jardin d'Éden, la flore et la faune ont déjà été créées. Il est l'apothéose de la création et il a été créé pour régner sur elle.
« Être porteur de l'image de Dieu confère à l'homme une grande dignité « Nous aurions intérêt à réfléchir plus souvent à notre ressemblance avec Dieu. Il est surprenant de penser que lorsque le Créateur de l'univers a voulu créer quelque chose « à son image », quelque chose qui lui ressemble davantage que le reste de la création, il nous a fait. Si l'on considère l'excellence du reste de la création de Dieu, cela montre la dignité et la valeur particulières que Dieu a conférées à l'homme. Les étoiles du ciel, les plantes et les animaux de la terre et le monde des anges sont des choses magnifiques. Mais nous ressemblons davantage à notre Créateur qu'aucune de ces choses. Nous sommes le chef-d'œuvre de la création divine. »
Wayne Grudem[4]/Théologie Systématique. (2010)

La personne humaine, créée à l'image de Dieu, est un être à la fois corporel et spirituel. Le récit biblique exprime cette réalité avec un langage symbolique, lorsqu'il affirme que : *« Dieu modela l'homme avec la glaise du sol ; il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant. » (Genèse 2:7).*
« A l'image de Dieu », cela ne signifie pas que Dieu est un être physique avec une tête, deux bras, deux jambes... Adam ne ressemble pas à Dieu dans le sens où Dieu aurait chair et sang. Les Écritures disent que *« Dieu est esprit » (Jean 4:24) et existe donc sans corps.* La ressemblance à Dieu est en lien avec la partie spirituelle de l'Homme. L'image de Dieu fait référence à l'aspect immatériel de l'homme. C'est une ressemblance mentale et morale *:*
- L'homme peut raisonner et choisir. C'est un reflet de l'intellect et de la liberté de Dieu.

« Dieu fit donc l'homme à son image. Il lui a, en effet, créé une âme apte par sa raison et son intelligence à s'élever au-dessus de tous les animaux de la terre, des eaux et de l'air, dépourvus d'un esprit de cette nature. Ayant donc formé l'homme avec de la poussière, il lui a communiqué par son souffle cette âme dont je viens de parler, soit qu'il l'eût déjà faite, soit plutôt en la faisant par son souffle même, voulant que le souffle qu'il produisait ainsi (car « insuffler » est-ce autre chose que produire un souffle ?) fût l'âme même de l'homme. »
Saint Augustin[5]/La Cité de Dieu. (413-426)

- La conscience que Dieu a inscrite dans leur nature, leur fait clairement distinguer le bien du mal.

---

[3] *Sophocle* de Colone (496-406 av. J.-C.) était l'un des auteurs de tragédies les plus célèbres de la Grèce antique.

[4] Wayne Grudem (1948-....) est professeur de théologie et de sciences bibliques au Phoenix Seminary (Arizona), aux États-Unis.

[5] Augustin d'Hippone (354-430), est un philosophe et théologien chrétien romain ayant occupé le rôle d'évêque d'Hippone en Numidie (ancien royaume berbère, situé dans ce qui est maintenant l'Algérie).

« Conscience ! Conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fait l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

Jean-Jacques Rousseau[6]/Émile, ou De l'éducation. (1762)

Sur le plan intellectuel, l'homme a été créé, doué de raison et de volonté, capable de raisonner et de choisir, ce qui reflète l'intelligence et la liberté de Dieu. Sur le plan moral, il a été créé parfaitement juste et innocent, ce qui reflète la sainteté de Dieu.
Dieu, en voyant « tout ce qu'il avait fait » (y compris l'humanité), aurait déclaré que « cela était très bon » (Genèse 1:31), ratification du bon ouvrier légitimement fier de sa journée de travail.

« Je suis fier de toi ! » Cette phrase, sans doute l'avez-vous déjà prononcée, ou vous l'a-t-on déjà dite un jour après que vous ayez accompli quelque chose de particulièrement remarquable. C'est l'une des façons dont nous exprimons notre appréciation, mais aussi notre admiration pour quelqu'un.
Mais, Dieu peut-il être fier de nous ? :
- « Au lendemain de la découverte de deux bébés dans un congélateur à Bédoin (Vaucluse), la suspecte, une mère de famille de 41 ans, a été mise en examen et écrouée, a annoncé le parquet d'Avignon vendredi 2 décembre en fin de journée. Elle est poursuivie du chef de « meurtre de mineur » de moins de 15 ans, a précisé la procureure d'Avignon Florence Galtier à l'AFP. »

Le Figaro (Publié le 02/12/2022)

- « Le mystère est encore grand après la découverte, dans la nuit de samedi à dimanche, d'une femme nue et mutilée en pleine rue à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). Ce mardi, le parquet de Bobigny indique qu'une enquête a été ouverte et confiée à la SDPJ (sous-direction de la police judiciaire) 93, pour « viol avec torture et actes de barbarie. »

Le Parisien (Publié le 19/04/2022)

- « Trois « kamikazes » autour du Stade de France, des terrasses parisiennes sous le feu des kalachnikovs et le pire reste à venir. Il est 21 h 47 lorsqu'un trio de djihadistes s'extrait d'une Polo noire qui s'est garée devant la salle de spectacle du Bataclan. L'un d'eux envoie un SMS : « On est parti, on commence. » Pour les 1.500 spectateurs venus assister au concert des Eagles of Death Metal, c'est le début de trois heures d'enfer et d'un massacre qui fait 90 morts et des centaines de blessés. »

Les Échos (Publié le 05/09/2021)

- « Quatre adolescents de 15 à 16 ans ont été mis en examen lundi pour "vol avec violence ayant entraîné la mort, actes de torture et de barbarie". Ils auraient frappé à mort un homme de 63 ans à La Rochelle pour obtenir sa carte bancaire. »

France-Soir (Publié le 07/05/2018)

Autant d'exemples parmi d'autres, dans l'actualité récente, qui me font douter que Homo sapiens soit créé, comme le dit l'Écriture, « à l'image de Dieu ».

***D**ès l'Antiquité et pendant très longtemps, l'étude de l'Homme a appartenu au domaine des grands penseurs, des philosophes, des hommes de lettres. Avec l'émergence des sciences naturelles (ou plutôt de l'histoire naturelle) au XVIII^e^ siècle, l'Homme sort enfin du seul champ des études théologiques et philosophiques, et devient un sujet d'étude scientifique.*

On peut dire que l'histoire naturelle de l'Homme commence avec Carl von Linné. Le naturaliste suédois publie en 1735 l'ouvrage qui allait l'immortaliser : le "Systema naturae". Le règne animal y est divisé en six grandes classes. L'Homme, étudié comme n'importe quelle autre espèce, est placé dans la classe des « Quadrupèdes », au sein de l'ordre des « Anthropomorphes », en compagnie du singe et du paresseux.

[6] Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), est un écrivain et philosophe genevois.

Nombreux seront ceux qui, à l'image de La Mettrie[7], Buffon[8] ou Diderot[9], protesteront contre ce traitement infligé à l'Homme. Linné entendra les critiques et, dans la dixième édition de son Systema naturae publiée en 1758, il substituera au nom de « Quadrupèdes » celui de « Mammifères » et nommera « Primates » (c'est-à-dire les premiers) ses « Anthropomorphes ».
Le monde de Linné n'a rien à voir avec celui des biologistes actuels. Dieu et la Bible y occupent une place centrale. Fils de pasteur, il est convaincu d'avoir été élu par Dieu pour retrouver l'ordre de la Création. « Deus creavit, Linnaeus disposuit », telle est sa devise. Elle signifie : "Dieu a créé (le monde) Linné (l')a mis en ordre." Elle n'est pas d'une modestie extrême, mais il ne l'était pas non plus. Pour lui, tous les êtres vivants ont été créés une bonne fois pour toutes et ne sont pas susceptibles d'évoluer. Sa représentation du vivant est celle d'une échelle fixiste, au sommet de laquelle culmine l'Homme. Il suit en cela la vision d'Aristote (384-322 av. J.-C), premier grand naturaliste connu. Aristote concevait l'Homme comme un animal supérieur*, qui bien que parfois plus faible que d'autres espèces d'un point de vue physique, leur était supérieur d'un point de vue mental et technique (la* technique *étant l'autre grande manifestation, pratique cette fois, de la supériorité véritablement humaine de l'Homme sur les autres espèces animales).*

C'est un siècle plus tard que Charles Darwin (1809-1882) annihilera définitivement cette conception. Au milieu du XIX^e^ siècle, le naturaliste britannique révolutionnait l'histoire de la vie, en mettant sur pied les théories de l'évolution et de la sélection naturelle. La publication de "L'Origine des espèces", en novembre 1859, crée un scandale sans précédent. Bien qu'au départ le naturaliste se soit gardé d'évoquer l'Homme et le singe, nul ne s'y trompe. En affirmant que toutes les espèces vivantes descendent d'un ancêtre commun au terme d'une évolution qui, par sélection naturelle, a éliminé les moins adaptés, le savant heurte non seulement la foi mais aussi l'anthropomorphisme[10]. Les pro et anti Darwin s'affrontent, en particulier lors d'une réunion célèbre, à l'université d'Oxford en juin 1860, ou l'évêque Samuel Wilberforce apostrophant le biologiste, Thomas Huxley, fervent défenseur de la théorie de Darwin, lui demande si c'est « par son grand-père ou par sa grand-mère qu'il descend du singe » et s'attire cette réponse non moins célèbre : « mieux vaut un singe qu'un imbécile… »

C'est en 1871, douze années après la publication de l'Origine des espèces, que Darwin ose enfin inclure l'Homme dans l'évolution. Il publie un gros traité, de plus de six cents pages, intitulé "La Filiation de l'homme", dont les derniers mots sont un coup de tonnerre dans le ciel des certitudes religieuses : « L'homme conserve encore dans son organisation corporelle le cachet indélébile de son origine inférieure. »
La première partie de l'ouvrage établit que l'être humain ne forme pas un règne à part. On ne déclare pas impunément que l'homme partage avec les grands Singes un ancêtre commun : encore faut-il montrer en quoi les lois naturelles de l'évolution s'appliquent, non seulement à sa physiologie mais aussi à ses comportements.
- L'Homme est un "rejeton" de la souche des Singes Catarhiniens[11], dont il a divergé au cours de l'évolution :
« Et comme l'homme, d'un point de vue généalogique, appartient à la souche Catarhinienne ou de l'Ancien Monde, nous devons conclure, quelle que soit la force avec laquelle notre orgueil se révolte contre cette conclusion, que nos premiers ancêtres auraient été ainsi désignés à juste titre. Mais nous ne devons pas tomber dans l'erreur de supposer que le premier ancêtre de toute la souche Simienne, y

---

7 Julien Jean Offray de La Mettrie, (1709-1751), est un médecin et philosophe matérialiste et empiriste français.

8 Georges-Louis Leclerc (1707-1788), comte de Buffon, plus connu sous le nom simple de Buffon, est un naturaliste, mathématicien, biologiste, cosmologiste, philosophe et écrivain français.

9 Denis Diderot (1713-1784), est un écrivain, philosophe et encyclopédiste français des Lumières.

10 Tendance à concevoir la divinité à l'image de l'homme.

11 Les *Catarhiniens* sont caractérisés par des narines rapprochées, ouvertes vers le bas (d'où l'étymologie du nom) et séparées par une fine cloison. Les représentants non humains des Catarhiniens peuplent essentiellement l'Afrique et l'Asie.

compris l'homme, était identique à quelque Singe actuel, ou même lui ressemblait étroitement. »

C. Darwin/La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe. (1871)

- Les humains sont en continuité avec les espèces animales, pour leur sens esthétique, pour les facultés morales et même pour leurs capacités langagières :
« Néanmoins, si considérable qu'elle soit, la différence entre l'esprit de l'homme et celui des animaux les plus élevés n'est certainement qu'une différence de degré, et non d'espèce. Nous avons vu que des sentiments, des intuitions, des émotions et des facultés diverses, telles que l'amitié, la mémoire, l'attention, la curiosité, l'imitation, la raison, etc., dont l'homme s'enorgueillit, peuvent s'observer à un état naissant, ou même parfois à un état assez développé, chez les animaux inférieurs. »

Ibidem.

Bref, l'homme descend d'un singe "Africain" précise Darwin, au seul vu de notre parenté morphologique et comportementale avec gorilles et chimpanzés :
« Il est par conséquent probable que l'Afrique était antérieurement habitée par des singes aujourd'hui éteints, étroitement voisins du gorille et du chimpanzé ; et comme ces deux espèces sont à présent les plus proches voisines de l'homme, il est, en quelque mesure, plus probable que nos premiers ancêtres aient vécu sur le continent africain qu'ailleurs. »

Ibidem.

Darwin conclut que la croyance en la création séparée, n'est finalement que superstition sans fondement. Face aux nombreuses preuves observables de notre ascendance, dans la structure et le développement comparés de l'Homme et des autres mammifères, « ce n'est rien d'autre que notre préjugé naturel, et cette arrogance qui a conduit nos ancêtres à prétendre qu'ils descendaient de demi-dieux, qui nous fait hésiter devant cette conclusion ». La singularité de l'Homme n'est ainsi pas exceptionnalité, du moins au regard des lois de la nature. Cette « merveille et gloire de l'univers » qu'est l'Homme, n'est donc ni un miracle ni l'effet d'une cause transcendante.

Le naturaliste anglais ne se fait aucune illusion sur les résistances qu'il va susciter : « La principale conclusion à laquelle je suis parvenu dans cet ouvrage, à savoir que l'homme descend de quelque forme d'organisation inférieure, sera, je regrette de le penser, hautement déplaisante pour beaucoup. »
Et en effet, sa théorie choque énormément les gens dans l'Angleterre victorienne[12] :
« La légende veut qu'une jeune lady britannique à qui l'on apprend la théorie de Darwin aurait répondu : « pourvu que cela ne soit pas vrai. Mais si c'est vrai, pourvu que ça ne s'ébruite pas ! » Non seulement l'hypothèse de l'origine animale blesse le narcissisme de notre espèce, mais cela conduit aussi à douter du statut spécial que le christianisme accorde à l'âme humaine. »

Cédric Grimoult[13]/Mon père n'est pas un singe ? (2008)

Sa théorie a suscité la controverse, parce qu'elle a révolutionné les sciences du vivant et plus généralement, parce qu'elle a fait descendre l'Homme du piédestal où l'avaient placé les religions. A l'époque victorienne, Dieu occupait une place centrale, celle du créateur de tout ce qui existe : l'évolution allait dans le sens opposé, loin de l'image humaine idéale que Dieu avait créée.

Biologiquement, nous appartenons à l'ordre des primates. Primate, l'Homme soit, mais le primate qui possède l'encéphale le plus volumineux et le plus complexe dans son organisation, une créature spéciale constituant le degré le plus élevé dans l'échelle de l'existant ! S'il y a une place pour lui dans la Création, c'est bien sûr à

[12] L'époque victorienne est une période de l'histoire du Royaume-Uni et s'étend de 1837 à 1901.

[13] Cédric Grimoult (1974-....) est un historien des sciences français.

son sommet ! Nous aimons croire que nous avons des pensées, des désirs, là où poilus, griffus… , ne sont mus que par des instincts et des automatismes.

Suffit-il, pour situer l'homme, de le placer simplement, en tête de la lignée des mammifères supérieurs, en lui accordant cette primauté parce qu'il se trouve doté d'un caractère, d'une "différence spécifique", qui le distingue de tous les autres membres de cette lignée, proches et lointains : la rationalité[14] ?
« Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusques à huit pieds ; qui vous donnez sans pudeur de la hautesse et de l'éminence, qui est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel et qui voient les nuages se former au dessous d'elles ; espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine ; approchez, hommes, répondez un peu à Démocrite. Ne dites-vous pas en commun proverbe : des loups ravissants, des lions furieux, malicieux comme un singe ? Et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : L'homme est un animal raisonnable. Qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? »

La Bruyère[15]/Les Caractères. (1696)

Il n'y aurait pas de difficulté à admettre la raison des hommes, si celle-ci n'était postulée par les hommes eux-mêmes, comme leur privilège, comme ce qui les caractérise et les spécifie au sein de la nature en général.

Est-il légitime de n'attribuer la raison qu'à la seule humanité ? Les animaux ne sont-ils pas, eux aussi, capables de raisonnement ? Beaucoup de facteurs ont contribué et contribuent encore à inhiber une réflexion objective sur ce sujet, au premier rang desquels le prodigieux narcissisme de l'espèce humaine, amoureuse de sa propre image, qui se place au centre de la création et ne saurait admettre de limite à ce qu'elle peut entreprendre.
« Narcisse vient près d'une source limpide et pure pour apaiser sa soif. En regardant le reflet de son visage, il s'extasie devant lui-même ; (…) il admire tout ce qui le rend admirable. Sans s'en douter, il se désire lui-même ; il est l'amant et l'objet aimé (…) »

Ovide[16]/Les Métamorphoses. (I[er] siècle)

Ce sentiment de l'exception humaine, que les religions et particulièrement les monothéismes expriment et exaltent, notamment le christianisme, subsiste même lorsque le sentiment religieux s'est effacé.

Quelles sont les caractéristiques qui font le propre de l'Homme, sa spécificité ? On peut citer la bipédie, l'usage et la création d'outils, la communication et le langage articulé, la vie sociale avec ses comportements altruistes mais également guerriers, l'art et les traditions culturelles, l'apprentissage et l'enseignement, la sexualité non reproductrice et les tabous, la spiritualité et la religion…
Cependant, la plupart de ces caractéristiques "humaines" sont actuellement remises en cause, car elles se retrouvent sous certaines formes et à des degrés variables chez beaucoup d'autres espèces animales et ne constituent donc pas des critères absolus. Mais peut-être peut-on mesurer l'humanité à l'aune de la faculté que possède l'homme de créer des mythes, d'inventer des fictions qui n'existent pas et d'arriver à convaincre les autres d'y croire, même si ces fictions sont des mensonges ! Être humain c'est être "créé à l'image de Dieu". Il faut dire que l'homme a toujours été d'une nature très égocentrique. C'est en quelque sorte l'une de ses plus grandes faiblesses : l'incapacité à se voir tel qu'il est, mais uniquement tel qu'il s'imagine. Fonder un rapport au monde sur une telle prétention originelle, voilà qui annonce la couleur.

---

[14] Être "raisonnable" signifie ici posséder une Raison, c'est-à-dire cette "activité pensante" qui nous permet de comprendre et de juger correctement.

[15] Jean de La Bruyère (1645-1696) est un moraliste français.

[16] Ovide (43 av. J.-C. - 18 ap. J.-C.), est un poète latin qui a vécu à Rome au moment de la fin de la République romaine et de la naissance de l'Empire romain.

L'humain ne ressemble à rien. Il ne ressemble à rien qu'à lui-même, condamné dès sa première heure, à un narcissisme dont il ne s'est jamais ni démenti, ni départi. Ainsi va l'engendrement de l'humain : image approximative et partielle, et ressemblance nulle et omise. La Parole ne s'est pas réalisée. *Un des principaux signes de sa folie, n'est ce pas cette auto-qualification suprémaciste de "sapiens" (intelligent, raisonnable). Sapiens, espèce mégalomane, a construit toute sa prééminence sur l'éviction ou la maîtrise des autres espèces. De tout temps il a cru être le "nombril du monde". L'anthropocentrisme est-il naturel ou artificiel, prévu par l'ordre du monde ou usurpé ? Montaigne*[17]*, lui, l'a refusé :*
« La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant [et en même temps] la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici, parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble. »

Michel de Montaigne/Les Essais. (1580)

La pire des blessures infligées à l'amour-propre de l'humanité, c'est lorsque Darwin a démontré que nous n'avions pas fait l'objet d'une création séparée. Du haut de la pyramide du vivant, l'homme a appris qu'il était issu d'une matrice commune avec les animaux. Cette blessure narcissique s'est accompagnée d'un refus d'admettre cette communauté d'origine et n'est pas encore cicatrisée, comme l'illustre la virulence des mouvements créationnistes outre-Atlantique.

Qu'est-ce qu'un être humain ? Vercors, de son vrai nom Jean Bruller (1902-1991), écrivain et illustrateur français, dans "Les Animaux dénaturés", s'interroge sur la nature humaine, à la fois avec émotion et ironie et pose une question essentielle sur la définition de l'être humain :
« Pour interroger, il faut être deux : celui qui interroge, celui qu'on interroge. Confondu avec la nature, l'animal ne peut l'interroger. Voilà, il me semble, le point que nous cherchons. L'animal fait un avec la nature. L'homme fait deux. Pour passer de l'inconscience passive à la conscience interrogative, il a fallu ce schisme, ce divorce, il a fallu cet arrachement. N'est-ce point la frontière justement ? Animal avant l'arrachement, homme après lui ? Des animaux dénaturés, voilà ce que nous sommes. »

Vercors/Les Animaux dénaturés. (1952)

La spécificité humaine, qui consiste à raisonner, entraîne une évolution de Sapiens contre nature. Contre la Nature ! Là où les animaux font un avec la nature, les hommes font deux. *Ils ne se sentent en rien reliés à elle, ils sont tournés entièrement sur eux-mêmes.* Ils vivent dans la nature au même titre que l'animal, et pourtant ils estiment avoir et occuper une place spécifique.

Il faut en finir avec la vision d'une humanité prétendue supérieure aux autres espèces animales. Dans la Bible, il n'existe qu'une lignée humaine, celle d'Adam et Ève. Aussi n'arrivons-nous pas à concevoir l'existence d'autres espèces humaines, en même temps que la nôtre. Pourtant, il y a 300.000 ans, elles étaient au moins neuf à parcourir le monde, comme l'Homo neanderthalensis en Europe, l'Homo denisovensis en Asie, ou l'Homo rhodesiensis en Afrique, pour ne citer que les plus célèbres. Ce n'est pas une surprise si certains hominidés ont disparu avec le temps. L'extinction est une étape normale de l'évolution. Pourquoi sommes-nous la seule espèce à avoir survécu ?

[17] Michel Eyquem de Montaigne(1533-1592) est un philosophe, humaniste et moraliste français de la Renaissance.

« *C'est frustrant mais on ne sait pas pourquoi nous existons encore et pourquoi les autres ont disparu. On considère trop souvent que puisque l'on a survécu et pas les autres, nous sommes une réussite évolutive mais c'est quand même aussi un coup de bol si on est toujours là ! Les bactéries, les chimpanzés aussi ont survécu et on ne leur attribue pas pour autant une intelligence particulière.* »

Antoine Balzeau[18], paléoanthropologue au Musée de l'Homme, à Paris.

De quoi relativiser la prétendue supériorité de sapiens.

Pour le paléoanthropologue français Pascal Picq (1954-....), il est temps de revoir les clichés qui reposent sur les mythes, les croyances, et de réconcilier l'homme avec sa véritable nature : *« L'homme est un singe ou, plus exactement, une espèce de singe qui s'appelle l'homme »*, note t-il dans "Le singe est-il le frère de l'homme ?" (2002). L'homme n'est pas un chimpanzé, le bonobo n'est pas un humain et le chimpanzé n'est pas un bonobo, mais tous, sont des singes !

Qu'est-ce que la néoténie ? Si l'on s'en tient à la définition du Larousse, c'est le nom donné à la *« Caractéristique des groupes d'êtres vivants présentant à l'état adulte des caractères qui, dans les groupes voisins, sont purement infantiles, larvaires ou parfois fœtaux. »* La néoténie est la capacité de conserver le stade juvénile et de se reproduire sous cette forme. L'exemple le plus connu est l'axolotl (Ambystoma mexicanum), un amphibien de l'ordre des urodèles (comme les salamandres et les tritons) vivant au Mexique. C*et étrange batracien reste généralement une sorte de têtard blême et peu ragoûtant toute sa vie.*

Des scientifiques, comme le paléontologue américain Stephen Jay Gould (1941-2002), ont émis l'hypothèse, que l'espèce humaine pourrait résulter d'un phénomène néoténique, survenu au cours de son évolution :

« Le crâne de l'embryon humain diffère peu de celui des chimpanzés. Au cours de leur croissance, les formes deux espèces suivent le même chemin : diminution relative de la voûte crânienne, le cerveau se développant beaucoup plus lentement que le corps après la naissance et accroissement relatif continu de la mâchoire. Mais, alors que les chimpanzés accentuent ces transformations et que les adultes présentent un aspect extérieur profondément différent de celui du nouveau-né, nous poursuivons notre croissance beaucoup plus lentement et n'allons jamais aussi loin qu'eux. C'est-à-dire qu'à l'état adulte nous conservons des caractéristiques de la jeunesse. (...) Le ralentissement sensible de notre développement a entraîné la néoténie. »

Stephen Jay Gould/Le pouce du panda. (1980)

Des philosophes évoquent aussi parfois à leur manière la néoténie :

« L'évolution de l'homme ne se serait pas faite à partir d'individus adultes, mais à partir des petits d'un primate qui [...] auraient acquis prématurément la capacité de se reproduire. Ce qui expliquerait ces particularités morphologiques de l'homme qui [...] ne correspondent pas à celles des anthropoïdes adultes, mais à celles de leurs fœtus. Autant de caractères transitoires chez les primates, mais qui en devenant définitifs chez l'homme, ont en quelque sorte réalisé, en chair et en os, le type de l'éternel enfant. »

Giorgio Agamben[19]/Idée de la prose. (1987)

On ne peut pas nier que l'homme, à l'état adulte, conserve des caractéristiques juvéniles ou fœtaux :

« L'homme est une forme néoténique : en effet, si nous comparons l'homme avec les grands singes, ses plus proches parents, nous nous apercevons que l'homme à maturité demeure, quant aux cheveux, à la tête, à la forme, aux proportions du corps, à la structure osseuse et aux muscles, plus proche de l'embryon de singe que du singe adulte. Parmi les animaux, l'homme est un Peter Pan qui ne grandit jamais. »

Norbert Wiener[20]/Cybernétique et société. (1950)

---

[18] Antoine Balzeau est chercheur au CNRS et travaille dans l'unité « Histoire naturelle de l'Homme préhistorique » au Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris.

[19] Giorgio Agamben (1942-....) est un philosophe italien.

[20] Norbert Wiener (1894-1964), est un mathématicien américain, théoricien et chercheur en mathématiques appliquées, surtout connu comme le père fondateur de la cybernétique.

Nous sommes issus d'ancêtres simiesques, dont les rythmes de développement se sont globalement ralentis.
En fait, l'homme se présente comme un cas "anormal", il n'est qu'une espèce de singe venu au monde avant terme, et qui continuerait à vivre sous cette forme inachevée, en étant capable de se reproduire. Ce n'est rien d'autre qu'une sorte de singe raté.

L'homme est sorti de la nature, par accident, par le biais de mutations improbables. La comparaison de l'ADN[21] d'Homo sapiens avec celui des grands singes, informe sur les mécanismes de l'hominisation. Professeur au Collège de France, chercheur en neurobiologie, Alain Prochiantz (1948-….) retrace l'aventure évolutive de notre cerveau dans son ouvrage "Singe toi-même." (2019). Génétiquement, l'homme et le chimpanzé sont très semblables. On cite volontiers le chiffre de 1,23% de différence entre ces deux génomes, ce qui représente tout de même 30 millions de mutations ponctuelles, de quoi opérer des changements importants. Des phénomènes de méthylation[22] ont pu accélérer ou inhiber des mutations soudaines, en agissant en cascade et en boucle, sur la motricité, la morphologie, le volume cérébral, ainsi que sur la genèse du langage articulé, leur rôle évolutif est largement établi.
« Je commence par une étude qui illustre à quel point le cerveau humain est immature à la naissance, son volume étant un peu plus de 10 % (soit 140 cm3) de celui qu'il atteindra à l'âge adulte, contre 50 % (soit 200 cm3) pour un chimpanzé. Si les raisons de cette immaturité sont sans doute d'ordre obstétrique (un bipède ne peut « accoucher » d'un cerveau de 700 cm3), les conséquences en sont la nécessité d'une organisation sociale pour protéger les petits sur une longue période et une maturation du cerveau dans un monde social et culturel riche. En effet, pour les fonctions cognitives, les périodes transitoires de plasticité du cortex cérébral sont prolongées tardivement après la naissance. Cependant, malgré le retard développemental humain, le petit sapiens de 2,5 ans dont le cerveau n'a atteint que 60 % de son volume final possède des performances sociales très supérieures à celles d'un chimpanzé adulte. »

Alain Prochiantz/La lettre du Collège de France. (2019)

Un cerveau nettement plus volumineux et le rétrécissement du bassin des femelles, comme conséquence de la bipédie, ont donc avancé les accouchements[23], créant les conditions de la néoténie. La naissance prématurée entraîne une fragilité des nouveau-nés, qui ne peuvent se développer que dans un cadre social. La coopération obligée entre individus expliquerait l'essor du langage.
La néoténie est le trait fondamental, par lequel l'humain se distingue radicalement de ses "cousins" les plus proches, dans le processus de l'évolution : bonobos et chimpanzés.
« Avorton de singe, si immature à la naissance, l'homme n'aurait pas dû survivre tant il est bâclé. »

Israël Nisand[24]/Gynécologue obstétricien aux hôpitaux universitaires de Strasbourg.

Oui, vous avez bien lu, un avorton de singe !

Il y a au moins 5 ou 6 millions d'années la lignée des primates, qui allait donner naissance à Homo sapiens, c'est-à-dire à nous, a commencé à maintenir de plus en plus longtemps des caractéristiques de l'enfance, jusqu'à l'âge adulte. Nous ne sommes pas une espèce nouvelle née du processus de l'évolution, nous sommes toujours des singes. Nous sommes une espèce d'attardés, d'inachevés.
Il existe cent quatre-vingt-treize espèces vivantes de singes et de gorilles. Cent quatre-vingt-douze d'entre elles sont couvertes de poils. La seule exception est un

[21] ADN signifie acide désoxyribonucléique, et constitue la molécule support de l'information génétique héréditaire.

[22] Les *groupes méthyle* consistent en un atome de carbone central, lié à trois atomes d'hydrogène. La méthylation de l'ADN est un processus biologique, par lequel des groupes méthyle sont ajoutés à la molécule d'ADN. Les méthylations interviennent de manière déterminante dans l'expression ou la répression des gènes, et leur rôle évolutif est largement établi.

[23] On a pu calculer qu'il faudrait dix huit mois de gestation, soit le double du temps habituel, pour que l'être humain naisse achevé comme ses cousins primates.

[24] Israël Nisand (1950-….) est un gynécologue obstétricien français aux hôpitaux universitaires de Strasbourg. Il est professeur des universités et enseigne les sciences humaines à la faculté de médecine de Strasbourg.

singe nu et prétentieux, qui s'est donné le nom d'Homo sapiens.

« Les pauvres d'esprit sont plus faciles à supporter que les prétentieux d'esprit. »

Pierre Louis de Lacretelle[25]/Les pensées et réflexions. (1817)

[25] Pierre Louis de Lacretelle (1751-1824) est un député français, en activité sous la Révolution et le Consulat.

2. Le nombril du monde.

« L'homme est la mesure de toute chose :
de celles qui sont, du fait qu'elles sont ;
de celles qui ne sont pas, du fait qu'elles ne sont pas »

Platon[26]/ Protagoras (période ~399 - ~390).

Pendant la plus grande partie de son histoire, l'humanité a vécu, en toute crédulité dans le paradis de l'ignorance, jusqu'au jour où elle croqua le fruit défendu de la connaissance scientifique. Elle fut alors précipitée hors du paradis de l'anthropocentrisme et du narcissisme à grands coups de pied au …
« Ce qui meurt aujourd'hui, ce n'est pas la notion d'homme, mais une notion insulaire de l'homme, retranché de la nature et de sa propre nature ; ce qui doit mourir, c'est l'auto-idolâtrie de l'homme, s'admirant dans l'image pompière de sa propre rationalité. »

Edgar Morin/Le paradigme perdu. (1973)

La Préhistoire, enfance de l'humanité, assiste à l'entrée en lice de notre espèce. Les préhistoriens nous ont légué un sombre tableau de nos lointains ancêtres, dépeints en pauvres hères tenaillés par la faim et traqués par les fauves. Le rapport homme-animal est très défavorable à l'Homme.
Marie-Henriette Alimen (1900-1996), paléontologue et géologue française, estime que *« sans moyens particuliers d'attaque, l'homme se trouve singulièrement défavorisé par sa nature physique pour rivaliser avec de grands carnassiers ».* Chasseurs, les hommes du Paléolithique sont aussi des proies et doivent âprement défendre leur vie. Ils vivent au milieu d'êtres qui, à leurs mains opposent leurs griffes, à leurs dents leurs crocs ou leurs cornes. Notre espèce part perdante, elle n'a rien pour survivre, encore moins pour gagner. Le monde animal tout entier est ligué contre elle.
On retrouve là l'image d'Épinal, d'hommes préhistoriques faibles, survivant à peine dans une nature hostile, proies de tous les prédateurs et peinant à trouver de quoi se nourrir : le mythe de l'homme nu déjà présent chez Platon. Le mythe de Prométhée tel qu'il est rapporté dans son œuvre "Protagoras" est l'un des textes les plus célèbres sur la différence entre la nature animale bien pourvue dès la naissance, et la nature humaine démunie et qui doit faire appel au feu et à la technique pour subsister.
Prométhée, c'est ce titan de la mythologie grecque auquel sont associées deux images : le voleur de feu et l'être souffrant cloué au rocher, torturé par le vautour qui vient lui dévorer un foie qui renaît chaque jour. C'est parce que l'homme a été "oublié" dans le partage des qualités, que Prométhée vole le feu pour le lui donner, et la technologie par la même occasion.
« Cependant Épiméthée, qui n'était pas très réfléchi avait sans y prendre garde dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couvertures ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. »

Platon/ Protagoras (période ~399 - ~390).

L'homme a souffert d'une injustice primordiale qu'il faut "réparer". Deux thèmes majeurs sont condensés dans cette action d'éclat. Le premier est celui de l'humain "victime" ; le deuxième celui de la "revanche" à prendre sur l'animal. C'est cette conscience qui le conduira, depuis l'Antiquité, à penser sa relation avec le monde

[26] *Platon (424-347 av. J.-C.)* est l'un des philosophes majeurs de la pensée occidentale, et de l'Antiquité grecque en particulier.

animal.

Concernant le paléolithique, pour Yuval Noah Harari (1976-….) historien israélien et professeur d'histoire à l'université hébraïque de Jérusalem, les humains sont restés très longtemps, au moins jusqu'à la supposée "révolution cognitive" survenue brutalement il y a 70.000 ans, des animaux insignifiants :
« Voici près de 70 000 ans, des organismes appartenant à l'espèce Homo sapiens commencèrent à former des structures encore plus élaborées [que celles du vivant] : les cultures. Le développement ultérieur de ces cultures est ce qu'on appelle l'histoire.
Trois révolutions importantes infléchirent le cours de l'histoire. La révolution cognitive donna le coup d'envoi à l'histoire il y a 70 000 ans. »

Yuval Noah Harari/Sapiens. (2013)

Le propos d'Harari est aussi le sentiment de la majorité des gens sur le "fabuleux destin" de l'humanité : une espèce faible, insignifiante, qui selon toute attente se hisse au sommet, grâce à son gros cerveau et à la maîtrise technologique que celui-ci permet. Une ascension qui survient tard et brutalement, dans les derniers temps d'une longue et pénible préhistoire.

Aristote, philosophe grec que l'on considère comme le père de l'histoire naturelle, institue une hiérarchie entre espèces, avec une nette frontière biologique et morale entre hommes et animaux. Ses recherches naturalistes lui ont fait classer l'Homme au sein d'une petite niche d'animaux "politiques", parmi lesquels on peut trouver l'abeille, la guêpe, la fourmi ou la grue. Les animaux politiques sont ceux qui ont une activité commune. Mais il y distingue néanmoins l'homme, l'animal politique par excellence :
« Il est manifeste, à partir de cela, que la cité fait partie des choses naturelles, et que l'homme est par nature un animal politique, et que celui qui est hors cité, naturellement bien sûr et non par le hasard des circonstances, est soit un être dégradé soit un être surhumain, et il est comme celui qui est injurié en ces termes par Homère : « sans lignage, sans loi, sans foyer ». Car un tel homme est du même coup naturellement passionné de guerre, étant comme un pion isolé. C'est pourquoi il est évident que l'homme est un animal politique plus que n'importe qu'elle abeille et que n'importe quel animal grégaire. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain ; or, seul parmi les animaux, l'homme a un langage. Certes, la voix est le signe du douloureux et de l'agréable, aussi la rencontre-t-on chez les animaux ; leur nature, en effet, est parvenue jusqu'à un point d'éprouver la sensation du douloureux et de l'agréable et de les signifier mutuellement. Mais le langage existe en vue de manifester l'avantageux et le nuisible, et par suite le juste et l'injuste. Il n'y a en effet qu'une chose qui soit propre aux hommes par rapport aux autres animaux : le fait que seuls ils aient la perception du bien, du mal, du juste, de l'injuste et des autres notions de ce genre. Or, avoir de telles notions en commun, c'est ce qui fait une famille et une cité. »

Aristote/La Politique. (330 av. J-C)

L'Homme est naturellement destiné à vivre dans une société régie par des lois et coutumes. Un Homme qui ne vivrait pas en cité serait un être incomplet, une pièce détachée d'une totalité à laquelle elle est censée appartenir. Cela signifie, plus profondément, que la vie d'un Homme sans communauté politique perd son sens, comme l'existence d'une pièce de puzzle isolée. Il est, selon Aristote, dans la nature de l'Homme de se comporter comme un citoyen, d'avoir pour sa cité un attachement tel qu'il exposera sa vie pour la défendre, après avoir consacré une part importante de son temps à ses institutions. La communauté animale (abeilles, fourmis, etc.) est biologique et sert la survie. Ce n'est pas uniquement la survie, la répartition des tâches nécessaires à la vie qui lient les hommes, mais un lien intelligent fondé sur le discours, l'échange rationnel et l'organisation autour de lois faites pour assurer le bonheur. Le lien politique est le langage. L'Homme dépasse ses simples instincts naturels pour construire une cité gouvernée par la distinction entre le juste et

l’injuste, entre le bien et le mal. Cette capacité prouve sa supériorité sur le reste du vivant. Si des formes d’organisation sociale ont été repérées chez certains groupes d’animaux, l’homme garde néanmoins le monopole de la parole.
En plaçant l’Homme, cet *« animal raisonnable »*, au sommet de la hiérarchie des espèces, Aristote lance le concept d'anthropocentrisme. Le *Larousse* définit l'anthropocentrisme comme étant un système ou une attitude, qui place l'homme au centre de l'univers et qui considère que toute chose se rapporte à lui.

Le géocentrisme est un modèle physique ancien, selon lequel la Terre se trouve immobile au centre de l'univers. Cette théorie date de l'Antiquité et a été notamment défendue par Aristote et Ptolémée[27]*. C’est autant une tentative scientifique d'expliquer l'univers, qu'une conception philosophique de ce monde. La Nature ne nous a-t-elle pas placé au centre du monde pour que, étant son bien le plus précieux, nous puissions être au centre de son attention ?*
Ce texte du théologien juif Saadia Ben Yosseph Gaon (882-942) semble confirmer cette hypothèse :
« Puisque nous voyons le grand nombre des choses créées, il ne convient pas que nous trouble la question de savoir quelle est la fin qu'elles poursuivent, parce qu'il existe un principe physique par lequel se manifestera à nous avec évidence laquelle, parmi toutes les choses créées, est la fin. Or, si nous faisons nos recherches selon ce principe, nous trouvons que la fin est l 'homme. En effet, l'habitude ou la constitution naturelle place toute chose noble au centre des choses qui ne sont pas aussi nobles qu'elles. Nous commençons par les petites choses et nous disons : la semence est au centre, entre toutes les feuilles. En effet, la semence est plus noble qu'elles, puisque la croissance de la plante et sa subsistance proviennent d'elle. De la même façon, ce à partir de quoi croît l'arbre, s'il est ce qui se mange, est au centre du fruit, comme (dans) la noix, et s'il croît à partir d'un noyau, le noyau est au centre, comme (dans) la datte, et il n'est pas fait attention à ce qui se mange, qui est laissé au dehors de ceux-ci, pour les protéger. De même, le jaune de l'œuf est en lui au centre, parce que, c'est à partir de lui que naîtront le poussin et le poulet. De même, le cœur de l'homme est au centre de sa poitrine, parce qu'il est l'âme et la chaleur naturelle. De même, l'esprit visuel est au centre de l'œil, parce que la vision se fait par lui. Puisque donc nous voyons que ce principe s'attache à beaucoup de choses, et qu'ensuite nous trouvons que la terre est au centre et que le ciel et les sphères l'enveloppent de tous les côtés, il est clair, pour nous, que la chose visée par la création est sur la terre. Ensuite, nous avons examiné ses parties, et nous avons vu que la terre et l'eau sont inertes, puis nous avons trouvé que les bêtes sont dépourvues de raison. Il n'est donc resté que l'homme. Il est donc établi sans nul doute que l'homme est le but visé . »

Saadia Gaon/Livre des croyances et des convictions. (934)

Comme le souligne l’écrivain Jacques Prévot (1937-2022) dans "Cyrano de Bergerac romancier." (1977) : « la centralité de la Terre devient alors vertu, preuve d’amour exceptionnel de Dieu pour une partie de sa création. Être au centre du monde, c’est être le centre du monde. » Dieu a placé la Terre au centre de l’univers. L'Homme, comme en témoigne la position privilégiée de sa demeure, jouit d'une aura particulière. Le géocentrisme a des conséquences sur le regard que l’Homme porte sur lui-même.
« Jusqu'à Copernic, les spéculations humaines partent de l'idée que la Terre est le centre d'un Univers fait pour elle ; orgueil démesuré de la créature verticale qui, du trône immuable où elle s 'est placée, croit le Soleil et les astres destinés à éclairer ses jours ou ses nuits ! »

Paul Couderc[28]*/Histoire de l 'astronomie classique. (1982)*

C'est par orgueil que l'homme s'est, lui-même, placé au centre du monde. Le géocentrisme est un anthropocentrisme.

---

[27] Claude Ptolémée (100-168) est un astronome, astrologue, mathématicien et géographe grec, qui vécut à Alexandrie (Égypte).

[28] Paul Couderc (1899-1981) est un astronome français et un auteur prolifique réputé pour ses travaux de vulgarisation scientifique.

Bien que quelques précurseurs, comme l'astronome grec Aristarque de Samos (310-230 av. J.-C.), aient envisagé le mouvement de la Terre autour du Soleil, ce fut l'astronome polonais Nicolas Copernic (1473-1543) qui proposa, le premier vers 1513, un modèle héliocentrique incluant la Terre et toutes les planètes connues à l'époque.
Voici en quels termes Martin Luther[29] aurait critiqué Copernic :
« Il était question d'un nouvel astronome qui aurait prouvé que la Terre se meut, et non pas le ciel, le soleil et la lune, exactement comme quelqu'un qui, se déplaçant sur un chariot ou un navire, croirait être en repos, tandis que la Terre et les arbres se déplaceraient. Mais maintenant, c'est comme ça : quiconque veut être malin, rien ne doit lui plaire de ce que les autres estiment : il doit se distinguer, comme le fait celui qui veut mettre sens dessus dessous l'astronomie tout entière. Même si l'astronomie est confuse, moi je crois en l'Écriture sainte, car Josué a ordonné de se tenir en repos au soleil, et non pas à la Terre. »

Anton Lauterbach[30]/Journal.(4 juin 1539)

La théorie copernicienne n'avait fait que réfuter l'anthropocentrisme "spatial", c'est-à-dire l'idée que l'Homme se trouvait, du point de vue des coordonnées dans l'espace, au centre de l'univers. En perdant cela, l'Homme a d'abord cru avoir tout perdu. Mais il lui est apparu rapidement, qu'il pouvait se trouver de nouveaux motifs d'orgueil et que finalement, il pouvait prétendre incarner le centre de l'univers d'une toute autre manière que spatialement.

Les religions juive et chrétienne justifient la prééminence de l'Homme, "roi de la Création". Le livre de la Genèse (Gn1:28-29) est clair sur ce point :
28 - « Dieu les bénit et leur dit : « Reproduisez-vous, devenez nombreux, remplissez la terre et soumettez-la ! Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se déplace sur la terre ! »
29 - « Dieu dit aussi : « Je vous donne toute herbe à graine sur toute la surface de la terre, ainsi que tout arbre portant des fruits avec pépins ou noyau : ce sera votre nourriture. »
Le monde créé en sept jours le fut pour être au service de l'homme. Le récit de la création établit l'homme maître de tout ce qui existe.
La philosophie occidentale ajoute un argumentaire rationnel, culminant avec la théorie de l'animal-machine, proposée par le philosophe français René Descartes (1596-1650). Prenant le relais du christianisme, qui faisait de l'homme le roi de la création, l'espèce dominante pouvant utiliser les autres êtres vivants à sa convenance, cette théorie a solidifié la domination de l'homme sur la bête. La théorie de l'animal-machine réduit l'animal à sa dimension mécanique. Descartes affirme que l'animal n'est rien d'autre qu'une machine perfectionnée. Écrivant à l'époque où sont produites les premières poupées articulées dont le fonctionnement émerveille le public, le philosophe ne voit pas de différence ontologique, seulement une différence de perfectionnement entre de tels automates, des artefacts produits par l'homme, et les animaux :
« Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que font les mouches à miel est de même nature, et l'ordre que tiennent les grues en volant et celui qu'observent les singes en se battant, s'il est vrai qu'ils en observent quelqu'un, et enfin l'instinct d'ensevelir leurs morts, n'est pas plus étrange que celui des chiens et des chats, qui grattent la terre pour ensevelir leurs excréments, bien qu'ils ne les ensevelissent presque jamais : ce qui montre qu'ils ne le font que par instinct et sans y penser. »

Descartes/Lettre au marquis de Newcastle. (1646)

[29] Martin Luther (1483-1546), est un prêtre augustin, théologien et professeur d'université allemand.
[30] *Anton Lauterbach (1502-1569) est un théologien allemand.*

Descartes compare explicitement l'animal à une horloge composée de pièces mécaniques et de ressorts. Pour lui, l'animal-machine est seulement mû par la pulsion : un stimulus extérieur entraîne une réponse comportementale que l'homme peut prévoir. Les chiens crient lorsqu'on les frappe ? Pur réflexe, qui ne traduit aucune douleur ! A l'encontre du sens commun, l'animal serait une pure et merveilleuse machine, un automate dépourvu d'émotions.
S'il est le théoricien du concept de l'animal-machine, celui-ci est commun à nombre d'intellectuels de l'époque. Ainsi, Marin Mersenne (1588-1648), philosophe et religieux français, une des figures les plus influentes de la révolution scientifique du XVII^{e} siècle, a recours dès 1633, donc avant Descartes, à l'image de l'horloge pour expliquer les actions des animaux.

Au XVIII^{e} siècle, Buffon n'est pas d'accord avec l'idée d'un "animal automate". Toutefois, il estime également que l'animal n'a pas de réelle intelligence :
« Il ne reste plus qu'une chose à éclaircir, c'est la nature de leurs sensations, qui doivent être, suivant ce que nous venons d'établir, bien différentes des nôtres. Les animaux, nous dira-t-on, n'ont-ils donc aucune connaissance ? leur ôtez-vous la conscience de leur existence, le sentiment ; puisque vous prétendez expliquer mécaniquement toutes leurs actions, ne les réduisez-vous pas à n'être que de simples machines, que d'insensibles automates ? Si je me suis bien expliqué, on doit avoir déjà vu que, bien loin de tout ôter aux animaux, je leur accorde tout, à l'exception de la pensée et de la réflexion ils ont le sentiment, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons ; ils ont aussi la conscience de leur existence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur existence passée ; ils ont des sensations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'est-à-dire la puissance qui produit les idées car les idées ne sont que des sensations comparées, ou pour mieux dire, des associations de sensations. »

Georges-Louis Leclerc de Buffon /Histoire naturelle. (1749)

Il étudiera également la domestication des espèces sauvages. Survenue à partir du néolithique, elle constitue un événement décisif de l'histoire de l'humanité. Sans les animaux domestiques, l'Homme serait probablement resté au stade de chasseur primitif.
« L'homme change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir, et les faisant servir à son usage : un animal domestique est un esclave dont on s'amuse, dont on se sert, dont on abuse, qu'on altère, qu'on dépayse et que l'on dénature, tandis que l'animal sauvage, n'obéissant qu'à la Nature, ne connaît d'autres lois que celles du besoin et de la liberté. »

Ibidem.

Qu'est-ce que la domestication si ce n'est l'inauguration d'une césure entre les animaux que l'homme parvient à asservir à la satisfaction de ses besoins, et les animaux qui se maintiennent loin de lui et échappent plus ou moins durablement à cette emprise ? Domestication signifie domination : les deux termes ont le même sens originel de maîtrise d'un autre être.
Pour Jean Augustin Victor Yvart (1763-1831), agronome français, co-auteur du "Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle" (1816), la qualification de "domestique" s'applique à une grande diversité d'animaux qui, *« devenus captifs ou privés, se trouvent réduits à des demeures habituelles et artificielles, telles que les écuries, les étables, les bergeries, les vacheries, les toits-à-porcs, les haras, les ménageries, les chenils […] »*. On perçoit, dans cette définition, la restriction et le resserrement que la domestication impose à l'animal : un cadre de vie artificialisé et borné, une sédentarisation forcée dans une habitation close. Mais la domestication va bien au-delà de la privation de liberté, elle commande, dit Buffon, la dénaturation de l'animal. L'homme a du mal a accepté la nature telle qu'elle est ; il cherche à l'améliorer, l'adapter, la transformer selon ses besoins et ses usages. La domestication transforme par sélection artificielle l'évolution des animaux en haussant leur production (de viande ou de lait), en diminuant leur agressivité, leur taille, en modifiant leur couleur, en augmentant leur résistance aux maladies, en améliorant la

qualité de la laine produite, … L'état domestique consacre le règne de l'Homme. L'animal s'y dissout, il n'existe plus pour ce qu'il est, mais pour ce que l'Homme veut qu'il devienne : un morceau de viande, un moteur, une alarme…

Buffon installe *l'homme* en souverain de la Création, souverain d'un empire où les espèces animales *ne* semblent faites que pour être apprivoisées :
« L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'est l'empire de l'esprit sur la matière, c'est non seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être. Car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux qu'il leur commande : s'il n'était que le premier du même ordre, les seconds se réuniraient pour lui disputer l'empire ; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent point. Il est maître des corps bruts, qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre en les faisant agir les uns contre les autres. Il est maître des végétaux, que par son industrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini. Il est maître des animaux, parce que non seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment, mais qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connaît les fins et les moyens, qu'il sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvements, vaincre la force par l'esprit, et la vitesse par l'emploi du temps. »

Ibidem.

Une vision traditionnelle et déiste de la nature qui, au XVIIIe siècle, n'a rien d'original et s'inscrit dans une longue tradition. Cette tradition est en premier lieu biblique : l'être humain, qui domine la nature, se trouve lui-même placé sous la domination de Dieu.

Pour comprendre la relation entre l'Homme et l'animal, il est important d'étudier le parallèle entre l'ethnocentrisme et l'anthropocentrisme. De la même manière qu'une culture en juge une autre selon ses propres croyances et pratiques, l'Homme juge les autres êtres vivants selon son propre système de valeurs. C'est l'Homme lui-même qui dit que la conscience et la parole font la supériorité. Il s'octroie donc cette position dominante selon des critères qu'il a lui-même choisis de valoriser, et qui ne le seraient peut-être pas par d'autres espèces.
« J'ai vu autrefois des hommes amenés par mer de lointains pays, et parce que nous ne comprenions pas leur langage, et que leur comportement, leur attitude, leurs vêtements, étaient très éloignés des nôtres, qui d'entre nous ne les considérait comme des sauvages et des brutes ? Qui n'attribuait à la stupidité et à la bêtise le fait qu'ils soient muets, ignorants de la langue française, ignorant nos baisemains et nos révérences contorsionnées, notre port et notre maintien... Comme s'il s'agissait du modèle auquel doit forcément se conformer la nature humaine ! Nous condamnons tout ce qui nous semble étrange, et que nous ne comprenons pas. Il en est de même dans le jugement que nous portons sur les animaux. »

Michel de Montaigne/Les Essais. (1580)

Il apparaît clairement, dans le texte du *"Politique"*, que pour Platon *l'idée d'une ligne de partage radicale entre l'Homme et l'animal relève de la* doxa :
« Mais, ô le plus intrépide des hommes, si, parmi les autres animaux, il en est un qui soit doué d'intelligence, comme paraît être la grue ou quelque bête du même genre, et que la grue par exemple distribue les noms comme tu viens de le faire, elle opposerait sans doute les grues comme une espèce à part aux autres animaux, se faisant ainsi honneur à elle-même, et, groupant tout le reste, y compris les hommes, en une même classe, elle ne leur donnerait sans doute pas d'autre nom que celui de bêtes. Tâchons donc, nous, de nous tenir en garde contre toutes les fautes de ce genre. »

Platon (424-347 av. J.-C.)/ Le Politique.

Platon se met, en pensée, à la place de la grue et imagine qu'elle pourrait être, si je puis créer le mot, "grudae-centrique" comme l'homme est "anthropo-centrique". Si elle était douée de la faculté de raisonner et de parler : elle mettrait son espèce à part de toutes les autres. Chez tout vivant capable de logos, il y a une irrésistible propension à "l'auto-centrement" et même à "l'auto-vénération".

Tous les critères, ou presque, que les Anciens ont retenus pour différencier l'Homme de l'animal ont été contestés par les Anciens eux-mêmes, au moyen de contre-exemples pris dans le règne animal. Pour ce qui est des facultés qui permettent à l'homme de fabriquer des objets, elles se voyaient opposer le cas de certains animaux, dont les productions rivalisent de finesse et de fonctionnalité avec les œuvres des hommes, et même les surpassent.
« Prenant une matière non travaillée comme si c'était de la laine, l'araignée la façonne d'une manière très habile et artistique. D'abord elle la file très finement, comme avec la main. Ensuite, en l'étendant et l'entrelaçant, elle file et tisse avec une si merveilleuse habileté qu'elle est capable de produire une véritable œuvre d'art [...]. Il existe une autre merveille chez l'araignée, que les couturiers sont incapables d'imiter parce qu'ils divisent leurs techniques : ceux qui ont charge de filer ne tissent pas, et ceux qui tissent ne filent pas. De plus l'araignée possède en elle-même ce dont elle a besoin. »

Philon d'Alexandrie[31]/De animalibus.

Pour ceux qui accordent aux animaux la possession de la raison, leurs performances techniques sont du même type que les performances humaines. Les philosophes grecs, dont pas un ne remettait en cause l'âme des bêtes, étaient plus sensibles que les auteurs chrétiens à l'injustice qui pouvait être faite aux bêtes, dans l'affirmation unilatérale de notre supériorité.

Michel de Montaigne est l'un des hommes de la Renaissance qui met en avant l'intelligence et l'ingéniosité des animaux :
« Voyez par exemple comment font les habitants de Thrace quand ils veulent se risquer sur quelque rivière gelée : ils lâchent un renard devant eux, et quand celui-ci est près du bord, il approche l'oreille de la glace pour savoir si le bruit de l'eau en dessous est proche ou lointain, en déduit que l'épaisseur est plus ou moins grande, et donc avance ou bien recule... Quand on voit cela, ne peut-on penser que lui passent par la tête les mêmes idées que celles que nous aurions nous aussi dans cette situation, et qu'il s'agit là d'un raisonnement et d'une conclusion qui viennent du bon sens naturel, comme : « ce qui fait du bruit est agité ; ce qui est agité n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide ne peut supporter de poids. » Car attribuer cette attitude uniquement à une finesse d'ouïe particulière, sans faire intervenir le raisonnement ni la déduction, c'est là une chimère, et cela ne peut trouver place en notre esprit. Il faut en juger de même pour de très nombreuses sortes de stratagèmes et d'inventions par lesquelles les animaux se protègent de nos entreprises à leur encontre. »

Michel de Montaigne/Les Essais. (1580)

Montaigne montre que les animaux raisonnent, que leurs choix sont de même nature que les nôtres. Sa vision des animaux est marquée par un profond respect allant jusqu'au refus des hiérarchies. Dans toute son attitude, il récuse les thèses de "l'animal-machine", comme lorsqu'il dit : *« Quand je joue avec ma chatte, qui sait si je ne suis pas son passe-temps plutôt qu'elle n'est le mien ? Nous nous taquinons réciproquement. Si j'ai mes heures pour jouer ou refuser de le faire - il en est de même pour elle. »* Il remet en cause clairement la domination sur les animaux, la prétention de l'humanité : *« Mais quand je rencontre, parmi les opinions les plus modérées, des raisonnements qui tendent à prouver combien nous ressemblons étroitement aux animaux, combien ils participent de ce que nous considérons comme nos plus grands privilèges, et avec quelle vraisemblance on peut les comparer à nous, certes, j'en rabats beaucoup de notre présomption, et me démets volontiers de*

[31] Philosophe juif de la diaspora grecque (20 av. J.-C. - vers 45 apr. J.-C.).

cette royauté imaginaire qu'on nous attribue sur les autres créatures. » Il s'agit pour Montaigne de réviser l'idée qu'il existerait une différence ontologique profonde entre l'Homme et l'animal. Il s'agit à la fois d'un exercice d'humilité sur le plan moral et d'un effort de vérité sur le plan philosophique. La continuité entre les êtres vivants, la non supériorité de l'Homme est affirmée si fortement, qu'il en vient à comparer certains hommes et certains animaux : « *J'enchérirais volontiers sur Plutarque et je dirais qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme qu'il y en a de tel homme à telle bête. Car je ne pense pas qu'il y ait une si grande distance de bête à bête, comme il y a de grand intervalle d'homme à homme, en matière de prudence, de raison, de mémoire.* » L'homme ne possède pas le monopole de l'intelligence et de la moralité. Il partage avec les autres animaux, selon des degrés différents, une seule et même loi de nature. Nous devons cesser de nous mettre à part, de nous enorgueillir de notre raison, de notre science et de notre moralité. Il faut, je le cite : *« Nous ramener et nous joindre au nombre. Nous ne sommes ni au-dessus, ni au-dessous du reste. »* On a du mal à croire que Montaigne ait vraiment pu écrire cela, tellement ses positions sont radicales, d'une grande modernité et totalement en porte-à-faux avec l'idéologie dominante.

On se rappelle le mot, rapporté par Denis Diderot, du cardinal Melchior de Polignac[32] *face à un orang-outang du Jardin des Plantes : « Parle et je te baptise ! » Sans doute fut-il sidéré par la ressemblance. Faire parler les singes, les philosophes du XVIII*e *siècle ont discuté passionnément de cette possibilité. Edward Tyson (1651-1708), un médecin et anatomiste britannique, ayant affirmé que la forme du larynx du singe excluait radicalement la maîtrise de la parole, Julien Offroy de La Mettrie, soulignant la continuité de l'anatomie du cerveau des animaux à l'homme, suggéra en 1747 de recourir au langage gestuel des sourds-muets du médecin suisse Johann Conrad Amman (1699-1730) et de l'enseigner à l'un de ces animaux. Selon lui le langage n'est pas un caractère inné de l'homme, comme le soutenait Descartes.*
« Pourquoi donc l'éducation des singes serait-elle impossible ? Pourquoi ne pourrait-il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvements nécessaires pour prononcer ? [...] Des animaux à l'homme, la transition n'est pas violente ; les vrais philosophes en conviendront. Qu'était l'homme, avant l'invention des mots et la connaissance des langues ? Un animal de son espèce, qui, avec beaucoup moins d'instinct naturel que les autres, dont alors il ne se croyait pas roi, n'était distingué du singe et des autres animaux que comme le singe l'est lui-même ; je veux dire, par une physionomie qui annonçait plus de discernement. »

*Julien Offroy de La Mettrie/L'Homme machine. (*1748)

Pour La Mettrie, pas de hiérarchies d'espèces : dans la nature, il y a seulement des individus dont l'organisation est plus ou moins complexe, qui ont une conformation physique plus ou moins bonne et qui ont la possibilité d'améliorer leurs capacités et facultés. Sur la page de titre de son petit ouvrage "Les animaux plus que machines." (1750), il place une phrase de Molière : *« Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense. »*

Voltaire*(1694-1778)*, écrivain et philosophe des Lumières, *affirme que la théorie élaborée par Descartes, selon laquelle les animaux sont des "machines", des assemblages de pièces et rouages, dénués de conscience ou de pensée, répugne au bon sens dont son auteur se prévalait pourtant :*
« Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses. »

Voltaire/Article "Bêtes" du Dictionnaire philosophique. (1764)

Voltaire défend l'idée que la nature a mis en l'Homme comme en l'animal, quelque chose de commun, que les philosophes appellent la "vie sensible", la vie liée aux sens.

[32] Melchior de Polignac, né à Lavoûte-sur-Loire, près du Puy-en-Velay, le 11 octobre 1661 et mort à Paris le 20 novembre 1741, est un prélat, diplomate et poète français néolatin.

A l'inverse de Descartes et à l'exemple de Locke[33] *et de Hume*[34]*, il accorde aux animaux une pensée, conséquence nécessaire de la sensation.*

En appliquant la théorie de l'évolution à l'animal, Darwin avait heurté les croyances scientifiques et religieuses *de son époque. Mais en appliquant la théorie de l'évolution à l'Homme, il allait à l'encontre d'une croyance plus profonde et plus répandue encore, qui est la croyance de l'Homme en son absolue* singularité *dans le monde. La théorie Darwinienne implique un continuisme. Il y a continuité fondamentale entre toutes les formes de vie, de la plus simple à la plus complexe :*
« Quelques naturalistes, profondément frappés des aptitudes mentales de l'homme, ont partagé l'ensemble du monde organique en trois règnes : le règne Humain, le règne Animal et le règne Végétal, attribuant ainsi à l'homme un règne spécial. Le naturaliste ne peut ni comparer ni classer les aptitudes mentales, mais il peut ainsi que j'ai essayé de le faire, chercher à démontrer que, si les facultés mentales de l'homme diffèrent immensément en degré de celles des animaux qui lui sont inférieurs, elles n'en diffèrent pas quant à leur nature. Une différence de degré, si grande qu'elle soit, ne nous autorise pas à placer l'homme dans un règne à part. […] Par conséquent, si l'on veut déterminer la position de l'homme dans le système naturel ou généalogique, l'extrême développement du cerveau ne doit pas l'emporter sur une foule de ressemblances portant sur des points d'importance moindres ou même n'en n'ayant aucune. […] Si nous considérons la conformation embryologique de l'homme, – les analogies qu'il présente avec les animaux inférieurs, – les rudiments qu'il conserve, – et les réversions auxquelles il est sujet, nous serons à même de reconstruire en partie par l'imagination, l'état primitif de nos ancêtres, et de leur assigner approximativement la place qu'ils doivent occuper dans la série zoologique. Nous apprenons ainsi que l'homme descend d'un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, qui probablement vivait dans les arbres, et habitait l'ancien monde. Un naturaliste qui aurait examiné la conformation de cet être l'aurait classé parmi les Quadrumanes aussi sûrement que l'ancêtre commun et encore plus ancien des singes de l'ancien et du nouveau monde. […] Il y a sans doute une difficulté à vaincre avant d'accepter pleinement la conclusion à laquelle nous sommes ainsi conduits sur l'origine de l'homme, c'est la hauteur du niveau intellectuel et moral auquel s'est élevé l'homme. Mais quiconque admet le principe général de l'évolution, doit reconnaître que, chez les animaux supérieurs, les facultés mentales sont, à un degré très inférieur, de même nature que celles de l'espèce humaine et susceptible de développement. »

Darwin/La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe. (1871)

Darwin et à sa suite de nombreux biologistes, ont tranché : entre l'Homme et l'Animal n'existe qu'une différence de degré, non de nature, contrairement à ce que pensent les religieux et bien des humanistes. Il ne peut plus se considérer comme une créature unique, mais simplement, au mieux, comme la plus évoluée des créatures, sans rupture nette avec les autres animaux. Voilà qui bouleversait totalement la vision du monde vivant et l'idée que l'homme se faisait de lui-même. Il n'était plus au centre, ni au sommet du monde. C'était un animal comme les autres.

*Le XX*e *siècle a permis de renforcer la vision darwinienne. Darwin a développé sa théorie de l'évolution au moyen de la sélection naturelle, sans connaître les lois de l'hérédité et encore moins l'existence des gènes. Son intuition a été confirmée par la découverte de la molécule d'ADN et du code génétique, que se partagent tous les organismes vivants que l'on connaît. On peut, aujourd'hui, lire l'évolution dans les gènes.* Sur base de critères génétiques, l'Homme a deux cousins particulièrement proches : le chimpanzé commun et le bonobo. Ces deux espèces sœurs possèdent 98,79% de leur ADN en commun avec le nôtre. *Reste une différence de 1,21% : distance minuscule, mais essentielle, puisqu'elle donne le droit à l'un des trois primates de placer les deux autres dans la cage d'un zoo. Cela fait un siècle et demi*

[33] John Locke, né le 29 août 1632 à Wrington et mort le 28 octobre 1704 à High Laver, est un philosophe anglais.

[34] David Hume, né le 7 mai 1711 à Édimbourg et mort le 25 août 1776 dans la même ville, est un philosophe, économiste et historien écossais.

que nous savons que l'Homme est un primate. Aujourd'hui l'éthologie a montré qu'ils, ont des cultures, sont aussi capables de conscience de soi et d'empathie. Cela n'a pourtant pas changé la manière dont nous les concevons et traitons.

***D**epuis des milliers d'années, l'espèce humaine cherche à se distinguer du reste du monde animal. Le christianisme a hérité des Juifs la réponse qu'apportent les versets de la Genèse : Dieu a créé l'Homme à son image et sa ressemblance. Il l'a installé au sommet de toutes les créatures. Cette histoire est plaisante, avouons-le. Elle flatte notre amour-propre. Elle met en avant une situation de privilège à laquelle nous tenons beaucoup. Cet Homme, seul à posséder un langage articulé, seul capable de concevoir des outils, assis à la droite de Dieu, se considère comme un "être d'exception" car il est lui, et lui seul un être raisonnable.*

La question de la différence entre l'homme et l'animal se brouille radicalement à la lumière des recherches les plus récentes. Aujourd'hui les scientifiques nous montrent combien les frontières entre les animaux et nous sont fragiles et relatives.

✘ La relation entre la pensée et le langage est une vieille affaire. Pour Descartes, le langage est une spécificité humaine. Les animaux font usage de signes (sonores, visuels, olfactifs) pour communiquer entre eux, mais ils ne parlent pas car : *« ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous est qu'elles n'ont aucune pensée et non point que les organes leur manquent »* (Descartes/Lettre au marquis de Newcastle. (1646).
La plupart des philosophes, psychologues et linguistes, au début du XX^{e} siècle, partagent cette idée : le langage étant le propre de l'homme, c'est lui qui donne accès à la pensée. Le psychologue russe Lev Semionovitch Vygotski (1896-1934) affirmait dans "Pensée et Langage" (1933) : *« La pensée n'est pas seulement exprimée par les mots : elle vient à l'existence à travers les mots. » Un peu plus tard, dans "Phénoménologie de la perception" (1945), le philosophe français Maurice Merleau-Ponty (1908-1961) le dira à sa manière : « La pensée n'a rien d'intérieur, elle n'existe pas hors du monde et hors des mots. »*
Quand nous pensons, nous le faisons avec des mots, des phrases que nous prononçons "in petto", c'est-à-dire intérieurement en nous-mêmes. C'est ce que je suis en train de faire au moment où j'écris ces lignes. J'ai le sentiment que si je n'avais pas de langue pour m'exprimer, ma pensée serait inexistante.
La plupart des définitions relient l'intelligence humaine au langage :
« Capacité, observée chez tous les hommes, d'exprimer leur pensée et de communiquer au moyen d'un système de signes vocaux et éventuellement graphiques. »

Dictionnaire de français Larousse.

Penser sans les mots, c'est difficile à imaginer. Pourtant, pour les neurologues, l'existence d'une pensée sans langage apparaît de jour en jour plus évidente et déterminante dans la vie mentale. Certains envisagent même une totale indépendance de cette pensée par rapport au langage. C'est qu'en effet l'étude du langage a été singulièrement facilitée par la connaissance d'une maladie étrange, l'aphasie, qui, privant subitement un individu de la faculté de parler, nous permet d'observer l'intelligence d'un Homme qui ne peut plus prononcer un seul mot, et nous offre en quelque sorte une expérience toute faite.
Parmi les auteurs qui ont écrit sur l'aphasie, un des plus recommandables est le professeur Jacques Lordat (1773-1870), de la Faculté de Médecine de Montpellier, dont il fut un temps Doyen. Ce qui donne à ses travaux un intérêt tout particulier, c'est qu'il fut lui-même temporairement atteint d'aphasie. Il assista donc en clinicien averti à son propre malheur. Il a publié en 1843, le récit de sa maladie dans une étude dans laquelle il s'exprime ainsi : « La difficulté s'accrut rapidement et, dans l'espace de vingt-quatre heures, je me trouvais privé de la valeur de presque tous les mots. S'il m'en restait quelques-uns, ils me devenaient presque inutiles, parce que je ne me souvenais plus de la manière dont il fallait les coordonner pour qu'ils

exprimassent une pensée. » Lordat non seulement ne prononçait plus aucun mot, mais dit clairement que les mots résonnaient à son oreille mais n'étaient pas compris, et cependant il entendait et pensait en qualité de médecin à sa situation. Il affirme : « Le souvenir des faits, des principes, des dogmes, des idées abstraites, était comme dans l'état de santé. […] En réfléchissant sur la formule chrétienne qu'on nomme la Doxologie, Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, etc., je sentais que j'en connaissais toutes les idées, quoique ma mémoire ne m'en suggérât pas un mot. […] On doute que la pensée ait été antérieure à la parole. On dit que la parole était préalablement nécessaire, mais on a tort. […] Ils disent [les philosophes] qu'ils ne savent [penser sans parole]. Je sais, d'après mon expérience, qu'on peut penser, combiner des choses abstraites, les bien distinguer, sans avoir aucun mot pour les exprimer, et sans y penser le moins du monde. » Pour Lordat, il est évident que la pensée préexiste au langage, qu'une pensée sans langage existe, sa conclusion est que les mots ne sont pas nécessaires à l'exercice d'une véritable pensée, tout aussi complexe que celle véhiculée par les mots. Il se défend continuellement d'avoir jamais été bridé dans sa pensée par son trouble du langage.
Le principal de notre pensée est antérieure à sa formulation langagière. Le philosophe allemand Friedrich Nietzsche (1844-1900) l'avait bien saisi, lui qui écrit dans "Par delà le Bien et le Mal" (1886), que les philosophes : « font tous semblant d'être parvenus à leurs opinions par le développement naturel d'une dialectique froide, pure et divinement insouciante (différents en cela des mystiques de toute espèce qui, plus qu'eux, honnêtes et lourds, parlent d' « inspiration»), tandis qu'ils défendent au fond une thèse anticipée, une idée subite, une « inspiration », et, le plus souvent, un désir intime qu'ils présentent d'une façon abstraite, qu'ils passent au crible en l'étayant de motifs laborieusement cherchés. » En d'autres termes, il suggère que le philosophe a déjà "en tête" le point où il veut que son raisonnement aboutisse. Le point de départ est non verbal : c'est une idée subite, une inspiration, un désir intime.

Que la pensée sans langage, puisse atteindre des niveaux de performance élevés, est maintenant bien admis des neuropsychologues. En une fraction de seconde, nous pouvons reconnaître un visage parmi des dizaines, voire des centaines, qui nous sont présentés. Pourtant, nous sommes incapables de décrire, avec beaucoup de précision, un visage donné en termes langagiers. Ce phénomène passe par un processus de pensée très sophistiqué, mais qui ne se fonde pas sur le langage. La pensée des animaux est également une pensée sans langage, ou au moins très largement dans la mesure où les langages animaux sont extrêmement restreints.

*Dès lors que l'on attribue une pensée sans langage aux animaux, on peut se poser la question de leur intelligence. L'*intelligence animale *a longtemps été un concept peu reconnu. Quand on s'interrogeait sur les capacités mentales des animaux, c'était avec l'idée de dénicher une faculté humaine dont ils étaient dépourvus. Nous avons tendance à considérer les capacités cognitives semblables aux nôtres, comme une preuve d'intelligence supérieure. C*haque comportement visant à survivre est une forme d'intelligence*. Chaque espèce apprend dans son environnement dans le seul but de survivre. Étant donné que les milieux dans lesquels les espèces évoluent sont tous différents, il en résulte que les manifestations diffèrent d'un écosystème à un autre. « Ce n'est pas forcément notre intelligence qui est la plus performante. Par exemple, les oiseaux migrateurs ont des capacités bien plus importantes pour se repérer dans l'espace. Les chimpanzés sont bien meilleurs botanistes que nous - chez nous, il y a très peu de gens qui sont bons en botanique, alors que quasiment tous les chimpanzés le sont. », affirme Sabrina Krief (1973-….), vétérinaire et primatologue française, professeur au Muséum national d'histoire naturelle. « Tous les animaux sont dotés d'intelligence avec plus ou moins de variabilité, plus ou moins de diversité, plus ou moins de succès par rapport à leurs objectifs et à la résolution de problèmes. Il y a une telle diversité dans ces capacités que, pour moi, cela n'a pas de sens de comparer ou de hiérarchiser. », confirme Emmanuelle Pouydebat (1973-….),*

directrice de recherche au CNRS et spécialiste de l'évolution des comportements animaux. L'intelligence est partout, elle est plurielle. On la rencontre chez tous les animaux et à travers une multitude de comportements comme l'utilisation d'outils, la navigation, la mémoire, la coopération, l'innovation, la tricherie… L'humain est loin d'être une espèce au sommet d'une pyramide imaginaire de l'intelligence. Il n'est pas possible de comparer sérieusement l'intelligence des espèces animales. Une espèce peut très bien exceller dans un domaine, mais se révéler médiocre dans un autre et vice versa.

L'intelligence, c'est-à-dire l'aptitude à deviner, à comprendre et à résoudre les problèmes, considérée comme la spécialité humaine, est en train de nous faire disparaître après une présence très brève sur Terre. Est-ce vraiment une supériorité sur le cœlacanthe qui se trouvait déjà dans les eaux du globe il y a plus de 400 millions d'années ?

« L'homme est l'orgueil du cèdre emplissant le roseau. »

Victor Hugo[35]/ Les Contemplations. (1856)

× *La technique semble originairement être inscrite dans la nature humaine. Le philosophe français Henri Bergson (1859-1941) dans "L'évolution créatrice" c*aractérise l'homme, comme un être technique : il affirme en effet que l'homme avant d'être *Homo sapiens (Homme sage) a été Homo faber (Homme qui fabrique).*
« Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce nous nous tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme caractéristiques constantes de l'Homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas Homo Sapiens, mais Homo faber. »

Henri Bergson/L'Évolution créatrice. (1907)

Cela peut paraître paradoxal, en général nous disons que le propre de l'Homme est la raison : ne parle-t-on pas d'Homo sapiens. En posant que le propre de l'Homme est la technique, Bergson souligne donc que l'intelligence humaine est avant tout une intelligence technique. Il défend l'idée que la technique est une spécificité humaine*.*

L'éthologie montre aujourd'hui que cette conception est erronée : les animaux aussi sont des "faber". Janine M. Benyus (1958-….) est une biologiste américaine. Elle a développé une théorie scientifique, qu'elle a rendu populaire grâce au succès de son livre "Biomimétisme". Innover en s'inspirant de la nature, tout en la préservant : c'est le principe du biomimétisme.
« La nature a de tout temps dû imaginer des solutions permettant de résoudre des problèmes auxquels nous-mêmes sommes confrontés. Les animaux, les plantes et les micro-organismes sont des ingénieurs chevronnés. Ils ont trouvé ce qui marche, ce qui est approprié, et surtout ce qui résiste sur terre. Tout ce qui nous entoure possède le secret de la survie. »

Janine M. Benyus/Biomimétisme. (1987)

Rien à première vue de commun, entre la coquille d'un ormeau, le fil que tisse l'araignée pour fabriquer sa toile et les fruits de bardane. Rien, et pourtant ils constituent la concrétisation et les réussites du plus gigantesque et génial laboratoire de recherche et développement : le monde vivant.
« Lorsque nous plongeons aussi profondément notre regard dans celui de la Nature, nous nous rendons compte que toutes nos inventions existent déjà sous une forme plus élégante et à bien moindre coût pour la planète. En architecture, nos poutres et nos étais les plus sophistiqués sont déjà présents dans les feuilles de nénuphar et les pousses de bambou. Les termitières, avec leur température constante de 30 °C, surpassent notre chauffage central et notre climatisation. »

Ibidem.

Il y a 500 ans, Léonard de Vinci[36] s'exprimait en ces termes : « Prenez vos leçons dans la nature ! » Il était en train de créer une machine volante, "l'Ornithoptère", après une observation minutieuse des oiseaux et des chauves-souris.

[35] Victor Hugo (1802-1885) est un poète, dramaturge, écrivain, romancier et dessinateur romantique français.

[36] *Léonard de Vinci (1452-1519), peintre virtuose, fut aussi un inventeur visionnaire, un architecte et un théoricien.*

Au Japon, l'avant du "Shinkansen"[37] est inspiré du bec du martin-pêcheur pour absorber les surpressions en entrant dans un tunnel, tandis que des pantographes, en forme d'ailes de hibou, lui permettent de réduire son bruit…
« Une leçon d'humilité nous est ainsi donnée par la multitude d'organismes accomplissant nonchalamment des prouesses dont nous ne pouvons que rêver. »

Ibidem.

Durant 3,8 milliards d'années, la vie a appris à voler, à faire le tour de la planète, à vivre dans les profondeurs de l'océan et sur les plus hauts sommets, à fabriquer des matériaux miraculeux, à éclairer la nuit, à capter l'énergie du soleil ? … Les animaux, les plantes et les micro-organismes sont des ingénieurs chevronnés. Ils ont trouvé ce qui marche, ce qui est approprié, et surtout ce qui résiste sur terre.
« Après 3.8 milliards d'années de recherche et développement, ce qui a échoué est devenu fossile et tout ce qui nous entoure possède le secret de la survie. »

Ibidem.

Chaque discipline y va de son "propre de l'homme", philosophie, théologie, anthropologie, psychanalyse… L'étude du comportement des animaux a peu à peu révélé leurs formidables capacités et nous amène aujourd'hui à reconsidérer cette notion. Rire, empathie, langage et même culture : selon les études scientifiques les plus récentes, ces caractéristiques sont loin d'être des exclusivités humaines. Chaque jour, des équipes de chercheurs mettent en évidence des manifestations animales de comportements, que l'on pensait strictement humains. De quoi donner un sacré coup à notre orgueil, orgueil qui nous avait peut-être un peu trop vite placés au sommet de l'arbre généalogique des espèces. Où se cache-t-elle donc, cette nature humaine que nous ne partagerions avec personne ?

Ironiquement, il y a malgré tout un propre de l'homme :
« Le propre de l'homme est d'être le seul animal à refuser de l'être. Le seul à refouler cette communauté à laquelle il appartient malgré lui. Le seul à avoir besoin de se rassurer constamment sur sa fameuse différence, comme si la reconnaissance de ce que nous partageons avec les animaux - dont nous sommes - nous rendait moins humains, alors que c'est tout le contraire. »

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer (1978-….)/Philosophe, juriste et politologue français.

S*eul l'homme a cette extraordinaire prétention de se croire au centre de l'univers, avec un environnement créé et ordonné pour lui, alors qu'il ne vaut pas plus que les autres animaux.*
« Misérables créatures que nous sommes, sujets aux mêmes accidents que les autres animaux, naissant comme eux, mourant comme eux, ne pouvant vivre, nous conserver et nous multiplier que comme eux, nous nous avisons d'avoir de l'orgueil ; nous nous avisons de croire que c'est en faveur de notre précieuse espèce que le soleil luit, et que les plantes croissent. Ô déplorable aveuglement ! convainquons-nous donc que la nature se passerait aussi bien de nous, que de la classe des fourmis ou de celle des mouches. »

Marquis de Sade[38]/Aline et Valcour. (1793)

Dans la religion chrétienne, mais aussi plus globalement dans toutes les religions monothéistes voire au-delà, l'orgueil est le péché originel, c'est-à-dire que c'est de ce péché que découle tous les autres péchés, mais cela veut aussi dire que l'origine de l'histoire de l'humanité remonte à la naissance de l'Orgueil.

« L'orgueil, l'éternel orgueil, le besoin de briller et d'étonner le monde par des mérites que l'on n'a pas ! »

Georges Courteline/Romancier et dramaturge français. (1858-1929)

---

37 *Le* Shinkansen *est le train à grande vitesse (240 à 320 km/h) en service au Japon.*

38 *Donatien Alphonse François, marquis de Sade (1740-1814) est un écrivain français.*

3. La part d'ombre de l'humanité.

« L'homme a peu de chances de cesser d'être un tortionnaire pour l'homme, tant qu'il continuera à apprendre sur l'animal son métier de bourreau. »
Marguerite Yourcenar, académicienne française. (1903-1987)

La dureté des mœurs de son temps envers les animaux a inspiré à William Hogarth (1697-1764), graveur et peintre anglais, sa suite intitulée : "Les Quatre Étapes de la cruauté" (The Four Stages of Cruelty). Chaque gravure traite d'une partie différente de la vie de Tom Nero, un personnage fictif, de son enfance jusqu'à sa pendaison après avoir commis un homicide. La première étape montre Nero, enfant, blessant un chien. Dans la deuxième, Nero exerce le métier de cocher et brutalise un cheval tombé à terre. Dans "La Cruauté parfaite" (Cruelty in Perfection), il devient un voleur et assassine sa maîtresse enceinte. Dans la dernière scène, intitulée "La Récompense de la cruauté" (The Reward of Cruelty), son corps est disséqué par des chirurgiens dans une salle d'anatomie : un chien, passant par là, dévore son cœur qui gît parmi ses entrailles. En concevant dans son quadriptyque une telle continuité entre la maltraitance infantile envers les animaux et les violences envers les humains, William Hogart condamnait les sévices subis par les animaux, dont il était trop souvent le témoin dans sa propre ville. Dans l'ouvrage "Anecdotes of William Hogarth, Written by Himself", il écrit à propos de cette série : « Les gravures ont été réalisées dans l'espoir de corriger, dans une certaine mesure, ce traitement barbare des animaux, dont la seule vue rend les rues de notre métropole si pénibles pour tout esprit sensible. Si elles ont eu cet effet […], je suis plus fier d'en avoir été l'auteur que je ne le serais d'avoir peint les Cartons de Raphaël.[39] »

Les conduites cruelles envers les animaux, commises durant l'enfance, ont été considérées par de nombreux penseurs depuis l'Antiquité, comme un vice alarmant que les autorités éducatives et la société dans son ensemble devaient combattre. En Grèce, Pythagore, connu pour son théorème mathématique, est l'un des tout premiers à condamner la manière dont l'humain se comporte envers les animaux.
« Tant que les hommes massacreront les animaux, ils s'entretueront. Celui qui sème le meurtre et la douleur ne peut récolter la joie et l'amour. »
Pythagore, réformateur religieux et philosophe. (580-495 av. JC)

Après Pythagore, le théologien Thomas d'Aquin (1225-1274) et les philosophes Montaigne, John Locke (1632-1704) et Emmanuel Kant (1724-1804) y ont suspecté la trace d'une inquiétante insensibilité présageant des crimes futurs, idée reprise par la psychanalyste Anna Freud (1895-1982), fille de Sigmund Freud, et l'anthropologue américaine Margaret Mead (1901-1978).

Le mot "spécisme" est forgé par le psychologue britannique Richard D. Ryder (1940, ….), en 1970, pour dénoncer les souffrances dont sont victimes les sujets de l'expérimentation animale, dans un pamphlet intitulé "Speciesism". Ryder explique dans son article que : « Depuis Darwin, les scientifiques admettent qu'il n'y a aucune différence essentielle « magique » entre les humains et les autres animaux, biologiquement parlant. Pourquoi, dès lors, faisons-nous moralement une distinction radicale ? Si tous les organismes sont sur un seul continuum biologique, nous devrions aussi être sur ce même continuum. »
Le mot est repris par le philosophe australien Peter Singer (1946-….) dans son best-seller "Libération animale" paru en 1975. Selon ce dernier, le spécisme peut se définir comme un : « préjugé ou attitude de parti pris en faveur des intérêts des membres de sa propre espèce et à l'encontre des intérêts des membres des autres

[39] *Les Cartons de Raphaël est le nom qui désigne l'ensemble des grands dessins originaux du peintre italien de la Renaissance Raphaël, réalisés entre 1515 et 1516 à partir desquels ont été tissées les tapisseries conçues par l'artiste pour la chapelle Sixtine de Rome.*

espèces . » Le spécisme, c'est le fait de traiter différemment des individus sur la base d'un critère arbitraire (l'espèce), plutôt qu'objectif (sensibilité à la douleur ou capacité à éprouver des émotions). Le concept a été forgé par analogie avec les notions de racisme et de sexisme. Dans le premier chapitre de son ouvrage, il écrit :
« Les racistes violent le principe d'égalité en donnant un plus grand poids aux intérêts des membres de leur propre race quand un conflit existe entre ces intérêts et ceux de membres d'une autre race. Les sexistes violent le principe d'égalité en privilégiant les intérêts des membres de leur propre sexe. De façon similaire, les spécistes permettent aux intérêts des membres de leur propre espèce de prévaloir sur les intérêts supérieurs des membres d'autres espèces. Le schéma est le même dans chaque cas. »

Peter Singer/Libération animale. (1975)

Le racisme est un parti pris en faveur des membres de sa propre "race" et à l'encontre des autres "races", et le sexisme est un parti pris en faveur des membres de son propre sexe et à l'encontre des autres sexes. Il n'est pas plus légitime de discriminer les animaux en fonction de leur espèce, que les individus en fonction de la couleur de leur peau ou de leur appartenance sexuelle. Les capacités prétendument liées à notre sexe, notre "race" ou notre espèce, servent et ont abondamment servi à justifier des dominations, en plaçant les individus sur une prétendue échelle naturelle des êtres (qui va des "êtres inférieurs" aux "êtres supérieurs"). Nous refusons désormais ce type de hiérarchie lorsqu'on parle d'humains et adoptons ainsi une morale de l'égalité. Pourtant, nous continuons de défendre une morale élitiste à l'encontre des animaux. Singer défend un égalitarisme simple : ce sont le plaisir et la souffrance qui donnent une valeur positive ou négative à notre vie. L'éthique consiste à prendre en compte les intérêts d'autrui, à les peser sur la même balance que les nôtres et à les considérer de façon égale. De très nombreux animaux non seulement vivent intensément leurs plaisirs et leurs souffrances, mais font preuve d'empathie, connaissent des émotions esthétiques, préparent des stratégies élaborées, construisent des relations sociales complexes, instruisent leurs petits et leurs proches et développent de véritables cultures.

Le déni de toute sensibilité à l'animal s'est fondé sur la théorie des animaux-machines, établie par Descartes. Pour ce dernier, défenseur d'un dualisme entre l'âme et le corps, le corps est une machine, un système matériel connaissable par la science. Mais l'homme possède une âme, pas l'animal*. La conséquence de ce principe est terrible : l'homme peut traiter les animaux comme des entités dépourvues de sensibilité. « Ça crie mais ça ne sent pas », aurait affirmé le philosophe Nicolas Malebranche (1638-1715), tenant d'une conception cartésienne, mécaniste, de "l'animal-machine", à propos d'une chienne qu'il avait battue. Contre l'évidence Descartes et ses successeurs expliquaient que la réponse de l'animal n'était qu'une réponse automatique à des stimuli extérieurs.*

L'époque, ouverte par Descartes, se clôt quand le philosophe britannique Jérémy Bentham (1748-1832), fait référence à l'animal comme à un "être sensible" :
« Le jour viendra peut-être où le reste de la création animale acquerra ces droits qui n'auraient jamais pu être refusés à ses membres autrement que par la main de la tyrannie. Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons également insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort.
Et quel autre critère devrait marquer la ligne infranchissable ? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être celle de discourir ? Mais un cheval ou un chien adultes sont des animaux incomparablement plus rationnels, et aussi plus causants, qu'un enfant d'un jour, ou d'une semaine, ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait ? La question n'est pas : Peuvent-ils raisonner ? ni : Peuvent-ils parler ? mais : Peuvent-ils souffrir ? »

Jeremy Bentham/Introduction to the Principles of Morals. (1789)

Bentham ne comprend pas que les bénéficiaires de la bienveillance des hommes soient seulement des hommes et jamais des animaux. Au nom de quoi peut-on justifier une telle différence, se demande-t-il ? Puisque les animaux souffrent, qu'ils sont des êtres sensibles, le moraliste doit, selon lui, impérativement tenir compte de cette souffrance. La capacité à souffrir d'un être détermine la façon dont on doit le traiter. Il ne conclue pas que les humains et les non-humains ont le même statut moral, mais avance que les intérêts des animaux non-humains doivent être pris en considération.

En 1872, dans son livre "L'expression des émotions chez l'homme et les animaux.", Charles Darwin rapportait nombre de situations où les animaux qu'il étudiait étaient doués d'émotions parfois complexes : un « jeune orang-outan jaloux », un lézard qui « manifeste sa colère », un « chien joyeux », un porc qui émet « un sourd grognement de satisfaction », un « chimpanzé désappointé et de mauvaise humeur »... Pour le père de la théorie de l'évolution, les animaux sont non seulement des êtres doués d'émotions, mais d'émotions presque aussi complexes et multiples que celles des humains.

Cela peut paraître étonnant, mais les conceptions de Bentham et de Darwin sont restées minoritaires durant des siècles. La reconnaissance de la souffrance animale s'est longtemps heurtée, en philosophie, à des résistances. Les animaux sont des objets, de vulgaires choses. D'un point de vue économique, la société de consommation a intégré ces thèses en faisant de l'animal-objet, un animal-marchandise. Sacrifices religieux, collections et commerce d'animaux sauvages, domestication, utilisation des animaux à des fins militaires ou pour des expériences de laboratoires, captivité forcée dans les zoos et aquariums, chasse et pêche récréatives, élevage intensif ou surpêche... On n'en finit pas d'établir la liste des formes qu'adopte l'anthropocentrisme.

« N'oublions pas qu'il y a quelques dizaines d'années seulement, on pensait sérieusement que les bébés ne ressentaient pas la douleur (...). Comme les animaux, les bébés ne peuvent nous dire ce qu'ils ressentent avec notre langage. »

Aymeric Caron[40]/No steak (2013)

Chaque nouvelle découverte scientifique vient brouiller un peu plus la frontière factice, que certains ont tenté de tracer entre les humains et le règne animal. Comme nous, les animaux ont une vie mentale et émotionnelle. Ce sont des êtres sentients.

Voici la définition donnée par Larousse du mot Sentience : *« Sentience : Pour un être vivant, capacité à ressentir les émotions, la douleur, le bien-être et à percevoir de façon subjective son environnement et ses expériences de vie. » Si la douleur des animaux, avec sa reconnaissance, son évaluation, sa prise en charge et sa prévention, a été au début du concept de la sentience des animaux, la définition du mot sentience élargit le champ des compétences des animaux jusqu'à parler de leur conscience, du ressenti qu'ils ont de leurs émotions et d'une souffrance véritable.*

Les humains entourés d'animaux ont pu prendre conscience de la capacité de leur compagnon à ressentir des émotions. Mais il n'est pas toujours évident d'en prendre conscience avec des animaux dont on ne partage pas le quotidien. En voici quelques exemples :

- En 2007, Marc Bekoff (1945-....), professeur de biologie à l'Université du Colorado, spécialisé dans le comportement animal est parti en observation dans une réserve au Kenya. Il a constaté une grande solidarité au sein d'un troupeau d'éléphants et notamment envers les plus faibles :

« Babyl marchait très lentement. Comme nous l'avons appris, cette femelle était estropiée et ne pouvait se déplacer à la même vitesse que le reste du troupeau. Nous constations pourtant que les éléphants de son groupe ne la laissaient pas à la traîne et l'attendaient. [...] Ils se comportaient ainsi depuis des années. Ils marchaient un moment, s'arrêtaient et se retournaient pour voir où elle était. Selon la façon dont elle s'en sortait, ils l'attendaient ou non. [...] Il arrivait même que la matriarche la

[40] Journaliste de radio, de télévision, écrivain et homme politique français.

nourrisse. »

Marc Bekoff/Les émotions des animaux. (2007)

Quel est l'intérêt d'un tel comportement pour le groupe ? Il ne semble pas y en avoir d'autre que l'empathie. L'empathie, c'est la capacité de se mettre à la place de l'autre, de comprendre ce qu'il ressent.

- Les chauves-souris sont elles aussi capables d'empathie. L'étude réalisée, par Thomas H Kunz (1938-2020) biologiste de l'université de Boston, sur les chauves-souris frugivores de Floride, a été l'occasion pour lui d'observer une scène inattendue, lors d'une venue au monde. L'éthologue néerlandais Frans de Waal (1948-....) rapporte ainsi les propos de Kunz :

« Une femelle était restée tête en bas, alors que, dans ces circonstances, il faut prendre la position inverse. Une autre, jouant le rôle de sage-femme, resta deux heures et demie à ses côtés pour lui venir en aide, lui léchant le postérieur, l'entourant de ses ailes, peut-être pour empêcher le nouveau-né de tomber. Elle éventait sans arrêt la mère épuisée. [...] Elle semblait lui donner des instructions : l'accouchée adopta la position correcte après que sa compagne lui en eut fait la démonstration à quatre reprises. Or c'est une posture qui, en temps normal, ne sert qu'à uriner et à déféquer (ce que la "sage-femme" ne faisait pas). A chaque fois, la mère suivit son exemple. [...] Quand le petit fut venu au monde, il grimpa sur le dos de sa mère, aidé par la "sage-femme" qui le poussait du nez. »

Frans de Waal/Quand les singes prennent le thé. (2001)

Dans les exemples cités précédemment, la capacité d'empathie débouche sur un comportement altruiste : des individus tiennent compte des difficultés que rencontrent un des leurs et s'adaptent en conséquence, lui offrant même l'assistance dont il a besoin, en dépit des contraintes que cela implique.

Alors que la question des émotions animales a longtemps été niée, la science révèle aujourd'hui une palette sensible, presque aussi riche et complexe que la nôtre ! Jane Goodall (1934-....), éthologue et anthropologue britannique, écrit dans la préface du livre de Mark Bekoff : « le comportement animal est bien plus complexe que ce que la science occidentale avait reconnu au départ. Nous avions la preuve de plus en plus irréfutable de ne pas être seuls dans l'Univers, de ne pas être les seules créatures douées d'un esprit apte à résoudre des problèmes, capables d'aimer et de haïr, d'éprouver de la joie et du chagrin, de la peur et du désespoir. (...) En d'autres termes, aucune frontière nette ne sépare l'espèce humaine du reste du règne animal. Cette frontière est floue et l'est toujours davantage ». Quant au livre "L'animal est-il une personne ?" (2009) du biologiste français Yves Christen (1948-....), j'en retiens ce passage, qui je l'espère, interrogera tous les animalosceptiques :

« On devrait [...] relire ce qui arrive au chasseur William Harris après qu'il eut tué son premier éléphant, une femelle, lorsqu'il revint la chercher le lendemain. Il trouva auprès d'elle son petit, désespéré, qui se précipita sur lui, l'enlaçant de sa trompe comme pour lui demander de l'aide. Là, dit Harris, je ressentis un vrai regret de ce que j'avais fait et il me vint à l'idée que j'avais commis un meurtre ».

Yves Christen/L'animal est-il une personne ? (2009)

Chaque jour, de nouvelles observations viennent enrichir nos connaissances sur la vie mentale des autres êtres vivants. Pourtant, les découvertes des éthologues passent souvent en arrière-plan. Cela n'intéresse pas grand monde. Ces histoires d'animaux qui éprouvent des émotions sont très vite oubliées. Au lieu de bouleverser notre façon de penser, elles demeurent de l'ordre de l'anecdotique. Pour pouvoir tuer son ennemi, il faut surtout ne rien savoir de lui. Mieux vaut donc ne pas trop en savoir sur les souffrances physiques et psychologiques que les animaux endurent. Comment, sinon, continuer de les exploiter et de les manger sans honte ?

« (...) les scènes brutales, voire sadiques, de déchargement de camions, les vaches frappées à coups de bâtons ou de fourches sur les pattes ou sur les naseaux, les cochons qui tombent les uns sur les autres et reçoivent des coups de piles électriques partout sur le corps, y compris la tête et le groin, les bêtes coincées dans les portes

qu'on referme sur elle, celles qui attendent des heures, sans air et sans eau, avant d'être débarquées, beuglant pour sortir de cet enfer, les animaux blessés, incapables de marcher, qui auraient dû bénéficier de la mesure d'abattage d'urgence à la ferme, mais qu'on trimbale tout de même et qu'on laisse agoniser sur le sol. »

Aymeric Caron/No steak. (2013)

Le spécisme c'est l'idéologie qui permet d'accepter que l'on fasse subir à un être sensible, ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse, simplement parce qu'il est d'une autre espèce. L'exploitation, l'emprisonnement, la torture et le massacre d'innombrables êtres sensibles, dont le seul crime est de ne pas être né sous forme humaine. Que penserait-on si des êtres plus "intelligents" nous faisaient subir ce qu'on fait aux autres animaux ?

***D**ans une nouvelle de l'écrivain juif polonais Isaac Bashevis Singer (1904-1991), un personnage fait l'oraison funèbre, d'une souris morte, par ces mots :*
« Tous ces philosophes, les dirigeants de la planète, que savent-ils de quelqu'un comme toi ? Ils se sont persuadés que l'homme, espèce pécheresse entre toutes, domine la création. Toutes les autres créatures n'auraient été créées que pour lui procurer de la nourriture, des fourrures, pour être martyrisées, exterminées. Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, c'est un éternel Treblinka.[41] »

Isaac Bashevis Singer/Le pénitent. (1973)

L'auteur yiddish et prix Nobel de littérature, fut le premier à oser la comparaison, entre le sort réservé aux animaux d'élevage et celui que les Hommes ont fait subir à leurs semblables pendant la Shoah. La même barbarie, le même acharnement, la même inhumanité. Il n'y a que l'Homme qui peut être barbare. Au plus dira-t-on qu'un animal est cruel. Mais son comportement obéit à une nécessité naturelle. L'inhumanité de l'Homme n'est pas sa naturalité.
L'historien américain Charles Patterson (1935-....), Docteur en Histoire à l'Université Columbia de New York, spécialiste de la Shoah, reprendra l'idée dans son livre "Un éternel Treblinka", livre dans lequel il détaille le processus industriel de l'abattage :
« Ce processus, qui soulève les animaux par une chaîne et les fait passer de poste à poste jusqu'à ce qu'ils ressortent sous forme de viandes découpées, a introduit quelque chose de nouveau dans notre civilisation industrielle moderne : la banalisation du geste qui tue et un niveau jamais atteint d'insensibilité. « Pour la première fois, des machines étaient utilisées pour accélérer le processus du meurtre de masse, écrit Rifkin, reléguant les hommes au niveau de simples servants contraints de se conformer au rythme et aux exigences imposées par la chaîne elle-même. » »

Charles W. Patterson/Un éternel Treblinka. (2008)

Une telle comparaison dévoile une archéologie de la violence, où les techniques industrielles de mise à mort se retrouvent appliquées à des animaux, puis à des groupes humains, selon une rationalité commune. Beaucoup d'autres auteurs juifs d'après 1945 ont osé la comparaison, écrit la philosophe Élisabeth de Fontenay (1934-....) dans "Le Monde" en 2008 : « Adorno et Horkheimer, Derrida, Canetti, Grossman, Gary, entre autres, ont été obsédés par la douleur animale et par sa proximité avec la souffrance des persécutions par les nazis. »
Dans son livre, Patterson s'intéresse au douloureux rapport entre les humains et les animaux depuis les débuts de notre espèce, et soutient la thèse selon laquelle le comportement de l'humanité vis-à-vis des animaux, pudiquement nommé "domestication", a servi de modèle à toutes les autres formes d'oppression, que les hommes pourront s'infliger les uns envers les autres.
L'histoire de la domestication des animaux est associée à l'image de la voie de l'homme, vers la civilisation. On l'associe rarement avec la cruauté des techniques employées pour y parvenir. Pour Patterson, même si l'industrialisation de l'élevage (qui est en voie de généralisation au niveau planétaire), a marqué un changement

[41] Le camp d'extermination de *Treblinka* est le 2e plus grand camp d'extermination allemand nazi de la Seconde guerre mondiale.

d'échelle considérable, c'est aux débuts de la domestication, qu'il faut faire remonter l'apparition de méthodes violentes de contrôle des animaux leur vie durant.
« Les livres ne représentent jamais des animaux de ferme se faire marquer, castrer, débecquer ou abattre. Il n'est pas non plus question du confinement, de la surpopulation, des maladies et des blessures. »

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer[42]*/Ethique animale. (2011)*

Écornage des bœufs, dégriffage des canards, caudectomie des cochons ou des chevaux, chaponnage à vif… Autant de pratiques d'élevage qui ont toujours cours aujourd'hui. La domestication a laissé entrer une certaine barbarie dans notre mode de vie. Les relations des humains avec les autres êtres devinrent ce qu'elles sont aujourd'hui : domination, contrôle et manipulation.
« Pour le sociologue américain David Nibert, il faut arrêter de penser l'histoire de la domestication comme un conte de fées « mutuellement avantageux ». C'est d'abord l'histoire d'une espèce qui en asservit d'autres et qui le fait avec violence. »

Martin Gibert[43]*/Voir son steak comme un animal mort. (2015)*

La torture des animaux qui a accompagné la domestication est, peut-être, un moment fondateur dans l'éducation à l'insensibilité des êtres humains (qui s'était jusqu'ici contenté de tuer, mais sans torturer). Bon nombre d'humains se comportent comme des psychopathes. Les psychopathes ne sont pas troublés par la misère d'autrui. Pour atteindre leurs buts, ils n'hésitent pas à faire souffrir les autres.
Fondamentalement, le projet d'asservissement des animaux fournit le modèle de toutes les formes d'asservissement des hommes entre eux. Pour Patterson : « l'exploitation et le massacre des animaux est l'oppression centrale et originelle, à partir de laquelle toutes les autres oppressions découlent. La cruauté et l'injustice envers les animaux se retrouve inévitablement chez les humains. »

[42] *Jean-Baptiste Jeangène Vilmer (1978-*….) est un philosophe, juriste et politologue français.
[43] Martin Gibert (1974-….) est philosophe et chercheur à l'université de Montréal.

Nous ne savons rien de l'origine de l'esclavage. Certains disent, que dans les premières sociétés humaines, l'homme ne songeait qu'à éliminer physiquement son ennemi et que ce n'est que bien plus tard, quand il fit des prisonniers, qu'il décida parfois d'en faire des esclaves à son service.
« Pour le barbare du stade inférieur, l'esclave était sans valeur. Aussi les Indiens américains procédaient-ils avec leurs ennemis vaincus tout autrement qu'on ne fit à un stade supérieur. On tuait les hommes, ou bien on les adoptait comme frères dans la tribu des vainqueurs ; on épousait les femmes, ou bien on les adoptait, elles aussi, avec leurs enfants survivants. À ce stade, la force de travail humaine ne fournit pas encore d'excédent appréciable sur ses frais d'entretien. Il en fut tout autrement avec l'introduction de l'élevage, du travail des métaux, du tissage et, enfin, de l'agriculture. Les femmes, qu'il était si facile autrefois de se procurer, avaient pris une valeur d'échange et étaient achetées ; il en fut de même des forces de travail, surtout à partir du moment où les troupeaux devinrent définitivement propriété familiale. La famille ne se multipliait pas aussi vite que le bétail. On avait besoin d'un plus grand nombre de gens pour surveiller les troupeaux ; on pouvait utiliser à cette fin le prisonnier de guerre ennemi qui, de surcroît, pouvait faire souche tout comme le bétail lui-même. »

Friedrich Engels[44]/L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État. (1884)

Les preuves certaines de l'existence de l'esclavage, commencent avec les sociétés historiques possédant l'écriture. « Les codes juridiques de Sumer[45] prouvent que l'esclavage existait dès le IV^e^ millénaire avant J.-C. Le symbole sumérien correspondant au terme "esclave" en écriture cunéiforme, signifie "étranger", ce qui indique une origine essentielle : les premiers esclaves étaient probablement des prisonniers de guerre », dit le Larousse. Un contrat de vente d'esclave, remontant au règne de Rim-Sîn, roi de Larsa[46] vers 1800 avant notre ère, précise le prix d'un esclave : « Sini-Ishtar a acheté un esclave, Ea-tappi de son nom, de Ilu-elatti, et Akhia, son fils, a payé dix shekels d'argent, le prix convenu. »
L'esclavage naît avec la révolution néolithique et la formation des premières cités-états. Les critères de propriété liés à l'esclavage, impliquent un certain niveau d'organisation des sociétés. La hiérarchisation de la société découle, en partie, de l'apparition de l'agriculture. C'est un héritage majeur du Néolithique. Il est curieux de présenter ce changement radical, qui a bouleversé l'histoire de l'humanité, comme un progrès car, pour la majorité des êtres humains, cela a d'abord amené l'exploitation violente.
La domestication des moutons, des chèvres et des bovins a eu lieu pour la première fois, dans le Croissant fertile de la Mésopotamie et dans les zones montagneuses voisines de l'Asie occidentale, il y a environ 10.000 ans. L'élevage a précédé l'esclavage qui lui est étroitement associé. Les pratiques de l'un sont en effet les mêmes pour l'autre : castration des mâles, marquage au fer des "soumis" puis entraves pour contrôler leur mobilité. L'esclavage utilisa abondamment le marquage au fer rouge. La marque était utilisée pour désigner le propriétaire. L'esclave pouvait avoir autant de marques que de propriétaires consécutifs. Cette pratique consistait à abaisser l'être humain au rang de bétail. Il devenait un objet pouvant être acheté, vendu et utilisé à toutes fins. Les esclaves, que Thomas d'Aquin appelait « les instruments de service animés », traités comme les animaux, sont comparés à eux dans les noms qu'on leur donne (ces chiens, ces porcs, ces rats...). La "bestialisation" de l'opprimé est une étape obligée sur le chemin de son anéantissement. En déshumanisant l'autre, en le rabaissant au rang d'animal, il est perçu comme normal de le réduire en esclavage. Quand la force fait Loi, tant que l'on est le plus fort tout

---

44 Friedrich Engels (1820-1895) est un philosophe, sociologue, anthropologue et un théoricien socialiste et communiste allemand, grand ami de Karl Marx.

45 *Sumer est une région antique, située à l'extrême sud de la Mésopotamie antique, couvrant une vaste plaine parcourue par le Tigre et l'Euphrate, bordée au sud-est par le golfe Persique.*

46 *Larsa, qui est appelé aujourd'hui Tell Senkerah en Irak, était une cité de Mésopotamie, capitale d'un royaume amorrite.*

est permis. L'esclavage fournissait une main d'œuvre abondante et bon marché pour produire des biens échangeables et effectuer les travaux les plus exigeants et dangereux. La possession d'esclaves était aussi un signe distinctif pour les élites. Dans une telle configuration, il n'est pas étonnant de constater que la capture d'esclaves s'est imposée, comme l'un des principaux objectifs de la guerre.
« Si donc la nature ne fait rien sans but ni en vain, il faut admettre que c'est pour l'homme que la nature a fait tout ceci. Il suit de là que l'art de la guerre est, en un sens, un mode naturel d'acquisition (l'art de la chasse en est une partie) et doit se pratiquer à la fois contre les bêtes sauvages et contre les hommes, qui, nés pour obéir, s'y refusent, car cette guerre là est par nature conforme au droit. »

Aristote/La Politique. (330 av. J-C)

S'il y a eu accumulation de richesses comme jamais à un pôle, l'autre pôle était celui de l'immense majorité des hommes, esclavagisés, violentés, terrorisés, souvent massacrés, puis soumis. Il a fallu, pour arriver à cela, détruire des traditions bien ancrées : celles du communisme primitif, celles du tribalisme, celles des propriétés communes et celles du matriarcat. L'une des révolutions (ou catastrophe ?) du néolithique est, ne l'oublions pas, la soumission violente des femmes, le détrônement des déesses au profit des dieux, des cheffes traditionnelles au profit des chefs…
La Mésopotamie, berceau de l'humanité, berceau de la civilisation, est aussi le berceau des inégalités. Lorsque nous étions des chasseurs-cueilleurs, il n'y avait pas de richesse ni d'esclaves et nous vivions, dans un équilibre très subtil, avec nos environnements. Plusieurs auteurs ont relevé une coïncidence, qui n'est sans doute pas uniquement fortuite : à savoir que les sociétés ne connaissant pas la domestication de l'animal (comme dans l'ancienne Australie) n'ont pas non plus connu l'esclavage.
L*e handicap a touché l'homme dès le début de l'histoire de l'humanité. En observant les anomalies ou les traumatismes inscrits sur les ossements de plusieurs fossiles humains du paléolithique, on constate qu'un handicapé physique ou mental, même de naissance, n'était pas éliminé. Les handicapés de naissance était pris en charge par leur clan :*
- Les restes, vieux de 420.000 à 300.000 ans, d'un enfant Homo heidelbergensis (espèce éteinte du genre Homo) ayant souffert de synostose crânienne précoce, ont été retrouvés sur le site d'Atapuerca, en Espagne. Cette pathologie entraîne un développement anormal du cerveau, ainsi qu'une déformation du crâne. Atteint dès sa naissance d'un retard mental handicapant, cet enfant a survécu jusqu'à l'âge de 8 ans.
- Sur le site de Qafzeh en Israël, les archéologues ont mis au jour les restes d'Homo sapiens datés d'environ 100.000 ans. Parmi eux, ceux d'un enfant atteint d'une forme d'hydrocéphalie, qui a dû entraîner une perte d'autonomie et un accompagnement soutenu de la part de son entourage.
- La femme de la Grotte-Abri du Romito (Calabre), tient dans son bras gauche un adolescent affligé d'une forme de nanisme héréditaire. La grotte a servi d'abri à des individus de l'espèce Homo sapiens il y a de 23.000 à 10.000 ans de cela.
« Dans cette cavité a été mise au jour une sépulture double. (…) L'un des deux individus s'est révélé être un sujet présentant des déformations osseuses de son squelette et de sa tête, traduisant obligatoirement une forme commune de nanisme. (…) Et nous sommes en présence d'une inhumation où on voit que les deux corps, de l'individu adulte et de cet individu souffrant de nanisme, sont à proximité l'un de l'autre, que ces deux individus ont été traités avec une forme de respect. »

Bruno Maureille (1963-….), Directeur de recherche au CNRS.

Pour conclure, je voudrais rejoindre Montaigne lorsqu'il écrit, en 1588 : « Tout homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition. » Cette phrase très novatrice, pour le XVI^{e} siècle, suggère l'égalité entre tout Homme. Il semble mal venu de juger l'individu à partir d'une sorte de modèle de ce que devrait être l'Homme. On ne peut manquer de constater que les Hommes sont empiriquement très différents, mais ils sont tous humains et méritent par là notre respect. Ils

devaient être égaux en droits et en dignité.

On ne s'attend pas à ce qu'un livre "religieux" parle d'infertilité, et pourtant ! Après les onze premiers chapitres de la Genèse où sont rapportées les grandes fondations de l'humanité, l'Ancien Testament nous plonge dans un réel familial, presque banal : celui d'une famille soumise à l'épreuve de la stérilité. C'est dans cette famille, dans ce couple d'Abraham et de Sarah, que le peuple d'Israël reconnaîtra ses ancêtres. Pas moins de six femmes sont mentionnées comme stériles dans la Bible : Sarah, mais aussi Rebecca, Rachel, Anne, Élisabeth et la femme de Manoach. La question de la stérilité a marqué de son sceau l'histoire de l'humanité.

De nos jours, la procréation médicalement assistée (PMA) offre une solution aux couples stériles. Or, bien qu'elle ait été initialement destinée à corriger l'infécondité, la procréation artificielle s'est progressivement réorientée vers une seconde indication : repérer les meilleurs spécimens. La PMA nécessite de produire en nombre des embryons humains conservés dans des éprouvettes. Avant de les transférer dans la matrice utérine, parents et médecins n'hésitent plus à sonder leur qualité génétique.

Père scientifique d'Amandine, le premier bébé-éprouvette français né en 1982, Jacques Testart (1939-….) n'a cessé depuis lors de dénoncer les risques d'eugénisme de la PMA. Il qualifie cet eugénisme, d'eugénisme mou et démocratique. Pour le biologiste, la notion fondamentale définissant l'eugénisme est l'existence d'un « tri » sur la base d'une caractéristique médicalement définie, au sein d'une population humaine donnée. Comme il le dit : « l'eugénisme n'est pas une invention du régime nazi mais correspond à une pratique aussi variée que les cultures et aussi ancienne que l'humanité », ce qui le conduit à postuler, que l'attitude eugéniste est « naturelle chez l'homme ». Notre société ne fait que poursuivre la même politique avec d'autres moyens, ceux qu'offrent les nouvelles techniques. « Sauf imprévu, tous les enfants devraient être choisis dans les éprouvettes des biogénéticiens bien avant la fin de ce siècle », écrivait-il en 2014, dans "Faire des enfants demain." Sa phrase doit se lire à l'aune de sa résignation face à la revendication d'un « droit pour tous à un enfant « convenable » », nourrie par notre « fascination pour la technique, combinée à une vieille pulsion eugénique revisitée par les droits de l'homme ». « J'ai commencé en 1964 par m'occuper de l'insémination de vaches laitières afin de les rendre plus productives. On voulait alors des animaux compétitifs. » Cinquante ans après, de glissement en glissement, cette notion de compétitivité s'applique désormais à la « qualité du produit-enfant », dénonce le professeur français. « Ne prenons pas des airs de demi-dieux ou même de démiurges, là où nous n'avons été que de petits sorciers ». C'est sur cette citation de Jean Rostand[47] que débute la préface de son livre. Dans notre société qui ne cesse de promouvoir « le droit à la différence », « le diktat de l'enfant parfait » n'a jamais été aussi pesant.

Dans le passage "Apprentis ou sorciers ?" il porte le jugement imparable du scientifique, qui a lui-même contribué à la mise en place de la PMA : « L'intervention biomédicale dans la procréation, plus encore que dans la guérison de pathologies, fait attribuer aux acteurs en blouse blanche des auréoles de magiciens. Ils sont quelque chose comme des créateurs d'enfants, noble appellation qui dissimule souvent des savoirs approximatifs et des actes rudimentaires. Répétons-le, l'irruption bruyante de la fivète (fécondation in vitro) doit plus à des bricolages judicieux qu'à des découvertes scientifiques. »

Le croisement de deux médecines, l'une procréative, l'autre prédictive, achève de concrétiser la vision du généticien Francis Crick (1916-2004), co-découvreur de la structure de l'ADN : « aucun enfant nouveau-né ne devrait être reconnu humain avant d'avoir passé un certain nombre de tests portant sur sa dotation génétique. » Il proposait déjà un verdict radical : « S'il ne réussit pas ces tests, il perd son droit à la vie. »

Le diagnostic préimplantatoire (DPI) permet d'effectuer un tri des embryons. Extraits en nombre du corps maternel, ils peuvent être soumis à l'analyse génétique, pour

[47] Jean Rostand (1894-1977) est un écrivain, moraliste, biologiste, historien des sciences et académicien français.

déterminer les caractères "normaux" ou "anormaux" de l'enfant potentiel. La science permet de trier, sans larmes ni souffrance, les "bons humains" et "les mauvais humains". En théorie, il n'est ouvert qu'aux couples ayant des problèmes de fertilité, ou présentant un passif génétique à risques. En pratique, il ratisse beaucoup plus large. Le désir de supprimer le risque de mettre au monde un enfant atteint d'une pathologie grave, semble fonctionner comme un cheval de Troie. Bientôt, la sélection génétique des embryons sera ouverte à tous les parents. Il est à craindre que l'application du procédé s'étende progressivement à d'autres caractéristiques. Cette crainte est partagée par Axel Kahn (1944-2021), médecin généticien, qui souligne que :

« Le jour où l'on aura banalisé l'idée selon laquelle chacun a droit de décider qu'une vie adviendra ou n'adviendra pas sur la base d'une caractéristique physiologique aussi peu pathologique qu'être un garçon ou une fille, un pas aura été franchi de façon irrémédiable. Dès lors, plus aucune base morale ou philosophique ne pourra interdire de décider de l'avènement ou de l'évitement d'une vie sur des critères tels que la couleur des yeux ou des cheveux, la taille, la force physique. »

Axel Kahn/Et l'homme dans tout ça ? (2000)

Depuis 2013, les médecins britanniques acceptent d'éliminer les embryons qui risquent de loucher, quand l'un des parents souffre d'un strabisme grave. En Australie, on se plaît à sélectionner le sexe des embryons, car le risque d'autisme est trois fois plus fréquent chez les garçons. Et aux États-Unis, 42% des établissements de santé pratiquaient déjà en 2005 le DPI sur simple demande, d'après une étude de l'université de Washington. Là-bas, les parents peuvent déjà choisir le sexe de leur enfant, contre un chèque de 18.490 dollars. Pour définir la couleur des yeux et des cheveux, l'addition est encore plus salée (30.000 dollars). Pour l'instant les bébés sur mesure sont une lubie réservée aux plus riches.

Savoir si son bébé sera en bonne santé avant même qu'il ne soit conçu ? Un pari fou devenu réalité. Dorénavant, les parents en devenir pourront découvrir un embryon numérique de leur futur enfant, avant même sa conception. Une société américaine, "GenePeeks", lance un nouveau système de dépistage des maladies génétiques sur des "embryons virtuels" conçus par informatique, à partir des informations contenues dans les ADN d'un donneur de sperme et de la future mère. Le programme informatique est capable de dresser une liste de donneurs potentiels, avec lesquels il n'existe aucun risque d'avoir un enfant atteint d'une maladie génétique rare.

« La pratique du dépistage préconceptionnel dans des populations ciblées pourrait être considérée comme un progrès, particulièrement lorsque ce dépistage s'adresse à des maladies incurables ou graves, par exemple la drépanocytose. Mais la pratique américaine s'en éloigne considérablement. Elle s'assimile à un supermarché génétique, à travers lequel une femme peut choisir son donneur en fonction des probabilités qu'elle privilégie : risques de développer différents types de cancer, d'avoir une malformation cardiaque, d'être sourd, poids, taille, couleur des yeux et des cheveux, traits de personnalité… Et demain, pourquoi pas, le souhait de voir son enfant rapporter une médaille olympique à la maison. »

Etienne Grass[48]/Génération réenchantée. (2016)

L*orsque le bonheur personnel se construit sur la mort d'autres individus, il y a objectivement un problème de logique éthique et sociétale. Les architectes d'un tel modèle oublient, que la matière première d'une société est toujours la vie et que sans elle, eux-mêmes n'existeraient pas.*

« Ce n'est pas la médecine qu'il faut redouter, mais la folie des hommes. Notre pouvoir de modifier la nature en utilisant ses lois s'accroît chaque jour de l'expérience de ceux qui nous précédés. Mais utiliser ce pouvoir avec sagesse, voilà ce que chaque génération doit apprendre à son tour. Certes, nous sommes aujourd'hui plus puissants qu'autrefois, mais pas mieux avisés : la technologie est

[48] Étienne Grass, né le 20 février 1979 à Nancy, est un essayiste et haut fonctionnaire français. Il est chroniqueur pour le journal "Les Echos".

cumulative, la sagesse ne l'est pas. »

Jérôme Lejeune, généticien Français. (1926-1994)

« L'homme est le seul animal qui rougisse ;
c'est d'ailleurs le seul animal qui ait à rougir de quelque chose. »

George Bernard Shaw, essayiste Irlandais. (1856-1950)

4. Le bourreau de la création.

« C'est une triste chose de songer que la nature parle
et que le genre humain ne l'écoute pas. »
Victor Hugo, poète, romancier, homme politique. (1802-1885)

Au Paléolithique et au Mésolithique, l'Homme se perçoit comme immergé dans la nature. Connaître la religion des peuples de la préhistoire est très difficile. Néanmoins, en quelques rares régions, des sociétés de chasseurs-cueilleurs ont subsisté jusqu'à une époque très récente. Leur religion, le chamanisme, entretient une relation magique avec le règne animal. L'homme et l'animal sont dotés d'une "force vitale" équivalente. Tuer un animal à la chasse c'est tuer son semblable. Les relations entre le monde des humains et le monde des animaux, sont donc conçues à l'image de celles des humains entre eux. La prise de gibier doit, comme toute prise (sauf à être illégitime et susciter des représailles), être compensée par une contrepartie. Les chasseurs, n'utilisent pas le mot tuer, ils disent obtenir et ils obtiennent le gibier en échange d'une partie de leur force vitale. D'où, pour l'homme, la maladie, la vieillesse et la mort. Ce système symbolique leur permet d'agir, sur leur chance à la chasse et il leur explique aussi les maux qu'ils subissent. Le chamane, c'est celui qui est censé faire en sorte que la mort des humains intervienne le plus tard possible. Au cours du rituel, il simule ces négociations : il s'agit d'obtenir le maximum de gibier en concédant le minimum de force vitale. Un tel imaginaire s'explique par la très grande proximité des chasseurs-cueilleurs avec les animaux, dont ils connaissent parfaitement le comportement ; ils vivent quasiment en symbiose avec eux.
Yuval Noah Harari décrit ainsi les croyances des premiers humains :
« L'animisme [...] est la croyance suivant laquelle presque chaque lieu, chaque animal, chaque plante, chaque phénomène naturel a une conscience et des sentiments et peut communiquer directement avec les humains. Ainsi les animistes peuvent-ils croire que le gros rocher, au sommet de la colline, a des sentiments, des désirs et des besoins. Il pourrait en vouloir à certains de ce qu'ils ont fait ou se réjouir d'une autre action. Il pourrait avertir les gens ou leur demander des faveurs. Les hommes, quant à eux, peuvent s'adresser au rocher, histoire de l'amadouer ou de le menacer. Mais le rocher n'est pas le seul être animé ; ainsi en va-t-il également du chêne au pied de la colline, du ruisseau qui coule plus en aval, de la source dans la clairière, des buissons qui poussent tout autour, du chemin qui mène à la clairière, des souris des champs, des loups et des corbeaux qui viennent y boire. Dans le monde animiste, les objets et les choses vivantes ne sont pas les seuls êtres animés. Il existe aussi des entités immatérielles : les esprits des morts, les êtres amicaux et malveillants, ceux que nous appelons de nos jours les démons, les fées et les anges. »

Yuval Noah Harari/Sapiens. (2013)

Le monde des chasseurs-cueilleurs était un monde enchanté, un monde dans lequel la nature n'était pas une simple matière première pour la production humaine.

Les humains se sont passés des religions durant la plus longue partie de leur présence sur cette planète. Aujourd'hui, les anthropologues sont portés à affirmer que cette période sans religion, a été l'ère la plus heureuse et la plus "spirituelle" de l'humanité.

D'où vient la religion ? *« C'est un phénomène récent à l'échelle de l'histoire humaine »*, estime le paléoanthropologue belge Marcel Otte. *« Il date... d'une dizaine de millénaires tout au plus et s'est limité à certaines régions de la planète : là où le néolithique fit son apparition »*. Dans "Les religions, des origines au III^{e} millénaire", le spécialiste liégeois de la préhistoire nous éclaire sur l'apparition du phénomène religieux. *« Avec la « domestication » des plantes et des animaux, l'homme devint*

l'égal des forces naturelles, et il commença à leur donner sa propre image », écrit-il.

A la fin des années 1980, la préhistorienne américaine Marija Gimbutas (1921-1994), a affirmé que les civilisations néolithiques européennes précédant l'âge du bronze, étaient "matriarcales" et centrées sur le culte d'une "*D*éesse-Mère". Déesse Mère, qui donnait la vie et dont dépendait la fertilité de la terre.
« Les fouilles des archéologues montrent que c'est une Déesse Mère que vénéraient les habitants de cette "vieille Europe" néolithique. Une Déesse Mère qui s'identifiait avec le réveil périodique de la nature, avec le printemps, avec la nature, avec l'eau. »
Marija Gimbutas.
Les fouilles archéologiques menées depuis un siècle, ont révélé l'existence d'une multitude de statuettes féminines, aux caractères sexuels hypertrophiés, appelées "Vénus paléolithiques", la plus connue étant la Vénus de Willendorf[49]. Les peuples du Néolithique adoraient le soleil, la lune et les éléments naturels dont dépendaient leurs récoltes et leurs ressources. L'idée de fertilité parmi eux a été élevée au rang de culte et la fertilité féminine y fut associée. Sont-elles des déesses ? Aucune certitude.
En revanche, à partir de -12.000, ça se précise. Avec la naissance des religions organisées dans l'Antiquité, on retrouve des déesses associées à la fécondité, dans la plupart des panthéons primitifs indo-européens et associés. Parmi celles-ci, on peut notamment citer Astarté (déesse des Cananéens), Isis (déesse égyptienne), Atargatis (déesse syrienne), Marica (déesse romaine), Anahita (divinité babylonienne), ou encore Déméter (déesse grecque).
Certains mouvements panthéistes, néo-paganistes, féministes, présentent la Déesse-Mère comme une divinité, précédant historiquement les dieux masculins des religions abrahamiques.

Les grandes religions universalistes se nourrissent toutes de mythes et de symboles, venus des cultures et des religions qui les ont précédées. Les rédacteurs de la bible ont fait de nombreux emprunts aux anciens textes, sumériens, assyriens, babyloniens, égyptiens, en les adaptant à ce qu'ils avaient eux-mêmes à dire. C'est par exemple le cas avec des récits comme ceux de la Création :
« Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. Et Dieu dit : Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence : ce sera votre nourriture. Et à tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. Et cela fut ainsi.... »
Genèse 1:28-30
Les trois grandes religions monothéistes ont contribué à désacraliser la nature. Nous sommes promis à devenir *« maîtres et possesseurs de la nature »* selon la célèbre formule de Descartes dans son "Discours sur la méthode" *(1637)*.

Toute l'histoire de l'humanité, du néolithique jusqu'au début du siècle dernier, fut d'exploiter à fond la nature, de la dominer, de la domestiquer. Quand la terre entière se trouva transformée, apparut cet étonnant paradoxe : l'humanisation de la nature, pouvait se retourner contre l'homme lui-même. Ce que nous nommons aujourd'hui "crise écologique" remonte aussi loin que la révolution néolithique.

Pyromane, viandard et destructeur. Voilà le portrait peu reluisant qui émerge des travaux de paléontologie les plus récents. Homo sapiens n'a jamais été en paix avec son environnement. Il a quitté l'Afrique, son berceau, il y a 50.000 ans. Depuis, il n'a eu de cesse de conquérir de nouveaux territoires, de s'adapter aux conditions climatiques et de se reproduire, souvent au détriment des espèces déjà présentes. Certains scientifiques considèrent Homo sapiens comme l'une des premières espèces envahissantes qu'ait connu la Terre. C'est notamment le cas de Curtis Marean,

[49] La Vénus de Willendorf, très célèbre statuette préhistorique vieille de 30.000 ans a été découverte en Autriche en 1908.

Professeur à l'Institut d'étude de l'évolution humaine et des changements sociaux de l'Université d'État d'Arizona. Selon lui, au vu des définitions habituelles de l'invasivité écologique, Homo sapiens serait *« la plus invasive des espèces (...) la seule à avoir investi la planète entière »*.

Pour le paléoanthropologue français Jean-Jacques Hublin : *« La sixième extinction des espèces animales, dont on parle beaucoup aujourd'hui, n'a pas commencé voilà un ou deux siècles, mais il y a 50 000 ans quand Sapiens a commencé à se répandre hors d'Afrique. Même si c'est politiquement incorrect de le dire, disons-le : quand les hommes sont arrivés, surtout dans des régions où il n'y avait pas eu de peuplement humain auparavant, comme en Australie et en Amérique, ils ont eu un impact énorme sur l'environnement et sur la faune. »* Chez Homo sapiens, l'excès de prédation est un travers qui remonte loin. Depuis l'âge de pierre, l'humanité n'a cessé de détruire d'autres espèces, dévastant peu à peu toute la biodiversité.
Il y a 50.000 ans, une population fondatrice sort d'Afrique et s'étend en Eurasie. Parvenus sur les rivages de l'Asie du Sud-Est, bloqués par une mer apparemment illimitée et dépourvue d'îles, les hommes modernes vont pourtant trouver les moyens de poursuivre leur expansion. Il y a plus de 45.000 ans, ils réussissent à rejoindre l'Australie, vaste territoire précédemment vierge de toute humanité. Il existait en Australie une mégafaune qui comprenait des animaux endémiques de grande corpulence. Il apparaît clairement que l'arrivée et l'expansion des hommes en Australie a été la cause de l'extinction de cette mégafaune. Le scénario est facilement reconstituable : très bons chasseurs grâce à leurs armes (lances, arcs, haches...), sachant utiliser le feu pour rabattre les animaux, les hommes ont exterminé la mégafaune comme le kangourou géant (Procoptodon goliath) et la super-autruche (Genyornis newtoni). Les datations à l'uranium-thorium montrent qu'ils ont disparu en un assez bref laps de temps, lorsque les humains sont apparus sur le continent.
La venue de Cro-Magnon[50] en Europe (vers -40.000 -30.000 ans), s'accompagne également de mystérieuses disparitions, que les seuls changements climatiques ne peuvent expliquer. Hublin souligne : *« Les néandertaliens et les ours des cavernes sont apparus presque à la même époque, ils ont vécu côte à côte durant des centaines de milliers d'années, même si les premiers chassaient les seconds. Mais quand les hommes modernes sont arrivés en Europe, 5 000 ans à tout casser ont suffi pour que les ours des cavernes disparaissent complètement ! »* L'ours des cavernes (Ursus spelaeus) vivait dans les forêts européennes, son empire s'étendait du sud de l'Angleterre aux monts du Caucase. Sa puissance se jaugeait à sa stature : jusqu'à 3m50 de hauteur quand il se redressait, pour un poids de 500 kilos. Il a résisté aux périodes glaciaires. Il a résisté au lion des cavernes, son alter ego en puissance et en carrure. Il a résisté à l'homme de Néandertal. Mais il n'a pas résisté à sapiens, quand ce dernier a entamé son inexorable expansion. Ce géant, fondamentalement végétarien, a succombé à la chasse sans merci, que lui a livrée Homo sapiens.

Le continent américain a été peuplé il y a 12.000 ans environ, quand des groupes de chasseurs venus d'Asie et de Sibérie ont traversé la Béringie, c'est-à-dire l'isthme qui reliait alors la Sibérie orientale à l'Alaska. Une fois établis en Amérique du nord, les hommes modernes n'ont besoin que de quelques milliers d'années, pour atteindre l'extrême sud de l'Amérique, achevant ainsi le peuplement de tous les continents. L'arrivée en Amérique de chasseurs humains auxquels la faune n'avait encore jamais été confrontée provoque le massacre et entraîne la disparition de grands animaux américains. Jared Diamond, biologiste évolutionniste américain, commente : *« Quand les hommes franchissent le détroit de Béring, 12 000 ans avant J.-C., et gagnent l'Amérique du Nord, ils se livrent à un carnage inouï. En quelques siècles, ils exterminent les tigres à dents de sabre, les lions, les élans-stags, les ours géants, les bœufs musqués, les mammouths, les mastodontes, les paresseux géants, les glyptodontes (des tatous d'une tonne), les castors colossaux, les chameaux, les grands chevaux, d'immenses troupeaux de bisons. »* Des animaux qui ont survécu à

[50] *Nom, scientifiquement vieilli, souvent donné à l'homme moderne (Homo sapiens) préhistorique d'Europe.*

trois glaciations périssent : 73% des grands mammifères d'Amérique du Nord, 85% de ceux d'Amérique du Sud. De nombreux fossiles ont été trouvés avec des pointes de flèche dans leur flanc. *« Ce fut la disparition animale la plus massive depuis celle des dinosaures. Ces bêtes n'avaient aucune expérience de la férocité d'homo sapiens. Ce fut leur malheur. Depuis, nous avons encore fait disparaître d'innombrables espèces. »* continue Jared Diamond.

Que de cadavres dans le sillage d'Homo sapiens ! Sitôt qu'il met le pied sur un nouveau continent, le glas sonne pour de nombreuses espèces. *« Le débat devrait être clos, maintenant. Mais il a traîné pendant près d'un demi-siècle, car l'idée que les chasseurs de l'âge de pierre aient pu provoquer de tels ravages à travers trois continents entiers, sur des périodes très courtes, frappe beaucoup de gens d'incrédulité. Qu'on le veuille ou pas, pourtant, c'est la vérité, et il est temps, pour nous tous, d'y faire face »,* affirme le paléobiologiste John Alroy, de l'Université de Macquarie, à Sydney.

La domestication des espèces sauvages, survenue à partir du néolithique, est un événement décisif de l'histoire de l'humanité.
« La domestication (du latin domus, « maison ») est l'action que l'homme exerce sur des animaux ou des végétaux, ne serait-ce qu'en les élevant ou en les cultivant. En se les appropriant et en les utilisant pour son agrément ou la satisfaction de ses besoins, l'homme les transforme.»

Encyclopédie Universalis

L'Homme est le seul être vivant à soumettre son environnement à un processus de domestication, le seul qui s'attache à dompter, dresser et élever des animaux. La vie animale connaît des symbioses, des parasitages, mais pas ce curieux phénomène qu'est la domestication.

Nos plantes cultivées aujourd'hui et nos animaux d'élevage descendent en ligne directe de ceux qui peuplaient le Proche-Orient, aux alentours de 8.000 av. J.-C. Une sélection artificielle, humaine, a pris la place de la sélection naturelle. Chez les animaux, l'Homme a ainsi créé des races et pour les plantes cultivées des variétés. La domestication a permis, en infléchissant l'évolution, le devenir aléatoire de l'espèce, de façonner des individus dociles, purgés de l'imprévisibilité sauvage de la nature.
« *Toutes les choses que nous consommons sont en effet des créations du travail humain, et même celles que nous jugeons en général les plus « naturelles » comme le blé, les pommes de terre ou les fruits.*
Le blé a été créé par une lente sélection de certaines graminées ; il est si peu « naturel » que si nous le livrons à la concurrence des vraies plantes naturelles il est immédiatement battu et chassé ; si l'humanité disparaissait de la surface du sol, le blé disparaîtrait moins d'un quart de siècle après elle ; et il en serait de même de toutes nos plantes « cultivées », de nos arbres fruitiers et de nos bêtes de boucherie : toutes ces créations de l'homme ne subsistent que parce que nous les défendons contre la nature ; elles valent pour l'homme ; mais elles ne valent que par l'homme. »

Jean Fourastié[51]/Pourquoi nous travaillons. (1959)

La "révolution néolithique" représente le grand tournant au cours duquel l'espèce humaine a, pour la première fois de sa longue histoire, modifié radicalement son comportement par rapport aux végétaux et aux animaux. En domestiquant plantes et bêtes, en maîtrisant désormais leur reproduction, l'homme ouvre alors une nouvelle ère dans sa relation à l'environnement. I*l* ne fait plus partie de la nature, mais considère celle-ci exclusivement comme une matière, qu'il peut modeler à sa guise.
« La domestication des animaux et des plantes constitue aussi les premières manipulations sur le vivant. Les animaux parqués puis sélectionnés, en privilégiant à chaque génération les plus dociles et en modifiant leur mode de vie et leur alimentation, se transforment physiquement. L'effet le plus visible est la réduction progressive de leur taille. […] Les animaux domestiques vont croître indéfiniment en nombre, posant de nouveaux problèmes, depuis les maladies transmissibles à

[51] Jean Fourastié est un économiste français né le 15 avril 1907 à Saint-Benin-d'Azy (Nièvre) et mort 25 juillet 1990 à Douelle (Lot).

l'homme (dès le néolithique) jusqu'aux fameuses émissions de méthane. Les animaux restés sauvages vont connaître une réduction drastique de leur biodiversité. […]»

Jean-Paul Demoule[52]/La révolution néolithique. (2011)

La domestication impose à chaque être le régime de l'utilité. Tout ce qui ne relève pas de l'utile n'a aucune valeur. S'il n'est pas utile, il faut alors le transformer pour qu'il le devienne. Le poulet "élevé en liberté" n'est ni élevé ni libre : il est condamné à vivre au sein d'un enclos avec pour seule perspective, celle de fournir un revenu à son éleveur. Dominer pour maîtriser et accroître sans fin les richesses. Dominer jusqu'à l'excès. Il y a dix mille ans environ, soit à la veille du Néolithique et donc de la domestication des espèces, si l'on avait pesé la biomasse totale des vertébrés terrestres, la proportion aurait été la suivante : 3 % d'humains et 97 % d'animaux sauvages. Aujourd'hui, elle est de 30 % d'humains, 66 % de bétail et volaille (élevage agricole, principalement à des fins alimentaires) et 3 % de vertébrés sauvages. Le philosophe allemand Hans Jonas (1903-1993), dans "Le Principe Responsabilité" *(1979),* son œuvre principale, soutient que la situation dans le rapport à la nature s'est inversée. Initialement, la nature représentait un danger pour l'homme. Désormais, c'est l'homme qui représente un danger pour la nature.

« *Quand le dernier arbre aura été abattu, quand la dernière rivière aura été empoisonnée, quand le dernier poisson aura été péché, alors on saura que l'argent ne se mange pas.* »

Geronimo, chef amérindien des Apaches Chiricahuas. (1829-1909)

L'Homme est et n'est pas un animal. Ce sont essentiellement les instincts qui guident la vie et les actions de l'animal. La vie animale est vécue au moyen de l'équipement et des dons que lui a donné la nature. L'Homme a très peu de tout cela. C'est un être à part, caractérisé par une dotation naturelle incomplète, ce qui l'a contraint à développer la culture, à ne pas pouvoir se contenter de ce qui est, à nier la nature en lui et autour de lui. C'est en inventant ses propres conditions d'existence qu'il s'extrait de la nature.

« Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses ; tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout, il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manége ; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin. »

Rousseau/Emile ou de l'éducation. (1762)

Homo Sapiens a longtemps erré sur une terre à la fois bienveillante et hostile. Bienveillante, car elle était un lieu de chasse, un lieu de cueillette. Hostile car gibier et fruits pouvaient se faire rares, d'autres animaux étaient en concurrence avec lui, et les éléments quand ils se déchaînaient pouvaient l'anéantir. Presque tous les penseurs, depuis Aristote, considèrent que l'homme réalise sa perfection grâce à la technique et à la science. Pour ces auteurs, dans la balance des maux et des biens, les maux l'emportent à l'état de nature, et la vie naturelle est "un mauvais présent" de la nature à l'homme. La plupart accusent la nature d'être avare et de mettre l'homme dans un état de dépendance, de manque et de précarité.

La relation première de l'Homme à la nature est la lutte contre les éléments, l'Homme étant initialement une espèce plutôt faible dans la chaîne des êtres vivants. La maîtrise d'un environnement hostile est un enjeu de survie et cette maîtrise sera permise par la création d'outils. Les grives musiciennes utilisent des pierres comme enclumes, pour briser les coquilles d'escargots. Les chimpanzés des baguettes préparées pour de nombreuses taches comme la 'pêche' aux termites ou aux fourmis, des éponges végétales pour récupérer de l'eau… L'outil prolonge le corps, démultiplie les ressources naturelles. Un jour, il y a 1,6 million d'années, au lieu de prendre une pierre et de s'en servir, un Homme va avoir l'idée de prendre deux pierres et de les taper l'une sur l'autre. Certains sont d'avis, que ce jour là fut un très

[52] Jean-Paul Demoule, né le 7 août 1947 à Neuilly-sur-Seine, est un archéologue et préhistorien français.

grand jour, peut-être le plus grand de toute l'histoire de notre planète. Il venait de "créer" le premier outil. Il avait eu l'audace d'agir sur l'environnement, de le modifier à son bénéfice.
La Nature serait hostile, gouvernée par des causes purement mécaniques et aveugles. C'est faux ! Mais, pour n'être pas hostile, elle n'est pas non plus complaisante. Elle est indifférente à notre existence ; "elle est". Elle est l'environnement avec lequel nous avons à vivre et sans lequel nous ne pourrions pas vivre. C'est notre bêtise, notre inadaptation qui peuvent la rendre hostile. Elle peut même être généreuse quand on apprend à mieux la connaître, à la "lire". L'anthropologue américain Marshall Sahlins (*1930-2021*) a montré, que les hommes vivant dans un état précédant la sédentarisation, n'avaient pas besoin de plus de cinq heures de travail par jour, pour se procurer le nécessaire pour vivre.
L'Homme, cherche depuis bien longtemps à domestiquer la nature, à la dompter pour en tirer profit. Ce fut le cas jadis, dans le but louable de survivre. Puis vint une époque où il se fit conquérant, il chercha à la dominer non pas pour sa survie, mais pour son plaisir, sa soif de vaincre, sa vanité. Il ne pouvait s'affirmer que contre elle. Les hommes qui vivent dans la nature sont considérés comme des primitifs, qui n'auraient pas transcendé leur humanité en faisant l'effort de quitter leur berceau. La "civilisation" serait le propre de l'être humain et ce qui fait sa valeur. La nature n'est plus un objet à contempler, mais un matériau à modifier. L'Homme a rompu son adaptation intrinsèque au milieu, en transformant son environnement pour qu'il soit adapté à ses besoins, ou à ses envies. La biosphère[53] est de plus en plus marquée par son empreinte. Ce que nous appelons nature n'est plus que l'ombre d'elle-même. Il devient de plus en plus difficile d'y trouver des espaces "naturels" au sens de "dépourvus d'influence humaine". Le concept est souvent employé dans un sens dérivé, pour désigner des espaces aménagés par l'homme, mais dans lesquels une large place est réservée à des peuplements végétaux et animaux. La Nature n'est plus qu'un décor qui change avec nos humeurs. Un peu plus d'arbres par ci, un cours d'eau déplacé par là, un animal exotique en plus dans la vitrine… tout semble si bien contrôlé !

« Rien de ce qui nous paraît naturel n'est naturel. »
Françoise Héritier, anthropologue française (1933-2017)

On estime que plus de 10% de la superficie mondiale de terres émergées sont des zones urbanisées. La ville est par essence artificielle, elle est un pur produit de l'être humain. Elle est le lieu par excellence d'une mise à distance de la nature, même si elle intègre des espaces verts artificiels.

L'expression "ouvrir la boîte de Pandore" nous vient de la Mythologie gréco-romaine. Elle s'emploie pour commenter un évènement, ou un choix, dont on ne mesure pas encore les conséquences. Lors de la création du monde par Zeus[54], il n'y avait que des hommes sur terre. Pandore est la première femme créée par Zeus, pour punir la race humaine et pour faire du tort à Prométhée, qui s'était montré l'ami des hommes ; elle fut l'instrument de la vengeance de Zeus. La belle mais perfide Pandore fut envoyée sur terre. Elle emporta avec elle une boîte qu'elle n'avait pas le droit d'ouvrir. Cependant, elle ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil furtif.
« Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la terre, exemptes des tristes souffrances, du pénible travail et de ces cruelles maladies qui amènent la vieillesse, car les hommes qui souffrent vieillissent promptement.
Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les maux terribles qu'il renfermait se répandirent au loin. L'Espérance seule resta. Arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant remis le couvercle, par l'ordre de Jupiter qui porte l'égide et rassemble les nuages. Depuis ce jour, mille calamités entourent les hommes de toutes parts : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie, les maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour et leur apportent en silence toutes les douleurs, car le prudent Jupiter les a privées de

[53] Ensemble des organismes vivants, qui se développent sur la Terre.
[54] Zeus est le roi des dieux dans la mythologie grecque et est nommé Jupiter chez les Romains.

la voix. Nul ne peut donc échapper à la volonté de Jupiter. »

Hésiode[55]/Les Travaux et les Jours. (fin du VIII^e siècle av. J.-C.)

Prométhée est surtout connu pour avoir dérobé le *feu* sacré de l'Olympe, afin d'en faire don aux humains. Le feu est un élément très important dans ce mythe. Grâce au feu, nous allons pouvoir construire, bâtir, cuire les aliments, enfin pouvoir développer une civilisation. C'est cet élément symbolique qui est constitutif de notre histoire. Le mythe de Pandore noue indissociablement le progrès, l'élan créateur de l'humanité et la damnation, le poids du mal.

Le mot "progrès" vient du latin progressus et signifie "mouvement en avant, action d'avancer", le fait de se répandre, de s'étendre dans l'espace, de gagner du terrain. Mais il existe un autre sens du mot progrès. Il s'agit d'une amélioration, d'un développement en bien. Une telle utilisation chargée de valeur positive, a été popularisée par les philosophes à partir du XVII^e siècle, en l'employant parfois avec un P majuscule. Ils ont forgé le mythe du progrès. Ce mythe, dans la pensée moderne, repose sur le postulat d'une nature maîtrisée par la science.
Le *Progrès* est un concept central de la pensée des *Lumières*[56]. La croyance en un perfectionnement de la civilisation, croyance partagée par tous les philosophes des Lumières, est en fait une illusion. Le progrès dans une direction, se paye toujours d'une perte dans une autre direction. Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) avait le pressentiment de cela :
« Un Auteur célèbre[57], calculant les biens et les maux de la vie humaine et comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassait l'autre de beaucoup et qu'à tout prendre la vie était pour l'homme un assez mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion ; il a tiré tous ses raisonnements de la constitution de l'homme Civil : s'il fût remonté jusqu'à l'homme Naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des résultats très différents, qu'il eût aperçu que l'homme n'a guère de maux que ceux qu'il s'est donné lui-même, et que la Nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de Sciences approfondies, tant d'arts inventés ; tant de forces employées ; des abîmes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des bâtiments énormes élevés sur la terre, la mer couverte de Vaisseaux et de Matelots ; et que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine, on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui règne entre ces choses, et déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nourrir son fol orgueil et je ne sais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible et que la bienfaisante nature avait pris soin d'écarter de lui. »

Jean-Jacques Rousseau/Discours sur l'origine et
les fondements de l'inégalité parmi les hommes. (1755)

Nos sociétés modernes, qui sont les héritières des Lumières, traversent une grave période de crise et d'interrogation sur elles-mêmes. Le mythe du progrès résiste de moins en moins à l'épreuve de la réalité. Nous vivons, à l'échelle collective, une révélation comparable à celle dont nous parle Rousseau. La science et les techniques peuvent apporter autant de maléfices que de bénéfices, les lendemains qui chantent déchantent encore plus souvent et la conscience se développe, que peut-être notre connaissance de la réalité, autant que notre pouvoir sur la nature, trouvera ses propres limites indépassables.
Et si les Grecs étaient visionnaires en pressentant le destin que la technique réserve à l'humanité ? La puissance que l'homme moderne possède entre ses mains, ne risque-t-elle pas en effet de devenir une malédiction pour lui ? N'a-t-il pas ouvert une

[55] Hésiode est un poète grec qui aurait vécu à la fin du VIII^e ou au début du VII^e siècle av. J.-C.

[56] Les Lumières sont un courant de pensée européen, philosophique, littéraire et intellectuel qui émerge dans la seconde moitié du XVII^e siècle avec des philosophes comme Descartes, Spinoza, Locke, Bayle et Newton, avant de se développer dans toute l'Europe, notamment en France, au XVIII^e siècle.

[57] Il s'agit de Pierre Louis Moreau de Maupertuis, philosophe et mathématicien (1698-1759).

boîte de Pandore en s’en emparant ?

L’Anthropocène est une nouvelle époque géologique, qui se caractérise par l’avènement des hommes comme principale force de changement sur Terre, surpassant les forces géophysiques.
« On pourrait fixer le début de l’Anthropocène à la dernière partie du XVIII^e siècle : à ce moment-là, les analyses de l’air emprisonné dans les glaces polaires montrent le début de l’augmentation des concentrations mondiales de dioxyde de carbone et de méthane. Cette date se trouve également coïncider avec l’invention par James Watt de la machine à vapeur en 1784 ».

Paul Crutzen[58]/Geology of Mankind. (2002)

L'idée que l'influence de l'Homme, sur le système terrestre, serait devenue prédominante n'est pas nouvelle. En 1778, Buffon, dans "Les *É*poques de la nature", s'émerveillait que *« La face entière de la Terre porte aujourd’hui l’empreinte de la puissance de l’homme »*, et que ce dernier puisse *« modifier les influences du climat qu’elle habite et en fixer pour ainsi dire la température au point qui lui convient. »*
Trente sept ans plus tard, l’optimisme démiurgique cédait la place à l’anxiété climatique. En 1821, le ministre de l’Intérieur Joseph-Jérôme Siméon envoie une curieuse circulaire à ses préfets : *« Messieurs, depuis quelques années, nous sommes témoins de refroidissements sensibles dans l’atmosphère, de variations subites dans les saisons et d’ouragans [...] auxquels la France semble devenir de plus en plus sujette ».* Il réclamait une enquête pour déterminer l'origine des variations de températures. Un bouleversement qu'on pensait alors lié au déboisement. L’Anthropocène c'est l'*É*re des Hommes. Celui d'un désordre planétaire inédit.

"Effondrement", paru en 2005, est un essai de Jared Diamond. Les pages qui résonnent le plus avec les inquiétudes d'aujourd'hui, sont celles qui traitent des civilisations disparues, où la destruction de l'environnement a beaucoup compté : celle du peuple des pierres dressées de l’île de Pâques, celle des Polynésiens des îles Pitcairn, celle des Indiens Anasazis du sud-ouest des États-Unis, celle des Vikings du Groenland, celle des Mayas d'Amérique centrale. C’est en couplant deux disciplines - l’histoire et les sciences naturelles - que Jared Diamond a voulu *« déterminer ce qui rendit certaines sociétés particulièrement vulnérables, comprendre comment certaines commirent exactement un écocide (suicide écologique) et pourquoi elles furent incapables de percevoir qu’elles courraient à leur perte ».*
En analysant les informations recueillies sur les sociétés aujourd’hui disparues, Diamond est parvenu à mettre en évidence *« cinq facteurs décisifs »* qu’il dit retrouver dans chaque effondrement, il parle d'un *« processus d'autodestruction la plupart du temps inconscient ».* Ces exemples d’effondrement civilisationnel ont, pour lui, valeur d’avertissement pour notre société technicienne.
- Le premier facteur concerne les dommages que les individus infligent à leur environnement. L’exemple le plus frappant en la matière, concerne la société de l’île de Pâques (Rapa Nui), *« un cas pur d’effondrement dû à des causes écologiques »*. Au milieu du Pacifique, cette île était recouverte de forêts au moment où les premiers Polynésiens s’y sont installés, un peu avant l’an 900. Mais les Pascuans ont surexploité massivement les ressources forestières jusqu’à les engloutir, notamment pour faire glisser les fameuses statues de pierre géantes (les moaï), jusqu’aux plateformes de pierre sur lesquelles elles reposaient : *« La construction et l'érection des statues exigeaient non seulement de grandes quantités de nourriture mais également de grandes quantités de grosses cordes (fabriquées à partir d'écorce) grâce auxquelles cinquante à cinq cents hommes pouvaient remorquer des statues pesant de dix à quatre-vingt-dix tonnes, ainsi qu'un nombre important de grands arbres solides dans lesquels on pouvait tailler les traineaux, les rails et les levier. »*
Le déboisement était en marche. Il atteignit son maximum vers 1 400 et le processus fut quasiment achevé, entre le début du XV^e et le XVII^e siècle, selon les endroits de

[58] Paul Josef Crutzen (1933-2021), est un météorologue et chimiste de l'atmosphère néerlandais.

l'île. Comme les indigènes n'avaient plus de bois pour construire des canots de pêche, ils ont tué et mangé tous les oiseaux. Le paysage dénudé a permis au vent d'emporter la couche arable (végétale), affaiblissant dramatiquement la fertilité du sol.
Quand les Hollandais arrivent sur l'île, le dimanche de Pâques de l'année 1722, la population était devenue cannibale et barbare.
Rapa Nui est *« le meilleur exemple d'une société qui s'est détruite elle-même par la surexploitation de ses propres ressources. »* Selon J. Diamond, cette version des événements passés à l'île de Pâques, apparaît aujourd'hui comme un sombre avertissement, d'un destin possible qui attend la planète entière : *« Les parallèles entre l'île de Pâques et le monde entier moderne sont froidement évidentes. »*
- Deuxième facteur identifié par Diamond pour expliquer les processus qui ont conduit à ces effondrements : un changement climatique impacte l'équilibre écologique, qu'il soit d'origine naturelle ou issu des suites des activités humaines (sécheresse, désertification). Un paramètre qui est notamment intervenu dans la disparition de la société amérindienne Anasazi, implantée sur le site de Chaco Canyon, au nord-ouest du Nouveau Mexique.
Celle-ci apparût vers l'an 600 après J.C et perdura cinq siècles jusqu'à sa disparition en 1150-1200 : *« A une époque que l'on peut situer entre 1150 et 1200, tous les habitants du Chaco Canyon avaient quasiment disparu et le site resta abandonné jusqu'à ce que des bergers navajos l'occupent à nouveau, six cents ans plus tard. »*
Les spécialistes pensent qu'un changement climatique a provoqué une sécheresse en 1130. Celle-ci dura cinquante ans. *« Le coup de grâce fut porté aux habitants de Chaco Canyon suite à une sécheresse que la dendrochronologie[59] fait remonter aux environs de l'an 1130. De tels épisodes de sécheresse étaient déjà survenus aux alentours de l'an 1040 et de 1090. Mais, vers 1130, la population du Chaco Canyon était plus nombreuse, elle était plus dépendante des colonies éloignées et plus aucune terre n'était inoccupée. La sécheresse aurait entraîné une baisse de la nappe phréatique sous le niveau auquel elle pouvait être atteinte par les racines des plantes, ruinant ainsi l'agriculture ; elle aurait également rendu impossibles l'aridoculture et l'agriculture irriguée, toutes deux dépendant des précipitations. Une sécheresse de plus de trois ans aurait été fatale : les Pueblos ne pouvaient faire des réserves de maïs que pour deux ou trois ans, après quoi celui-ci pourrissait ou était infesté par la vermine, et rendu impropre à la consommation. On peut imaginer que les colonies qui avaient auparavant approvisionné les centres politiques et religieux du Chaco Canyon perdirent leur foi dans les prêtres du Chaco Canyon dont les prières pour la pluie demeuraient sans effet. Refusèrent-elles de continuer à livrer des produits alimentaires ? […] »*
Déforestation, abaissement des nappes aquifères, ravinement des surfaces cultivées, surpopulation et enfin une crise climatique, peut-être pas beaucoup plus grave que les précédentes, mais une crise qui a trouvé une population plus vulnérable. Une population qui n'avait pas su anticiper, parce qu'elle n'avait pas conservé la mémoire des crises antérieures. *« Qu'advint-il réellement des milliers d'habitants du Chaco Canyon ? Leur sort, suppose-t-on, fut identique à celui que connurent d'autres pueblos au cours d'une sécheresse survenue dans les années 1670 et qui conduisit à l'abandon des sites. Sans doute nombre d'entre eux moururent-ils de faim, certains durent s'entre-tuer, et les survivants partirent vers d'autres régions habitées du Sud-Ouest. »* Pendant 600 ans, la population de Chaco Canyon crût, jusqu'à atteindre le point de rupture, la limite au-delà de laquelle le milieu naturel ne pouvait plus suffire à satisfaire ses besoins. Telle fut la cause ultime de l'abandon du site. La cause immédiate fut la sécheresse, à laquelle une société, dont la population aurait été moindre aurait pu survivre.
- Troisième facteur d'effondrement : les conflits avec d'autres sociétés. « *Une société peut repousser ses ennemis aussi longtemps qu'elle est puissante »* constate Diamond, en étudiant la société maya pour laquelle, presque dès le départ, les voisins

[59] Méthode de datation par l'étude des anneaux de croissance des troncs d'arbres.

hostiles furent une préoccupation majeure.
La civilisation maya est l'une des civilisations précolombiennes les plus célèbres. Elle apparaît à la base de la péninsule du Yucatán 2.000 ans avant Jésus-Christ. Elle est connue pour ses avancées dans les domaines de l'architecture et de l'astronomie. Les Mayas ont construit des pyramides, des temples, des palais, des résidences... Depuis leurs observatoires astronomiques, tel celui de Chichen Itza, ils étudièrent le Soleil, la Lune et la planète Vénus, mais aussi Mercure, Mars... et mirent au point un calendrier solaire de 365 jours. Civilisation très ancienne, la civilisation maya atteignit son apogée entre l'an 250 et 950 de notre ère. *« La population maya, le nombre de monuments et de bâtiments (…) ont augmenté de façon exponentielle pour culminer au VIII*[e] *s. »*
Lorsque les conquistadors espagnols ont débarqué en Amérique centrale, en 1517, le pouvoir politique et économique, qui avait érigé les pyramides emblématiques de la région avait disparu. Les envahisseurs sont passés à proximité des plus grands centres mayas, sans en soupçonner l'existence. Sidérante décadence, tout un monde effacé, englouti dans la jungle, sombrant dans l'oubli jusqu'à sa redécouverte au XIX[e] siècle. Comme pour les habitants de l'île de Pâques, l'effondrement des Mayas s'explique par les dégâts causés à l'environnement, notamment la déforestation et l'érosion, et comme pour les Anasazi, par les changements climatiques à travers des sécheresses répétées, qui ont impacté la population maya très importante d'au moins cinq millions de personnes.
Pourquoi les princes au pouvoir n'ont-ils rien vu venir ? Pourquoi n'ont-ils pas tout tenté pour sauver leur pays de la débâcle ? Ils voyaient forcément leurs forêts régresser et leurs collines s'éroder ! Entre autres, parce qu'ils étaient épargnés par les problèmes affligeant le reste de la société. *« Le pouvoir maya ne se préoccupait guère des drames de sa population. »* Ils ont maintenu leur train de vie et leur confort jusqu'à la fin, soutirant vivres et impôts au peuple. Ils ont continué à ériger d'énormes monuments. Ils mettaient toute leur énergie à entretenir leur image, en faisant étalage de leurs richesses. Ces monarques étaient obnubilés par leurs luttes de pouvoir. La guerre et les rivalités étaient monnaie courante entre les cités-États. Mais, à partir des années 900, l'instabilité semble plus marquée. Les problèmes environnementaux et la pression démographique, contribuent à l'augmentation des guerres. Diamond insiste particulièrement sur le fait que les rapports d'hostilité avec les sociétés voisines ont été décisifs. L'archéologie nous montre que les guerres, déjà endémiques *« sont devenues plus intenses et plus fréquentes vers l'époque de l'effondrement. »* Fuyant la guerre, le peuple s'exile en masse et le pouvoir politique se désagrège peu à peu. Jared Diamond suit l'historien britannique Arnold Toynbee (1889-1975), quand il dit que *« les civilisations meurent de suicide, pas d'assassinat »,* quand les élites se désintéressent de l'objectif de relever les défis de leur temps.
- Quatrième facteur : La dépendance aux partenaires commerciaux. Le cas de la disparition des populations polynésiennes des îles de Pitcairn et d'Henderson, îles du Sud-est du Pacifique, est à cet égard intéressant. Pitcairn et Henderson font partie d'un archipel, qui comprend aussi l'île de Mangareva. Mangareva était la plus favorable à l'accueil de populations. Elle recevait assez d'eau de pluie et était à l'époque recouverte par une forêt. Les polynésiens pouvaient y vivre de poissons, de coquillages et des fruits de leurs plantations (taros, patates douces, bananiers, arbres à pain). L'île Pitcairn présentait moins d'avantages : sa surface cultivable était limitée, la pêche et le ramassage de coquillages y étaient plus difficiles. L'île Henderson était entourée d'eaux peu profondes riches en crabes, langoustes et autres fruits de mer. Les réserves d'eau douce y étaient suffisantes pour qu'un groupe s'y installe, mais ne permettaient pratiquement pas d'agriculture. Ces sociétés dépendaient des produits qu'ils se procuraient, en commerçant avec les habitants de l'île de Mangareva. Diamond montre bien les liens de complémentarité qui fonctionnaient entre ces trois îles.
Les échanges ont duré jusqu'en 1.500, quand une crise écologique majeure a frappé

Mangareva. La déforestation, résultant de la nécessité d'obtenir de nouvelles terres agricoles, a conduit à une érosion importante du sol, ce qui a réduit la capacité de production de l'île, qui ne pouvait plus soutenir la population, qui avait atteint son moment de développement maximal de quelques milliers d'habitants. Ceci a conduit à une série de crises sociales graves, avec des guerres constantes pour le contrôle des ressources rares, et l'épanouissement du cannibalisme. Quand la déforestation a rendu de plus en plus difficile la construction de pirogues à Mangareva, le réseau d'échanges, qui avait été efficace entre 1.000 et 1.450, a cessé de fonctionner. La chute de Mangareva entraîna celle des îles Pitcairn et Henderson. Les populations de ces deux îles furent coupées du reste du monde. Ne possédant pas assez de ressources sur leur propre terre, elles finirent par s'éteindre.

Les disparitions des communautés des îles de Pitcairn et d'Henderson - colonisées par des Polynésiens - *« illustrent les effets de la perte du soutien de sociétés voisines alliées »* en l'occurrence celle de Mangareva, leur principal partenaire commercial qui s'est effondré, comme la société de l'île de Pâques, pour des raisons environnementales. *« La disparition des populations de Pitcairn et d'Henderson fut la conséquence de la rupture des rapports nourriciers avec Mangareva »*.

- Cinquième et dernier facteur d'effondrement : les attitudes culturelles adoptées face aux problèmes environnementaux. La comparaison entre Vikings et Inuits donne à Diamond l'occasion d'affirmer qu'il n'y a pas de *« déterminisme environnemental »* car *« le facteur politique peut faire la différence ».*

Après avoir mené une vie prospère au Groenland pendant cinq siècles, les Vikings groenlandais ont disparu subitement au XV^{e} siècle. Le refroidissement du climat est généralement mis en avant, afin d'expliquer leur disparition. Mais les Inuits, qui partageaient le même environnement, ont survécu à l'arrivée de la vague de froid baptisée "Petit âge glaciaire[60]" : « *prouvant qu'il était possible pour l'homme de survivre au Groenland et que la disparition des Vikings n'était pas inévitable. »*

Qu'est-il arrivé aux Vikings du "Pays vert" ? L'explication classique de la fin de l'implantation viking au Groenland tient en deux mots : la force de l'habitude. Les colons se seraient accrochés obstinément au mode de vie européen.

En l'an 986 de l'ère chrétienne, les vikings avant d'être des marins et des pillards, étaient des agriculteurs. Leur économie reposait essentiellement sur l'élevage de bovins et d'ovins. La société viking importa son modèle culturel, qu'elle reproduisit à l'identique au Groenland. A leur arrivée dans les fjords hostiles de l'île, ils coupèrent le bois des forêts, pour construire leurs habitations et constituer des pâturages pour leurs bêtes. Les colonies du Groenland étaient très largement dépendantes de la surface de pâturage disponible. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le Groenland ce n'est pas la Norvège et qu'en coupant ces arbres ils décimaient des forêts, qui avaient mis des milliers d'années à se constituer. On ne vit bientôt plus d'arbres au Groenland. Le vent et les glaciers balayèrent les sols qui devinrent stériles. La situation s'aggrave lorsque vers 1250 commence le Petit âge glaciaire. Lorsque le froid est arrivé, la nourriture vient à manquer. Mais voilà, la société viking était très hiérarchisée et inégalitaire, la possession de têtes de bétail était un marqueur important du pouvoir. Alors qu'une ère froide survenait, ils ont continué à se cramponner à l'élevage de bétail.

Les Vikings auraient pu survivre s'ils avaient su s'adapter : *« Ils n'apprirent pas des Inuits la manière de chasser le phoque annelé ou la baleine, même si cela impliquait de ne pas pouvoir consommer la nourriture offerte par le pays et donc de souffrir de la famine. »* Orgueilleux, ils se refusèrent à copier les Inuits, pourtant experts en survie dans ce milieu hostile. Était-ce pour se distinguer de ce peuple qu'ils considéraient comme barbare ? On pense que les derniers Vikings du Groenland périrent de froid et de famine, entourés d'abondantes ressources alimentaires non utilisées. Ils refusèrent de s'adapter à une modification profonde de leur environnement. C'est la culture importée d'Europe, qui expliqua la manière d'exister de cette société et non le contexte du climat du Groenland, choix fatal à long terme. Il

[60] Le *Petit âge glaciaire* est une période climatique anormalement froide entre la fin du XIII^{e} siècle et le milieu du XIX^{e} siècle.

n'est pas impossible que les derniers habitants des colonies nordiques du Groenland, affaiblis et démunis, aient été exterminés par les Inuits. La littérature orale inuite rapporte que, les Inuits du Groenland ont chassé les Vikings. L'histoire du Groenland montre que, même dans un environnement hostile, l'effondrement n'est pas inévitable. Il dépend des choix que la société va effectuer.

Depuis, Jared Diamond a été très discuté, certaines de ses analyses ont été contestées, mais sa thèse centrale, sur le rôle majeur de la dégradation de l'environnement dans un collapsus civilisationnel, résiste et inquiète. Diamond recense douze ensembles de dangers écologiques, qui menacent le monde contemporain : la destruction des habitats naturels ; la pêche et la chasse excessives ; l'érosion de la biodiversité ; les problèmes liés au sol (érosion, salinisation, perte de fertilité) ; l'utilisation de l'énergie fossile ; la gestion de l'eau douce ; le plafonnement de la capacité de photosynthèse ; la production et l'utilisation de produits toxiques dangereux ; les conséquences de l'introduction d'espèces allogènes, parmi les espèces autochtones ; la production de gaz à effet de serre ; la forte croissance démographique ; la consommation des ressources couplée à la production de déchets. Huit problèmes sur douze se posaient déjà par le passé ; *« seuls quatre (l'énergie, la photosynthèse, les produits chimiques toxiques et les changements dans l'atmosphère) ne sont devenus graves que depuis peu »*. Ces douze problèmes de non durabilité sont *« comme des bombes à retardement qui exploseront avant une cinquantaine d'années. »* Ils sont tous d'importance, tous doivent être pris en considération et traités, sans quoi le danger ne saurait être écarté. Ils sont imbriqués, ce qui complexifie la recherche de solutions efficaces.

En 1841, de retour d'Amérique centrale, l'explorateur américain John Lloyd Stephens (1805-1852) raconte son périple à la recherche de cités mayas : *« Dans le roman qu'est l'histoire du monde, rien ne m'a plus fortement impressionné que le spectacle de cette ville jadis grande et belle, désormais renversée, désolée, perdue, envahie par les arbres sur des kilomètres à la ronde, sans même un nom pour la distinguer. »* Les grandes civilisations disparues fascinent. Passer du tout au rien, de la puissance à l'absence, de l'organisation au délitement, de la vie à la mort, c'est stupéfiant.
L'effondrement des civilisations, nous venons de le voir, n'est pas un phénomène exceptionnel. Il est même plutôt fréquent à l'échelle de l'humanité. Il attire d'autant plus l'attention, qu'il a concerné des sociétés parmi les plus avancées de leur époque et de leur région. Notre société est-elle menacée du même sort ? Un jour des touristes médusés admireront-ils les débris rouillés des gratte-ciel new-yorkais, comme aujourd'hui nous contemplons les ruines des cités mayas englouties par la jungle ?

En 1978, le philosophe allemand Hans Jonas (1903-1993) faisait résonner un premier cri d'alarme, avec son ouvrage "Le Principe de responsabilité". Il avait le premier, ouvert une interrogation d'ordre éthique sur la responsabilité de l'homme, dans la soumission de la nature à la technologie.
« Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui. »

Hans Jonas/Le Principe Responsabilité. (1978)

La technique, pacifique en elle-même, dont bénéficie quotidiennement l'humanité sur la planète, recèle un potentiel de malheur qui, pour n'être ni intentionnel ni soudain, n'en est pas moins sournois. La civilisation technique s'est bâtie sur la destruction de la nature. Aujourd'hui, les êtres humains mettent en péril leur propre survie. Jonas mettait en garde contre l'irréversibilité de l'impact de la technologie moderne sur l'équilibre naturel. Selon lui, l'humanité devait reprendre une maîtrise sur la technique moderne, pour éviter d'être rattrapée par les catastrophes, que son développement aura engendrées.

"Une éthique pour la nature" (2000) compile plusieurs entretiens du philosophe, parus dans la presse allemande au cours des années 1980 et 1990, autour des questions du rapport de l'homme à la nature et de la responsabilité écologique. La croyance dans le progrès, c'est-à-dire l'utopie de la transformation indéfinie de la nature, a fait son temps : nous savons tous désormais que les ressources ne sont pas inépuisables. *« L'exploitation abusive de la nature* (…) *a dégénéré en habitude de vie*. (…) *Le mode de vie des hommes ne convient plus. »* (Hans Jonas). Le "jour du dépassement" est le jour de l'année où l'humanité a consommé l'équivalent des ressources, que l'ensemble des écosystèmes de la planète peut générer en une année. Ce jour arrive de plus en plus tôt tous les ans. Il était en décembre dans les années 1970, en octobre dans les années 1990 et a atteint le 29 juillet en 2018 et 2019.

« Le danger qui nous menace actuellement vient-il encore du dehors ? Provient-il de l'élément sauvage que nous devons maîtriser grâce aux formations artificielles de la culture ? C'est encore parfois le cas, mais un flot nouveau et plus dangereux se déchaîne maintenant de l'intérieur même et se précipite, détruisant tout sur son passage, y compris la force débordante de nos actions qui relèvent de la culture. C'est désormais à partir de nous que s'ouvrent les trouées et les brèches à travers lesquelles notre poison se répand sur le globe terrestre, transformant la nature tout entière en un cloaque pour l'homme. Ainsi les fronts se sont-ils inversés. Nous devons davantage protéger l'océan contre nos actions que nous protéger de l'océan. Nous sommes devenus un plus grand danger pour la nature que celle-ci ne l'était autrefois pour nous. Nous sommes devenus extrêmement dangereux pour nous-mêmes et ce, grâce aux réalisations les plus dignes d'admiration que nous avons accomplies pour assurer la domination de l'homme sur les choses. C'est nous qui constituons le danger dont nous sommes actuellement cernés et contre lequel nous devons désormais lutter. Il s'agit là de quelque chose de radicalement nouveau : aucune des obligations que nous connaissons n'est jamais née d'une impulsion salvatrice commune. »

Hans Jonas/*Une éthique pour la nature. (2000)*

La promesse technique s'est inversée en menace. La nature, qui fut longtemps une figure de la toute-puissance, est aujourd'hui vulnérable. Par nature, il faut entendre non seulement l'ensemble des choses hors de nous, qui ne sont pas nos artéfacts, mais aussi nous-mêmes comme partie intégrante de la nature. Ce qui est menacé c'est aussi bien l'humanité elle-même, que l'environnement dans lequel elle s'inscrit. Cette situation, celle de la vulnérabilité de la nature, constitue ce que l'on peut nommer une "crise écologique". Les principaux signes de la crise écologique se trouvent dans la pollution sous toutes ses formes : destruction des milieux naturels, épuisement des ressources, disparition des espèces, perturbations climatiques, ou encore risques liés aux manipulations génétiques. Plus notre liberté d'action s'accroît grâce aux innovations technologiques, plus nous augmentons notre potentiel destructeur.

A la page 31 de son ouvrage "Effondrement", Jared Diamond exprime son inquiétude, *« Pour la première fois de l'histoire, nous courons le risque d'un déclin mondial. »* Les États étant interdépendants, interagissants, les ressources partagées mondialement et la dégradation des environnements, telle l'augmentation des gaz à effet de serre faite à un endroit du globe, se répercute inévitablement à l'échelle mondiale.

« Même si les Chinois n'avaient aucune relation avec d'autres peuples, la superficie et la population chinoises auraient de toutes les manières des effets sur tous les autres peuples du simple fait que la Chine rejette ses déchets et ses gaz dans le même océan et la même atmosphère. »

Jared Diamond/Effondrement. (2005)

A l'échelle d'une société isolée telle que l'était celle de l'île de Pâques, une fois ses ressources épuisées elle a disparu, mais les autres sociétés ailleurs sur Terre, n'en ont été aucunement impactées. Il n'en est plus de même aujourd'hui :

« Le monde tout entier constitue aujourd'hui une entité contenue et isolée […], il

nous faut comprendre qu'il n'existe pas d'autre île ou planète vers laquelle nous pourrions nous tourner ou exporter nos problèmes […], il nous faut plutôt apprendre à vivre par nos propres moyens. »

Ibidem.

Mais Hans Jonas va beaucoup plus loin, il affirme : *« nous sommes en danger permanent d'auto-destruction collective ».* Tout comme un homme a la possibilité de se suicider, aujourd'hui c'est l'Humanité qui a ce pouvoir. Les événements d'Hiroshima et de Nagasaki, ont profondément influencé sa pensée.

Longtemps taxés d'alarmistes, voire de fous, les collapsologues de notre civilisation n'ont jamais été écoutés avec autant de sérieux.
« Une surpopulation mondiale, une surconsommation par les riches, et de piètres choix technologiques, ont mis notre civilisation industrielle sur une trajectoire d'effondrement. Des chocs systémiques majeurs et irréversibles peuvent très bien avoir lieu demain, et l'échéance d'un effondrement de grande ampleur apparaît bien plus proche qu'on ne l'imagine habituellement, vers 2050 ou 2100. Personne ne peut connaître le calendrier exact des enchaînements qui transformeront (aux yeux des archéologues) un ensemble de catastrophe en effondrement, mais il est plausible que cet enchaînement soit réservé aux générations présentes. Telle est l'intuition, que nous partageons avec bon nombre d'observateurs, qu'ils soient experts scientifiques ou activistes. »

Pablo Servigne[61] et Raphaël Stevens[62]/Comment tout peut s'effondrer. (2015)

La situation critique dans laquelle se trouve la planète n'est plus à démontrer. Des effondrements sont déjà en cours, d'autres s'amorcent, faisant grandir la possibilité d'un emballement global. *Certaines pollutions peuvent avoir des effets à retardement, c'est-à-dire qu'ils se déclenchent longtemps après les faits qui ont généré les dommages. D'autres pollutions peuvent naître de l'accumulation, dans le temps, d'un certain nombre de polluants, qui interagissent entre-eux en une réaction chimique. Ce qui est le plus inquiétant, c'est que l'agir humain ne se limite plus uniquement aux effets directs et intentionnels de l'action. Il engendre des effets secondaires souvent cumulatifs et pouvant causer des dommages irréversibles. Notre société se drogue : les bénéfices qu'offre la technologie nous semblent plus importants que les conséquences de celle-ci.*

C'est le 21 décembre 2012, date réputée marquer la fin de l'antique calendrier maya, que devait se produire un enchaînement de calamités suffisant, pour entraîner une forme d'apocalypse. Loin des prédictions Maya et autres discours sur la fin du monde, un nombre croissant d'auteurs, de scientifiques et d'institutions, annoncent la fin de la civilisation industrielle, telle qu'elle s'est constituée depuis plus de deux siècles. Les conséquences des modes de vie de nos sociétés techno-scientifiquement avancées, risquent de conduire notre monde au chaos. C'est là la thèse du philosophe Hans Jonas : *« Nous vivons dans une situation apocalyptique c'est à dire dans l'imminence d'une catastrophe universelle, au cas où nous laisserions les choses actuelles poursuivre leur cours. »*
La planète est en danger et la peur de la fin imminente de l'être humain, devrait suffire à nous faire réagir. Cependant, l'histoire récente de la protection de l'environnement, est une suite ininterrompue d'échecs et d'engagements non tenus. Confrontés à la perspective d'un effondrement, les humains semblent ne rien faire, ou si peu.
« La communauté internationale » est un objectif, pas encore une réalité. Ni les idéaux de l'ONU ni le marché global n'ont suffi à la fonder. Le monde est éclaté, le pouvoir est émietté, les mentalités s'opposent, chaque peuple est mû par ses propres passions et ses intérêts immédiats. Et si la cohésion de l'humanité se créait autour de la vie sur la planète ? »

---

[61] Pablo Servigne, est un auteur et conférencier français.

[62] Éco-conseillé, Raphaël Steven est expert en résilience des systèmes socioécologiques.

Hubert Védrine[63]/Le monde au défi. (2016)

« Il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde à une égratignure de mon doigt.» constatait David Hume (1711-1776) en son temps. Pour le philosophe écossais, il n'y a guère de lutte intérieure entre passion et raison. C'est toujours la passion qui dicte nos buts et nos volontés. La raison arrive toujours après coup.

La défense de l'environnement exige de nous une rupture fondamentale. La finitude des ressources naturelles implique une décroissance, seule solution au changement climatique, à la dégradation de la biodiversité et à l'épuisement des ressources naturelles. Au moment où les prévisions liées au réchauffement climatique sont de plus en plus alarmantes, certains proposent d'avoir recours à la géo-ingénierie, une manipulation scientifique du climat. Jusqu'où l'homme peut-il jouer à l'apprenti sorcier ? Dépassé par sa propre création, il finit par faire n'importe quoi.

« Dans l'univers d'un élevage de dindes, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes : l'éleveur vient tous les jours donner des grains et il fait toujours chaud. Les dindes vivent dans un monde de croissance et d'abondance... jusqu'à la veille de Noël ! S'il y avait une dinde statisticienne spécialiste de la gestion des risques, le 23 décembre, elle dirait à ses congénères qu'il n'y a aucun souci à se faire pour l'avenir... »

Pablo Servigne/Comment tout peut s'effondrer. (2015)

Tout acte d'auto-destruction est une déviance. L'inhumain nous guette à la lisière de l'humain, la folie nous guette à la lisière de la Raison. Interroger la place de l'être humain dans la nature, constater les effets de son action, c'est être rapidement conduit à remettre en cause la place prépondérante, qui lui est usuellement attribuée.

« De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air, qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer, de Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme. »

Nicolas Boileau/Satires. (1666)

« Dans un monde où il n'y a plus de place que pour l'Homme,
il n'y a plus de place, même pour l'Homme. »

Romain Gary[64]/Lettre à un éléphant. (1968)

[63] Hubert Védrine (1947-....) est un haut fonctionnaire et homme politique français longtemps membre du Parti socialiste.

[64] Romain Gary (1914-1980), est un écrivain juif français d'origine russe.

5. Un être de désir, toujours insatisfait.

« La conquête du superflu donne une excitation spirituelle plus grande que la conquête du nécessaire. L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin. »

Gaston Bachelard, philosophe français. (1884-1962)

Il existe une passion vieille comme le monde et d'une actualité toujours brûlante : la cupidité. Ce "désir violent de posséder toujours davantage et de souffrir de ne pas avoir assez" est sans âge. Balthazar Picsou, ce personnage de Walt Disney, qui n'a de cesse d'accumuler et d'accumuler encore des pièces d'or, pour le seul plaisir d'en avoir beaucoup, en est l'illustration la plus populaire. Le coffre-fort du célèbre milliardaire a beau contenir des tonnes de pièces d'or, il n'est jamais assez rempli à ses yeux. Si Picsou court après l'argent, d'autres sont obsédés par l'amour, la gloire, le pouvoir...
De tous les libertins de l'Ancien Régime, Giacomo Girolamo Casanova (1725-1798) est le plus célèbre. C'est au point que son nom est devenu un mot commun, pour désigner un séducteur à la fois aimable et troublant. Casanova raconte dans son autobiographie, "Histoire de ma vie" (1789), comment il est devenu l'amant de plus d'une centaine de femmes.
Au début du XIX^{e} siècle, la domination de Napoléon Bonaparte (1769-1821) sur l'Europe, ne cesse de croître au fil des conquêtes. En à peine une décennie, son empire a multiplié par trois les dimensions du territoire français, s'étendant de l'Espagne aux confins de l'Europe de l'Est. Génial chef de guerre, il ne sut toutefois pas s'arrêter à temps.
D'ailleurs, nul besoin de chercher dans les livres d'histoire : votre entourage regorge de ces éternels insatisfaits, de ces gens qui se concentrent sur ce qu'ils n'ont pas, plutôt que sur ce qu'ils ont. Nombreux sont ceux qui, quoi qu'ils fassent et malgré le positif, voient invariablement le verre à moitié vide.
Chacun d'entre nous se sent parfois poussé par une envie futile, avec autant de force que s'il s'agissait d'un besoin vital. Pourquoi ?

La majorité des philosophes et penseurs partent du constat de la nature insatiable de l'être humain, qui est un perpétuel insatisfait et ne cesse de désirer ce qu'il n'a pas.
- Baruch Spinoza (1632-1677) dénonce une illusion commune à tous les hommes : ils se croient libres, mais ils ne le sont pas. *Ê*tre libre, c'est comprendre ses passions et ses affects pour moins les subir. *En 1674, dans la "Lettre à Schuller", le philosophe néerlandais schématise ce procédé via une pierre qui roule. Cette dernière se meut dans l'espace, inconsciente de l'origine de son mouvement, croyant être la cause :*
« Mais descendons aux choses créées qui sont toutes déterminées par des causes extérieures à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. Pour rendre cela clair et intelligible, concevons une chose très simple : une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvement et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. Cette persistance de la pierre dans le mouvement est une contrainte, non parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle doit être définie par l'impulsion d'une cause extérieure. Et ce qui est vrai de la pierre il faut l'entendre de toute chose singulière, quelle que soit la complexité qu'il vous plaise de lui attribuer, si nombreuses que puissent être ses aptitudes, parce que toute chose singulière est nécessairement déterminée par une cause extérieure à exister et à agir d'une certaine manière déterminée.
Concevez maintenant, si vous le voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère

dans son mouvement que parce qu'elle le veut. Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. »

Baruch Spinoza/Lettre à Schuller. (1674)

L'expérience nous apprend que les hommes sont incapables de régler leurs désirs, c'est-à-dire de les contrôler. Ils sont soumis à leurs désirs et peuvent difficilement se dire libres. L'homme est certes doté de conscience, de cette faculté à saisir son existence et son environnement, à penser par lui-même. Mais cela ne signifie pas qu'il sait tout. Au contraire, il saisit ses multiples désirs, se fait une représentation mentale des objets matériels, culturels ou symboliques, dont il attend une satisfaction. Ainsi, il peut volontairement agir pour combler ses désirs. Mais l'origine de ses désirs, la cause qui les a fait naître et les a provoqués, lui restent à jamais inconnues. Les hommes connaissent ce qu'ils font mais pas ce qui les a poussé à le faire :

« un enfant croit librement désirer le lait, un adolescent irrité vouloir se venger, et s'il est poltron fuir ; un ivrogne croit dire par une libre décision ce qu'ensuite, dessaoulé il voudrait ne pas avoir dit ; de même un délirant, un bavard (ou une bavarde) et autres gens de même farine parce que les « hommes ont conscience de leurs appétits (de leurs désirs) et ignorent les causes qui les déterminent »

Ibidem.

- Pour le philosophe allemand Arthur Schopenhauer (1788-1860), impossible de connaître le repos et le bonheur avec le désir :

« Tout désir naît d'un manque, d'un état qui ne nous satisfait pas ; donc il est souffrance, tant qu'il n'est pas satisfait. Or, nulle satisfaction n'est de durée ; elle n'est que le point de départ d'un désir nouveau. Nous voyons le désir partout arrêté, partout en lutte, donc toujours à l'état de souffrance ; pas de terme dernier à l'effort ; donc pas de mesure, pas de terme à la souffrance [...] Mais que la volonté vienne à manquer d'objet, qu'une prompte satisfaction vienne à lui enlever tout motif de désirer, et les voilà tombés dans un vide épouvantable, dans l'ennui ; leur nature, leur existence, leur pèse d'un poids intolérable. La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ; ce sont là les deux éléments dont elle est faite, en somme. »

Schopenhauer/Le Monde comme Volonté et comme Représentation. (1819)

Le désir est un manque sans solution, auquel on ne saurait espérer mettre un terme et dont nul ne peut prétendre se libérer. La satisfaction apporte le plaisir. Mais immédiatement après nous ressentons à nouveau le besoin de désirer. Le désir place la condition humaine sous le signe d'une répétition infernale : la quête infinie d'une satisfaction impossible.

« Mais ce contentement suprême n'est lui-même qu'apparent : le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir ; le premier est une déception reconnue, le second est une déception non encore reconnue. La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on jette à un mendiant : elle lui sauve aujourd'hui la vie pour prolonger sa misère jusqu'à demain - Tant que notre conscience est remplie par notre volonté, tant que nous sommes asservis à l'impulsion du désir, aux espérances et aux craintes continuelles qu'il fait naître, tant que nous sommes sujets du vouloir, il n'y a pour nous ni bonheur durable, ni repos. »

Ibidem.

L'existence est comme une suite de longs traits et de points. Les traits représentent les longs moments de désirs-souffrances, et les points les courts moments de satisfactions-jouissances. Autrement dit, nous souffrons la quasi totalité de notre temps de vie. Le désir est le signe d'une condition misérable, qui s'impose à l'homme comme une volonté inconsciente, sans délibération, qui le détermine malgré lui et le livre à cette poursuite infinie.

La position que soutient Schopenhauer n'est pas nouvelle. C'est une idée qui remonte de l'antiquité. Dans "Le Gorgias", Platon fait dialoguer les personnages de Socrate et de Calliclès autour de la question : Qu'est-ce que la vie ? Selon Calliclès, il s'agit

d’assouvir ses désirs sans limite, d’accumuler. Socrate lui dit alors, que sa vie ressemble à celle des Danaïdes[65].
« Allons donc, je vais te proposer une autre image […]. En effet, regarde bien si ce que tu veux dire, quand tu parles de ces deux genres de vie, une vie d’ordre et une vie de dérèglement, ne ressemble pas à la situation suivante. Suppose qu’il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l’un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d’autres tonneaux, remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu’on n’obtient qu’au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n’a plus à y reverser quoi que ce soit ni à s’occuper d’eux ; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L’autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s’infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle des deux dis-tu qu’elle est la plus heureuse ? Est-ce la vie de l’homme déréglé ou celle de l’homme tempérant ? En te racontant cela, est-ce que je te convaincs d’admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie déréglée ? Est-ce que je ne te convaincs pas ? »

Platon (428-348 av. J-C)/*Gorgias.*

Dans cet extrait, Platon utilise l’image des tonneaux percés, pour montrer qu’une vie de plaisirs ne peut pas permettre d’accéder au bonheur. Le propre du désir est de renaître sans cesse, chercher à être heureux en cumulant les plaisirs, reviendrait à sans cesse remplir des tonneaux percés : ceux-ci ne seraient jamais remplis et la quête de leur contenu serait infinie. Une vie déréglée condamne à un esclavage sans fin.

Jamais content, jamais satisfait, jamais comblé… L’Homme ne sait pas s’arrêter, il est figé dans le mécanisme du “toujours plus”. Les dernières recherches en neurosciences confirment cette propension.
Au cœur de notre cerveau, sous le cortex cérébral, une petite structure nerveuse appelée striatum - *sans doute apparue chez les vertébrés il y a plusieurs centaines de millions d’années* - régit nos comportements. *A une époque, ne sachant jamais de quoi demain serait fait, Homo sapiens devait engranger les maigres ressources qu’il pouvait trouver. Le striatum* a habitué le cerveau humain à poursuivre 5 objectifs, qui ont pour but la survie de l'espèce : manger, se reproduire, acquérir du pouvoir, étendre son territoire, s'imposer face à autrui.
« Le cerveau humain est programmé pour poursuivre quelques objectifs essentiels, basiques, liés à sa survie à brève échéance : manger, se reproduire, acquérir du pouvoir, le faire avec un minimum d'efforts et glaner un maximum d'informations sur son environnement. Ces cinq grands objectifs ont été le leitmotiv de tous les cerveaux qui ont précédé le nôtre sur le chemin accidenté de l'évolution des espèces vivantes. »

Sébastien Bohler[66]/Le bug humain. (2019)

Pour promouvoir ces réflexes de survie, le striatum récompense les "comportements appropriés". Le striatum, c’est la région du cerveau qui génère de la dopamine. La dopamine est une petite molécule produite par certains de nos neurones, ils l'utilisent comme messager chimique pour transmettre des informations à différents circuits cérébraux : la dopamine c'est ce que l'on appelle un "neurotransmetteur". Si certains la surnomment la "molécule du plaisir", c’est qu’elle est notamment impliquée dans la survenue de cet état agréable, procuré par la satisfaction d’un besoin, d’un désir ou par l’accomplissement d’une activité gratifiante.
« …dès qu’une action programmée et exécutée par le cortex se termine par l’obtention d’une des cinq grandes récompenses (nourriture, sexe, statut social,

[65] Les Danaïdes sont, dans la mythologie grecque, les cinquante filles du roi Danaos.

[66] Sébastien Bohler est un journaliste, chroniqueur, conférencier et écrivain français.

moindre effort ou information), cette action est validée par le striatum qui asperge les connexions de ciment neuronal, la dopamine. En revanche, si nos actes n'atteignent aucun de ces objectifs, ils sont découragés et éliminés. En outre, les actions qui satisfont à cette condition n'ont guère le temps de se reposer sur leurs lauriers : elles ont tout intérêt à obtenir encore davantage la fois suivante, selon la logique du « toujours plus ».

Ibidem.

Chaque fois qu'un besoin est assouvi, que l'être humain a la sensation de s'être préservé, il a droit à un shoot de dopamine, shoot qui l'encourage à en redemander encore et encore. En effet, le striatum a toujours besoin de plus, il ne sait pas se satisfaire. Il n'accorde pas de récompense quand il reçoit ce qui était attendu. Il ne décharge de la dopamine, que lorsqu'il reçoit plus que ce qui était attendu. Tel un drogué, il ne peut discipliner sa tendance à l'excès. A aucun moment, il ne cherche à se limiter. Face à ce striatum, à la rationalité inexistante, notre intelligence est impuissante.

Tous les animaux sans exception ont un striatum. Il est la vie, il est la voix intérieure qui leur murmure :

« Va, mange autant que tu peux car la nourriture n'est pas donnée dans ce monde. Va, copule autant que tu peux car plus ta descendance sera nombreuse, plus tu auras de chances de transmettre tes gènes à la postérité. Va, montre-toi plus important que les autres, car c'est ainsi que tu t'assureras une situation qui te garantira des ressources matérielles et des partenaires sexuels. Va, avale autant d'informations que tu pourras sur le monde qui t'entoure car cela augmentera tes chances de t'en sortir. Et fais cela plus que les autres, car sinon ce sont tes gènes qui seront submergés par ceux de tes concurrents. En conséquence, ne te modère surtout pas, ne te limite pour rien au monde. »

Ibidem.

Le striatum, cet organe primitif, a permis au frêle Homo sapiens de survivre, *de s'extraire de sa condition et de dominer toujours un peu plus son environnement. Nous sommes les héritiers de ces hommes qui s'alimentaient bien, qui avaient le plus de relations sexuelles, qui avaient l'œil aiguisé pour obtenir des informations. Bref, ceux qui se sont le plus reproduits. Au fil des milliers d'années de notre évolution, il ne reste plus que des êtres humains avec un striatum développé.*

Ces quelques enseignements sont intéressants dans l'époque actuelle, gouvernée par les désirs de consommations permanents.

L'avènement de la "société de consommation" dans les années 1960 en Occident, et à partir des années 1990 en Chine et autres pays dits émergents, a été l'irruption des désirs comme moteur de la croissance.

« Il n'y a pas de limites à la consommation. Si elle était ce pour quoi on la prend naïvement : une absorption, une dévoration, on devrait arriver à une saturation. Si elle était relative à l'ordre des besoins, on devrait s'acheminer vers une satisfaction. Or, nous savons qu'il n'en est rien : on veut consommer de plus en plus. »

Jean Baudrillard[67]/Le Système des objets. (1968)

La possession de certains objets marque l'appartenance à une certaine classe sociale. Tout le monde connaît l'expression "signe extérieur de richesse", ou cette réplique dite par l'acteur Edward Norton dans le film "Fight Club" (1999) : *« Nous achetons des choses dont nous n'avons pas besoin avec de l'argent que nous n'avons pas pour impressionner des gens que nous n'aimons pas. »*

A partir de ce postulat, Thorstein Veblen (1857–1929), économiste et sociologue américain d'origine norvégienne, a développé une théorie, permettant d'expliquer les aspects les plus variés du comportement humain. Dans son ouvrage, "The Theory of the Leisure Class", il analyse le capitalisme non pas par l'angle de la production, comme a pu le faire le philosophe prussien Karl Marx (1818-1883), mais par celui de la consommation. D'après lui, il existe dans toutes les sociétés humaines - hormis

[67] Jean Baudrillard (1929-2007), est un philosophe français théoricien de la société contemporaine.

chez les peuples primitifs - une classe privilégiée avide d'afficher sa supériorité. Cette classe dominante, il la nomme : "classe de loisir". L'émergence de cette classe, serait à mettre en parallèle avec celle de la propriété individuelle.
Selon Veblen, en chaque individu résident deux instincts, deux *« constantes du naturel humain »* : l'instinct artisan, qui le conduit à s'enrichir par le travail ; l'instinct prédateur (ou rapace), qui le pousse à profiter du travail des autres. Le développement de l'instinct prédateur par la classe de loisir, conduit celle-ci à s'approprier les biens appartenant à la classe la plus démunie, qui continue à manifester l'instinct artisan. Elle s'empare des richesses de la société, ce qui conduit à accroître l'écart entre les deux classes. Considérant cette classe à l'abri des besoins matériels immédiats et de la contrainte du travail, autre que souhaitée, il y trouva essentiellement la vanité et le désir de se démarquer de son voisin. Cette classe fait du gaspillage du temps, soit le loisir, et du gaspillage des biens, soit la consommation ostentatoire, ses priorités.
« Cet aperçu de l'origine du loisir et de la consommation ostentatoire fait apparaître un élément qui leur est commun et fonde pareillement leur utilité : le gaspillage. Dans un cas, il gaspille du temps, et de l'effort ; dans l'autre, des biens. Ce sont deux méthodes pour démontrer la possession de la richesse, et l'ont admet couramment qu'elles sont équivalentes. […] Le gaspillage ostentatoire est un principe directeur. »

Thorstein Veblen/Théorie de la classe de loisir. (1899)

Avant la révolution industrielle, le nombre de produits est très limité. Même les privilégiés possèdent peu de choses. Leur privilège réside dans le fait d'avoir des domestiques. Ce privilège est défendu, mais pas par paresse. L'oisiveté ostentatoire sert à établir le pouvoir et le prestige de l'individu :
« Il ne suffit pas de posséder la richesse et la puissance. Elles doivent être apparentes, car ce n'est qu'ainsi qu'elles inspirent le respect. »

Ibidem.

Avec l'industrialisation, les biens se multiplient. La richesse est alors de plus en plus définie, comme une accumulation de biens. Ces biens sont censés montrer que l'acheteur est riche et puissant. La conséquence est claire : les produits sont achetés non pas en dépit, mais précisément parce qu'ils sont inutiles. Selon lui, ces produits sont surtout achetés, parce que tout le monde ne peut pas se les offrir. Pour paraître, il est indispensable de consommer des produits onéreux. Veblen observe, par exemple, la préférence des riches pour les produits fabriqués à la main, dont la qualité n'est pas meilleure que ceux fabriqués industriellement, mais qui sont simplement plus chers :
« La règle de cherté affecte notre goût de telle sorte que dans notre estime les signes de cherté s'amalgament inextricablement aux traits admirables de l'objet, et que le résultat de cette combinaison se range sous une idée générale qui porte le seul nom de beauté. »
« C'est une véritable accoutumance : à force de percevoir les signes de cherté, à force d'identifier beauté et honorabilité, on finit par ne plus tenir pour belle une chose qui ne se vend pas cher. »

Ibidem.

L'objet est, avant tout, un trophée que l'on acquiert parce que sa possession confère de la puissance. Il s'agit, grâce à lui, d'affirmer sa supériorité.
« L'émergence d'une classe oisive coïncide avec les débuts de la propriété […] Avec le temps, l'activité industrielle évincera peu à peu l'activité prédatrice. Les occasions de montrer physiquement sa vaillance se feront plus rares, ce qui augmentera l'importance de la preuve indirecte de cette vaillance : la propriété. […] La possession des biens n'avait été prisée qu'en témoignage de la vaillance ; désormais elle est en soi un acte méritoire. La richesse est intrinsèquement honorable, et confère l'honneur à son propriétaire. Par un surcroît de raffinement, il y aura désormais plus d'honneurs et de raffinement à posséder une richesse transmise par des ancêtres, qu'à en acquérir par ses propres efforts. »

Ibidem.

Cette même thèse se retrouve sous la plume de Marx. Comme il le notait dans son ouvrage "Critique de l'économie politique", pour ce qui est du désir d'objet, le prestige a certainement été une motivation bien plus forte, du moins si l'on considère les premiers stades du développement économique :
« La première forme naturelle de la richesse est celle du superflu ou de l'excédent ; c'est la partie non immédiatement requise comme valeur d'usage, ou encore, c'est la possession de produits dont la valeur d'usage dépasse le cadre du simple nécessaire [...] ; ce superflu ou cet excédent des produits constitue, à un stade peu développé de la production, la sphère proprement dite de l'échange des marchandises. »

Karl Marx/Critique de l'économie politique. (1859)

Si la classe "oisive" accapare et accumule la richesse produite par le plus grand nombre, ne travaille pas de façon industrieuse, gaspille avec ostentation, comment se fait-il que la majorité ne se révolte pas ? Mieux, pourquoi cette classe oisive peut-elle exister, avec l'assentiment tacite du reste de la société ? La réponse de Veblen est que, les membres de la société ne cherchent pas à se rebeller, ou à supprimer la classe des oisifs, mais à y accéder :
- La classe de loisir va chercher à exhiber sa capacité à dépenser son argent sans compter, par de la consommation ostentatoire.
« Pour s'attirer et conserver l'estime des hommes, il ne suffit pas de posséder richesse ou pouvoir ; il faut encore les mettre en évidence, car c'est à l'évidence seule que va l'estime. En mettant sa richesse bien en vue, non seulement on fait sentir son importance aux autres, non seulement on aiguise et tient en éveil le sentiment qu'ils ont de cette importance, mais encore, chose à peine moins utile, on affermit et préserve toutes raisons d'être satisfait de soi. »

Thorstein Veblen/Théorie de la classe de loisir. (1899)

- La classe de loisir, par l'imaginaire consumériste qu'elle véhicule, entraîne un effet d'imitation en cascade.
« Toute classe est mue par l'envie et rivalise avec la classe qui lui est immédiatement supérieure dans l'échelle sociale alors qu'elle ne songe guère à se comparer à ses inférieures [...] Le critère du convenable en matière de consommation, et il vaut partout où se joue quelque rivalité, nous est toujours proposé par ceux qui jouissent d'un peu plus de crédit que nous-mêmes. ».

Ibidem

L'envie suppose la comparaison sans laquelle elle ne peut apparaître. L'employée de bureau lorgne sur le train de vie de ses patrons, elle aspire secrètement à leur ressembler. Elle n'a pas l'idée de se comparer à ceux qui sont pour elle d'une classe inférieure. Elle se détourne de ceux qui sont de la même classe qu'elle. Elle rêve d'un train de vie dispendieux, qui lui permettrait de côtoyer la classe supérieure. L*e modèle d'accumulation et de consommation de la classe dominante, a un effet majeur sur la perception et les habitudes des classes moyennes et inférieures. Les gens aspirent à s'élever dans l'échelle sociale, ce qui passe par une imitation de la consommation de la classe supérieure.*
« La théorie de Verben paraît si claire (...) Observons nos oligarques. Et regardons comment les 4X4, les voyages à New-York et à Prague, les écrans ultraplats, les caméras numériques, les téléphones télévisions, les cafetières perfectionnées - comment l'incommensurable amoncellement d'objets qui constitue le décor de nos sociétés d'opulence se déverse en cascade, jusqu'aux rangs les plus modestes de la société, au fur et à mesure que leur découverte par les hyper-riches recule dans un temps de plus en plus frénétique. »

Hervé Kempf/Pour sauver la planète, sortez du capitalisme. (2020)

Le biologiste sud-africain Malcolm Lyall-Watson (1939-2008), dans son livre "Lifetide", rapportait le constat de scientifiques ayant étudié des macaques (Macaca fuscata) sur l'île Kōshima au Japon, de 1952 à 1965. Une femelle appelée Imo, avait pris l'habitude de tremper ses patates douces dans l'eau d'une main, et de retirer le sable qui les couvrait de l'autre, avant de les éplucher et de les manger. En quelques années, les scientifiques ont observé que ce nouveau comportement s'était répandu,

à tous les jeunes singes de l'île, par mimétisme.
Les humains procèdent-ils de la sorte ? Oui, si l'on en croit l'anthropologue français René Girard (1923-*2015), auteur de la théorie du "désir mimétique". Selon l'académicien, « le désir se met toujours en abyme ». La mimesis « action de reproduire ou de figurer » est déjà mentionnée par Aristote : « L'homme diffère des autres animaux en ce qu'il est le plus apte à l'imitation. » On ne désire que ce que l'autre désire. On achète un sac Louis Vuitton parce que les autres, plus riches, le désirent aussi. On achète le dernier iPhone parce que les autres, plus ouverts à l'innovation, le désirent aussi.* Il s'agit d'afficher ce que l'on est, en montrant ce que l'on a. Le citoyen moyen se compare sans cesse à ses voisins. Quand son voisin achète une voiture, il veut la même ou une voiture encore plus grande. Si la voisine achète une nouvelle machine à laver, une nouvelle robe, il faut l'avoir. La rivalité ostentatoire, l'imitation sociale jouent à fond. Elle relève de la nature même de l'égo. C'est l'égo qui désire être admiré, flatté, envié pour se sentir non seulement reconnu, mais supérieur aux autres. Les désirs qui se multiplient dans la consommation sont faciles à identifier, ce sont les désirs de l'égo.

Il est devenu commun de dire que nous vivons dans une société de consommation. Mais nous n'avons pas nécessairement pleine conscience de sa nature ni de ses effets, pas toujours heureux, sur notre manière de penser et de vivre. Dans son ouvrage "*La société de consommation*"*, le philosophe français Je*an Baudrillard (1929-2007) montre comment cette société, comme toute société humaine, repose sur le principe de gâchis, aux antipodes du calcul parcimonieux et intéressé à long terme.
Où commencer pour décrire la société de consommation ? Ce qui frappe, au premier abord, c'est la profusion des objets :
« Les grands magasins, avec leur luxuriance de conserves, de vêtements, de biens alimentaires et de confection, sont comme le paysage primaire et le lieu géométrique de l'abondance. […] Il y a quelque chose de plus dans l'amoncellement que la somme des produits : l'évidence du surplus, la négation magique et définitive de la rareté, la présomption maternelle et luxueuse du pays de Cocagne. »

Jean Baudrillard/La société de consommation. (1970)

Une société de consommation n'est pas seulement une société où l'on consomme, mais une société où débordent les biens, de telle sorte qu'on ne parvient même plus à les consommer tous. Dans notre société, les hommes n'ont pas seulement besoin de choses, mais de trop-plein de choses. Il ne faut surtout pas qu'il y en ait assez. Il faut qu'il y en ait trop et trop pour tout le monde. Chacun affirme son droit naturel à l'abondance.
La société de consommation baigne dans le "culte de l'abondance". Les moyens mis en œuvre pour célébrer ce culte sont prodigieux : les malls[68], les grands magasins, les rues commerçantes et leurs étalages assènent « l'évidence du surplus, la négation magique et définitive de la rareté », en mimant une « nature retrouvée, prodigieusement féconde ». En France, les temples portent les doux noms de Rosny 2, La Part-Dieu, Parly 2, Forum des Halles... Ces lieux ont même réussi à occulter le rôle de l'argent, en remplaçant les espèces sonnantes et trébuchantes par les cartes à puce, rendant ainsi la consommation miraculeuse.
Pourquoi comparer la consommation à un miracle ? Parce que les consommateurs perdent de vue le lien, entre la production et la consommation :
« Dans la pratique quotidienne, les bienfaits de la consommation ne sont pas vécus comme résultant d'un travail ou d'un processus de production, ils sont vécus comme miracle. […] la grâce de la technique, qui efface pour la conscience du consommateur le principe même de la réalité sociale, le long processus social de production qui mène à la consommation des images. »

Ibidem.

En 1941, le Pacifique devient un théâtre d'opération militaire et les indigènes mélanésiens, jusque là isolés, entrent en contact avec les armées, japonaise puis plus

[68] *Mot anglo-saxon désignant un vaste centre commercial ou une énorme galerie marchande, dans lequel le chaland trouve tout ce qu'il a besoin en biens de consommation, services ou animations.*

tard américaine. Les autochtones, ayant constaté que les radio-opérateurs des troupes au sol, semblaient obtenir l'arrivée de navires ou le parachutage de vivres et de médicaments, simplement en les demandant dans leur poste radio-émetteur, eurent l'idée de les imiter et construisirent, de leur mieux, de fausses cabines d'opérateur-radio - avec des postes fictifs - dans lesquels ils demandaient eux-aussi - dans de faux micros - l'envoi de vivres, médicaments et autres équipements dont ils pouvaient avoir besoin. Plus tard, ils construiront même de fausses pistes d'atterrissage, en attendant que des avions viennent y décharger leur cargaison.
« Les autochtones ne pouvaient pas imaginer le dispositif économique qui se cachait derrière la routine bureaucratique et les étalages des magasins, rien ne laissait croire que les Blancs fabriquaient eux-mêmes leurs marchandises. On ne les voyait pas travailler le métal ni faire les vêtements et les autochtones ne pouvaient pas deviner les procédés industriels servant à fabriquer ces produits. Tout ce qu'ils voyaient, c'était l'arrivée des navires et des avions. »

Peter Lawrence/Le Culte du cargo. (1974)

Les nouveaux arrivants semblent bénéficier de ces objets, sans jamais devoir en assurer la production. Les autochtones imaginent alors que, ce sont les dieux qui créent ces biens et qu'ils les envoient par cargo ou avion, à ceux qui savent intercéder auprès d'eux.
Le culte du Cargo des Mélanésiens revit en Occident. En tant que consommateurs, nous avons tendance à oublier la phase de production. Nous ne nous demandons pas d'où viennent les choses, comment elles ont été créées. Nous n'y pensons pas, nous y sommes même souvent indifférents. Notre indifférence nous maintient dans une forme d'immaturité. Nous n'interrogeons pas les motivations des producteurs, ni le sens de nos choix de consommation.

La société de consommation s'appuie sur les techniques de communication, que sont la publicité et le marketing, qui créent en permanence des désirs.
« La machine à laver, c'est du temps libre pour la ménagère, du temps libre virtuel transformé en objet pour pouvoir être vendu ou acheté (temps libre qu'elle mettra à profit pour regarder la T.V. et la publicité qu'on y fera pour d'autres machines à laver !). »

Jean Baudrillard/La société de consommation. (1970)

Les biens sont conçus pour avoir une courte durée de vie, par le biais à la fois de "l'obsolescence programmée" et de "l'innovation", de sorte à renouveler régulièrement la consommation et donc la production.
« L'obsolescence accélérée des produits et des machines, la destruction de structures anciennes assurant certains besoins, la multiplication des fausses innovations, sans bénéfice sensible pour le mode de vie, tout cela peut être ajouté au bilan. »

Ibidem.

Nous sommes entrés dans l'ère d'une société de consommation, fondée sur le renouvellement rapide des produits. On ne consomme plus, comme hier, pour satisfaire des besoins élémentaires, mais pour satisfaire des désirs changeants, éphémères. La société de consommation organise la profusion des biens de consommation, tout autant que leur gâchis.
Pour que l'abondance devienne une valeur, il faut que la différence entre nécessaire et superflu soit significative. C'est le gaspillage qui maintient et manifeste cette différence. C'est en gaspillant que l'individu se sent non seulement exister, mais vivre. William Shakespeare était conscient de ce phénomène :
« Ah, ne discutez pas « besoin » ! Le dernier des mendiants a encore un rien de superflu dans la plus misérable chose. Réduisez la nature aux besoins de nature, et l'homme est une bête : sa vie ne vaut pas plus. Comprends-tu qu'il nous faut un rien de trop pour être ? »

*William Shakespeare/*Le Roi Lear. (1606)

Dans son livre "Comment les riches détruisent la planète" (2007)*, le journaliste et écrivain français Hervé Kempf, montre que le modèle d'imitation veblenien*

s'applique également aux États. La mondialisation de l'économie à partir des années 1960, mondialisation initiée par les pays riches, demandeurs de matières premières et de main-d'œuvre à bon marché, s'est accompagnée d'une diffusion de la culture de consommation à outrance, par mimétisme.
« Dans les pays les mieux pourvus comme dans les pays émergents, une large part de la consommation répond à un désir d'ostentation et de distinction. Les gens aspirent à s'élever dans l'échelle sociale, ce qui passe par une imitation de la consommation de la classe supérieure. Celle-ci diffuse ainsi dans toute la société son idéologie du gaspillage. »

Hervé Kempf/Comment les riches détruisent la planète. (2007)

Les pays que l'on qualifie "pays du Sud" tentent de rattraper les pays riches. Tant que les pays du Nord, sorte de classe de loisir mondiale, continueront de promouvoir la productivité à outrance et le consumérisme de masse (les deux étant intimement liés), toute tentative visant à réduire l'impact humain sur l'écosystème sera vaine.
Nous sommes à un moment de l'Histoire qui pose un défi radicalement nouveau à l'espèce humaine : pour la première fois, son prodigieux dynamisme se heurte aux limites de la biosphère et met en danger son avenir.
« La proposition de baisse de la consommation matérielle peut sembler provocante dans le bain idéologique dans lequel nous sommes plongés. Mais, aujourd'hui, l'augmentation de la consommation matérielle globale n'est plus associée avec une augmentation du bien-être collectif – elle entraîne au contraire une dégradation de ce bien-être. »

Ibidem.

Nous vivons sous la directive d'une doxa insidieuse, qui nous incite à nous vautrer dans la surconsommation et dans la dépense à tout-va, qui seraient synonymes d'une qualité de vie supérieure. Le fait est que la qualité de vie dépend, avant tout, du maintien d'une planète en bonne santé. C'est de la confrontation entre l'infinité des désirs humains et la finitude des ressources de la planète, que naissent les graves problèmes environnementaux d'aujourd'hui : réchauffement climatique, épuisement des ressources naturelles, pollution, déforestation, disparition des espèces animales…
« Celui qui croit à une croissance exponentielle infinie dans un monde fini est soit un fou, soit un économiste. »

Kenneth Boulding, économiste. (1910-1993)

Nous oublions trop souvent d'associer la production de marchandises et de services, à la destruction de notre écosystème. La planète est gérée comme une machine à profits, avec des instruments qui ne sont paramétrés qu'en fonction du CAC 40, du commerce international, du PIB mondial, de la croissance…, des instruments financiers qui sont très éloignés des critères prenant en compte les aspirations du vivant. L'appât du gain exagéré, la course au profit égoïste, la volonté de domination et d'accumulation, ont parasité et transformé la plupart des activités humaines et pris le pas sur toute autre considération, au point même d'annihiler l'instinct de survie.

Le désir mimétique ruine le monde. Si l'homme était doué de raison, il comprendrait les explications largement exposées par la communauté internationale des scientifiques, et en conséquence il ne chercherait plus à augmenter sa consommation matérielle, lorsqu'elle a atteint un niveau satisfaisant. En situation matérielle précaire, il est naturel qu'un individu souhaite obtenir ce qui lui manque. Mais lorsqu'un individu a déjà largement tout ce qu'il lui faut pour vivre, est-il si évident que son bonheur soit encore plus grand, s'il a encore plus ?
« Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire les besoins de l'homme mais pas assez pour assouvir son avidité. »

Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948)

Les cours d'économie nous enseignent qu'un individu, qui doit choisir entre deux paniers contenant des nombres différents d'exemplaires d'un même bien, préférera

toujours le plus rempli. Le consommateur est insatiable, il en veut toujours plus. Il ne connaît jamais la saturation. L'économie parle d'axiome de non-saturation, mais on aurait tout aussi bien pu le nommer "axiome d'avidité". Héritage d'une part animale en nous, l'avidité squatte à longueur de temps notre quotidien. Observez un instant votre vie : qui ne s'est jamais jeté sur un buffet abondamment garni, ou sur une offre commerciale alléchante ? Qui ne s'est jamais vu acheter un objet dont il n'avait aucun besoin ? Qui ne s'est jamais laissé influencer par une publicité savamment mise en scène ? Nous vivons dans une société dite de consommation… construite, si nous y regardons de plus près, sur cette caractéristique intrinsèque de l'être humain, qu'est l'avidité. L'avide n'est jamais satisfait, il en veut toujours plus. C'est comme le trou noir[69] qui aspire toute matière, qui passe à sa portée.
Les fondements de la consommation d'aujourd'hui sont non seulement la satisfaction des besoins, mais surtout l'assouvissement des désirs et du plaisir. La recherche du bonheur et l'avidité marchent main dans la main. L'axiome de non-saturation instille dès le départ de la pensée économique, un principe dévastateur. Il aboutit à considérer la croissance exponentielle de la consommation matérielle de l'humanité, comme un objectif louable et nécessaire. Que cette croissance n'ait été possible, que grâce à la croissance de la consommation du charbon, puis du pétrole et du gaz, que cette croissance soit ainsi à l'origine du plus grand problème rencontré par l'humanité, celui des changements climatiques, n'a pas fait dévier de sa route l'édifice théorique de l'économie.
L'homme est cet animal égoïste, qui n'hésite pas à emmener la planète entière dans sa chute. *Nous sommes les hommes les plus riches de l'histoire, mais nous ne sommes pas les plus heureux. Et il y a plus grave : nous ne savons plus où nous allons.* Curieux animal que cet être humain, qui prétend vouloir être heureux, alors qu'il fait tout pour se rendre misérable.

Qu'est ce qui cloche chez sapiens ? *Nos comportements détruisent la planète et, in fine, mettent en péril notre existence. Le cortex a pris conscience de ce qui se passe et mesure l'impact du changement climatique. Mais il se limite à un constat et ne décide pas de contrecarrer nos désirs primaires, désirs dictés par le striatum, qui lui désire toujours plus consommer, car encore dans une logique de survie.*
« La catastrophe consumériste dans laquelle nous sommes engagés n'existerait pas sans ces deux ingrédients : le cerveau d'un primate et la technologie d'un dieu. »
Sébastien Bohler/Le bug humain. (2019)

« Les hommes sont conduits plutôt par le désir aveugle que par la raison. »
Baruch Spinoza

[69] En astrophysique, un trou noir est un objet céleste si compact, que l'intensité de son champ gravitationnel empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper.

6. Quel avenir pour Homo consumens[70] ?

« Il est bien assez temps de penser à l'avenir quand il n'y a plus d'avenir. »
George Bernard Shaw,essayiste irlandais. (1856-1950)

Dans "Les Antiquités de Rome", le poète français Joachim Du Bellay (1522-1560) écrivait : *« Rome seule pouvait Rome faire trembler. »* **Ne plus avoir d'autre rival que soi, ne signifie pas ne plus avoir de rival. Notre propre population constitue un danger.**
« Certes, l'homme est partout l'ennemi de lui-même, son secret et sournois ennemi. »
Georges Bernanos/Journal d'un curé de campagne. (1936)

Il y a 12.000 ans, l'humanité ne comptait que quelques centaines de milliers d'individus, répartis sur l'ensemble du globe en petits groupes, de quelques dizaines d'individus. Ils vivaient de chasse, de pêche et de cueillette, se déplaçant au gré des ressources saisonnières. Cette population nomade, pour assurer son ravitaillement, avait besoin d'un espace vital de 10 à 25 km² par personne. La survie étant difficile, en raison de la rareté de la nourriture, l'augmentation de la population constituait une difficulté supplémentaire. C'est ce qui explique les pratiques, visant à limiter cette croissance, recensées par des anthropologues au sein des dernières populations primitives du XIXe siècle, dont l'allaitement prolongé (garantissant, à chaque femme, deux ou trois ans de stérilité), l'élimination de nouveau-nés en cas de pénurie alimentaire (observée chez les Bochimans du Désert du Kalahari) et l'élimination des faibles (comme le rapporte Hérodote au Ve siècle av. J.-C., en ce qui concerne les Massagètes et les Padéens, deux peuples qui vivaient aux marges de l'empire perse).
Voici ce que l'auteur rapporte au sujet des premiers :
« [Les Massagètes] ne fixent pas de limite à la durée de leur vie, mais lorsqu'un homme est cassé de vieillesse, tous ses proches se rassemblent et l'immolent en même temps qu'un certain nombre de têtes de bétail, puis ils font cuire les chairs et s'en régalent. C'est là pour eux la fin la plus heureuse qu'on puisse avoir ». Il ajoute pour compléter : « *Ils ne mangent pas l'homme mort de maladie, mais ils le mettent en terre et jugent bien malheureux qu'il n'ait pas atteint l'âge d'être sacrifié »*.
Hérodote[71]/Histoires. (vers 445 av. J.-C)
Quant aux Padéens, ils tuent aussi bien les vieillards que les malades :
« Voici les lois qu'on leur attribue. Quiconque parmi eux tombe malade, si c'est un homme, ses plus proches parents et ses meilleurs amis le tuent, apportant pour raison que la maladie le ferait maigrir et que sa chair en serait moins bonne. Il a beau nier qu'il soit malade, ils l'égorgent impitoyablement, et se régalent de sa chair. Si c'est une femme, ses plus proches parentes la traitent de la même manière que les hommes agissent entre eux. Ils tuent ceux qui sont parvenus à un grand âge, et les mangent ; mais il s'en trouve peu, parce qu'ils ont grand soin de tuer tous ceux qui tombent malades. »
Ibidem.
Ajoutons un troisième passage qui ne manque pas non plus d'intérêt. Les voisins des Padéens, des Indiens végétariens anonymes, ont une coutume au fond assez proche :
« Si l'un d'entre eux tombe malade, il s'en va dans la solitude et se couche ; et personne ne s'occupe de lui, ni après sa mort ni pendant sa maladie ».
On relève certes des différences ponctuelles parmi les usages des uns et des autres, cependant toutes ces pratiques aboutissent au même résultat : avec (ou sans intervention des membres du groupe), ceux que l'âge et/ou la maladie ont affaiblis, sont irrémédiablement éliminés de la communauté.

La "révolution néolithique" fut caractérisée par la transition de tribus de chasseurs-cueilleurs, vers des communautés d'agriculteurs-éleveurs. Ce mouvement de bascule

[70] Être humain dans le mode de vie duquel la consommation joue un rôle central.
[71] Hérodote (env. 484-425 av. J.-C.) est le premier historien grec.

s'opère entre 10.000 et 5.000 ans avant notre ère, dans un environnement favorable, lié au réchauffement climatique (on sort d'une ère glaciaire). C'est dans le "croissant fertile", cette région aujourd'hui en grande partie désertique, qui va de l'Égypte à l'Irak, que sont apparus les premiers villages puis les premières villes.
« La « révolution néolithique » représente le grand tournant au cours duquel l'espèce humaine a, pour la première fois de sa longue histoire, modifié radicalement son comportement par rapport aux végétaux et aux animaux. En domestiquant plantes et bêtes, en maîtrisant désormais leur reproduction, l'homme ouvre alors une nouvelle ère dans sa relation à l'environnement. Mais le Néolithique est aussi une révolution sociale (création de la maison pérenne, des communautés villageoises, de nouvelles relations entre individus…) et symbolique (cérémonies destinées à fortifier le lien identitaire et social, rituels agraires…). »

Jean Guilaine, archéologue français.

Le passage à l'agriculture et l'élevage assure aux communautés humaines, qui vivaient jusque-là de chasse et de cueillette, une abondance et une sécurité alimentaire relatives. Comme l'ethnologie nous le confirme, en moyenne, les chasseuses-cueilleuses ne peuvent donner naissance qu'à un bébé tous les trois ou quatre ans. Une femme sédentaire, qui n'a pas à courir la steppe pour chercher de quoi se nourrir, peut enfanter tous les ans. Malgré une importante mortalité infantile et une espérance de vie qui excédait rarement les 30 à 40 ans, l'humanité s'est véritablement développée durant cette période. L'augmentation massive des vestiges archéologiques, dans les différents épicentres d'invention de l'agriculture, atteste une croissance démographique inédite au cours de cette période. A la naissance du Christ, la population atteignait 170 millions d'habitants.

Mais, s'il est indéniable que l'agriculture et l'élevage ont favorisé l'accroissement démographique, peut-on dire pour autant que c'est un progrès ?
« *Diverses pathologies se sont développées au cours du Néolithique, favorisées par les nouveaux modes de vie. Certaines sont dues aux travaux agricoles (arthrose, lésions), d'autres aux modes alimentaires avec une nourriture plus riche en sucres (caries, destruction de l'émail dentaire). La prolifération de certains germes pathogènes en liaison avec le manque d'hygiène, la promiscuité avec les animaux domestiques ont entraîné l'extension de certaines maladies (tuberculose, rougeole, variole, malaria). Quelques-unes de ces affections existaient antérieurement, mais les concentrations de populations engendrées par des localités en expansion ont favorisé leur dissémination. Des individus inhumés à Chypre au VIII^e^ millénaire avant notre ère étaient infestés de parasites intestinaux (ascarides, ténia, grande douve) qui les faisaient souffrir de coliques, de diarrhées, de troubles hépatiques ou pulmonaires. De fait, le Néolithique a été un formidable vecteur de maladies, anciennes ou nouvelles.* »

Jean Guilaine

L'agriculture, dès son apparition, n'a pas eu que des conséquences favorables. L'étude de plusieurs nécropoles, comme à Mehrgarh, dans l'actuel Pakistan, révèle que l'espérance de vie des chasseurs-cueilleurs était plus élevée, que celle des agriculteurs-éleveurs 2.000 ans plus tard. En changeant les modes de vie des hommes préhistoriques, elle a apporté de nouvelles maladies et les premières épidémies.

La peste a une longue histoire ! C'est en Suède, dans la pulpe dentaire d'une jeune femme de 20 ans, décédée au Néolithique il y a 4.900 ans, qu'une équipe scientifique a fait une découverte surprenante : la plus ancienne souche du bacille Yersinia pestis, la bactérie responsable de la peste bubonique.
Les pestes du néolithique et de l'âge du bronze étaient probablement moins virulentes, que les effroyables pandémies qui suivirent, à l'instar de l'épisode du règne de Justinien au VI^e^ siècle, qui fit quelque 40 millions de morts ; de la terrifiante "peste noire" du XIV^e^ siècle, au Moyen Age, qui anéantit la moitié des habitants de l'Europe.
L'Europe médiévale était à la merci de nombreuses maladies infectieuses, dont la

dysenterie, la grippe, la rougeole et la lèpre particulièrement redoutée. Mais c'est la peste qui a le plus marqué les esprits du sceau de la terreur :
« Cette année-là, à Paris, et dans le royaume de France et non moins - dit-on - dans le reste du monde, et aussi l'année suivante, il y eut une si grande mortalité d'êtres humains des deux sexes, et davantage des jeunes que des vieux, qu'à peine les pouvait-on ensevelir. Ils n'étaient malades que deux ou trois jours, puis mouraient tout d'un coup, comme encore en bonne santé ; et tel qui aujourd'hui était en bonne santé était mort le lendemain, et porté en fosse. II leur venait soudain des bosses sous les aisselles et à l'aine, dont l'apparition était l'annonce infaillible de la mort. Et cette pestilence ou maladie était appelée par les médecins épidémie. En ce temps-là, c'est-à-dire en l'an du Seigneur 1348 et 1349, il mourut tant de monde que, d'une pareille chose dans le passé, on n'avait ni entendu parler ni rien lu : cela ne s'était jamais vu. Et ladite mort et maladie venait par contacts et contagion, car l'homme en bonne santé qui visitait un malade n'échappait que de peu, et rarement, à la mort. »

Chronique dite de Jean de Venette[72] (1340-1368)

Jusqu'à la fin du XVIII^{e}, et à quelques rares exceptions près, l'évolution démographique de l'humanité s'est, semble-t-il, effectuée selon un "ordre naturel" : une forte natalité et une forte mortalité, que l'homme n'avait aucun moyen de contrôler. Il fallut attendre 1830 pour que la population mondiale franchisse la barre symbolique du milliard d'habitants, puis encore un siècle, 1930, pour qu'elle atteigne les deux milliards d'habitants. C'est à partir de cette date qu'on assista à une véritable accélération de la croissance démographique mondiale : quatre milliards d'habitants en 1975, six milliards en 2000 et dix milliards prévus en 2050... Pourquoi un changement si soudain à partir du XIX^{e} siècle ? La croissance démographique que nos sociétés connaissent depuis deux siècles, ne doit rien à une explosion de la natalité. Elle doit tout à la baisse de la mortalité et à l'augmentation de l'espérance de vie propre aux sociétés, qui connaissent d'importants progrès en matière de santé et d'alimentation. Il a fallu à l'humanité 300.000 ans pour atteindre le milliard d'individus. Et seulement 200 ans supplémentaires pour atteindre 6 milliards. Dieu a des raisons d'être satisfait : l'Homme a accompli la mission fixée dans la Genèse : *«Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. ! »* (Genèse 1.28)

La "puissance" de croître, que possède la population sans réel égard pour les ressources dont elle dispose, constitue un écueil majeur pour le progrès.
La pensée occidentale a toujours comporté un courant "éco-pessimiste", jugeant la prolifération démographique de l'humanité, comme une menace pour la planète et par conséquent pour l'humanité elle-même. Dès l'antiquité, avec pourtant moins de 200 millions d'habitants, soit le quarantième de la population actuelle, Aristote écrivait : « *Il est manifeste que si le nombre de gens croît et que la Terre reste partagée comme elle l'est, il y aura nécessairement des gens qui deviendront pauvres* » ou plus loin : «*…le laisser faire en ce domaine…. sera nécessairement cause de pauvreté pour les citoyens et la pauvreté engendre sédition et délinquance* ».

L'enfant n'est rien d'autre qu'un cadeau que les parents se font à eux-mêmes. Si vous cherchez à connaître le mobile ultime de notre surpopulation, interrogez les futurs parents sur le pourquoi de leur parentalité : ils vous répondront le plus naïvement du monde, qu'ils font un enfant parce qu'ils en ont envie !
« La vie est un cadeau si merveilleux que tout être généreux ne peut avoir qu'une ambition, l'offrir. »

Jean Giraudoux, écrivain et diplomate français. (1882-1944)
Le cadeau de la vie c'est tout d'abord la victoire d'une course, d'une course où des dizaines de millions de spermatozoïdes concurrents ont été battus. Cela mérite une

[72] Jean de Venette (né à Venette vers 1307 et mort après 1368) est un chroniqueur français du XIVe siècle. D'origine paysanne, il devient prieur en 1339, au couvent de l'Ordre du Carmel qui se trouve sur la place Maubert à Paris et devient supérieur de cet ordre pour la France de 1341 à 1366.

médaille. Mais toute médaille a son revers : les frustrations, les souffrances physiques et morales, puis le déclin conduisant à la mort.

« Bienvenue aux 135 millions de petits qui sont venus cette année rejoindre leur 6,8 milliards de semblables. 50 millions d'entre vous n'ont pas été désirés et sont là par erreur ou par hasard. 7 millions vont d'ailleurs mourir d'ici un an. Pour le reste 110 millions iront grossir des familles nombreuses et pauvres, dont 20 millions seront exploités très jeunes et souffriront de sous-alimentation chronique ; parmi eux, 30 millions iront s'entasser dans quelques bidonvilles et mourront précocement du sida, de la tuberculose, du choléra, de la dysenterie ou autre. 20 millions auront une vie supportable et finiront par mourir vers 75 ans, de maladies cardiovasculaires, respiratoires, de cancer ou de quelques accident. Bonne chance à tous ! »

Georges Minois[73]/Le poids du nombre. (2011)

Dans les années 1970, Marguerite Yourcenar affirmait, que selon elle : *« l'explosion démographique transforme l'homme en habitant d'une termitière et prépare toutes les guerres futures, la destruction de la planète causée par la pollution de l'air et de l'eau. »* C'est logique, plus nous sommes nombreux, plus nous avons un impact fort sur l'environnement. En fait, le principal défi écologique mondial est sans doute la démographie.

En 2100, il y aura 10 milliards d'humains sur Terre. Et pourtant, le monde pourrait être au bord du déclin, voire de l'extinction. Souvent, les espèces invasives s'éteignent vite, soit du fait de l'épuisement de leurs ressources, soit du fait de l'augmentation de leur densité, qui aura deux conséquences : l'accumulation de la pollution et la transmission des maladies. Dans un pot de farine mal fermé, un papillon, Ephestia kuehniella, peut pondre. Des larves naîtront, se nourriront, prolifèreront mais finiront, après quelques générations, par mourir de l'accumulation de leurs propres déjections. Dans les élevages intensifs, on est obligé de gaver les animaux de médicaments, ce qui n'empêche que partiellement les épidémies, car les pathogènes deviennent résistants.

La façon dont la modernité s'empare de la question détritique, rejoint les coutumes des tribus dites "primitives" :

« Cette promesse, je l'associe volontiers à un mensonge fondateur pour l'organisation sociale d'un peuple d'Afrique de l'Est, les Chagga (peuple bantou qui vit en Tanzanie, sur les pentes du Kilimandjaro). Selon l'anthropologue Mary Douglas, dans un texte déterminant pour ceux qui étudient le déchet : « Dans la tribu chagga, les mâles adultes prétendaient que leur anus était bloqué une fois pour toutes lors de leur initiation. Les initiés de sexe mâle étaient censés ne jamais déféquer, contrairement aux femmes et aux enfants qui demeuraient esclaves de leur corps. » Chez les Chagga, aucun adulte, homme ou femme, n'a jamais vraiment été dupe d'une telle supercherie : ce mythe s'adressait avant tout aux plus jeunes. »

Baptiste Monsaingeon[74]/Conférence prononcée au Mucem[75]. (25 février 2016)

C'est la même chose en Occident avec le mythe de l'économie circulaire, un mensonge auquel tout le monde croit.

Arrêtons de croire que le recyclage de "tout ce qui est produit" sauvera la planète :

« En « bien jetant », homo detritus, devenu « éco-citoyen », se libère d'un poids moral, d'une certaine forme de culpabilité : nos déchets ne posent apparemment plus problème, puisqu'il est censé exister un dispositif technique efficient, un waste management qui tient ses promesses. Nul besoin de connaître la réalité de ce qu'il se passe après la poubelle : la rationalité et la justesse de l'action technicienne est une attente aveugle. Cette croyance en une forme de rédemption par la technique, cette attente d'un système technique efficient, on la retrouve plus que jamais, aujourd'hui, dans certains projets rattachés à ce qu'il est désormais convenu d'appeler « l'économie circulaire ».

Ibidem.

---

[73] Georges Minois est un historien français né le 27 juin 1946 à Athis-Mons.

[74] Baptiste Monsaingeon (né en 1983) est sociologue et maître de conférences à l'université de Reims Champagne Ardenne.

[75] Le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée est un musée national situé à Marseille.

La démarche du recyclage absout le consommateur d'une réflexion sur le système productiviste. Faire disparaître, recycler les objets, donnent une légitimité à la consommation et déculpabilise le consommateur. Avec le recyclage et sa sacralisation, l'Homo detritus s'achète une bonne conscience : bien jeter devient un savoir-faire, permettant à la société de se reposer sur l'illusion de déchets écologiquement maîtrisés.
« Sous couvert d'un argumentaire orienté vers la protection de l'environnement, « bien jeter » est donc devenu un moyen pour pouvoir continuer à (mieux) consommer. Nous sommes passés d'un « je jette, donc j'oublie » à un « je jette bien, donc j'oublie mieux ».

Ibidem.

Le zéro déchet, c'est un slogan ! Si l'on considère les moyens pour parvenir à ne plus faire de "restes", alors on peut convenir immédiatement de la nécessité qu'il n'y ait plus d'êtres vivants sur terre, plus d'organismes capables de produire des restes. Un monde sans restes est une vue de l'esprit. Le recyclage est le grand alibi d'une économie qui ne veut pas changer.
« Depuis quarante ans ou presque, il faut respecter la célèbre règle des 3R : il faut « réduire, réutiliser, recycler ». Il faut limiter les pertes, éviter le gaspillage des ressources. Il faut, également, trier ses déchets. Mais, depuis quarante ans au moins, la croissance économique mondiale reste structurellement corrélée à l'augmentation continue de la production détritique globale. À l'heure où ce « développement durable » est dans tous les rapports officiels et dans la bouche de tous les chefs d'états et d'entreprises multinationales, nos poubelles n'ont pourtant jamais cessé de grossir. »

Ibidem.

Depuis la deuxième moitié du XX^{e} siècle, s'est opérée une délicate rupture entre l'homme et la nature, rupture qui fragilise aujourd'hui notre devenir. Cette rupture a eu lieu par la double conjonction d'une vie urbaine trépidante en forte expansion, et d'un modèle de vie de production-consommation à outrance. Les traces de notre âge urbain, consumériste, chimique et nucléaire resteront des milliers, voire des millions d'années, dans les archives géologiques de la planète[76] et soumettront les sociétés humaines à des difficultés considérables.

De mémoire, jamais un phénomène, quel qu'il soit, n'aura autant déstabilisé la société humaine que le SARS-CoV-2, le coronavirus responsable de la pandémie[77] de Covid-19, une maladie nouvelle. Ce virus a été détecté en tant que tel, sur le marché de Wuhan, dans la province du Hubei (en Chine centrale), avant de se propager dans le monde. En quelques mois, l'épidémie est devenue pandémie. Les maladies infectieuses peuvent se répandre facilement, dans nos systèmes globalisés et denses en populations humaines.
Mais jusqu'ici où était caché cet ennemi si redoutable ? Comme la grande majorité des maladies infectieuses émergentes, la Covid-19 est une zoonose, c'est-à-dire une maladie infectieuse animale transmise à l'être humain. Des milliers de virus ont été identifiés chez les chauves-souris, dans 28 familles virales distinctes. *« La plupart du temps l'infection par ces virus est asymptomatique chez la chauve-souris, donc l'animal ne va pas mourir de maladie et peut ainsi disséminer le virus plus efficacement. »*, explique Martine Peeters, directeur de recherche à l'IRD (Institut français pour la recherche et le développement) de Montpellier. *« Pour la seule famille des coronavirus, 7 virus ont déjà été identifiés qui sont passés de la chauve-souris à l'Homme »* précise la virologue. Si 4 de ces 7 coronavirus entraînent de simples rhumes, les 3 autres sont responsables du syndrome respiratoire du moyen-orient (MERS-Cov) et des syndromes respiratoires aigus sévères dus aux SARS Cov-1 et SARS Cov-2.
Une autre famille de mammifères, les mustélidés (blaireaux, furets, visons,

[76] Dans les années 1970, lorsque les archéologues identifièrent la présence de plastique dans les couches géologiques, ils s'amusèrent en proposant de nommer "Poubellien Supérieur" la période marquée par les plastiques et "Poubellien Inférieur" la période précédente.
[77] Épidémie qui atteint un grand nombre de personnes, dans une zone géographique très étendue.

belettes…), est souvent mise en cause dans les zoonoses virales et en particulier celles provoquées par des coronavirus. La civette a ainsi été désignée comme l'hôte intermédiaire pour le syndrome respiratoire aigu sévère, qui a fait 774 morts dans le monde en 2002-2003.
De 60 à 75 % des maladies infectieuses qui affectent les humains, sont initialement transmises par des animaux, comme les oiseaux (influenza), les rongeurs (peste), les primates (SIDA) ou encore les moustiques (maladie de Lyme, infection au virus du Nil, infection au virus Zika)…
Ces dernières décennies, de nouveaux agents infectieux apparaissent de plus en plus fréquemment, avec environ deux à trois nouveaux agents infectieux émergents en moyenne par an.
Au cours de l'Histoire, on constate que les pandémies ont toujours été liées à une mondialisation des échanges et des contacts humains. C'était déjà le fait lors de la constitution de vastes réseaux commerciaux à l'époque de l'Empire romain puis, plus tard, avec la découverte de nouvelles voies maritimes vers l'Amérique. Aujourd'hui, cette mondialisation des échanges a atteint un niveau inédit. En 2019, on estime que 4,5 milliards de personnes ont pris l'avion à l'échelle de la planète. L'ère de la mondialisation est aussi celle de la globalisation des risques sanitaires. Les épidémies qui, autrefois gardaient une dimension locale, deviennent aujourd'hui très vite internationales.
Mais, si l'hypermobilité de l'être humain favorise l'expansion des maladies infectieuses, le grand déséquilibre de nos écosystèmes joue lui aussi un rôle. Les zoonoses sont des maladies opportunistes et se développent lorsqu'il y a des changements dans l'environnement.
« Ebola l'illustre bien. Plusieurs études, publiées notamment en 2017, mettent en évidence que les apparitions du virus - dont la source a été localisée chez plusieurs espèces de chauves-souris frugivores - sont plus fréquentes dans les zones d'Afrique centrale et de l'Ouest qui ont récemment subi des déforestations. En effet, l'abattage des forêts contraint les chauves-souris à aller se percher sur les arbres de plantations ou jardins et des animaux domestiques ou des humains peuvent alors ingérer leur salive, urine ou excrément en mordant dans un fruit qui en est couvert. Ainsi, une multitude de virus dont les chauves-souris sont porteuses, mais qui restent souvent chez elles inoffensifs, sont transmis aux populations humaines.
L'exemple du virus Nipah, qui a émergé en 1998 en Malaisie, est tout aussi emblématique. Mais, dans ce cas précis, le virus a transité par des animaux domestiques. La conversion d'habitats forestiers en plantations de palmiers à huile a contraint des chauves-souris porteuses du virus à chercher de nouveaux territoires, au point de se retrouver à proximité d'élevages porcins. Le virus a d'abord transité par des cochons avant de contaminer des éleveurs et des employés d'abattoirs. »
Caroline Faraldo-Côme Rebaudet[78]/Liens entre Zoonoses et dégradations environnementales. (Juin 2020)
Au cours du siècle dernier, la combinaison de la croissance démographique et de la réduction des écosystèmes a donné lieu, à des possibilités sans précédent de passage des agents pathogènes, entre les animaux et les humains. Ainsi, avant le XX^{e} siècle, le monde vivait une pandémie par siècle environ. Depuis le début du XXI^{e} siècle, six se sont déjà produites. Les maladies originaires d'animaux augmentent mais ce sont les Hommes qu'il faut blâmer.

Dans un ouvrage portant un titre éloquent : "*The Population Bomb*", paru en 1968, le biologiste **américain**, Paul Ralph Ehrlich, établit très directement un lien entre population et crise écologique : *« La chaîne causale de la détérioration peut facilement être remontée jusqu'à ses sources. Trop de voitures, trop d'usines, trop de pesticides. Pas assez d'eau, trop de dioxyde de carbone, tout peut être attribué à une cause unique : trop de personnes sur Terre »*. Bien qu'il critique les modes de production et de consommation, la cause originelle de la crise environnementale et de la pollution reste, pour lui, la surpopulation qui représente une "bombe" prête à

[78]Caroline Faraldo est responsable agriculture et alimentation à la Fondation Nicolas Hulot.

exploser.
En 1968 toujours, un autre chercheur en écologie, l'américain Garrett Hardin, s'inscrit dans cette pensée avec son article "The Tragedy of the Commons". Pour lui également, la surpopulation est la cause des problèmes environnementaux, à tel point qu'il faudrait limiter la croissance démographique, en ne laissant pas la liberté aux individus de se reproduire selon leur propre volonté. Il défend l'idée selon laquelle la croissance démographique devrait être de zéro, c'est-à-dire qu'il faudrait atteindre une population stable.
« Aucune solution technique ne pourra nous sauver des malheurs de la surpopulation. La liberté d'engendrer causera la ruine de tous. […] Le seul moyen de préserver et d'entretenir d'autres libertés plus précieuses est de renoncer à la liberté d'engendrer, et cela au plus vite. « La liberté consiste à reconnaître la nécessité », et le rôle de l'éducation est de révéler à tous la nécessité d'abandonner la liberté d'engendrer. »

Garrett Hardin/La Tragédie des biens communs. (1968)

Les populations humaines se distinguent essentiellement des populations animales, en cela que leur natalité, certes soumise à des conditions d'ordre biologique, obéit en outre à des décisions volontaires. La fécondité humaine est un phénomène social, au moins autant que biologique.
« Les femelles des animaux ont à peu près une fécondité constante, de façon qu'on peut à peu près juger ce qu'une femelle fera de petits dans toute sa vie. Mais, dans l'Espèce humaine, les passions, les fantaisies, les caprices, l'embarras de la grossesse, celui d'une famille trop nombreuse, la crainte de perdre ses charmes troublent la multiplication de l'espèce. »

Montesquieu/Cahiers. (1716-1755)

Les dirigeants politiques, confondant nombre et puissance, ont toujours scruté l'évolution de leur population.
« Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les souverains, les hommes d'État ont eu souvent le souci de provoquer ou de rendre plus rapide l'augmentation de la population dans les pays qu'ils gouvernaient. L'augmentation de la population représentait à leurs yeux un accroissement de puissance militaire, une augmentation des ressources fiscales, sans parler de la satisfaction de vanité que les princes peuvent éprouver à commander à des sujets nombreux. Et non seulement nos politiques cherchaient à multiplier les hommes, mais ils croyaient à la possibilité d'obtenir le résultat désiré par des mesures directes, telles que les encouragements au mariage et à la fécondité, la restriction de l'émigration, etc. »

Adolphe Landry ?/La révolution démographique. (1934)

L'histoire de la pensée économique, nous montre que la quasi-totalité des théoriciens de la science économique, s'est intéressée aux effets de la croissance démographique sur la croissance économique.
« Certains économistes ont adopté la conception qu'on vient de voir. Et ils l'ont complétée ou développée en soutenant cette thèse que toute augmentation de la population devait entraîner une augmentation proportionnelle - pour le moins - de la production et de la richesse, comme aussi à l'inverse toute diminution de la population devait entraîner une diminution de la richesse, entendons de la richesse moyenne.
Écoutons William Temple[79]. Le fondement de la richesse, d'après lui, c'est la densité de la population. Pourquoi n'y a-t-il point de commerce en Irlande - je prends ici le mot « commerce » dans son vieux sens ? Pourquoi les Irlandais sont-ils si pauvres ? C'est parce que l'Irlande a été dépeuplée par les révolutions et les guerres. Pourquoi la Hollande est-elle si commerçante et si prospère ? Ce n'est pas que les ressources naturelles y abondent, ni que le pays soit pourvu de ports mieux qu'un autre. Cela tient à ce qu'à un moment donné les guerres civiles, les persécutions qui sévissaient dans les pays voisins ont fait affluer les hommes dans ce pays. Et voici de quelle façon assez curieuse Temple justifie sa thèse. Quand la population est rare, dit-il, les

[79] Sir William Temple (1628-1699), est un homme politique et un essayiste anglais.

gens se procurent aisément leur nourriture ; d'où des habitudes de paresse. La population, au contraire, est-elle dense ? Les gens sont contraints de travailler dur pour vivre ; ils contractent ainsi des habitudes d'activité et d'économie ; des industries se fondent ; et ces industries en font naître d'autres, tout comme le feu fait naître le feu.
Josiah Tucker[80] *développe la même thèse que Temple - en l'appuyant, il est vrai, sur d'autres arguments. Dans aucun pays, dit-il, la matière ne manque au travail. Et d'autre part, les hommes se donnent de l'emploi les uns aux autres : doublez la population, vous doublerez la consommation, et par conséquent les emplois. Ainsi la quantité du travail se proportionne à la quantité du peuple ; et la quantité des produits s'y proportionne aussi. Par moments même, Tucker paraît croire que les progrès de la richesse doivent être plus rapides que ceux de la population : ainsi quand il parle de l'importance qu'a la « circulation du travail », ou encore quand il remarque que ce sont les pays les moins peuplés qui ont la plus forte émigration. Multipliez les hommes, disent les populationnistes, et vous multiplierez les richesses. »*

Ibidem.

Dans un modèle économique basé sur la croissance, le meilleur moyen d'augmenter la production c'est d'augmenter la population.
Le nombre d'habitants dont disposent les États, exerce d'incontestables effets dans les rapports de force, effets qui résultent de ce que le géographe, économiste et démographe français Gérard-François Dumont, dans "Démographie politique" (2007), appelle *« la loi du nombre »*. L'auteur montre à travers de multiples exemples, empruntés à l'Histoire profonde et à l'actualité de tous les continents, combien l'importance démographique d'une population exerce des effets géopolitiques.
Alors que les pays réellement puissants n'affichent pas de fierté particulière, quant à l'importance numérique de leur population, ceux qui aspirent à cette puissance ont tendance à mettre en avant leur dynamisme démographique.
« *Il existe également un élément psychologique important dans la hiérarchie des puissances. L'Inde n'est pas peu fière de devenir très prochainement le premier pays du monde, démographiquement parlant. Le Canada s'est donné pour ambition d'atteindre le seuil symbolique des 100 millions d'habitants en 2100. Et sera-t-il anodin, pour la France, d'être en passe de rattraper l'Allemagne (70 contre 79 millions) à l'horizon 2050 ? À l'inverse, le sentiment de déclassement, toutes choses égales par ailleurs, peut affecter le moral d'une population, voire la diplomatie de son gouvernement, surtout dans les États autoritaires. M. Poutine veut tout faire pour replacer la démographie de son pays au niveau des États les plus développés. M. Orbàn a fait de la « question démographique » sa priorité. M. Erdogan s'inquiète de la baisse de la fécondité dans son pays (2,1 enfants par femme en 2015), qui met en péril son rêve néo-ottoman, et exhorte les Turques à faire trois enfants chacune.* »

Institut Montaigne/Le défi démographique : mythes et réalités. (Juillet 2018)

Même si certains aiment être les premiers dans tous les domaines et en tirent de la fierté, la démographie n'est pas une compétition. Faire des enfants est du domaine privé, il s'agit d'un enjeu de libertés individuelles. Où va le monde ?

Qui n'a pas entendu parler de "L'Apocalypse" de Jean de Patmos ? *Ce livre, écrit vers 95* après Jésus-Christ, *truffé d'allégories et de symboles,* clôture en feu d'artifice le Nouveau Testament. Il y est fait mention de quatre cavaliers, personnages célestes et mystérieux, responsables de calamités qui annonceront la fin des temps : la mort par la guerre, la famine, les épidémies et par les bêtes sauvages.
« Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par le glaive, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre. »

Apocalypse 6:8

Les trois premiers fléaux mentionnés constituent des variables importantes dans les discours qui entourent la réflexion démographique, préoccupée par la surpopulation.

[80] Josiah Tucker (1712 -1799), est un auteur de traités économiques et politiques anglais.

Dès le XVIe siècle, de nombreux penseurs croyaient à une forme d'auto-régulation tragique des sociétés humaines par les catastrophes. Machiavel estimait que *« lorsque la science et la méchanceté des hommes atteint son plus haut point »*, le monde *« se purge »* ordinairement par des inondations, des épidémies et des famines. Et Giovanni Botero, penseur politique et homme de lettres, professait que *« la grandeur des villes s'arrête au niveau qui lui permet d'être conservée le plus commodément. »* Pour lui, le développement urbain devait buter nécessairement sur l'épuisement des ressources alimentaires, fournies par les campagnes environnantes.
Thomas Robert Malthus, ne disait pas autre chose dans son "Essai sur le principe de population", dont la première version parut en 1798. Économiste et pasteur anglican, il occupe le premier professorat d'économie politique créé en Angleterre, dans un contexte marqué par la misère :
« L'objet de cet Essai est principalement d'examiner les effets d'une grande cause, intimement liée à la nature humaine, qui a agi constamment et puissamment dès l'origine des sociétés, et qui cependant a peu fixé l'attention de ceux qui se sont occupés du sujet auquel elle appartient. La cause que j'ai en vue est la tendance constante qui se manifeste dans tous les êtres vivants à accroître leur espèce, plus que ne le comporte la quantité de nourriture qui est à leur portée. »
Ainsi commence son ouvrage.
Malthus s'intéresse à la corrélation entre l'évolution de la production agricole et l'accroissement de la population, en posant deux postulats : *« Premièrement, que la nourriture est nécessaire à l'existence de l'homme ; deuxièmement, que l'attirance entre les sexes est nécessaire et qu'elle restera à peu près dans l'état où nous la voyons présentement. »* Il précise que, d'un point de vue statistique, la population humaine est vouée à doubler tous les vingt-cinq ans, si rien ne s'y oppose : *« Lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle double tous les vingt-cinq ans et croît ainsi de période en période selon une progression géométrique. »* Les terres agricoles, poursuit-il, ne sont pas extensibles à l'infini : *« Les moyens de subsistance, dans les circonstances les plus favorables, ne peuvent jamais augmenter à un rythme plus rapide sur celui qui résulte d'une progression arithmétique. »* En d'autres termes, la population augmente de façon exponentielle (1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256...), tandis que les surfaces cultivées augmentent de manière incrémentale (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9...). Sur cette base pessimiste, il prédit que les ressources naturelles ne seront pas suffisantes pour nourrir une population de plus en plus importante. Il y a asymétrie entre la croissance démographique et la croissance de la production de ressources alimentaires. L'expansion démographique, en se heurtant à la limite des ressources alimentaires disponibles, se traduit forcément par de la pauvreté. L'équilibre ne peut être rétabli que par des obstacles "destructifs" (guerres, épidémies...), qui provoquent une baisse de la population, et par des obstacles "privatifs", qui préviennent l'augmentation de la population. L'introduction, à partir du 2e Essai, de la "Contrainte morale", un freinage volontaire de la croissance de la population, semble apporter une solution à ce problème.
Il ne faut pas prendre cette théorie au pied de la lettre d'un point de vue mathématique, mais il y a lieu de la considérer plutôt d'un point de vue économique, en soulignant l'idée de l'épuisement des ressources naturelles.

Karl Marx, guère intéressé par la question démographique elle-même, considérait Malthus comme un ennemi de la classe ouvrière et le traitait d'« insolent sycophante des classes dirigeantes, coupable de péché contre la science et de diffamation à l'encontre de la race humaine ». Il lui reprochait de croire en un "principe de population", loi naturelle absolue, valable toujours et partout, qui ferait que la population progresse toujours plus vite que les ressources : « Cette loi de population abstraite n'existe que pour les plantes et les animaux, tant qu'il n'y a pas d'intervention historique de l'homme. Ce qui compte, ce n'est pas le nombre d'êtres humains, mais la répartition des richesses. »
Puisque cette planète, assure une majorité de démographes, pourrait nourrir 10

milliards d'habitants, comment pourrait-elle être surpeuplée avec 7 milliards ? S'il y a 1 milliard de sous-alimentés et deux fois plus de pauvres sur la planète, ce n'est peut-être, après tout, qu'en raison d'une mauvaise répartition des ressources. Mais est-il souhaitable d'atteindre ce chiffre ? Si la productivité agricole a connu une progression énorme, ne le doit-elle pas aux pesticides et herbicides et autres poisons de l'environnement ? D'autre part, l'entassement de 10 milliards d'hommes, même bien nourris, reste un entassement.

De tout temps, les Hommes se sont mis en devoir d'adapter leur nombre aux ressources disponibles et curieusement c'est aujourd'hui, alors que la Terre n'a jamais été aussi peuplée, que la conscience du problème semble la plus ténue et que le tabou règne sur le sujet. Les chercheurs mettant en garde sur la pression que représente la croissance de la population pour l'environnement et la disponibilité des ressources naturelles, sont souvent considérés comme des extrémistes ou des radicaux.
Nous allons droit contre le mur et en accélérant plutôt qu'en freinant. Nous feignons d'ignorer la finitude d'un Monde, dans laquelle notre multitude puise allègrement et sans relâche. La prolifération démographique de l'humanité est une menace pour la planète et par conséquent, pour l'humanité elle-même. Le sort de l'humanité semble se rapprocher de celui des lemmings *« […] qui se lancent périodiquement dans une migration de la mort, jusqu'à la mer où [ils] se noient par millions, par centaines de millions »* (Robert Ansom Heinlein[81]). Faire baisser la courbe de la démographie sur Terre n'est pas chose aisée, mais la laisser croître, comme aujourd'hui, est un suicide collectif. La Nature ne supporte pas le déséquilibre. Laissons la faire et elle se chargera de la sale besogne.

« Les systèmes tiennent souvent plus longtemps qu'on ne le pense mais finissent par s'effondrer beaucoup plus vite qu'on ne l'imagine ».

Pablo Servigne/Comment tout peut s'effondrer. (2015)

[81] Robert Anson Heinlein (1907-1988) est un écrivain américain de science-fiction.

7. Sommes-nous des brutes ?

« Aucune bête n'a jamais pu prétendre égaler, en diversité comme en degré, les raffinements de la cruauté dont est capable la race humaine. »
Suzanna Arundhati Roy[82]/The God of Small Things. (1997)

Au XVI^e^ siècle, Christophe Colomb, Pedro Álvares Cabral, Amerigo Vespucci, Jacques Cartier, explorent le continent américain et découvrent une "jeune humanité". Qu'ils soient écrits en portugais, en espagnol, en français ou en latin, les textes issus de leurs voyages sont le certificat de naissance du mythe du "bon sauvage".

Nombreux sont ceux qui ont chéri les propos de l'explorateur florentin Amerigo Vespucchi (1454-1512) sur les Indiens, propos que l'on retrouve ici, dans sa célèbre lettre intitulée "Mundus novus" (1503) :
« Ils n'ont de vêtements, ni de laine, ni de lin, ni de coton, car ils n'en ont aucun besoin ; et il n'y a chez eux aucun patrimoine, tous les biens sont communs à tous. Ils vivent sans roi ni gouverneur, et chacun est à lui-même son propre maître. Ils ont autant d'épouses qu'il leur plaît […]. Ils n'ont ni temples, ni religion, et ne sont pas des idolâtres. Que puis-je dire de plus ? Ils vivent selon la nature. »
Libres, sensuels, polygames, communistes et bons, voilà les traits communs, mais combien caricaturaux, des habitants de ce "meilleur des mondes".

La description des indigènes du nouveau continent par le secrétaire d'escadre de Pedro Álvares Cabral (1467-1520), l'écrivain Pero Vaz de Caminha (1450-1500), compte parmi les premières descriptions détaillées des Indiens d'Amérique du Sud. Caminha, dans une lettre datée du 1er mai 1500, fait la description d'hommes pacifiques, amicaux et obéissants *: « Ils marchent nus, sans rien qui les couvre. Ils ne se préoccupent pas davantage de couvrir ou de ne pas recouvrir les parties intimes que de montrer le visage. Ils sont à ce propos d'une grande innocence. »* Lorsque le Portugais *« Nicolau Coelho leur demande de poser leurs arcs à flèche. Ils les déposent. »*

Les récits de voyage de Jacques Cartier (1491-1557) ont aussi contribué au mythe. Jacques Cartier dit des autochtones qu'il rencontre au Canada *« leur âme est aussi pure que celle des enfants ».*

Le mythe du "bon sauvage" c'est l'idéalisation de l'homme à l'état de nature, c'est-à-dire en contact direct avec la nature. Le "bon sauvage" n'est pas un être réel, c'est un personnage composite, fait à partir des nombreuses descriptions des hommes primitifs vivant à "l'âge d'or", quand les hommes vivaient en harmonie avec la nature : Dieu est révélé par la Nature, croyait-on ; par conséquent, l'être naturel est foncièrement bon. On attribue souvent à Jean-Jacques Rousseau la paternité de ce mythe. En fait c'est le fruit de l'imaginaire de tous les grands lecteurs des récits de voyages, qui foisonnent à partir du XVI^e^ siècle.

Michel de Montaigne philosophe, humaniste et moraliste français de la Renaissance, dans les chapitres "Des Cannibales" et "Des Coches" de ses "Essais", fut l'un des premiers à développer ce thème, qui établissait la supériorité de la "sauvagerie" sur la "civilisation" et qui devait ensuite, être repris par de nombreux écrivains jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle.
« Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons d'autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où

[82] Arundhati Roy est une écrivaine et militante indienne.

nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur de sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons tout étouffée. Si est-ce que partout où sa pureté reluit, elle fait merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. »

Michel de Montaigne/Essais, "Des Cannibales". (1580)

Les peuples qualifiés de "barbares" ne le sont que dans la mesure où leurs usages, leur façon de vivre diffèrent de celles des Européens. Ce ne sont pas des hommes cruels, féroces, mais plutôt des hommes en adéquation avec la nature, contrairement aux Européens que la civilisation a pervertis.

L'expression "bon sauvage", si fortement associée à Jean-Jacques Rousseau, n'a jamais été employée par lui. Mais, l'idée d'un état naturel bon, innocent, pur est un élément central de son interprétation de la nature humaine :

« Le principe de toute morale (...) est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre ; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, et que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits (...) tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui sont point naturels (...) par l'altération successive de leur bonté originelle, les hommes deviennent enfin ce qu'ils sont. »

J.J. Rousseau/Lettre à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. (1762)

Rousseau prétend que l'état primitif porte l'homme vers la vertu et le bonheur. L'ignorance même du mal l'empêche de le répandre. Il paraît heureux car il ne connaît pas la société et semble dénué de passions artificielles, que le progrès matériel développe.

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant. »

J.J. Rousseau/Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. (1755)

Dans l'état de nature, l'homme ce "bon sauvage", arrive à pourvoir à ses besoins puisqu'ils sont peu nombreux, il est libre et stupide. Il fait l'hypothèse que l'humanité a dû connaître un âge plus heureux, proche de celui des peuples sauvages actuels.

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : « Ceci est à moi », et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eut point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant un fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ».

Ibidem.

Selon Rousseau, c'est la notion de propriété qui est responsable du malheur de l'Homme. Celle-ci conduira l'être humain à défendre son territoire, protéger ses biens (au besoin par la violence). Plus un homme possède, plus il est considéré : la puissance engendre des rapports de force auxquels doivent remédier les lois, qui à leur tour officialisent un système inégalitaire. Les besoins superflus et irréels sont

pour lui, une des causes principales de la dénaturation de la société. La civilisation correspond à la chute de l'homme, une perversion de sa nature : l'Homme naît bon, c'est la société qui le déprave.

Le "bon sauvage" que l'on se plaît à célébrer à la suite de la découverte de l'Amérique, puis au XVIII[e] siècle à la suite de la découverte de l'Océanie, s'articule sur une croyance ancienne développée par les poètes et les philosophes de l'Antiquité gréco-latine : le mythe de "l'âge d'or", période que l'on situait dans des temps reculés et au cours de laquelle aurait vécu une humanité plus heureuse et plus juste. Époque idéale, placée aux origines de l'humanité, où les êtres humains vivaient dans la paix, la justice et l'abondance, sans souffrir ni vieillir et sans avoir besoin de travailler pour survivre.
« D'or fut la première race d'hommes que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était au temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas ; mais, bras et jarret toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre. Depuis que le sol a recouvert ceux de cette race, ils sont, par le vouloir de Zeus puissant, les bons génies de la terre, gardiens des mortels, [l'œil ouvert aux sentences et aux crimes, vêtus de brume, partout répandus sur la terre] dispensateurs de la richesse : c'est le royal honneur qui leur fut départi. Puis une race bien inférieure, une race d'argent, plus tard fut créée encore par les habitants de l'Olympe. Ceux-là ne ressemblaient ni pour la taille ni pour l'esprit à ceux de la race d'or. »

Hésiode, Les Travaux et les Jours. (VIII[e] siècle av. J.-C)

Le mythe de l'âge d'or a certainement des origines orientales très anciennes, mais sa première mention explicite se trouve chez Hésiode[83].

L'humanité actuelle (Homo sapiens) est apparue en Afrique, il y a environ 200.000 ans, puis s'est répandue progressivement sur l'essentiel de la surface émergée. Les densités de peuplement sont extrêmement faibles pendant tout le paléolithique[84]. La population européenne d'il y a 12.000 ans a été estimée à 200.000 chasseurs-cueilleurs nomades. Comment imaginer, que des populations à démographie aussi basse puissent se supprimer entre elles ? Ainsi, certains anthropologues ont développé, pour ces périodes, la notion "d'âge d'abondance".
"Âge de pierre, âge d'abondance" est un livre de Marshall Sahlins (1930-2021), publié en 1972. Pour l'anthropologue américain, spécialiste de l'économie des sociétés primitives et préhistoriques, les sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades ont été faussement décrites comme des sociétés de pénurie, dans lesquelles les êtres humains étaient à la limite perpétuelle de la survie. Lorsqu'il vante la sécurité alimentaire des Aborigènes d'Australie, Sahlins cite Alfred William Howitt (1830-1908) anthropologue et naturaliste australien, qui écrit à propos des Kurnai (qui vivaient 200 km à l'est de Melbourne) :
« On peut difficilement attendre d'une race de sauvages qui errent sur une certaine zone de terrain, et qui dépendent pour leur approvisionnement quotidien de leur capacité à chasser ou à ramasser des plantes, des fruits et des graines, qu'ils fassent des provisions pour le lendemain à moins d'être forcés à la prudence et à la prévoyance par la dure nécessité du besoin. Dans des conditions telles que celles du Gippsland[85] cette nécessité se fera rarement sentir. Les forêts et les plaines herbeuses étaient peuplées de kangourous et d'autres espèces de marsupiaux herbivores ; les arbres des forêts abritaient des opossums, l'ours indigène, et des iguanes ; les rivières et les lacs grouillaient de différents poissons et anguilles ;

[83] Poète grec qui aurait vécu à la fin du VIII[e] ou au début du VII[e] siècle av. J.-C.

[84] Période allant de -200.000 à -12.000 ans.

[85] Le Gippsland est une région économique rurale du Victoria, en Australie située dans la partie sud-est de cet État.

plantes, buissons et arbres variés offraient des racines, des baies et des graines propres à la consommation ; et, tant sur terre que sur l'eau, les oiseaux étaient aussi nombreux que divers. La nourriture était, par conséquent, largement présente à travers le pays, et incluait presque tout, depuis les larves des insectes jusqu'au grand kangourou. »

A. Howitt/Kamilaroi and Kurnai. (1880)

Les descriptions, d'une *« quête incessante de nourriture »* en raison de ressources naturelles *« rares et incertaines »*, déjà inappropriées pour les chasseurs-cueilleurs actuels, le sont davantage encore pour ceux du Paléolithique, dont beaucoup bénéficiaient d'environnements plus favorables.

Marshall Sahlins affirme, avec autant d'esprit que d'érudition, que non seulement l'économie primitive n'est pas une économie de misère, mais qu'elle est la première et jusqu'à présent la seule société d'abondance.

« Car il y a deux voies possibles qui procurent l'abondance. On peut « aisément satisfaire » des besoins en produisant beaucoup, ou bien en désirant peu. La conception qui nous est familière, celle de Galbraith[86], est fondée sur des hypothèses plus particulièrement adaptées à l'économie de marché : les besoins de l'homme sont immenses, voire infinis, alors que ses moyens sont limités quoique perfectibles ; on peut réduire l'écart entre fins et moyens par la productivité industrielle, au moins jusqu'à ce que les « besoins urgents » soient pleinement satisfaits. Mais il y a aussi une voie « Zen » qui mène à l'abondance, à partir de principes quelque peu différents des nôtres. Les besoins matériels de l'homme sont finis et peu nombreux, et les moyens techniques invariables, bien que, pour l'essentiel, appropriés à ces besoins. En adoptant une stratégie de type Zen, un peuple peut jouir d'une abondance matérielle sans égale avec un bas niveau de vie. Tel est, je crois, le cas des chasseurs ; et ainsi s'expliquent certains aspects paradoxaux de leur comportement économique : leur « prodigalité », par exemple, leur propension à consommer en une seule fois tous leurs stocks... comme si les biens de ce monde leur tombaient du ciel. Ignorant cette obsession de la rareté qui caractérise les économies de marché, les économies de chasse et de cueillette peuvent miser systématiquement sur l'abondance. »

Marshall Sahlins/A*ge de pierre, âge d'abondance.* (1974)

Parce que les biens matériels des peuples primitifs étaient peu nombreux, on en a déduit qu'ils vivaient dans le dénuement. Or, on peut atteindre l'abondance tout aussi bien en produisant beaucoup, qu'en désirant peu. Ne produisant et ne consommant pas plus que nécessaire, experts de la gestion du milieu, ils consacraient bien moins de temps au travail, que l'homme contemporain. Travaillant moins ils jouissaient de bien plus de "loisirs", autre mesure de la prospérité. S'ils ne s'engageaient pas dans la voie du stockage, de l'agriculture ou de la sédentarisation, ce n'était pas qu'ils ne le pouvaient pas, mais qu'ils ne le souhaitaient pas. Ne stockant pas, ils ne créaient pas de surplus, de richesses et donc la convoitise n'existait pas. Chez les chasseurs-cueilleurs, le meilleur avantage évolutionnaire était la capacité à collaborer. Afin d'assurer la survie de sa tribu, commercer, échanger, apprendre des autres… étaient des aptitudes bien plus intéressantes, que de savoir taper sur les voisins.

En fait, la Préhistoire n'a jamais été un âge tendre. Forts de leurs méthodes qui ressemblent de plus en plus à celles de la médecine criminelle, les archéologues ont pu étudier de nombreux sites dans le monde.

Dans les années 1960, à Djebel Sahaba dans le nord du Soudan, une oasis bordant le Nil, des chercheurs américains et finlandais mettent au jour 59 squelettes datés de la fin du paléolithique, entre -12.000 et -10.000 ans. Dans des tombes individuelles et des sépultures multiples, gisent des adultes des deux sexes et des enfants, avec des pointes en pierre fichées dans diverses parties du squelette (cage thoracique, rachis, palais) et des armatures de flèches dans les chairs. Plusieurs crânes manquent, emportés comme trophées peut-être. *« Razzia, acte de barbarie, cette violence de masse visait manifestement à exterminer une population »*, explique Jean Guilaine,

[86] John Kenneth Galbraith, né le 15 octobre 1908 à Iona Station, en Ontario, et mort le 29 avril 2006 à Cambridge, est un économiste américano-canadien.

professeur d’archéologie au Collège de France. Qui a perpétré ce massacre ? « *L’étude n’ayant pas mis en évidence de différences culturelles au niveau des armes et projectiles, les archéologues ont conclu qu’il s’agissait probablement d’un conflit intracommunautaire* », rapporte Guilaine.
En 1983, à Talheim, près de Stuttgart (Bade-Wurtemberg), on découvre une fosse commune, dans laquelle gisaient les dépouilles de 34 personnes (18 adultes hommes et femmes et 16 enfants). Les crânes des victimes avaient été fracassés à coup de hache, les chocs ayant été donnés sur des sujets debout, essayant sans doute de se protéger ou de fuir. Bras, jambes et bassins avaient aussi subi des traumatismes. Bref, il s’agissait d’une tuerie au sein même de la société du Néolithique ancien à céramique à décor rubané (du fait des motifs en ruban dont ils ornent leurs poteries). Là encore, les tueurs font partie de la même culture. L’analyse du strontium contenu dans les os révèle, qu’il y a trois familles parmi les victimes. Les femmes de l’une d’elles étant absentes, les archéologues supposent qu’elles ont été enlevées. La fosse de Talheim est le témoignage d'un massacre de masse, perpétré 5.000 ans avant notre ère.
En 1991, deux touristes découvraient fortuitement dans un glacier à la frontière entre l’Autriche et l’Italie, la momie d’un homme. Les randonneurs ont découvert le corps à 3.220 mètres d'altitude, dans les Alpes de l'Ötz, d'où le surnom d'Ötzi donné à l'homme des glaces. L’examen a vite révélé qu’il ne s’agissait pas d’un alpiniste, mais d’un homme du néolithique. Ötzi n'est pas mort de froid, il a été traîtreusement assassiné d'une flèche dans le dos ; une flèche tirée d’une trentaine de mètres, qui l’a atteint à l’aisselle avant de sectionner l’artère subclavière. L'homme porte des coupures à un bras et sur les doigts, comme s'il avait cherché à parer de la main des coups de couteau. Des traces de sang d’origine humaine ont été retrouvées sur la lame de son poignard et sur ses vêtements. Leur analyse a révélé qu'il s'agissait de 4 sangs différents, d'où l'hypothèse qu'Ötzi s’était battu contre 4 autres guerriers. Le meurtre de cet homme du néolithique a été commis vers 3.300 avant J.-C.
D'autres sites sont connus, en Europe centrale, qui attestent une violence sporadique au Néolithique. Ceci a incité d’autres chercheurs anthropologues à réviser des restes plus anciennement mis au jour, afin de voir si des traumatismes n’étaient pas passés inaperçus. C’est ainsi que les sujets mésolithiques issus de deux fosses dans la grotte d’Ofnet, en Bavière, ont été revus. Un nouvel examen des crânes (33 individus, hommes, femmes et enfants), a permis de déterminer que six d'entre eux portaient les séquelles de coups de hache. Le réexamen a révélé également des traces de découpe sur les vertèbres cervicales, indice d’actes de décapitation. Les chasseurs-cueilleurs n’étaient donc pas moins violents que leurs successeurs néolithiques.
De ce funèbre palmarès la "douce France" n'est pas absente. Les archéologues disposent de plusieurs indices pour repérer le cannibalisme à partir de l'étude des ossements : incisions, marques de découpe, fractures sur des os frais (pour extraire la moelle osseuse), traces de mâchement humain, absence de la base crânienne (pour extraire le cerveau). A Agris (Charente), des restes humains portant des traces de cannibalisme ont été datés du mésolithique (-10 000 à -6000). Les ossements, portent des traces d'incisions au silex, caractéristiques d'un travail de boucherie. Ils ont été mis au jour parmi des restes d’animaux portant les mêmes marques : hommes et animaux ont été découpés, avant que leurs ossements ne soient raclés. Attestée à l'époque moderne chez des "peuples premiers", l'anthropophagie a été pratiquée par les néandertaliens et les hommes de Cro-Magnon !

Peut-être que le plus effroyable carnage de tous les temps s’est déroulé lors de l’âge de bronze (3300 av. J.-C. – 1200 av. J.-C.), la période située juste après le Néolithique.
Nous descendons d'un peuple qui ne figure dans aucun livre d'histoire, les Yamnayas. Les Yamnayas sont, ce qu’on appelle en génétique, un peuple fantôme. C’est-à-dire un peuple disparu, mais dont on peut identifier et prouver l’existence passée grâce aux "traces" génétiques. C’était un peuple d’éleveurs nomades. Un puissant peuple de cavaliers-bergers de la steppe pontique (Nord des mers Noire et Caspienne).
Il y a environ 5.000 ans, les mystérieux Yamnayas se sont lancés à la conquête de

l’Europe. Des hordes guerrières, s’élancent vers l’ouest. En 500 ans, elles vont traverser et conquérir l’Europe. Seul l’océan Atlantique stoppera leur avancée. Leur arrivée coïncide avec de profonds bouleversements sociaux et culturels. Les coutumes funéraires changent totalement, une caste guerrière fait son apparition, et il semble que l’on ait assisté à un pic brutal de violence meurtrière.
L'ADN de toutes les cellules est réparti sur des structures appelées chromosomes. Chaque espèce animale ou végétale présente un nombre spécifique de chromosomes, mais ce nombre est variable d'une espèce à une autre. L'être humain possède 46 chromosomes répartis en 23 paires : 22 paires d'autosomes et 1 paire de gonosomes ou chromosomes sexuels, appelés X et Y. Les hommes possèdent un chromosome X et un chromosome Y. Les femmes possèdent 2 chromosomes X.
Tous les Européens actuels ont un chromosome Y provenant des envahisseurs. Les chromosomes Y, présents uniquement chez les hommes, ont été remplacés à 100 %. Autrement dit, les anciennes lignées masculines ont été exterminées par les nouveaux arrivants. L'invasion a sûrement impliqué des milliers de jeunes guerriers répartis en bandes, qui colonisaient un territoire et se reproduisaient avec des femmes non yamnayas.

Rousseau avait tort. Le fantasme du "bon sauvage" est une fantaisie. La Préhistoire a longtemps été imaginée comme un âge d'or : le paradis originel. Aujourd'hui, l'archéologie nous fait douter de cette quiétude primordiale.

La prédisposition des Hommes à s'entre-tuer, provient en partie de l'arbre phylogénétique des primates dont ils descendent. Avant les travaux de la primatologue britannique Jane Goodall à Gombe (Tanzanie), on percevait les chimpanzés comme des animaux pacifiques, drôles et tendres. On n’imaginait pas une seconde qu’ils puissent attaquer et tuer les congénères de communautés voisines, pour s’emparer de leurs femelles - en éliminant parfois les enfants - ou s’approprier leur territoire.

La "guerre des chimpanzés de Gombe", guerre qui a duré de 1974 à 1978, est un épisode de conflit violent entre deux communautés de chimpanzés. Le compte-rendu de cette "guerre de quatre ans", opposant les chimpanzés du Nord à ceux du Sud du parc national, est le premier témoignage rapporté par des scientifiques d'une confrontation guerrière, au cours de laquelle un groupe de primates non humain, en détruit méthodiquement un autre. Dans ses mémoires "Through a Window : My Thirty Years with the Chimpanzees of Gombe" (1990), Jane Goodall écrit :
« *Pendant plusieurs années, j’ai eu du mal à accepter ces nouvelles connaissances. Souvent, quand je me réveillais dans la nuit, des images horribles me venaient à l’esprit - Satan [l’un des singes], mettant sa main sous le menton de Sniff pour boire le sang qui jaillissait d’une grande blessure sur son visage ; le vieux Rodolf, généralement si peu dangereux, se tenant droit pour lancer un rocher de quatre livres sur le corps prostré de Godi ; Jomeo arrachant une bande de peau de la cuisse de Dé ; Figan chargeant et frappant encore et encore le corps battu et tremblant de Goliath, l’un de ses héros d’enfance.* »
Lorsque Goodall a rendu compte des événements de Gombe, son récit d’une guerre entre chimpanzés n’a pas été universellement cru. Certains scientifiques l’ont accusée d’anthropomorphisme excessif ; d’autres ont suggéré que sa présence et sa pratique de nourrir les chimpanzés avaient créé un conflit violent, dans une société naturellement paisible. Des recherches ultérieures utilisant des méthodes moins intrusives, ont confirmé que les sociétés de chimpanzés, dans leur état naturel, font la guerre.
Au départ, qu'on le veuille ou non, nous sommes membres d'une grande famille particulièrement tapageuse : celle des grands singes. Les humains et les chimpanzés sont issus d’un ancêtre commun, qui vivait en Afrique il y a environ 7 millions d’années. *« Le fait que les chimpanzés soient si proches de nous, génétiquement et culturellement, nous permet de croire que ce goût du massacre provient précisément*

de notre ancêtre commun, et que nous le partageons avec les chimpanzés », a déclaré Michael Wilson, anthropologue de l'évolution à l'Université du Minnesota, aux États-Unis . *« On a souvent prétendu, continue le chercheur, que la guerre chez les humains résulte d'un certain nombre de facteurs qui se sont produits dans un passé relativement récent : l'avènement de l'agriculture, le développement des armes et l'éclosion de diverses idéologies. En fait, nos études sur les chimpanzés suggèrent plutôt que la guerre est chevillée en nous et qu'elle est le fruit d'une longue histoire évolutive ».*
Alors que seul 0,3% de l'ensemble des mammifères ont trouvé la mort, des suites d'un conflit avec un membre de leur propre espèce, ce taux est six fois plus élevé soit environ 2%, chez les primates. Les études paléontologiques sur les humains anciens ont fait l'objet d'une analyse précise, pour savoir qu'elle était la mortalité observable par blessure : elle est exactement du même ordre que celle des autres primates, c'est-à-dire de 2%.

Publié pour la première fois en hébreu en 2011, "Sapiens : Une brève histoire de l'humanité" est un livre de Yuval Noah Harari. Les titres de la première partie (La Révolution cognitive) et du premier chapitre (Un animal insignifiant), résument assez bien le propos d'Harari sur le fabuleux destin de l'humanité : une espèce faible, insignifiante, qui selon toute attente se hisse au sommet, grâce à son gros cerveau et à la maîtrise technologique que celui-ci permet. Une ascension qui survient tard, et brutalement, dans les derniers temps d'une longue et pénible préhistoire.
"Sapiens" cherche *« une clé pour comprendre notre histoire et notre psychologie »*. La clé, c'est la capacité de l'espèce de croire en des choses, qui n'existent que grâce à son imagination (les dieux, les nations, l'argent...), à nommer ces entités qui n'existent pas et à les partager. Cette *« révolution cognitive »* opérée par le langage humain, permet de créer des fictions collectives (les religions, les structures politiques, les réseaux de travail et les institutions légales). Les Sapiens vivent dans une double réalité, objective et imaginaire, mais c'est la réalité imaginaire qui est la plus puissante. Dès lors, *« un grand nombre d'inconnus peuvent coopérer avec succès en croyant à des mythes communs ».* Le mythe religieux a permis les Croisades, le mythe de la nation a rendu possible l'entraide entre individus, unis par un même drapeau. Des mythes qui, de surcroît, peuvent changer vite : *« En 1789, la population française changea de croyance presque du jour au lendemain. »* Il a ainsi cessé de vénérer le roi, en abandonnant le mythe de la monarchie de droit divin, pour apporter son soutien à la Révolution, en adoptant le mythe de la souveraineté du peuple. Pour résumer, que si nous avons réussi à contrôler le monde, c'est parce que nous sommes *« les seuls animaux capables de coopérer de façon flexible et en très grand nombre »*. Un chimpanzé est certainement supérieur à nous en face-à-face, mais si nous sommes 1.000 contre 1.000, nous sommes plus forts car les singes seraient incapables de s'organiser entre eux. On constate que chez les chimpanzés, l'action coordonnée n'est possible qu'au sein de groupes de quelques dizaines d'individus, qui se connaissent. S'il dépasse une taille critique le groupe se scinde.
Le problème est que notre prise de pouvoir a été trop rapide. Comme mentionné précédemment, Homo sapiens a manifesté soudainement et tardivement ses capacités cognitives actuelles. L'écosystème n'a pas eu le temps d'évoluer, comme il avait pu le faire avec les précédentes dominations. Notre psychologie, elle non plus, n'a pas pu s'adapter.
« Ce bond spectaculaire du milieu au sommet a eu des conséquences considérables. Les autres animaux situés en haut de la pyramide, tels les lions ou les requins, avaient eu des millions d'années pour s'installer très progressivement dans cette position. Cela permit à l'écosystème de développer des freins et des contrepoids qui empêchaient lions et requins de faire trop de ravages. Les lions devenant plus meurtriers, les gazelles ont évolué pour courir plus vite, les hyènes pour mieux coopérer, et les rhinocéros pour devenir plus féroces. À l'opposé, l'espèce humaine s'est élevée au sommet si rapidement que l'écosystème n'a pas eu le temps de s'ajuster. De surcroît, les humains eux-mêmes ne se sont pas ajustés. La plupart des

grands prédateurs de la planète sont des créatures majestueuses. Des millions d'années de domination les ont emplis d'assurance. Le Sapiens, en revanche, ressemble plus au dictateur d'une république bananière. Il n'y a pas si longtemps, nous étions les opprimés de la savane, et nous sommes pleins de peurs et d'angoisses quant à notre position, ce qui nous rend doublement cruels et dangereux. Des guerres meurtrières aux catastrophes écologiques, maintes calamités historiques sont le fruit de ce saut précipité. »

Yuval Noah Harari/Sapiens : Une brève histoire de l'humanité. (2011)

Nous avons l'esprit d'un dominé dans la position d'un dominant.

Le 21 janvier 1942, la mise au point de la "solution finale" de la question juive, a lieu à la conférence de Wannsee, dans la banlieue de Berlin. Le terme "solution finale" était un euphémisme utilisé par les nazis, pour désigner leur plan d'anéantissement du peuple juif. L'entreprise d'extermination systématique, menée par l'Allemagne nazie contre le peuple juif pendant la Seconde Guerre mondiale, a conduit à la disparition d'entre cinq et six millions de Juifs, soit les deux tiers des Juifs d'Europe et environ 40% des Juifs du monde.
On sait aujourd'hui que 100.000 Allemands au moins, participèrent à sa mise en œuvre. Comme le rappelle l'historien français Pierre Vidal-Naquet (1930-2006), aucun tyran aussi : charismatique, mégalomane, despotique, psychopathe, fanatique… soit-il, ne peut se passer de très nombreux complices et bourreaux, pour exterminer autant de monde en si peu de temps.
Où le régime Nazi a-t-il trouvé autant de gens et comment les a-t-il transformés si rapidement, en criminels de masse : personnel des camps, des ghettos, des bataillons d'extermination, effectifs policiers pour encadrer les déportations de Juifs, dans des centaines de trains, entre l'automne 1941 et le printemps 1945, en direction des camps mixtes de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, de Majdanek, et également vers les camps voués uniquement à l'extermination, qu'étaient ceux de : Belzec, Chelmno, Sobibor et Treblinka, pour commettre un massacre de masse d'une telle ampleur ?

Le 11 avril 1961, le journaliste israélien Haïm Gouri assiste à l'ouverture du procès d'Adolf Eichmann, dans le tribunal de district de Jérusalem. Comme le monde entier, il a les yeux rivés sur ce criminel nazi, ancien colonel SS, jugé pour sa participation à la Solution finale. On pense qu'un grand criminel cela se voit et là on se retrouve avec un homme à lunettes, en costume, dans sa cage de verre.
« Il est entré dans la cabine de verre à 8 h 55. Sans préavis. Simplement, il est entré et il s'est assis. Grand, sec ; complet sombre, chemise blanche méticuleusement repassée, cravate. Deux policiers immobiles à ses côtés. C'est tout. »

Haïm Gouri[87]/La Cage de verre. (1964)

Un an auparavant, le 13 mai 1960, Adolf Eichmann avait été enlevé en Argentine par des agents du Mossad, le service de renseignement israélien, au terme d'une longue traque.

Eichmann est arrêté par les Alliés après la guerre, mais arrive à s'évader en février 1946. Aidé par des réseaux nazis, bénéficiant de la mansuétude de l'*É*glise catholique, il fut hébergé sans gêne aucune, par le pouvoir de Juan Perón[88], qui accueillit libéralement dignitaires grands ou petits du régime nazi. Son enlèvement par les services secrets israéliens, sema la consternation chez les anciens disciples du Führer. Loin de manifester une touchante solidarité avec leur compagnon d'arme, ils s'en désolidarisèrent, affirmant que la Shoah[89] avait été l'œuvre d'une minorité agissant en secret, même Hitler n'aurait pas été au courant ! Le Vatican paniqua,

---

87 Haim Gouri, né le 9 octobre 1923 à Tel Aviv et mort le 31 janvier 2018 à Jérusalem, est un poète, journaliste, traducteur et réalisateur israélien.

88 Juan Domingo Perón, né le 8 octobre 1895 à Lobos et mort le 1er juillet 1974 à Olivos, est un militaire, homme d'État et écrivain argentin.

89 Génocide des juifs par les nazis. La Shoah signifie "la catastrophe" en hébreu.

craignant que l'aide qu'il avait apportée aux fugitifs de la croix gammée ne soit révélée.

Adolf Eichmann voit le jour à Solingen en Allemagne, en 1906, dans une famille protestante calviniste. Il est l'aîné de cinq enfants. Ses parents étaient Adolf Karl Eichmann, un comptable à la Compagnie des tramways et de l'électricité et Maria une femme au foyer. Peu doué pour les études, il quitte l'école à l'âge de 16 ans pour travailler comme représentant de commerce. Dès 1932, il rejoint le parti nazi et les rangs des SS.
Après la Conférence de Wannsee, Eichmann coordonne les déportations de juifs d'Allemagne et d'Europe de l'Ouest, du Sud et de l'Est, vers les camps de mise à mort. Il dresse les plans de déportation jusque dans les moindres détails. Travaillant avec d'autres organismes allemands, il gère aussi la confiscation des biens des déportés. Particulièrement soucieux de son statut et avide de monter en grade, il est essentiellement motivé par un carriérisme sans compromis. C'est lui le créateur de l'étoile jaune[90], des rafles, du camp français de prisonniers juifs de Drancy, du travail obligatoire. C'est lui l'instigateur du camp d'extermination d'Auschwitz, des chambres à gaz et des fours crématoires. C'est lui aussi qui organisa la récupération des biens et restes de ses victimes (cheveux, dents en or, chaussures... jusqu'aux loques, jusqu'aux appareils de prothèses). A son crédit encore, la séparation des familles, la mort des enfants. A lui aussi, la honte des expériences scientifiques sur des cobayes humains...
Pendant tout le procès, dans sa cage de verre, écouteurs sur les oreilles pour la traduction, Eichmann reste impassible. S'il reconnaît avoir été « *mêlé à des choses affreuses* », il se retranche derrière les ordres reçus. « *Les seuls responsables, ce sont mes chefs, ma seule faute a été mon obéissance* », répète-t-il. Il adopte la stratégie de défense, que l'on retrouve chez tous les criminels de ce type. Une vision naïve pourrait suggérer que ce bourreau des juifs d'Europe, écrasé par le remords, ait médité sur l'ampleur de son crime. Il n'en fut rien.
Après huit mois durant lesquels le pire a été entendu, Eichmann est condamné à mort. Il fait appel de sa condamnation, mais sa requête est rejetée. Il est pendu à Jérusalem le 31 mai 1962. Avant son exécution, il déclare : « *je n'ai fait que servir mon pays et mon drapeau* ».
Dans son livre, "Eichmann à Jérusalem" (1963), la philosophe allemande Hannah Arendt (1906-1975) conclut que le colonel SS n'a montré ni antisémitisme, ni troubles psychiques, n'agissant que pour faire carrière. Elle décrit : un manager modèle, dur à la tâche, capable d'améliorer les procédures, de déployer un savoir-faire organisationnel remarquable pour résoudre les innombrables problèmes qui se posent sur son chemin, et qui l'empêchent d'atteindre son but. En somme, un travailleur modèle, zélé, un citoyen subordonné à la loi, au-dessus de tout soupçon. Selon elle, il est la personnification de l' impensable "banalité du mal".
« À l'heure actuelle, mon avis est que le mal n'est jamais "radical", qu'il est seulement extrême, et qu'il ne possède ni profondeur, ni dimension démoniaque. Il peut tout envahir et ravager le monde entier précisément parce qu'il se propage comme un champignon. Il "défie la pensée", comme je l'ai dit, parce que la pensée essaie d'atteindre à la profondeur, de toucher aux racines, et du moment qu'elle s'occupe du mal, elle est frustrée parce qu'elle ne trouve rien. C'est là sa "banalité". »

Hannah Arendt/Lettre à Gershom Scholem[91]. (24 juillet 1963)

En 1992 est publié "Ordinary Men : Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland", rédigé par l'historien américain Christopher Browning, spécialiste de la Shoah. La question à laquelle le livre se propose de répondre est la suivante : comment des gens ordinaires ont-ils pu se métamorphoser en bourreaux ?

[90] Dispositif de discrimination et de marquage imposé par l'Allemagne nazie aux Juifs résidant dans les zones conquises au cours de la Seconde Guerre mondiale.
[91] Gershom Scholem est un historien et philosophe juif, né le 5 décembre 1897 à Berlin et décédé le 21 février 1982 à Jérusalem.

Browning a étudié les témoignages de 125 anciens membres du 101e bataillon de réserve de la police allemande. Ces récits ont été recueillis par la justice allemande, dans le cadre de l'enquête judiciaire, dont cette Unité a fait l'objet durant les années 1960.
En juillet 1942, ils sont envoyés à Józefów dans le sud-est de la Pologne. Le commandant Wilhelm Trapp expliqua alors à ses troupes, l'effroyable objectif de cette mission :
« Maintenant, dit-il, le bataillon a ordre de rassembler ces Juifs. Les hommes en âge de travailler seront sélectionnés et emmenés dans un camp de travail. Les autres femmes, enfants et vieillards, devront être fusillés sur place par les hommes du bataillon. Puis, ayant exposé à ses hommes la nature de leur mission, Trapp leur fait une proposition extraordinaire : s'il en est parmi les plus âgés d'entre eux qui ne se sentent pas la force de prendre part à cette mission, ils en seront dispensés. »

Christopher Browning/Ordinary Men. (1992)

Les membres de ce bataillon ne sont pas des spécialistes, membres d'unités mobiles de la SS, les Einsatzgruppen[92], mais des hommes ordinaires, pour beaucoup quadragénaires, pères de famille, réservistes rappelés dans un corps chargé du "maintien de l'ordre", du fait de leur probable incapacité sur un champ de bataille. Ces hommes issus du prolétariat ne sont ni des antisémites, ni des fanatiques endoctrinés. Leur commandant propose aux plus âgés de ne pas participer au massacre, mais seule une dizaine d'entre eux opte pour ce choix.
Pourquoi si peu d'hommes quittèrent les rangs suite à la proposition, à la fois inattendue mais surtout inespérée, compte tenu de l'horreur de la description de la mission, que le Commandant Trapp venait de leur faire ?
- Sortir du rang revenait à abandonner ses camarades et à se montrer faible voire lâche. Ainsi que l'explique un des réfractaires : *« Pour ce type d'action, les officiers prenaient des "hommes" avec eux, et à leurs yeux, je n'étais pas un "homme" »*.
- Un certain nombre a essayé de se justifier en prétextant, que ne pas participer au massacre n'aurait rien changé au sort des Juifs.
- Mais le motif le plus incroyable et immonde, évoqué par un membre du bataillon (serrurier dans le civil et qui avait alors trente-cinq ans) et recueilli lors des interrogatoires est :
« Je me suis efforcé, et j'ai pu le faire, de tirer seulement sur les enfants. Il se trouve que les mères tenaient leurs enfants par la main. Alors, mon voisin abattait la mère et moi l'enfant qui lui appartenait, car je me disais qu'après tout l'enfant ne pouvait pas survivre sans sa mère. C'était, pour ainsi dire, une manière d'apaiser ma conscience que de délivrer ces enfants incapables de vivre sans leur mère. »

Ibidem.

Rares sont les policiers, qui ont refusé de tuer de manière consciente et motivée par des principes moraux et politiques, notamment le rejet de l'antisémitisme professé par le régime.

Voici donc le récapitulatif des principaux massacres et actions criminelles perpétrés par le 101e bataillon :
« Massacres de Józefów, Lomazy, Serokomla, Konskowola, et ailleurs, liquidation des ghettos de Miedzyrzec, Lukow, Parczew, Radzyn et Kock : à la mi-novembre 1942, les hommes du 101e bataillon de réserve de la police ont déjà pris part à l'assassinat de 6 500 Juifs polonais et à la déportation d'au moins 42 000 autres vers les chambres à gaz de Treblinka. Mais leur contribution à la campagne d'extermination n'était pas encore terminée. Les villes et les ghettos du nord du district de Lublin nettoyés de Juifs, le bataillon fut affecté à la traque et à l'élimination systématique de tous ceux qui avaient échappé aux rafles précédentes. Bref, il lui appartenait de rendre sa région complètement « jundenfrei ». »

Ibidem.

Depuis le premier massacre de Józefów, la plupart des membres du 101e bataillon étaient devenus des tueurs froids, indifférents et même pour certains parfois, exaltés

92 Unités mobiles d'extermination.

dans leurs horribles missions exterminatrices. Seule, une minorité essaya toujours de trouver des faux-fuyants pour éviter d'y participer. Il nous semble incroyable de commettre de telles horreurs. Cela dépasse notre entendement. Pourtant, les cas ici présentés ne relèvent ni de la maladie, ni de la perversion, ni de la psychopathie. Autrement dit, ils nous ressemblent !
A la suite de cette étude, Browning conclut que tout individu soumis à des circonstances particulières, peut se transformer en bourreau. La soumission à la loi, l'obéissance à l'autorité, l'endoctrinement, la cohésion au groupe, la déshumanisation des victimes constituent des facteurs, qui peuvent entraîner un homme "ordinaire" à devenir un assassin.

Tortures, exécutions, existent depuis la nuit des temps et malheureusement, continuent à exister. Sur tous les continents, dans toutes les civilisations et à toutes les époques de l'histoire on les a utilisées. La cruauté (au sens *pathologique* du terme), pourrait se définir ainsi : *« Acharnement jubilatoire, d'un individu sur sa victime malgré les suppliques de celle-ci ».* Ainsi nommée, *c*ette *perversion* semble alors appartenir exclusivement au genre humain. *Chez les animaux, le combat, l'épreuve de force, sont souvent la règle entre individus d'une même espèce, pour le territoire, la nourriture, la reproduction, le rang. Toutefois, il est très rare qu'il y ait pour cela, une mort provoquée à l'intérieur d'une même espèce. C'est un peu comme dans certains duels de jadis, qui s'arrêtaient "au premier sang". Quand l'épreuve de force animale a désigné son vainqueur, tout se calme. Chez les chiens, par exemple, c'est ritualisé : le vaincu exhibe un comportement de soumission, sur le dos, pattes en l'air. Souvent après un combat, la hiérarchie est fixée entre dominant et dominé, et il n'y a plus de conflit. De plus, l'exhibition du comportement de soumission a pour effet d'inhiber l'agressivité du vainqueur.* L'homme semble avoir perdu cette bienveillance instinctive.

Pourquoi les actes les plus barbares sont-ils si souvent commis par les hommes les plus ordinaires ? Un mari assassine brutalement la femme qu'il disait aimer ; une mère tue son enfant à la naissance ; un homme respectable participe à un génocide ; un petit délinquant prépare une tuerie. Cela suscite à chaque fois l'incrédulité et la stupéfaction de l'entourage et des médias. C'était "un homme sans histoire", "une jeune femme discrète", "un marginal sans grande envergure"… Les pires atrocités peuvent être commises par des êtres normaux. Cela nous arrangerait tellement, que seuls les pervers soient concernés. Ne sommes-nous pas, après tout, tous des monstres potentiels ?
Relayés quotidiennement par les médias, les faits divers attisent notre curiosité. Comme les combats de gladiateurs il y a 2.000 ans, les supplices en places publiques au Moyen Age, les faits divers sordides attirent. Ils se multiplient dans l'actualité récente, un filon juteux exploité par les médias, "le sang dope l'audimat". Un filon qui repose sur des motivations puissantes du public. Les films, les jeux vidéo débordent de violence. On trouve sur Internet des scènes virtuelles ou réelles de torture, d'arrachage de membres, de mutilation et de meurtre. Le fait que l'on s'intéresse à tout cela, révèle la part de sadisme qui nous habite. Ça titille cette part d'ombre que l'on a en nous. Il y a une part de voyeurisme sanglant en chacun de nous, c'est pulsionnel, ça nous fait jouir. C'est cette curiosité malsaine qui fait accourir les passants pour "voir" un accident. Ce n'est pas facile de l'accepter, mais oui parfois nous sommes attirés, nous avons plaisir à voir le sang et la souffrance d'autrui. Plaisir énigmatique, car il intervient en lieu et place du dégoût. La fascination que l'homme éprouve au spectacle de la violence, a jadis été décrite par Platon :
« Léontios, fils d'Aglaïon, revenant un jour du Pirée, longeait la partie extérieure du mur septentrional lorsqu'il aperçut des cadavres étendus près du bourreau ; en même temps qu'un vif désir de les voir, il éprouva de la répugnance et se détourna ; pendant quelques instants il lutta contre lui-même et se couvrit le visage ; mais, à la fin, maîtrisé par le désir, il ouvrit de grands yeux, et courant vers les cadavres : « Voilà pour vous, mauvais génies, dit-il, emplissez-vous de ce beau spectacle ! »

Platon /La République. (années 370 av. J.-C.)

Il doit y avoir quelque chose de profondément inscrit dans la nature humaine, pour que les hommes répètent depuis toujours les mêmes scénarios de violence.
« Il y a chez les hommes un besoin de ravager, de frapper à mort, d'assassiner et de s'enivrer de violence, et tant que l'humanité entière, sans exception, n'aura pas subi une grande métamorphose, la guerre fera rage, tout ce qui a été construit, cultivé, tout ce qui s'est développé sera tranché et anéanti pour recommencer ensuite. »

Anne Frank[93]/Journal. (1947)

[93] Anne Frank née le 12 juin 1929 à Francfort-sur-le-Main en Allemagne sous la République de Weimar, et morte en février ou mars 1945 à Bergen-Belsen en Allemagne nazie, est une jeune adolescente allemande connue pour avoir écrit un journal intime.

9. Homo sapiens, un va-t-en-guerre !

« La guerre n'est pas une maladie... C'est un mal insupportable parce qu'il vient aux hommes par les hommes. »

Jean-Paul Sartre[94]/ Le diable et le bon dieu. (1951)

N'en déplaise à Jean-Jacques Rousseau, rien dans l'histoire de l'humanité ne permet d'en déduire que l'homme naît naturellement bon et heureux et que c'est la société qui le corrompt. On pourrait même, avec Thomas Hobbes (1588-1679) affirmer le contraire : *« L'homme est un loup pour l'homme. »* (Léviathan-1651). Cette locution défend une vision particulièrement pessimiste de l'homme, apparaissant comme un être sans scrupules, agissant au détriment de ses semblables.

En 1932, en pleine crise économique et politique, Albert Einstein pacifiste convaincu et militant des droits de l'homme, sollicite Sigmund Freud (1856-1939) afin d'analyser, ensemble et publiquement, l'appétit des hommes pour la guerre. Freud pose en axiome, dans sa réponse à Einstein sur l'explication de la guerre, que : *« Les conflits d'intérêts surgissant entre les hommes sont […], en principe, résolus par la violence. Ainsi en est-il dans tout le règne animal, dont l'homme ne saurait s'exclure*. […] *A l'origine, dans une horde restreinte, c'est la supériorité de la force musculaire qui décidait ce qui devait appartenir à l'un, ou quel était celui dont la volonté devait être appliquée. »* La violence n'est pas seconde, elle n'est pas une solution parmi d'autres, c'est la réponse princeps, celle qui est inéliminable. Les instruments, les armes, les savoirs guerriers, ne seront historiquement que des moyens seconds, pour amplifier cette violence.

L'agressivité est une tendance comportementale commune au sein du règne animal, observée plus fréquemment chez les mâles que les femelles. Dirigée contre des représentants d'autres espèces ou contre ses propres congénères, elle permet de s'imposer dans un rôle dominant et facilite l'accès à la reproduction.
La reproduction du cerf est indissociable du brame, cri rauque et puissant qu'émet le mâle vers septembre-octobre, marquant ainsi le début du rut. Le rut peut connaître des combats entre mâles enchevêtrant leurs bois, jusqu'à gagner la place de chef de la harde de femelles. Durant cette période exceptionnelle, les mâles plein de testostérone (hormone sexuelle mâle) peuvent être violents. Une théorie commune proposée chez l'animal, est que la testostérone est associée à l'agression et au comportement antisocial.
L'homme ne semble pas échapper à cette influence. Les Homo sapiens sont des primates de la famille des hominidés. Ce sont des mammifères sexués et sociaux, qui vivent en groupes structurés. De forts taux de testostérone ne jouent pas en faveur des rapprochements sociaux et de l'harmonie des groupes humains. A la puberté, la femme double ou triple sa ration de testostérone ; l'homme la multiplie par dix ou vingt. Si l'on ajoute les différences de taille, de poids et de force musculaire, on voit que l'agressivité masculine, par rapport à l'agressivité féminine, est facilitée au plan physiologique, même si les femmes n'ont aucune inhibition biologique face au combat ou au meurtre.

L'immense majorité des sociétés humaines à travers l'histoire ont connu la guerre, au point que l'idée d'un phénomène ancré dans la "nature humaine" est devenue courante. Il serait plus raisonnable de l'attribuer aux sociétés de primates. Les chimpanzés mènent naturellement des guerres. Des bandes tuent sans pitié, les membres de groupes voisins lors de raids, pour étendre leur territoire. L'appropriation d'un nouveau territoire garantirait au clan agresseur, l'accès à plus de nourriture et le partage des ressources.

---

[94] Jean-Paul Sartre (1905-1980) est un philosophe et écrivain français.

La publication de "Agression, une histoire naturelle du mal" (1963) par Konrad Lorenz (1903-1989), a connu un succès mondial. Dans ce livre qui défendait une sociologie fondée sur la biologie, on peut lire : *« Le facteur sélectif était dorénavant la guerre entre hordes voisines d'hommes ennemis. Cette guerre a dû provoquer une sélection extrême de [...] vertus guerrières ». L'éthologiste autrichien défendait l'idée, selon laquelle une pulsion belliqueuse innée présente un avantage évolutif.* Ce qui constituait une sorte d'écho à Darwin, théoricien par excellence de la "guerre de la nature" qui, dans "La descendance de l'homme" (1871), écrivait : *« Lorsque, de deux tribus voisines, l'une devient moins nombreuse et moins puissante que l'autre, le conflit est promptement réglé par la guerre, les massacres, le cannibalisme, l'esclavage... »*

La guerre est un phénomène qui semble universel dans l'espace et dans le temps. Elle s'enracine dans l'homme en tant qu'il est homme. Il y a donc bien quelque chose en l'homme qui l'anime à la guerre. En 1651, Hobbes dans le "Léviathan", a développé trois passions de l'âme, qui pourraient expliquer les guerres : "la cupidité, la peur et la quête de gloire". Ces trois passions représentent un état de trouble du désir selon trois dimensions : désir d'acquérir ce que l'autre a (cupidité) ; désir de conserver ce que j'ai (peur) ; désir de reconnaissance par tous (vanité). Et ce désir, Hobbes lui-même l'a défini dans le chapitre XI à la fois comme fondamental (*« inclination générale de toute l'humanité »*) et insatiable (*« désir perpétuel et sans trêve [...], désir qui ne cesse qu'à la mort. »*) Le psychisme de l'Homo sapiens présente une dimension d'illimitation. Dans "La Politique" (IV^e^ siècle av. J.-C), Aristote rappelle à plusieurs reprises que « *le désir est apeiros* (sans limite, infini) ».

- Pour ce qui est de la cupidité, on n'aurait pas de peine à montrer qu'une grande partie des guerres ont été motivées, par une volonté de conquête ou de prédation, visant à s'emparer de territoires, de richesses naturelles, de matières premières.
Héraclite d'Éphèse (550-480 av. J-C.), philosophe de la Grèce antique, déclarait que : *« la guerre est mère de toute chose »*. Elle était un évènement commun, banal pour conquérir des cités, des terres et les ressources naturelles qu'elles contenaient - énergies et minéraux - ou la nourriture qu'elles engendraient. Le pillage est présent en tout temps et en tout lieu à l'issue d'une guerre ; les conquérants s'emparent de tous les objets de valeur qu'ils trouvent. Le désir de posséder des biens précieux, fait partie des causes les plus habituelles des guerres et des conquêtes. La raison véritable et avouée de déclencher une guerre, est aussi peu noble que le pillage de son voisin.
Dans "L'art de la guerre", l'ouvrage de stratégie militaire le plus ancien connu, Sun Tzu général chinois du VI^e^ siècle av. J.-C., ne disait-il pas : « *La guerre a le mensonge pour fondement et le profit pour ressort.* »
Pour Montesquieu[95] (1689-1755), l'état de nature n'est pas celui de guerre, comme chez Hobbes, la guerre apparaît dès qu'il y a société :
« Sitôt que les hommes sont en société, ils perdent le sentiment de leur faiblesse ; l'égalité qui était entre eux cesse, et l'état de guerre commence. (...) Les particuliers dans chaque société commencent à sentir leur force ; ils cherchent à tourner en leur faveur les avantages de cette société, ce qui fait entre eux un état de guerre. »

Montesquieu/L'esprit des lois. (1748)

Selon Rousseau, l'homme aurait été bon aux premiers temps de son existence. Tout se serait gâché avec l'invention de la propriété privée. La théorie sera reprise et développée au XIX^e^ siècle par l'anarchiste français Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865).

[95] Charles Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, est un penseur politique, philosophe et écrivain français des Lumières.

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. Mais il y a grande apparence, qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient ; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain. Il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements et de connaissances, dans leur ordre le plus naturel. »

Jean-Jacques Rousseau/Discours sur l'origine de l'inégalité. (1754)

Rousseau n'avait pas accès à des comptes rendus ethnologiques ou archéologiques, il fondait sa théorie par soustraction : puisque la société contemporaine est mauvaise et qu'elle justifie l'accaparement des richesses aux mains de quelques-uns, par la sacro-sainte propriété privée, celle-ci est bien à l'origine des inégalités.

Pour des chercheurs actuels, comme l'historien israélien Yuval Noah Harari (1976-....) ou l'archéologue et préhistorien français Jean-Paul Demoule (1947-....), le néolithique est la source de tous nos maux. C'est le passage à l'agriculture, qui marquerait le début du type de société inégalitaire que nous connaissons.

« En Europe, c'est au Vème millénaire que certaines tombes deviennent plus riches que d'autres, avec des objets de prestige et des parures de pierre et de métal. C'est aussi le moment où certains villages se fortifient, où les traces de violence (blessures, massacres, incendies) se généralisent. De fait, tout l'espace européen est désormais colonisé et il n'existe plus de terres libres alors que, à ressources naturelles égales, la démographie ne cesse de croître. L'accumulation dans les tombes de cette nouvelle richesse suppose une capacité technique mais aussi économique pour la produire et pour la soustraire au plus grand nombre. Elle suppose également une capacité de manipulation idéologique de la part de ces nouvelles élites afin de persuader le reste de la société, numériquement majoritaire, d'accepter cette "servitude volontaire". »

Jean-Paul Demoule/L'archéologie. (2005)

Qui dit agriculture dit sédentarisation, qui engendre division de la société en classes sociales, inégalités, abus de pouvoir et brutalités de toutes sortes. Qui dit agriculture dit stockage de biens, qui génère accaparement, vols, violences, conquêtes, etc.

Jusqu'au néolithique, les humains vivaient ou plutôt survivaient d'une façon proche de celle des animaux, les ressources disponibles conditionnaient leur survie. A partir du néolithique ils produisent leurs ressources. Avec l'agriculture et l'élevage et donc l'assurance de ressources plus pérennes, et mieux réparties tout au long de l'année, ils ont pu développer de meilleures capacités physiques et une plus grande fertilité. Le néolithique marque une importante croissance démographique. C'est un "baby-boom" que l'on retrouve dans les cimetières. En étudiant les nécropoles et les ossements du néolithique récent, les archéologues se sont rendu compte qu'il y avait bien plus d'enfants décédés à cette période qu'auparavant. Non pas qu'une mystérieuse maladie réduisît l'espoir d'atteindre l'âge adulte. Il y avait simplement plus d'enfants globalement. Les spécialistes parlent de "transition démographique agricole". *« Quand les populations sont nomades, les femmes allaitent beaucoup plus longtemps et gardent l'enfant avec elles. A l'inverse, chez les populations sédentaires, les enfants sont sevrés beaucoup plus vite et deviennent plus rapidement autonomes. »* écrit Jean-Denis Vigne (1954-....), archéologue et biologiste au Muséum national d'histoire naturelle. *« Là où les chasseuses-cueilleuses avaient un enfant tous les trois ou quatre ans, les populations agropastorales du néolithique pouvaient en avoir un tous les ans. »*, chiffre Jean-Paul Demoule, archéologue et professeur émérite de protohistoire européenne à l'université Paris I (Panthéon-

Sorbonne). L'émergence des premières sociétés de production, il y a 10.000 ans, a entraîné une explosion démographique sans précédent, la population mondiale passant de 7 millions à 200 millions d'individus. Ces masses humaines de plus en plus importantes rentrent en concurrence. Poussées par le besoin de protéger leurs biens, des communautés établissent leurs villages sur des hauteurs escarpées, ou à l'abri derrière des murailles, des fossés, des palissades, etc.
La violence armée (qui n'est pas la guerre) est aussi ancienne que l'Homme. Mais la violence appliquée en nombre et les conflits institutionnalisés entre groupes humains (c'est-à-dire la guerre), apparaissent avec le style de vie villageois : le Néolithique a inventé le champ de bataille.

- Deuxième passion : la peur. Le renforcement par un voisin de ses moyens militaires peut être vécu comme une menace, et expliquer qu'on anticipe une attaque ressentie comme "hautement prévisible" (c'est le concept de guerre préventive, ou même préemptive quand l'agression est imminente).
Le "piège de Thucydide" est un terme popularisé par Graham Tillett Allison[96], dans "Vers la guerre" un livre paru en 2017. Le piège de Thucydide, c'est *« l'inévitable bouleversement qui se produit quand une puissance ascendante menace de supplanter une puissance établie. »* La référence théorique choisie par le politologue américain est "Histoire de la guerre du Péloponnèse", ouvrage dans lequel Thucydide exposait, il y a deux mille cinq cents ans, la manière dont prit forme le conflit : *« Ce fut l'ascension d'Athènes et la peur que celle-ci instilla à Sparte qui rendirent la guerre inévitable. »* L'émergence de la nation athénienne et son développement économique, technologique et culturel, ont bouleversé les dirigeants de Sparte, qui était alors la nation dominante sur la péninsule du Péloponnèse. Selon Allison, ce mécanisme *« a jeté les deux plus grandes puissances du moment sur la voie d'un cataclysme dont personne ne veut, mais qu'elles seront incapables d'éviter. »*
En parcourant certaines lignes de l'œuvre de Graham Allison, on a le sentiment que le Piège de Thucydide est naturel voire inévitable, dans plusieurs domaines de la vie, pour ne pas dire tous :
« (…) On trouve la même dynamique dans bien d'autres situations, y compris dans le cadre familial. Quand un adolescent grandit et menace de devenir plus fort que ses aînés, ou son père lui-même. À quoi faut-il s'attendre ? Faut-il réviser la répartition des chambres, des placards ou des places à la table familiale en fonction de la taille aussi bien que l'âge ? Chez les espèces dirigées par un mâle dominant, comme les gorilles, quand un successeur potentiel gagne en force et en poids, le mâle à la tête du groupe et son nouveau rival savent que l'affrontement est inévitable. Dans le monde des affaires, quand une technologie révolutionnaire permet à des groupes comme Apple, Google ou Uber de s'imposer rapidement dans un nouveau secteur, il en résulte souvent une concurrence féroce qui oblige des entreprises comme Hewlett-Packard, Microsoft et les compagnies de taxi, à adapter leur modèle économique si elles ne veulent pas disparaître. »

Graham Tillett Allison/ Vers la guerre. (2017)

Le seul problème est qu'il est beaucoup plus dangereux, quand il est question de relations internationales. Pour ne pas se limiter juste à une définition abstraite du concept, Graham Allison a analysé l'histoire des 500 dernières années et a identifié seize situations, où une puissance hégémonique est concurrencée par une puissance émergente. Dans douze cas, cet état de fait a entraîné la guerre. Il remarque également, que généralement les deux États ne souhaitaient pas la guerre ; c'est toujours un élément tiers qui a joué le rôle de détonateur, conduisant mécaniquement les puissances à l'affrontement. Le piège de Thucydide implique que des incidents relativement mineurs, qui seraient normalement réglés à l'amiable, puissent déclencher une cascade de réactions aboutissant à un conflit majeur, qu'aucune des parties ne souhaitaient initialement. Bien des similitudes avec l'actualité en ce début d'année 2023 sont à retenir. C'est glaçant !

[96] Graham Tillett Allison (1940,….) est un chercheur américain en science politique, professeur à la John F. Kennedy School of Government de Harvard.

- Troisième passion : la gloire. Quel monarque européen ne s'est pas rêvé, pendant l'âge classique, comme "Roi de guerre" pour reprendre l'expression de l'historien français Joël Cornette (1949-....) ? Quel empereur, d'Alexandre le Grand (356-323 avant J.-C.), à Napoléon I^{er} (1769-1821), n'a pas construit sa légende par les conquêtes militaires ? Le prestige apporté par la victoire, l'affirmation pure de sa supériorité sur ses voisins ont été, pendant la longue histoire des États, une motivation essentielle des dirigeants quand ils déclaraient la guerre.

L'espèce Homo sapiens est querelleuse comme tous les anthropoïdes, mais les querelles humaines gagnent en fréquence et en intensité, du fait que l'espèce attache une importance particulière au pouvoir, au prestige, et en fait les enjeux de passions intenses et insatiables. Il est indéniable qu'il existe un bénéfice purement symbolique des guerres : la gloire. La guerre n'a rien de biologique, elle ne dérive pas d'un besoin, mais d'une cause profondément spirituelle : le désir de jouir de l'admiration des autres. Son moteur, même lorsqu'il y a appropriation, volonté d'accaparation des biens, c'est l'envie de gloire, de reconnaissance, ce que Rousseau appellera *« la fureur de se distinguer »*. La méchanceté humaine doit être comprise à l'aune d'une passion plus spirituelle : le désir de supériorité. Chacun se fait une très haute estime de ses propres mérites, et s'accorde une valeur plus élevée qu'à ses semblables. La guerre se trouve donc bien dans l'homme en tant qu'homme (dans sa conscience et sa raison), et non pas dans l'homme en tant que simple animal.

L'oubli nous menace, il défait tout ce que nous faisons, il s'en prend à ce que nous sommes. Le désir de prolonger la vie et devenir immortel est présent dans le cœur des hommes, depuis qu'ils ont pris conscience de leur propre fin. On note des traces de cette quête, dès la première épopée qui nous soit parvenue, celle de Gilgamesh[97] roi d'Uruk, antique cité mésopotamienne, qui observant la mort de son ami Enkidou, prend conscience que tout roi puissant qu'il est, la mort sera pour lui aussi une fin inéluctable.

« - Est-ce là le domaine d'un roi ? lui demande Outa-napishti. Les dieux ne t'ont pas offert la royauté pour que tu négliges ton jardin, pour que tu batailles au loin, que tu les jalouses au point de vouloir devenir l'un des leurs. Tu as mieux à faire. Tu es un homme, alors fais régner l'homme. En toi, en chacun.

- Est-ce que je serai immortel, ainsi ?

- Oui, tu seras immortel ! Comme tous ceux qui ont fait briller l'esprit, qui ont accompli une œuvre juste. Non seulement personne ne t'oubliera, mais chacun portera en lui une part d'humanité que tu auras donnée. Voilà comment tu deviendras immortel !

- Mais cette immortalité n'est pas la même que la tienne !

- Non ! Mais c'est celle qui te convient. Chacun raconte sa propre histoire et les histoires de chacun s'additionnent pour composer la grande histoire du monde. Ta part est immense dans ce récit. Ne la néglige pas. Accepte-la ! »

Épopée de Gilgamesh
(rédigée dans la Babylonie du XVIII^{e} au XVII^{e} siècle av. J.-C.)

Une conclusion sensiblement similaire à celle qu'on trouvera dans l'Iliade[98].

Homère fait dire à Achille :

« Si je reste à me battre ici autour de la ville de Troie, c'en est fait pour moi du retour ; en revanche une gloire impérissable m'attend. Si je m'en reviens au contraire dans la terre de ma patrie, c'en est fait pour moi de la noble gloire ; une longue vie, en revanche, m'est réservée et la mort qui tout achève, de longtemps ne saurait m'atteindre. »

Homère/Iliade. (VIII^{e} siècle av. J.-C)

et met dans la bouche d'Hector les mots suivants :

« Tout cela, autant que toi, j'y songe. Mais j'ai aussi terriblement honte, en face des Troyens comme des Troyennes aux robes traînantes, à l'idée de demeurer, comme un lâche, loin de la bataille. Et mon cœur non plus ne m'y pousse pas : j'ai appris à être

[97] Gilgamesh aurait régné aux alentours de 2500 avant notre ère. II n'existe toutefois aucun vestige, ni aucune trace historique attestant son existence.

[98] L'Iliade est une épopée de la Grèce antique attribuée à l'aède légendaire Homère.

brave en tout temps et à combattre au premier rang des Troyens, pour gagner une immense gloire à mon père et à moi même. Sans doute je le sais en mon âme et en mon cœur qu'un jour viendra où Ilion périra. »

Ibidem.

Les bouillants héros d'Homère, préfèrent une vie courte et brutale avec une mort au combat, plutôt qu'une vie paisible ou personne n'aurait chanté leur nom. Le désir de la gloire éternelle est leur raison d'être. Ils resteront effectivement dans les mémoires, on les connaît encore aujourd'hui. Pourtant, Achille et Hector n'ont jamais existé. Ce sont des personnages de pure fiction !

Les "Pensées pour moi-même" ont été rédigées en grec par l'empereur romain Marc Aurèle, entre 170 et 180 ap. J.C., souvent pendant ses campagnes militaires. Elles étaient à l'origine destinées à être détruites à la mort de son auteur. Il y fustige la vanité du désir de gloire. Il faut selon lui, rire de ceux qui essaient d'échapper à la mort en cherchant la gloire et la part d'immortalité que celle-ci nous procure : *« Bientôt tu auras tout oublié ; bientôt tous t'auront oublié. »* Dès notre mort, nous ne laissons aucun souvenir dans le cœur des hommes. Ainsi *« les mots, usuels autrefois, ne sont plus aujourd'hui que termes de lexique. De même, les noms des hommes, très célèbres autrefois, ne sont plus guère aujourd'hui que termes de lexique : Camille, Céson, Volésus […] Tout cela s'efface sans tarder dans la légende, et bientôt aussi un oubli total l'a enseveli. Et je dis cela au sujet d'hommes qui ont, en quelque sorte, brillé d'un éclat merveilleux, car les autres, dès qu'ils ont expiré, sont inconnus, ignorés. »* Le désir de gloire est une fuite devant l'idée de la mort. Il faut au contraire affronter cette idée et admettre que rien, pas même la célébrité, ne peut nous en protéger. Vouloir échapper à la mort, c'est pour Marc Aurèle lutter contre la nature.

« Au cimetière de la gloire, il n'y a pas de concession à perpétuité. »

Eugène Labiche, dramaturge français. (1815-1888)

La question de la maîtrise de la jeunesse est au centre des préoccupations de tous les régimes. L'homme qui a atteint l'âge mûr est aussi peu sensible aux nouvelles idées que la pierre. Mais les jeunes sont facilement impressionnables. C'est au cours de sa jeunesse, que se décide pour l'homme la ligne de conduite qu'il suivra durant toute sa vie.
Au XIX^{e} siècle, les cadres politiques prussiens faisaient déjà des jeunes une priorité, comme le rappelle l'historien Gilbert Krebs[99] (1932-2021) dans son ouvrage "État et société sous le III^{e} Reich" (1997). Ministres et responsables politiques de l'époque, répétaient en substance ce slogan : *« Qui tient la jeunesse maîtrise l'avenir. »* Il n'est pas difficile d'embrigader, de fanatiser une jeunesse malléable par essence, toujours prompte à s'enflammer pour n'importe quelle cause. La discipline, l'obéissance aux ordres, sans oublier le "patriotisme" que l'on propose à la jeunesse, cachent derrière le drapeau national l'exploitation, l'oppression et les guerres.

Le "must du must" est d'obtenir le consentement du peuple à sa propre soumission. Il est bien connu, depuis l'Antiquité, que plus on laisse le peuple dans la non-connaissance et la non-conscience, plus il est facile d'en faire ce que l'on veut : c'est ce que l'on appelle manipulation. Celle-ci est née sur le terreau de la démocratie naissante à Athènes, puis à Rome et n'est donc pas qu'une arme au service de la dictature ou des totalitarismes.
« L'endoctrinement n'est nullement incompatible avec la démocratie. Il est plutôt, comme certains l'ont remarqué, son essence même. C'est que, dans un État militaire, ce que les gens pensent importe peu. Une matraque est là pour les contrôler. Si l'État perd son bâton et si la force n'opère plus et si le peuple lève la voix, alors apparaît ce problème. Les gens deviennent si arrogants qu'ils refusent l'autorité civile. Il faut alors contrôler leurs pensées. Pour se faire, on a recours à la propagande, à la fabrication du consensus d'illusions nécessaires. »

Avram Noam Chomsky/Interview à la radio étudiante American Focus. (1928)

L'expression *« Panem et circenses »* (Du pain et des jeux) est utilisée par le poète et écrivain Juvénal (v. 65 - v. 128), dans un ouvrage nommé "Satires", probablement écrit peu après le début du II^{e} siècle, pour fustiger l'immobilisme des citoyens de Rome face aux intrigues des dirigeants, et aux manœuvres qu'ils emploient pour parvenir à contenir la population. L'idée est que du moment que le peuple a de quoi manger et se divertir, les puissants peuvent faire ce qu'ils veulent, ils ne seront pas inquiétés.
Edward Louis Bernays était le neveu de Sigmund Freud. Né à Vienne en 1891, il est mort aux États-Unis 103 ans plus tard, presque oublié du grand public alors qu'il a inventé l'un des grands maux du XX^{e} siècle : la manipulation de masse. Voici les premières lignes de son livre "Propaganda" :
~~« La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses, joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays, nous sommes, pour une large part, gouverné par des hommes dont nous ignorons tous, qui modèle notre esprit, forge nos goûts, nous souffle nos idées. »~~

Edward Bernays/Propaganda. (1928)

La manipulation de masse est une véritable arme psychologique, employée pour contrôler la pensée, les actions ou les choix de l'opinion publique. De façon concrète, il s'agit d'agir sur un groupe de façon sournoise, afin de l'amener à penser ou à faire ce que l'on souhaite.
L'endoctrinement est un outil utilisé depuis l'Antiquité par les groupes de pouvoir, en particulier dans les domaines de la politique et de la religion. Il consiste à user avec régularité de divers moyens de pression psychologique tels que, la peur, l'espoir, la culpabilité ou encore le martèlement indéfini des mêmes affirmations…, en s'employant à court-circuiter les capacités de réflexion critique, de celui dont on se

[99] Germaniste, Gilbert Krebs a été professeur à l'Institut d'Allemand d'Asnières.

propose de modifier les pensées. L'endoctrinement est donc une forme de manipulation mentale, de "lavage de cerveaux".
« *La propagande vise à imposer une doctrine à tout un peuple... La propagande agit sur l'opinion publique à partir d'une idée et la rend mûre pour la victoire de cette idée.* »

Adolf Hitler[100]/Mein Kampf. (1924)

L'endoctrinement est une pratique, qui cherche à instiller certaines pensées chez les gens. Son but est d'influencer l'opinion publique, de modifier sa perception des évènements, de personnes, de convertir, de mobiliser ou de rallier des partisans. Une fois les gens endoctrinés, ils soutiendront les propositions inculquées par d'autres.
L'endoctrinement est une fermeture d'esprit assurée, complète, butée sur, comme le nom le laisse entendre, des doctrines, des idées et des thèses sujettes à discussion, mais dont il devient impossible de discuter. Il enferme et force à penser selon des lignes de pensée, dont on ne sort pas.
Je vous soumets la définition que propose le philosophe britannique Robin Barrow (1944-....), dans son livre "A Critical Dictionary of Educational Concepts" (1986) : « *Endoctriner, c'est utiliser des moyens non rationnels dans le but d'établir une adhésion inconditionnelle quant à la vérité de certaines assertions indémontrables, et cela, avec l'intention que les personnes à qui l'on s'adresse s'y tiennent fermement.* »
Au XXe siècle, on a pu voir naître dans notre histoire deux guerres mondiales, qui ont considérablement contribué à développer les mécanismes de la propagande pour convaincre, rallier les peuples ou encore même pour dénoncer, opprimer d'autres peuples.
« *Non seulement les idées fausses sont le produit pour ainsi dire « naturel » de la pensée, mais elles sont dotées, en outre, d'un pouvoir de séduction sans pareille : « Une idée fausse, mais claire et précise, aura toujours plus de puissance dans le monde qu'une idée vraie et complexe »,* écrit Alexis de Tocqueville[101] dans le premier volume de son ouvrage De la démocratie en Amérique.
Gustave Le Bon[102] a lui aussi souligné le pouvoir d'attraction des mensonges sur les foules *: « Les foules n'ont jamais eu soif de vérités. Devant les évidences qui leur déplaisent, elles se détournent, préfèrent déifier l'erreur, si l'erreur les séduit. Qui sait les illusionner est aisément leur maître ; qui tente de les désillusionner est toujours leur victime.* »

David Colon[103]/Propagande. (2020)

La guerre de 1870 est la première dans notre histoire à avoir fait appel aux conscrits. Pour être efficace, l'appel sous les drapeaux du "soldat-citoyen" supposait qu'il ait été préparé. Cette préparation relevait du "service militaire", lequel avait vocation à donner, aux futurs combattants, les instructions techniques ou pratiques susceptibles de le rendre vite opérationnel et efficace ; mais le conditionnement de son esprit était tout aussi important.
Qu'ils émanent des correspondances de l'époque ou des souvenirs rédigés plus tard, les témoignages sont formels : dès le début du conflit, les Français ont répondu "présents" à l'appel des autorités. Partout dans le pays, les mêmes scènes de liesse, la même ardeur à marcher, la même volonté d'en découdre et d'obliger les Prussiens à plus d'humilité, se sont exprimées.
Chirurgien d'ambulance pendant la guerre, le docteur Léon Moynac[104] raconte comment : *« la surprise pénible du premier moment se dissipait et, à la vue des drapeaux frénétiquement agités (...) nos idées se modifiaient, la prudence nous semblait être de la défaillance, notre imagination s'exaltait, elle se mettait à l'unisson de l'ivresse générale (...) nous étions jeunes, ardents, patriotes, nous nous laissions gagner par l'enthousiasme général ».*

---

100 Adolf Hitler (1889-1945) est un idéologue et homme d'État allemand.

101 Homme politique et historien français (1805-1859).

102 Sociologue français, célèbre par l'intérêt qu'il porta à la "psychologie des foules" (1841-1931).

103 David Colon (1973-....) est un historien, professeur agrégé et écrivain français.

104 Léon Moynac (1843-1926), s'engagea comme chirurgien des armées lors de la guerre de 1870.

Dans l'Histoire, il est patent que nombre de guerres se déclenchent au prétexte, et dans le but unique (et souvent réussi), de resserrer les rangs derrière le destin supérieur de la patrie. Faire "l'union sacrée" et soutenir celui qui apparaît alors comme son meilleur défenseur : "le chef". Ainsi Otto von Bismarck (1815-1898), homme d'État prussien rêvant de l'unité allemande, a-t-il incité la guerre franco-prussienne de 1870. L'Allemagne n'est à l'époque qu'une confédération d'États indépendants. Mais la guerre contribue fortement à unifier l'Empire allemand sous la couronne prussienne.

Lorsque la Grande Guerre (1914-1918) éclate, le patriotisme français a été forgé par la III^{e} République, à partir de la défaite de 1871. C'est un patriotisme construit à l'école, avec l'idée que la République Française est tout-à-fait spécifique, car elle constitue à la fois une forme de civilisation et un ensemble de valeurs, un modèle destiné à être exportable, datant de la Révolution et à défendre. En amont du conflit, les enseignants préparèrent leurs élèves au sacrifice suprême pour la patrie.
« L'École républicaine, laïque, gratuite et obligatoire depuis 1881, est par ailleurs un pilier de la culture patriotique devenue la religion commune de la France au-delà des divergences sur le régime. Les cours d'histoire axés sur les conquêtes napoléoniennes et de grandes figures militaires républicaines [...], les lectures mettant en scène des héros d'un autre temps (mythe gaulois de Vercingétorix [...]), l'exercice physique et militaire, la création de bataillons scolaires dans les écoles primaires de garçons (1882) ont contribué à fonder l'imaginaire de l'héroïsme martial. »

Michel Biard[105] et Claire Maingon[106]/La souffrance et la gloire. (2018)

Le patriotisme est un sentiment qui dépasse l'individualisme : on accepte de souffrir et de donner sa vie pour la patrie, c'est-à-dire pour une instance collective nommée "France". Il y a de multiples lettres de jeunes soldats, très émouvantes, qui écrivent à leur famille en expliquant que, dans l'assaut du lendemain, ils vont probablement y passer mais qu'ils sont fiers de *« mourir pour la France ».* Ils renoncent à toute une vie, avec une sorte de provocation patriotique, qui méprise la mort et surmonte la peur. *« L'amour de la patrie est un si digne sort qu'on briguerait en foule une si belle mort »* dit l'Horace de Corneille[107]. Celui qui donne sa vie pour sa patrie, le fait sans aucun espoir de récompense, mais simplement pour l'honneur. L'honneur c'est le regard que porteront sur le héros, sa famille et les générations futures. Le guerrier patriotique est régulièrement associé à un homme héroïque, vertueux, courageux et viril.
Si le patriotisme peut se présenter en sentiment noble et naturel, il ne confère pas à l'État le droit d'exploiter des enfants comme des ressources potentielles, à des fins politiques. Cette période dite de la III^{e} République, a permis la plus grande manipulation des consciences (on pourrait même dire "bourrage de crâne") de toute notre Histoire. L'héroïsme des soldats, la célébration du sacrifice "Pro Patria", la glorification des blessures, participent au discours de propagande guerrier depuis l'Antiquité.

---

105 Michel Biard (1957-....) est un historien français, dont les travaux portent principalement sur la Révolution française.

106 Claire Maingon (1980-....) est historienne de l'art, maître de conférences à l'université de Rouen.

107 Pierre *Corneille (1606-1684), auteur* dramatique et poète français.

Le samedi 1er août 1914 à 4 heures de l'après-midi, tous les clochers de France font entendre un sinistre tocsin. C'est la mobilisation générale. D'août 1914 émerge une image. Alors que le conflit se révélera brutalement et puissamment meurtrier, les soldats de la Grande Guerre seraient tous partis "la fleur au fusil", carburant à un enthousiasme patriotique à l'unisson avec tout le pays : c'est l'idée d'une "Union sacrée", quel que soit le prix à payer. Image d'Épinal, surtout mythe historique forgé par la propagande d'après-guerre.
Le 4 août, René Viviani (1863-1925) Président du conseil, était monté au perchoir de l'Assemblée Nationale, pour lire un message du Président de la République Raymond Poincaré (1860-1934). Le discours adressé aux sénateurs et aux députés réunis, dit par exemple : *« Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples non plus que les individus ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera, devant l'ennemi, l'union sacrée, et qui sont, aujourd'hui, fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur, et dans une même foi patriotique. »*
Une fois proclamée, à quoi sert "l'Union sacrée" incarnée par cette classe politique, soudain prête à la trêve ? (Comme si les divisions profondes qui la fracturaient, étaient soudain balayées). A produire du consentement dans la population. Il s'agit, via l'appel à l'Union sacrée, de construire un socle de consensus durable et tenace, qui repose d'abord sur l'idée que l'effort de guerre est non seulement indispensable, impérieux, non-négociable…, mais qu'il est aussi légitime.

Les régimes totalitaires (nazisme en Allemagne, fascisme en Italie, stalinisme en URSS) sont nés à cause de la brutalisation des sociétés, induite par la Première Guerre mondiale.
« Si l'orgueil national de ma génération n'avait pas été exacerbé par l'amertume de la défaite, il n'aurait jamais tourné au fanatisme, comme il le fit sous l'influence de Hitler. Dès le début notre vision des choses manqua de modération. Nous étions donc prêts pour devenir des nazis enthousiastes. Nous rêvions de nous sacrifier à un idéal… ! […] Les adultes nous enseignèrent que les Juifs étaient mauvais, qu'ils faisaient cause commune avec les ennemis de l'Allemagne, etc. Pour nous, le Juif faisait donc figure d'épouvantail. […] L'idée de Hitler d'une « association de toute la nation » me fascinait. J'imaginais que cela ferait de ce monde un paradis où toutes les classes vivraient ensemble comme les membres d'une même famille. Je ne pensais pas alors que quantité de gens seraient exclus de ce paradis. Hitler réussit à nous communiquer son fanatisme. Le fanatique croit que la fin justifie les moyens. Il ne voit que le but à atteindre et reste sourd à tout le reste. En nous, sans que nous nous en rendions compte, peut s'estomper la frontière qui sépare le bien du mal. […] En mars 1933, et contre le vœu de mes parents, j'adhérai secrètement aux Jeunesses hitlériennes… »

Melita Maschmann[108]/Ma jeunesse au service du nazisme. (1964)

Le concept de totalitarisme, tel qu'il a été défini notamment par Hannah Arendt (1906-1975), journaliste allemande naturalisée américaine, fait référence à des régimes fondés sur un parti unique et une idéologie exclusive, véhiculée par une propagande active, marquée par un culte du chef et un embrigadement de la société, notamment de la jeunesse. Le totalitarisme s'appuie sur la création et la manipulation d'une masse privée d'esprit critique, par des meneurs et médias dominants. La méthode principale du régime totalitaire est le harcèlement, visant à détruire progressivement les individus, pour les soumettre ou les conduire à l'autodestruction.
L'Allemagne des années 1920 souffre de sa défaite lors de la Première Guerre mondiale. Plongée dans une importante crise économique et politique, elle se sent oppressée par le traité de Versailles[109], qu'elle considère comme un diktat imposé par

[108] Melita Maschmann *(1918*-2010) est une mémorialiste allemande. *Elle a travaillé au Service de presse nazi, puis a été affectée à l'administration de camps de travail féminins en Pologne et en Allemagne.*
[109] Le *traité de Versailles* est un traité de paix signé à Versailles le 28 juin 1919 entre l'Allemagne et les Alliés à l'issue de la Première Guerre mondiale.

les vainqueurs. Ce traité avait pour ambition de juguler la puissance économique et militaire de l'Allemagne, afin d'assurer la paix. L'inflation, le chômage et la pauvreté, rendent le quotidien des Allemands plus que difficile.

« J'incriminerais surtout l'atmosphère sombre des lendemains de la première guerre mondiale. Nos parents se plaignaient sans cesse de l'appauvrissement croissant de l'Allemagne. A peu près constamment, nous voyions des individus en loques venir implorer à notre porte une assiette de soupe. La vue d'invalides de guerre, amputés ou aveugles, qui mendiaient aux carrefours nous effrayait souvent. Nous entendions toujours les adultes parler de tel ou tel de leurs amis qui avait perdu son emploi et ne savait plus comment faire vivre sa famille. On comptait à la fin six millions de chômeurs.

De plus, mes parents imputaient tout cela aux réparations que l'Allemagne devait payer à ses anciens adversaires, ainsi qu'à la perte des zones industrielles allemandes. On ne parlait pas, en revanche, des conséquences de la grande crise économique qui était durement ressentie partout, et pas seulement en Allemagne, au début des années 1930. Tous nos maux venaient du désastre national de Versailles. Longtemps avant que nous comprenions vraiment ce que signifiait la guerre nous savions qu'il s'agissait de quelque chose d'horrible. Et quand les adultes en parlaient, c'était pour répéter que sa conclusion et ses conséquences constituaient une monstrueuse injustice. Ils disaient : L'Allemagne a perdu la guerre, bien qu'aucun pays n'ait eu de soldats plus courageux que les siens. Elle n'a pas été battue sur le terrain, mais poignardée dans le dos par les crapules qui la gouvernent à présent. »

Ibidem.

Toutes les conditions sont ainsi réunies pour un parfait endoctrinement. Qui tient la jeunesse, tient l'avenir. Hitler l'avait parfaitement compris. Il va porter une grande importance à l'endoctrinement des plus jeunes, qui seront dans le futur de parfaits soldats pour le Reich. Fondée en 1926, la raison d'être de l'organisation des Jeunesses hitlériennes (Hitlerjugend), était de former de futurs surhommes "aryens", fidèles aux idées national-socialistes et prêts à se battre et à mourir pour leur chef. Il s'agissait d'inculquer, de façon ludique, l'esprit de groupe, la discipline, le culte de la force, le sentiment de supériorité, la haine de l'autre, et de former militairement et à leur insu ces gamins, de les endoctriner peu à peu pour en faire les nazis de demain. Cette organisation, seul mouvement de jeunesse autorisé dans le Troisième Reich à partir de décembre 1936, devint obligatoire en 1939 pour tous les jeunes Allemands de 14 à 18 ans, et resta active jusqu'à la capitulation de l'Allemagne nazie en 1945.

« Tout le système d'éducation et de culture doit viser à donner aux enfants de notre peuple la conviction qu'ils sont racialement supérieurs aux autres peuples. Je veux une jeunesse brutale, intrépide, cruelle, devant laquelle le monde entier prendra peur. Elle doit pouvoir supporter la douleur. Elle ne doit rien avoir de faible ou de tendre. Je veux qu'elle ait la force et la beauté des jeunes fauves. Je la ferai dresser à tous les exercices physiques. Avant tout, qu'elle soit athlétique. C'est ainsi que je purgerai la race de ces milliers d'années de domestication et d'obéissance. C'est ainsi que je pourrai construire un monde neuf. Je ne veux pas d'éducation intellectuelle. Le savoir ne fait que corrompre mes jeunes. La seule science que j'exigerai de ces jeunes gens, c'est la maîtrise d'eux-mêmes. Ils apprendront à dompter la peur. »

Hermann Rauschnin[110]/Hitler m'a dit. (1979)

Pour asseoir leur "Reich de mille ans" (Tausendjährige Reich), les nazis ont sélectionné et mis au pas des millions d'enfants.

En 1943, l'Allemagne acculée à un point de non-retour, s'engage dans une guerre totale. Hitler a besoin d'hommes pour se battre. Constituée quelques mois avant le débarquement de Normandie, la 12e division blindée SS Hitlerjugend est encore considérée aujourd'hui comme l'adversaire le plus redoutable, que les Alliés eurent à affronter dans le nord-ouest de l'Europe. La 12e division blindée SS, surnommée ironiquement et tragiquement la "Baby Division", était composée majoritairement de

[110] Hermann Rauschning (1887-1982) est un essayiste et homme politique allemand, m*embre du parti nazi de 1926 à 1934.*

20.000 très jeunes soldats. L'exaltation de l'adolescence conjuguée à l'appel au sacrifice pour la victoire du Reich, en feront de redoutables adversaires. L'obéissance absolue à des chefs que rien n'arrête, les conduira à montrer une pugnacité mais aussi une rare cruauté au combat. Confiés aux meilleurs cadres de la Waffen SS, les soldats de la "Baby Division" opposèrent une résistance farouche, dans les batailles de Caen et de Falaise. Combattants fanatiques, les jeunes SS, dont la moitié périra au combat, ont commis plusieurs crimes de guerre : exécution de prisonniers de guerre canadiens en juin 1944, puis de civils français et belges femmes et enfants compris, en août et septembre. « Je ne les tiens plus ! », écrira un officier.
« Par de tels exemples, on mesure le terrible pouvoir qu'une prétendue idéologie peut exercer sur une jeune âme. Ceux qui sont en son pouvoir entendent sans entendre, et voient sans voir. »

Melita Maschmann[111]/Ma jeunesse au service du nazisme. (1964)

Les religions jouent un rôle essentiel dans le fonctionnement des sociétés. Elles créent du "lien social". Rousseau est pour le moins explicite dans le Livre III de son "Contrat social" :
« Sitôt que les Hommes vivent en société, il leur faut une religion qui les y maintienne. Jamais peuple n'a subsisté ni subsistera sans religion, et, si on ne lui en donnait point, de lui-même il s'en ferait une ou serait bientôt détruit. »

Jean-Jacques Rousseau/Contrat social. (1762)

Elles rapprochent les hommes, comme par exemple dans la chrétienté médiévale. Elles les consolent dans les temps de malheur, comme les juifs dans l'exil ou la diaspora. Mais la foi peut aussi être instrumentalisée comme aujourd'hui au Moyen-Orient.

Les manuels scolaires iraniens préparent les élèves, au nom de l'islam, à une guerre planétaire allant jusqu'au martyre collectif contre l'Occident, et en particulier les États-Unis. Telle est la principale conclusion d'une étude du CMIP[112] (The Center for Monitoring the Impact of Peace), portant sur 115 manuels scolaires et guides de l'enseignant iraniens de toutes les classes. Bien que la plupart de ces ouvrages aient été publiés sous la présidence du prétendu modéré Mohammad Khatami (1943-….), ils sont tous fidèles à l'enseignement du fondateur de la révolution iranienne, l'Ayatollah Khomeini (1902-1989).
Les Musulmans et toutes les nations opprimées devraient mener une guerre globale contre les "oppresseurs infidèles" :
« Afin que se poursuive la révolution islamique, c'est notre devoir de continuer le combat contre les Arrogants [mostakberân, un terme principalement utilisé contre les États-Unis] et les oppresseurs, et de ne pas nous arrêter jusqu'à ce que tous les commandements de l'islam et son message de rédemption « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah » se soit imposé dans le monde entier ».

Culture islamique et instruction religieuse, niveau 7. (2009)

Tous les musulmans du monde ont l'obligation de participer à cette guerre planétaire :
« …Dans son message universel aux pèlerins de la Maison de Dieu [La Mecque], le fondateur de la République islamique d'Iran recommandait : « Les Musulmans du monde entier devraient décider avec le régime de la République Islamique de casser les dents à l'Amérique (cet État oppresseur dont les affaires sont transgression) et de veiller à ce que s'épanouissent les fleurs de la liberté, du monothéisme et de la loi de l'Imam [chiite !] dans le monde de notre noble Prophète. »

Ibidem.

Avec un rôle particulier dans cette guerre pour les jeunes Iraniens :
« À la lumière des instructions et de la guidance de l'Islam, chaque jeune musulman a l'obligation de jeter l'effroi dans le cœur des ennemis de Dieu et de ses créatures avec leur propre combat, l'efficacité et l'adresse de leur tir. Chacun doit être prêt à

[111] Melita Maschmann (1918-2010) était une mémorialiste allemande.

[112] L'Institut pour le suivi de la paix et de la tolérance culturelle dans l'éducation scolaire est une organisation israélienne.

défendre son pays, son honneur et sa foi et à utiliser son habileté et sa puissance en ce sens. Êtes-vous prêts à vous former aux arts du combat dans les [unités] du basiji[113] ? »

Ibidem.

Les idéaux musulmans traditionnels du jihad et du martyre continuent à être propagés :
Le manuel de culture islamique et d'instruction religieuse de niveau 8, présente par exemple le fait de lancer le jihad contre les "Arrogants" comme un devoir religieux.
« Si les Arrogants obstruent la voie de la prédication et de la raison et empêchent la prédication et les conseils, l'ordre de Djihad est donné à la discrétion du Prophète, ou de l'Imam, ou du leader musulman, de sorte que l'armée de l'Islam fera tomber les Arrogants dans un saint Djihad, et pavera la voie à une libre prédication, au réveil du peuple et à sa rédemption. »

Culture islamique et instruction religieuse, niveau 8. (2004)

Le martyre est glorifié et encouragé, comme il ressort du passage qui suit :
« Le martyre veut dire que nous nous battons jusqu'à la mort contre les infidèles et les oppresseurs pour la cause de Dieu et sur ordre d'un chef providentiel. Le martyr fait œuvre de fierté, de gloire et d'honneur, et il atteint les plus hauts rangs dans l'Au-delà, et il siégera à côté des prophètes, des hommes de piété et de bien ; il jouit des faveurs spéciales de Dieu et le Paradis lui envie son rang» ».

Culture islamique et instruction religieuse, niveau 6. (2009)

Les manuels iraniens constituent donc un exemple de programme scolaire incitant à la haine, et révèlent un système éducatif qui prépare les enfants des écoles à la guerre et au sacrifice.
Les 36.000 écoliers sacrifiés pendant l'épisode irakien (1980-1988) de cette guerre globale, sont un exemple des conséquences d'une telle éducation :
« Durant les huit années de la sainte défense la guerre avec l'Irak plus de 500.000 écoliers furent envoyés sur le front. 36.000 martyrs, des milliers de disparus, des invalides et des libérés prisonniers de guerre de cette partie de la société qui s'est sacrifiée et furent offerts à la révolution islamique. »

Préparation à la défense, niveau 10. (2004)

Au total, plus de 500.000 enfants iraniens ont été jetés dans la fournaise de la guerre Iran-Irak. La plupart de ces "petits martyrs" endoctrinés, étaient issus de familles parmi les plus pauvres de la société iranienne et l'on avait promis à leurs parents une substantielle rente, si leur enfant tombait au "champ d'honneur".

En général, ceux qui commettent des atrocités tentent de les dissimuler. Apparu originellement en Irak en 2006, le Groupe État Islamique (Daech), lui, les instrumentalise pour s'en servir comme moyen de propagande. La violence est mise en scène, elle est scénarisée dans des vidéos très élaborées. L'imagination des bourreaux n'a pas de limites, il leur faut systématiquement innover dans l'ignominie, pour rendre leurs actions encore plus insupportables : après les exécutions par fusillades et décapitations à l'arme blanche, les salafistes-djihadistes de Daech sont passés à la mise à mort par noyade, par le feu, à l'aide d'explosifs et, plus dernièrement, en enterrant vivants certains de leurs propres combattants qui refusaient de monter au front. Les mises en scène des assassinats sont particulièrement soignées, afin d'obtenir un impact maximum sur le public qui visionne ces vidéos. Les atrocités mises en scène par Daech rappellent d'autres mises en scène, dans les guerres de religion il y a cinq cents ans, les guerres de Vendée il y a deux cents ans, ou plus près de nous les guerres de Yougoslavie. Les décapitations et la réduction de jeunes filles en esclavage rivalisent dans l'horreur, avec les éviscérations, empalements, bûchers, viols collectifs et scènes de cannibalisme d'autrefois.
« Les guerres d'opinions […], soit qu'elles proviennent de dogmes religieux ou de dogmes politiques, n'en sont pas moins déplorables, car […] elles excitent toujours des passions violentes qui les rendent haineuses, cruelles, terribles. »

[113] Les bassidjis sont des gens chargés de la sécurité intérieure et extérieure de l'Iran. Ils s'entrainent dans le but de défendre l'Iran.

Antoine Henri Jomini[114]/Précis de l'art de la guerre. (1837)

On sait bien que dans le monde animal, existent des prédateurs. Mais en matière de comportements violents, sont-ils capables d'être aussi extrêmes que nous ?

Les guerres de religion dressent les uns contre les autres des gens ordinairement très proches, citoyens du même pays et parfois du même village. L'intégrisme islamiste tue principalement des musulmans par centaines de milliers et n'a encore fait "que" 4.000 morts parmi les Occidentaux. Cette idéologie nauséeuse instrumentalise la religion, mais se nourrit principalement des frustrations du monde arabe, en peine de s'adapter à la modernité.

Les religions n'ont pas de responsabilité directe dans la plupart des grandes tragédies, qui ont ensanglanté la planète jusqu'à l'aube du III^{e} millénaire. De plus en plus souvent instrumentalisées par des groupes violents, les religions peuvent devenir un prétexte à la guerre.

« Les religions fourniront toujours, à ceux qui les cherchent, les meilleurs prétextes à des guerres civiles. »

Sacha Guitry /Le 21 janvier 1793. (1929)

Le pouvoir comme domination est la conception qui, historiquement, gouverne l'histoire humaine. Le prince qui défend son territoire, le roi qui assujettit ses sujets, le père qui exerce son autorité sur sa famille, le tyran qui terrorise son peuple, le haut gradé qui participe au régime de soumission des soldats, le religieux qui s'appuie sur la peur pour mieux asseoir sa supériorité, ou encore, le savant qui garde dans l'ignorance l'illettré, voilà des figures bien connues qui contribuent à consacrer cette première conception du pouvoir.

Le pouvoir est objet de contrainte, il y a ceux qui possèdent, et les autres essentiellement la majorité, qui sont matériellement et moralement sous leur joug. Ceux qui détiennent le pouvoir sont experts en manipulation. Le mensonge infiniment répété, finit par devenir une vérité aux oreilles de ceux qui y sont soumis sans cesse.

« Le mensonge et la crédulité s'accouplent et engendrent l'Opinion. »

Paul Valéry/Mélange. (1941)

Il n'y a pas de bonne manipulation : la manipulation contraint, soumet, domine, de façon occulte. A partir du moment où quelqu'un, n'importe qui, a suffisamment d'influence, il peut entraîner à sa suite toute une partie de la population, du moins pour un temps et dans un but précis.

Autrefois, ceux qui gouvernaient étaient des guides, des meneurs. Ils orientaient le cours de l'histoire en faisant simplement ce qu'ils avaient envie de faire. Les successeurs actuels de ces dirigeants ne peuvent plus faire ce qu'ils veulent sans l'assentiment des masses, et ils ont trouvé dans la propagande, un outil de plus en plus fiable pour obtenir cet accord. La propagande a par conséquent un bel avenir devant elle.

[114] Antoine Henri, baron de Jomini (1779-1869), est un historien et stratège militaire suisse.

Dans "Les Voyages de Gulliver" (1721), récit fantastique à la fois satirique et philosophique, Jonathan Swift (1667-1745) auteur anglo-irlandais, raconte les aventures du capitaine Lemuel Gulliver, alors qu'il découvre le monde au gré de ses navigations.
Le plus célèbre de ses voyages le fait échouer à Lilliput. Dans cette île, Gulliver découvre les lilliputiens, hauts de 6 pouces. Les habitants sont en guerre incessante contre les habitants d'une île voisine. La raison ? Ils sont divisés par une longue et insoluble controverse, sur la manière la plus correcte de casser les œufs.
Les œufs ne sont qu'un prétexte.

S'il est une constante de l'histoire politique, c'est bien celle qui fait de la justification de ses actes une étape indispensable au passage à l'acte, y compris (et surtout) dans le cas des pires recours à la violence physique. Nombreux sont les conflits qui ont été déclarés sur la base de faux prétextes, voire sur des mensonges éhontés. Le Pouvoir a besoin d'occulter la vérité et de mentir, afin de mieux éviter l'émergence de sentiments d'indignation et de révolte, de mouvements de résistance.

« Au centre du jeu politique se trouve le mensonge, c'est-à-dire la tromperie délibérée, organisée, réglée, calculée, nécessaire : raisonner sur la politique en excluant le mensonge conduit à une vision abusive, naïve, à l'erreur d'évaluation. Croire qu'il puisse y avoir une politique sans mensonge paraît illusoire : la vie politique, telle qu'elle est pratiquée, suppose un taux élevé de mensonges, une trame serrée de mensonges de formes, de degrés différents. »

Pierre Lenain[115]/Le Mensonge politique. (1988)

Les mobiles de la guerre (volonté de domination géopolitique accompagnée de motivations économiques) sont inavouables à l'opinion publique. Inventer et créer de toutes pièces une affaire, un évènement pour justifier une décision planifiée à l'avance et envahir un pays, est une chose récurrente dans l'Histoire. Le camp adverse est seul responsable. Il a commencé, nous sommes obligés de réagir en état de légitime défense, ou pour honorer nos engagements internationaux. L'histoire regorge de ce type de détournements depuis la plus haute antiquité.

- L'origine de la guerre de Troie est le rapt d'Hélène, épouse du grec Ménélas, par le Troyen Pâris. Mais finalement, Hélène n'a que peu d'importance, elle n'est qu'un prétexte. La vraie cause de la guerre est l'orgueil des hommes : tu m'as volé quelque chose qui m'appartient et je ne peux pas le supporter. L'honneur doit être vengé. Priam, père d'Hector et de Pâris, refuse lui aussi par orgueil de donner raison aux réclamations des Athéniens, qui demandent que Troie leur rende Hélène. Leur demande lui apparaît comme une atteinte à sa souveraineté. Hélène deviendra le modèle mythique de l'expression latine "Casus belli", un acte qui puisse motiver et justifier une déclaration de guerre.

- L'expression "franchir le Rubicon" renvoie à un épisode historique ancien. Il a eu lieu dans la Rome Antique, à la fin de la République. Et Jules César en personne, d'en être un des plus prestigieux protagonistes.
Nous sommes en -49 avant Jésus-Christ. Le Rubicon, ce petit fleuve aux allures de simple torrent, situé en Émilie-Romagne (à deux pas de l'actuelle ville de Rimini), marquait la frontière entre l'Italie romaine et la province de Gaule cisalpine. En droit, il jouait un rôle crucial. Pour éviter les guerres civiles à Rome, il était interdit à des hommes en armes de le franchir.
« Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre sénatus-consulte, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, par lequel on dévouait aux dieux infernaux, et l'on déclarait sacrilège et parricide quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passerait le Rubicon. »

Montesquieu/Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. (1734)

[115] Pierre Lenain est un auteur français connu pour ses ouvrages sur la politique.

Le franchissement du Rubicon par César marque le début de la guerre civile, qui va l'opposer à Pompée. L'épreuve de force, s'achèvera un an et demi plus tard en Grèce, par la défaite de Pompée, à la bataille de Pharsale (48 av. J.-C.). Pharsale, la plus grande bataille jamais livrée entre Romains, allait finalement décider lequel des deux hommes allait régner sur le monde romain.
« Si le prétexte invoqué par les Pompéiens est la sauvegarde de la légalité, alors que César allègue, pour sa part, la protection de sa dignité et de la liberté du peuple, la cause véritable du conflit tient au heurt de deux ambitions. Aussi, selon Cicéron, l'issue de la guerre annoncera la mort et la fin de la République. »

Jean-Jacques Ampère[116]/La Fin de la Liberté à Rome - Pompée, Cicéron et César. (1864)

- Des siècles plus tard en 1078, les Turcs Seldjoukides venus des steppes asiatiques, ravissent Jérusalem des mains des Arabes Abbassides. Le motif d'indignation qui mettra en branle toute l'Europe à travers sa Chrétienté est, semble-t-il, d'ordre religieux.
Les nouveaux envahisseurs turcs interdisent aux pèlerins chrétiens d'accéder à la Terre Sainte. Le 27 novembre 1095, à l'issue du concile de Clermont (Auvergne) qu'il avait présidé, le pape Urbain II[117] lance un appel aux chevaliers, afin qu'ils fassent le voyage à Jérusalem et repoussent les infidèles.
« Aussi je vous exhorte et je vous supplie -et ce n'est pas moi qui vous y exhorte, c'est le Seigneur lui-même-, vous, les hérauts du Christ, à persuader à tous, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, chevaliers ou piétons, riches ou pauvres, par vos fréquentes prédications de se rendre à temps au secours des chrétiens et de repousser ce peuple néfaste loin de nos territoires. Je le dis à tous ceux qui sont ici, je le mande à ceux qui sont absents : le Christ l'ordonne. A tous ceux qui y partiront et qui mourront en route, que ce soit sur terre ou sur mer, ou qui perdront la vie en combattant les païens, la rémission de leurs péchés sera accordée. Et je l'accorde à ceux qui participeront à ce voyage, en vertu de l'autorité que je tiens de Dieu… »

Foucher de Chartres[118]/Historia Hierosolymitana. (1100-1127)

Mais si la raison première est religieuse, elle se trouve vite mêlée de politique car, à la chute de l'Empire romain, l'Église perd en puissance face à l'apparition de nouveaux cultes païens. Ce sont désormais les rois qui règnent sur la chrétienté, plus que le pape lui-même. Sous Charlemagne[119], le pape cède le contrôle du culte, mais entend bien le récupérer grâce aux croisades, en s'imposant comme l'unificateur de l'Europe.

Quand on fait le compte, il apparaît qu'en définitive, le nombre d'années durant lequel l'Europe s'est trouvée engagée dans des guerres, dépasse celui passé en paix. Et à y regarder de plus près, on s'apercevra aussi d'une chose : la plupart des guerres ont été conduites au nom de la religion. Cela signifie-t-il que la religion est cause de tous nos maux ? Certaines guerres eurent comme cause première la religion, mais la vaste majorité d'entre elles sont, de fait, non-religieuses. De forts intérêts (économiques et politiques) s'y entremêlent bien souvent, voire les chapeautent. Les guerres du passé ont toujours eu un seul et même but : l'argent et le pouvoir. Le pouvoir conféré par l'argent, l'argent qui conduit au pouvoir. Il existe une relation étrange entre pouvoir et argent : une sorte de cercle vicieux. Le désir de "toujours plus" de pouvoir et de richesse est le rêve absolu de tout tyran en devenir. C'est cet appétit du pouvoir et de l'argent, qui conduit nos dirigeants dans leurs actions bien plus que leur idéologie. Nos rois ne se croyaient pas réellement "de droit divin", nos papes ne se croyaient pas portés par la "Providence Divine". Tous ces hommes ne faisaient que de la politique : s'ils avaient fait de la religion, ils n'auraient

---

116 Jean-Jacques Ampère, né le 12 août 1800 à Lyon et mort le 27 mars 1864 à Pau, est un historien, écrivain et voyageur français.

117 De son vrai nom Odon de Lagery (1042-1099).

118 Foucher de Chartres 1059-1127 est un chroniqueur médiéval.

119 Charlemagne 742-814 On l'appelait aussi Charles 1er le Grand. Roi des Francs, il devint Empereur en 800.

recherché ni richesse, ni pouvoir…

- La dépêche d'Ems est un imbroglio diplomatique, qui a servi de prétexte pour engager la guerre franco-allemande de 1870 : il s'agit d'un télégramme officiel envoyé le 13 juillet 1870 par le chancelier Otto von Bismarck (1815-1898) à toutes les ambassades, en s'inspirant d'un article publié la veille par le "Deutsche Allgemeine Zeitung[120]", sur un très court dialogue entre le roi de Prusse Guillaume I^{er} et l'ambassadeur de France à Berlin.
La dépêche habilement caviardée par Bismarck soulève une tempête dans l'opinion française, comme dans l'opinion allemande. Des deux côtés du Rhin, on en appelle à la guerre contre le voisin. C'est le début d'un terrible enchaînement, qui va changer la face de l'Europe jusque-là insouciante et prospère.

- Le Japon rêve d'expansion. Dans le viseur, la Mandchourie dans le nord de la Chine. Le 18 septembre 1931, une dizaine d'officiers japonais déguisés en coolies chinois, plaçaient une bombe artisanale sur la voie ferrée à la sortie de la gare de Moukden (aujourd'hui Shenyang), sur le réseau de la Société des chemins de fer de Mandchourie du Sud, propriété japonaise.
L'opération fut si mal exécutée et les dégâts de l'explosion si minimes, que vingt minutes plus tard un train express circulait. Mais la provocation elle, avait fonctionné : les Japonais accusent les Chinois et utilisent ce prétexte pour envahir la Mandchourie.

- Le 1er septembre 1939 à 6 h du matin, la radio de Varsovie annonçait aux Polonais l'invasion de leur pays par l'armée allemande. Pour justifier cette agression, prévue depuis longtemps, Hitler avait besoin d'un prétexte, faire croire qu'en envahissant la Pologne, il ne faisait que riposter à une attaque polonaise sur le territoire allemand.
L'opération Himmler est une opération commando, montée de toutes pièces par les nazis. Le 31 août 1939, un commando de SS déguisés en soldats polonais, avait attaqué un émetteur radio situé à Gleiwitz alors en territoire allemand, et avait diffusé un message appelant la minorité polonaise de Silésie à prendre les armes, pour renverser le chancelier allemand.

Les mensonges proférés sans état d'âme pour justifier une entrée en guerre sont, tristement, des stratégies classiques de l'histoire militaire. Le motif réel d'une guerre, lorsqu'il n'est pas légitime, est souvent dissimulé derrière un casus belli factice. Des incidents de frontières, des événements violents fortuits, comme un assassinat politique ou un attentat, provoqués ou montés de toutes pièces (opérations dites sous fausse bannière), ont souvent été utilisés par les nations pour justifier, par la voie d'une propagande, leur initiative d'un conflit armé ouvert, présentée comme une riposte nécessaire (ou pour obtenir l'entrée en guerre d'un allié à leur côté) à l'encontre d'un pays tiers. Utiliser de faux prétextes pour déclencher un conflit est moralement indigne et odieux, mais c'est une stratégie qui a fait ses preuves.
L'histoire regorge de motifs amoraux, qui autorisent des belligérants à déclarer la guerre sous de faux prétextes, souvent avec l'accord d'un peuple trompé. Le véritable motif étant inavouable, on le cache de mille manières aux yeux de l'opinion publique.

« Le langage politique est conçu pour donner aux mensonges des airs de vérité, rendre le meurtre respectable et faire passer pour solide ce qui n'est que du vent. »

George Orwell[121]/La politique et la langue anglaise. (1946)

---

[120] Le *Deutsche Allgemeine Zeitung* était un journal quotidien allemand qui est paru à Berlin de 1861 à 1945.

[121] Eric Arthur Blair, plus connu sous son nom de plume George Orwell, né le 25 juin 1903 à Motihari (Inde) pendant la période du Raj britannique et mort le 21 janvier 1950 à Londres, est un écrivain, essayiste et journaliste britannique.

Une fois avoir convaincu que l'on est dans son bon droit, il convient de fustiger, dénigrer et discréditer l'ennemi, si l'on veut se préparer à l'idée même de la guerre. N'importe quelle armée ne peut envoyer ses hommes combattre, sans développer chez eux une haine de l'adversaire.
« À nos yeux, les Afghans n'étaient pas des hommes, et nous n'en étions pas non plus pour eux. Nous ne pouvions pas nous permettre de voir des êtres humains en face de nous. Sinon nous n'aurions pas pu les tuer. »

Svetlana Alexievitch[122]/Les Cercueils de zinc. (2002)

La propagande est utilisée pour déshumaniser l'ennemi. C'est le premier outil de la guerre, celui qui permet tous les crimes. L'ennemi qu'il faut abattre sans faiblir, doit faire figure de redoutable parasite, de monstre d'inhumanité, d'Alien. Toute intervention qui charrie son lot de morts et d'atrocités, doit être menée contre d'incurables *« extrémistes, des coupeurs de têtes »* (Donald Rumsfeld[123]), ou encore, selon la grille idéologique utilisée, *« des monstres, des mécréants et des impies »* (Imam Khomeini). De tous ces malfaisants, il est urgent de se débarrasser. La propagande vise à déshumaniser l'ennemi, en pointant du doigt sa différence (l'ennemi appartient à telle nation ou telle ethnie, se revendique de telle croyance ou tel courant politique), ouvrant ainsi la voie à d'horribles actes de génocide, de nettoyage ethnique et religieux, d'extermination et d'incarcération, en plus de l'exode forcé d'un grand nombre d'individus. Cette déshumanisation sert d'utile préalable, pour permettre aux futurs tortionnaires et exterminateurs de se débarrasser de tout cas de conscience, puisqu'ils seront appelés à tuer non pas des hommes, mais des "sous-hommes", des "dégénérés", des "rats", des "cafards", de la "vermine"… Elle est indissociable du meurtre de masse, renforçant la violence, en ôtant toute inhibition morale au fait de tuer d'autres humains.

Médecin et écrivain français, Louis-Ferdinand Céline[124] a fait scandale par ses pamphlets d'une violence sans pareille. Ses pamphlets anti-juifs et racistes d'une extrême virulence, illustrent parfaitement le type du "pamphlet de propagande". Troisième des quatre pamphlets de Céline, après "Mea culpa" en 1936 et "Bagatelles pour un massacre" en 1937, "L'école des cadavres" est paru en 1938. Voici un petit échantillon de l'abjection dont a été capable l'auteur :
« Toutes les guerres, toutes les révolutions, ne sont en définitive que des pogroms d'Aryens organisés par les Juifs. Le Juif négroïde bousilleur, parasite tintamarrant, crétino-virulent parodiste, s'est toujours démontré foutrement incapable de civiliser le plus minime canton de ses propres pouilleries syriaques. »

Louis-Ferdinand Céline/L'École des cadavres. (1938)

Plus loin, il poursuit :
« Les Juifs, racialement, sont des monstres, des hybrides loupés, tiraillés, qui doivent disparaître. Tout ce qu'ils trafiquent, tout ce qu'ils manigancent est maudit. Dans l'élevage humain, ce ne sont, tout bluff à part, que bâtards gangreneux, ravageurs, pourrisseurs. Le Juif n'a jamais été persécuté par les Aryens. Il s'est persécuté lui-même. Il est le damné de sa propre substance, des tiraillements de sa viande d'hybride. D'où cet état de plastronnage perpétuel, de dervicherie compensatrice, cette arrogance, cet extravagant culot, cette jactance, saoulante, cette effronterie brailleuse, si dégueulasse, si répugnante. »

Ibidem.

Et cette diatribe continue sur des pages et des pages…
Ces pamphlets relèvent de la propagande raciste, antisémite, pro-hitlérienne. Ils constituent avant tout une machine de guerre contre un ennemi absolu : "le Juif".

---

122 Svetlana Aleksandrovna Alexievitch (1948-….) est une écrivaine et journaliste Biélorusse. .

123 Donald Henry Rumsfeld (1932-2021), est un homme d'affaires et homme politique américain, membre du Parti républicain. Il est secrétaire à la Défense entre 1975 et 1977 dans l'administration du président Gerald Ford, puis entre 2001 et 2006 dans l'administration du président George W. Bush.

124 Louis Ferdinand Destouches, dit Louis-Ferdinand Céline (1894-1961), connu sous son nom de plume généralement abrégé en Céline, est un écrivain, médecin et collaborateur français.

N'oublions jamais que ces lignes ont été écrites et qu'il se trouve, aujourd'hui même, des gens pour souscrire à de telles idéologies.
Une autre citation ?
« Pour le moment, en Allemagne, en Italie, en Russie, un peu partout à vrai dire, le Juif découvre une certaine résistance à sa volonté… Un certain Racisme aryen. Oh ! pas bien dangereux ! encore bien sporadique, fantaisiste, timide. Le péril est vague, on le fait mousser ! »

Ibidem.

Je vous laisse savourer le "un certain racisme aryen. Oh ! Pas bien dangereux !". Chacun a pu s'en rendre compte en 1945, à l'ouverture des camps de la mort[125].

Dans "Les mains propres : essai d'éducation sans dogme" (1919) un livre que je vous conseille de lire, Michel Corday[126] a prononcé ces paroles :
« Je hais celui qui ravale l'homme au rang de la bête, en le poussant à foncer sur quiconque ne lui ressemble pas. Oh ! Celui-là, j'appelle de tous mes vœux sa disparition de la surface de la terre. Je n'ai de haine que pour la haine. »

Que le XX[e] siècle fut le plus meurtrier de l'histoire, est une opinion communément partagée. La Première Guerre mondiale et la Seconde Guerre mondiale, les deux plus grands conflits armés de l'histoire, marquent un tournant dans la manière de se battre. On s'est battu sur tous les continents, sur et sous les mers, et même dans les airs. Entre 35 et 40 millions de soldats ont été tués, il faut y ajouter 190 millions de civils. Loin de moi l'idée d'effectuer une arithmétique macabre, mais il ne faut jamais l'oublier, ces affrontements armés furent d'abord des drames humains.

« J'ai été soldat de deuxième classe dans l'infanterie pendant quatre ans, dans des régiments de montagnards. Avec M. V., qui était mon capitaine, nous sommes à peu près les seuls survivants de la 6ème compagnie. Nous avons fait les Eparges, Verdun-Vaux, Noyons-Saint-Quentin, le Chemin des Dames, l'attaque de Pinon, Chevrillon, le Kemmel. La 6ème compagnie a été remplie cent fois et cent fois d'hommes. La 6ème compagnie était un petit récipient de la 27ème division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la 6ème compagnie cent fois et cent fois d'hommes. Et cent fois on est allé la vider sous la meule. Nous sommes de tout ça les derniers vivants, V. et moi. J'aimerais qu'il lise ces lignes. Il doit faire comme moi le soir : essayer d'oublier. Il doit s'asseoir au bord de sa terrasse, et lui, il doit regarder le fleuve vert et gras qui coule en se balançant dans des bosquets de peupliers. Mais, tous les deux ou trois jours, il doit subir comme moi, comme tous. Et nous subirons jusqu'à la fin. »

Jean Giono[127]/Refus d'obéissance. (1937)

Ce siècle, qui vit se fracasser les uns contre les autres, des nations, des empires et des régimes totalitaires, fut violent. Mais si l'on étend l'observation aux populations de l'ensemble de la planète, sur toute la durée du deuxième millénaire, les certitudes vacillent. Pas une année de paix, mais des milliers de conflits : guerres tribales, féodales, dynastiques, nationalistes, impérialistes, guerres civiles, guerres de religion, guerres coloniales, guerres de libération… L'immense majorité des quelque 40 milliards d'humains, qui ont vécu entre l'an 1000 et l'an 2000, ont subi au moins une guerre durant leur courte vie.

« Cui Bono ? » (à qui profite le crime ?), question restée fameuse, posée jadis aux jurés par Cicéron dans sa plaidoirie en faveur de Roscius d'Améria, un pauvre bougre accusé à tort de parricide, permettra à l'ardent défenseur d'emporter la conviction du jury et d'obtenir l'acquittement de son client.

[125] Auschwitz-Birkenau : 1.100.000 morts. Treblinka : 700.000 à 900.000 morts. Belzec : 430.000 à 500.000 morts. Sobibór : 200.000 à 250.000 morts.

[126] Louis-Édouard Pollet, dit Michel Corday (1869-1937), est un romancier français.

[127] Jean Giono est un écrivain et cinéaste français, né le 30 mars 1895 à Manosque où il est mort le 8 octobre 1970.

Après la grande boucherie de la Première Guerre mondiale, dans une lettre publiée dans "L'Humanité" du 18 juillet 1922, Anatole France[128] (prix Nobel de littérature en 1921) écrit :
« que la guerre mondiale fut essentiellement l'œuvre des hommes d'argent, que ce sont les hauts industriels des différents États de l'Europe qui, tout d'abord, la voulurent, la rendirent nécessaire, la firent, la prolongèrent. Ils en firent leur état, mirent en jeu leur fortune, en tirèrent d'immenses bénéfices et s'y livrèrent avec tant d'ardeur, qu'ils ruinèrent l'Europe, se ruinèrent eux-mêmes et disloquèrent le monde. [...] Ainsi, ceux qui moururent dans cette guerre ne surent pas pourquoi ils mourraient. Il en est de même dans toutes les guerres. Mais non pas au même degré. Ceux qui tombèrent à Jemappes[129] ne se trompaient pas à ce point sur la cause à laquelle ils se dévouaient. Cette fois, l'ignorance des victimes est tragique. On croit mourir pour la patrie ; on meurt pour des industriels. Ces maîtres de l'heure possédaient les trois choses nécessaires aux grandes entreprises modernes : des usines, des banques, des journaux. [...] ils usèrent de ces trois machines à broyer le monde. »
Une lettre qui fera parler d'elle par son titre évocateur : "On croit mourir pour la patrie, on meurt pour des industriels".

Septembre 1914. Alors que les armées allemandes envahissent le Nord de la France, la mobilisation générale sonne aussi pour les industriels. Le gouvernement charge de grands patrons français de réorganiser l'économie, placée au service de la guerre. Mais pas question pour autant de sacrifier les profits !
Le chiffre d'affaires de Renault a ainsi été multiplié par quatre entre 1914 et 1918, passant de 53,9 millions de francs en 1914 à 249 millions de francs en 1919[130]. L'entreprise d'André Citroën réalise de son côté une marge bénéficiaire de l'ordre de 40%[131] ! De même que Schneider : *« Les bénéfices bruts déclarés de Schneider et Cie atteignent un maximum de 40% à la fin et au lendemain de la guerre et permettent de répartir pour les trois exercices de 1918 à 1920 des dividendes représentant le tiers du capital nominal »*, pointe l'historien français Claude Beaud, spécialiste de la multinationale. Le groupe Schneider fournira une grande partie de l'armement et des munitions.

Des deux côtés du Rhin, les bénéfices explosent pour quelques grandes entreprises. Une situation qui suscite colères et débats, alors que des centaines de milliers d'hommes tombent au front.
Plusieurs de ces "profiteurs de guerre" d'hier sont devenus les multinationales d'aujourd'hui. Temps d'héroïsme et de sacrifice des combattants, la Grande Guerre est aussi l'occasion pour d'autres citoyens de s'enrichir.

Paul Valéry (1871-1945) écrivain, poète et philosophe français, donne de la guerre une définition qui souligne la responsabilité de la haute classe politique et économique, comme cela a été particulièrement le cas pour la Première Guerre mondiale :
« Guerres modernes - [ce] sont des luttes de minorités effectuées par leurs majorités qui n'en ont ni les raisons ni les avantages - Les idées ou sentiments des uns, la vie des autres. »

Paul Valéry/Cahiers. (1894-1914)

De longues heures de terreurs vécues par les populations innocentes, quand les décideurs et leurs familles sont à l'abri. Tant pis pour les faibles, cette chair à canon de leurs idéologies. Ceux qui détiennent le pouvoir ont le droit de vie et de mort sur les populations, ils les envoient se faire tuer à leur place pour défendre des intérêts, qui ne seront jamais les leurs.

---

[128] Anatole France, pour l'état civil François Anatole Thibault (1844-1924) est un écrivain français.

[129] La bataille de Jemappes a eu lieu à Jemappes, à côté de Mons en Belgique actuelle, entre l'Autriche et la France républicaine le 6 novembre 1792.

[130] Rémy Porte/La mobilisation industrielle, « premier front » de la Grande Guerre ? (2005)

[131] Source : Les Échos

La formation du couple guerre/profit, qui se veut une tentative de réunir en une démarche commune histoire économique et histoire politique, apparaît à l'évidence aussi ancienne que les grandes épopées guerrières. Dans toutes les guerres, certains en profitent pour s'enrichir.
Eugène Victor Debs (1855-1926) homme politique américain remarquait :
« À travers l'histoire, les guerres ont toujours été menées pour la conquête et le pillage. Au Moyen Âge, lorsque les seigneurs féodaux qui habitaient les châteaux - dont on peut toujours apercevoir les tours le long du Rhin - souhaitaient étendre leurs domaines, augmenter leur pouvoir, leur prestige et leur richesse, ils se déclaraient la guerre entre eux. Mais ils n'allaient pas eux-mêmes faire la guerre, pas plus que les seigneurs féodaux modernes, les barons de Wall Street, ne partent au front.
Les barons féodaux du Moyen Âge, prédécesseurs économiques des capitalistes de notre temps, déclaraient toutes les guerres. Et leurs misérables serfs menaient tous les combats. Les pauvres, serfs ignorants, avaient été éduqués dans la révérence de leurs maîtres ; ainsi, lorsque leurs maîtres se déclaraient la guerre entre eux, ils considéraient comme leur devoir patriotique de s'attaquer entre eux, de se trancher la gorge entre eux pour le profit et la gloire de leurs maîtres et barons qui, pourtant, les méprisaient. Voilà tout le drame de la guerre en quelques lignes. Les maîtres ont toujours déclaré les guerres ; les classes asservies les ont toujours menées. La classe des maîtres avait tout à gagner et rien à perdre, tandis que la classe assujettie n'avait rien à gagner et tout à perdre - en particulier la vie. »
Ce texte est un extrait du discours qu'il donna à Canton (Ohio) en Juin 1918.

La première victime de la guerre et de loin, est bel et bien le peuple et cela chez les deux belligérants. Misère, ignorance, ont été le sort commun de cette humanité en majorité paysanne exploitée par une minorité de prédateurs, subsistant à la limite de la survie, demeurant dans une insécurité permanente, ployant sous le joug d'une interminable cohorte de tyrans (empereurs, rois, sultans, présidents…). Tyrans assoiffés de gloire, de pouvoir et de richesse, prêts à toutes les ignominies pour les conquérir ou les conserver en guerre permanente les uns contre les autres, au nom de Dieu, de la civilisation, du drapeau, du parti. Le prestige, la vanité, c'est-à-dire toute cette quête de reconnaissance, cette volonté folle de briller, de paraître, cette exigence terrible de prouver chaque fois sa supériorité sur les autres.

Un des contes philosophiques les plus connus de Voltaire est, sans doute, le conte intitulé "Candide ou l'optimisme". Le nom du personnage est révélateur, c'est le naïf, le nouveau-né, celui qui découvre le monde et ne le comprend pas bien encore :
« Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.
Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés. »
François-Marie Arouet, dit Voltaire/Candide. (1759)

A travers les siècles, on a exalté la vie militaire. On l’a ennoblie par des rites et des discours patriotiques. Toute une liturgie entoure la défense de la patrie. Mais derrière ces grands élans, il y a la guerre. La guerre engendre de la violence et la violence est le produit de la haine. Quant à cette dernière, on ne l’a jamais vu produire de la noblesse. Le but d'une guerre n'est jamais de tuer, mais il s'agit d'une conséquence inévitable. Toutes les guerres sont des tueries. Seuls des naïfs peuvent croire qu'il est possible de faire la guerre, sans commettre d'exactions et d'atrocités. Toutes les guerres s'accompagnent d'un cortège d'horreurs. On tient généralement soigneusement cachées celles que l'on commet, pour mettre en exergue celles de l'adversaire.

« La guerre n'est tout au plus que barbarie. Sa gloire n'est qu'illusion. »

Général William Tecumseh Sherman[132] (1820-1891)

Si nous prenons comme définition première du mal : *« souffrance infligée à des êtres humains innocents »*, nous sommes obligés de constater qu'aujourd'hui la masse la plus importante du mal fait à l'humanité, nous vient de la guerre et du terrorisme. Et c'est le peuple qui paye *le plus lourd tribu* de cette perversion. Pourquoi le peuple ne se révolte- t-il pas ? Voilà un mystère dont les causes m’échappent !

« On peut appartenir à son peuple, mais quand les peuples sont devenus fous on n'est pas obligé de l'être aussi. Tu as beau être déjà pour eux un chiffre, un numéro, un instrument, de la chair à canon, tu es encore un être vivant capable de refuser. »

Stefan Zweig[133]/La contrainte. (1992)

[132] William Tecumseh Sherman, né le 8 février 1820 et mort le 14 février 1891, est un militaire, homme d'affaires, enseignant et écrivain américain. Il sert en tant que général de l'Armée de l'Union lors de la guerre de Sécession, où ses talents d'officier et de stratège sont reconnus.

[133] Stefan Zweig (1881-1942) est un écrivain, dramaturge, journaliste et biographe autrichien.

Tous les présidents de la V^e^ République ont un jour dérapé en livrant, sciemment ou non, une formule nappée de mépris envers les Français. Charles De Gaulle (1890-1970) ne qualifiait-il pas les Français de *« veaux »* et François Hollande (1954-….) ne qualifiait-il pas les pauvres de *« sans dents ».* Mais, en matière de mépris du peuple, Emmanuel Macron (1977-….) est assurément le premier de cordée. Il ne fait pas dans la dentelle : *« T'as qu'à traverser la rue pour trouver du boulot », « T'as qu'à bosser pour te payer un costard », « Ceux qui ne sont rien, les fainéants, les illettrés », « les gaulois réfractaires au changement », «J'ai très envie de les emmerder. Et on va continuer à le faire jusqu'au bout. »*… On ne saurait trop le remercier d'avoir exprimé si crûment la philosophie sociale du monde auquel il appartient, du monde qui l'a formé, une philosophie sociale habituellement réservée aux cercles de l'entre-soi.

Le mépris du peuple est une histoire vieille comme le monde :
- Dans "Les Caractères", Jean de La Bruyère un excellent observateur de son temps, avait réservé l'une de ses pages les plus saisissantes à l'évocation de paysans fouillant la terre :
« L'on voit des animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Jean de la Bruyère/Les Caractères. (1688)

Cette vision du monde paysan illustre merveilleusement les préjugés des élites de la Cour, à l'égard des milieux populaires. Les classes aisées et privilégiées trouvaient la société rurale étrange, déroutante et d'un primitivisme choquant. Crainte, mépris et pitié étaient les sentiments les plus fréquemment exprimés, à l'égard des habitants du monde des paysans.
- Le peuple est ouvertement méprisé par Voltaire le mondain. Il se méfie de la *« populace »* et l'exprime clairement : *« Il me paraît nécessaire qu'il y ait des gueux ignorants. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes »* (Lettre à M. Damilaville, 1^er^ avril 1766). De même, dans son "Dictionnaire philosophique" (1764) : *« Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent, de la populace qui n'est point faite pour penser. »*
- Les 5 et 6 octobre 1789 font partie des grandes journées de la Révolution française. Une foule mécontente et affamée marche sur Versailles. *« Ils n'ont pas de pain ? Qu'ils mangent de la brioche !*[134] *»* serait la réponse donnée par une grande princesse, à qui l'on faisait part du fait que le peuple n'avait plus de pain à manger. Cette réponse, par son ironie involontaire, illustre la distance sociale qui existait entre les classes populaires et la noblesse. Les élites méconnaissent leurs conditions d'existence, leur mode de vie. Elles vivent dans leur bulle et ne connaissent tout simplement pas les soucis du peuple. Une élite intouchable qui déteste la populace, au point de n'avoir même pas l'idée d'y penser.
- Le 3 septembre 1791, le peuple fait irruption sur la scène politique. Cependant, voter n'est pas un droit, c'est une fonction qui exige des compétences. Pour devenir "citoyen actif", il faut avoir 25 ans et payer une contribution, au moins égale à la valeur de trois jours de travail. Si le peuple est souverain, *« ses représentants sont ses tuteurs, ses représentants peuvent seuls agir pour lui, parce que son propre intérêt est presque toujours attaché à des vérités politiques dont il ne peut avoir la connaissance nette et profonde »* précise le député Antoine Barnave (1761-1793).
Les citoyens passifs représentent la majorité de la population et ne peuvent pas voter. La Révolution n'a pas été faite par le peuple, mais par la bourgeoisie. Elle n'a pas été faite pour redistribuer le pouvoir au peuple, mais pour substituer à

[134] Cette phrase, citée sans nommer la princesse, par Jean-Jacques Rousseau dans ses "Confessions" écrites en 1765 est souvent attribuée à tort à la reine Marie-Antoinette.

l’aristocratie une bourgeoisie éclairée. Une bourgeoisie qui assied sa position sociale sur le talent et l'argent.
- Lorsque s’établit le suffrage universel masculin avec la Troisième République en 1871, l’auteur de vaudevilles Georges Feydeau (1862-1921) en parlera avec ces mots : *« La prétention saugrenue de donner les mêmes droits politiques aux hommes les plus intelligents, les plus instruits d’une nation, et aux brutes qui ne sont bonnes qu’à se soûler ! » « Quelle imprévoyance, quel ganachisme ! La société se meurt du suffrage universel. C’est de l’aveu de tous, l’instrument fatal de sa ruine prochaine. Par lui, l’ignorance de la vile multitude gouverne. »* avait asséné Edmond Huot de Goncourt (1822-1896) écrivain, fondateur de l'Académie Goncourt. Tandis que Gustave Flaubert (1821-1880) écrit à George Sand, le 7 octobre 1871 : *« Le peuple est un éternel mineur. Je hais la démocratie (...) Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain ...) L'instruction obligatoire et gratuite n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Le plus pressé est d'instruire les riches qui, en somme, sont les plus forts. »* On n'imagine pas à quel point ce mépris du peuple-canaille était populaire, parmi les élites au XIX^{e} siècle. Le peuple est l’objet d’un mépris et d’un dégoût ostensiblement affichés. Alphonse Daudet (1840-1897) connu pour son livre "Lettres de mon moulin" se moque de : « *Leurs têtes de pions, collets crasseux, cheveux luisants. » L*e poète Charles Marie René Leconte de Lisle (1818-1894) est un autre bon exemple. Il écrit le 30 avril 1848 à un ami : *« C’est une éternelle race d’esclaves qui ne peut vivre sans bât et sans joug. »*

Au-dessus du peuple se pavane une minorité qu'on appelle la "classe dirigeante", sans prendre garde au caractère scandaleusement antidémocratique du mot et de la chose. Son astuce est de se faire élire librement par un peuple qu'elle intoxique, et ensuite de tout décréter au nom de ce peuple, le saluant du titre de "Peuple Souverain" !
« Si le Nombre des voix gouverne, l’Argent gouvernera après lui ; si la démocratie paraît, voici que viendra la ploutocratie. »

Charles Maurras[135]/Mes idées politiques. (1937)

Nous sommes dans une illusion de démocratie, qui est en réalité une ploutocratie. Mais au fait, qu’est-ce donc que la "ploutocratie" ? Joseph Ernest Renan, philosophe et écrivain français, nous en donne une définition souvent reprise :
« J’appelle ploutocratie un état de société où la richesse est le nerf principal des choses, où l’on ne peut rien faire sans être riche, où l’objet principal de l’ambition est de devenir riche, où la capacité et la moralité s’évaluent généralement (et avec plus ou moins de justesse) par la fortune. »

Ernest Renan[136]/L'Avenir de la science.(1890)

Le mot "ploutocratie" désigne donc un régime politique, dans lequel le pouvoir appartient aux classes riches. C’est le système qui possède le contrôle sur cette planète. La démocratie est dévoyée par une poignée de personnes aisées, ce n'est rien d'autre qu'une mystification ploutocratique. Ceux qui veillent sur sa perpétuation, sont ses nouveaux maîtres, occultes profiteurs d'un régime qui fonctionne si bien pour eux.
Le gouvernement des riches et pour les riches, n’a pas besoin d’être dirigé directement par les riches. La démocratie est une servitude. Ce régime exige un mécanisme électoral. Le pouvoir de remporter des élections, passe par les moyens de l’argent. Il faut avoir de l’argent, beaucoup d’argent, avant d’entreprendre une campagne électorale. Au prix de quelques courbettes, les cordons des bourses des grandes compagnies et des millionnaires se délient facilement. Le financement des partis politiques les soumet inévitablement aux gros donateurs. On peut imaginer qu’une telle générosité sera noblement récompensée.
« Je crois en la division du travail. Vous nous faites élire au Congrès ; nous passons des lois qui vous permettent de gagner de l’argent (...) et vous utilisez une partie de

[135] Charles Maurras (1868-1952) est un journaliste, essayiste, homme politique et poète français.
[136] Ernest Renan (1823-1892),Historien, philosophe et écrivain français.

vos profits pour contribuer à financer nos campagnes afin de nous faire réélire, pour passer de nouvelles lois afin de vous permettre de gagner encore plus d'argent. »

Boies Penrose (1860-1921), sénateur des États-Unis, à ses soutiens financiers (1896).

Le pouvoir mondial est dominé par la finance. Un petit groupe de super-riches achète les gens de presse, fait élire ses candidats, et dès lors gouverne au nom du peuple souverain, mais pour son profit exclusif. La grande force des dominants aujourd'hui, est de s'appuyer sur le système politique le plus légitime qui soit, la démocratie, et de le vider de tout son sens. Les citoyens et les citoyennes ont l'impression de pouvoir agir sur leur sort en allant voter, alors qu'en vérité ils sont bâillonnés.

Les élites haïssent le peuple, mais le peuple s'obstine à voter pour ces mêmes "pseudo-élites". On peut en conclure que le peuple adore l'auto-flagellation.

« La meilleure forteresse des tyrans, c'est l'inertie des peuples. »

Nicolas Machiavel

La population, détestée par les élites, est depuis longtemps la cible d'un mépris bien ancré. Oui, il y a bel et bien deux Homo : Homo dominator : celui qui débat, pense, écoute, parle, construit, dessine, écrit ; Homo servus : celui qui se laisse manipuler, endormir ou au contraire exciter par les promesses, paresseux d'intellect, lâche, dangereux. De manière plus ou moins consciente et plus ou moins volontaire, les membres de la classe supérieure se sont progressivement coupés du reste de la population, et ont construit un entre-soi confortable. D'un côté, ceux qui savent diriger par droit du sang disait-on hier, par leur talent, leur mérite, leur quotient intellectuel, murmure-t-on aujourd'hui. Et de l'autre, ceux qui rament, sans supposer s'emparer du gouvernail. Gustave Le Bon, l'auteur de "*Psychologie des foules*" (1895) - qui a influencé à la fois Mussolini mais aussi De Gaulle -, résumait ça très bien : *« Les civilisations ont été créées et guidées jusqu'ici par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules. Ces dernières n'ont de puissance que pour détruire ».* L'évidence serait celle d'une loi naturelle qui partagerait le monde en deux. Le problème c'est que pour ne pas avoir de dirigeants qui méprisent le peuple, il faudrait carrément changer l'humanité. Il ne peut y avoir d'égalité entre les citoyens et de pouvoir du peuple, la prétention d'un régime à revendiquer l'existence d'un tel pouvoir, doit s'analyser comme une mystification idéologique.

Tout comme l'esclavage antique permettait à l'aristocratie athénienne de consacrer du temps à l'observation de la voûte céleste, la masse laborieuse de l'ère industrielle est là pour assurer les tâches nécessaires à la production, cependant que selon les mots de Renan, *« quelques-uns remplissent pour elle les hautes fonctions de la vie »*. "Dialogues philosophiques." (1871)

« Les élites et le peuple vivent des réalités imperméables. »

Michel Maffesoli[137]

Avant d'être remplacés par les robots et les machines cybernétiques calculatrices (intelligence artificielle), nous sommes toujours de la chair à canons et de la chair à patrons, de simples pions utilisés sans scrupule pour servir les intérêts de pouvoir et d'argent des puissants.

[137] Michel Maffesoli, né le 14 novembre 1944, est un sociologue français.

Thucydide, le premier auteur à écrire en historien sur la guerre, constate son caractère inéluctable, elle existera toujours *« tant que la nature humaine restera la même »*. La guerre est naturelle, inévitable. Elle apparaît comme une réalité, qui s'impose à l'humanité et qui lui est intrinsèquement liée. Joseph de Maistre (1753-1821), homme politique et philosophe savoyard, dans ses "Considérations sur la France" (1796), affirme également que *« la guerre est l'état habituel du genre humain »*.

Hérodote, dans la première partie du livre I de ses "Histoires", fait tenir au roi de Lydie Crésus des propos en forme d'avertissement, propos destinés à Cyrus, fondateur de l'Empire perse et toujours prompt à mener des guerres de conquête :
« Nul homme n'est assez dépourvu de raison pour préférer la guerre à la paix. En temps de paix, les fils ensevelissent leurs pères ; en temps de guerre, les pères ensevelissent leurs fils. »

Hérodote/Histoires. (V^e siècle av. J.-C.)

Les mots de Crésus sont une mise en question de l'un des grands moteurs des actions humaines, dont la logique se trouve mise à l'épreuve. Car la guerre, c'est le grand renversement, celui qui voit les enfants partir avant leurs parents, l'exact inverse du cours des choses. Pourtant, malgré son caractère insensé, ceux qui la préfèrent ont toujours existé. Pourquoi ? Car elle permet aux hommes de faire tout ce qu'ils n'ont pas le droit de faire en temps normal : s'affirmer par la cruauté.
« La guerre, l'art de tuer en grand et de faire avec gloire ce qui, fait en petit, conduit à la potence. »

Jean Henri Fabre[138]/Souvenirs entomologiques. (1870-1889)

Depuis la préhistoire, les hommes se font la guerre, avec une cruauté qui semble n'avoir pour limite que leur imagination. Beaucoup de sociologues voient la violence comme un comportement appris et incriminent les médias, les armes à feu, certains modes de vie. Pourtant elle est bien antérieure aux médias, aux armes à feu, aux modes de vie qu'ils incriminent. L'histoire de l'humanité n'est qu'une succession ininterrompue de guerres, de massacres, de génocides, de tortures, de viols, d'atrocités… La guerre est le moteur de l'histoire humaine. À part de brefs interludes bien précaires, le monde n'a jamais connu la paix, et bien avant le début de notre histoire, les conflits meurtriers étaient déjà universels et incessants. Nous ne sommes pas les descendants de bons sauvages, mais les descendants des peuples qui ont su le mieux exterminer leurs adversaires. Nous avons hérité de la manière dont nos ancêtres réglaient leurs différends. La guerre fait partie de la nature humaine.

Dans le "Léviathan", Thomas Hobbes défini le bonheur comme *« une continuelle marche en avant du désir »*. Sitôt satisfait, il se porte sur un autre objet, et ainsi de suite à l'infini. L'individu hobbesien est décrit comme emporté dans un processus sans fin. Comme les objets désirables ne sont pas en nombre illimité, son désir se heurte tôt ou tard au désir d'autrui. Les autres deviennent non pas seulement des concurrents, mais bien des adversaires, et le meilleur moyen d'empêcher le désir de l'autre de me barrer la route est de tuer l'ennemi. Ainsi, la violence à l'échelle individuelle ou entre les nations, n'est pas une pulsion irrationnelle ni une pathologie, mais une conséquence des relations entre organismes sociaux rationnels, soucieux de leurs intérêts personnels.
« Si deux hommes désirent la même chose alors qu'il n'est pas possible qu'ils en jouissent tous les deux, ils deviennent ennemis : et dans leur poursuite de cette fin, chacun s'efforce de détruire ou de dominer l'autre. Et de la vient que, là où l'agresseur n'a plus rien à craindre que la puissance individuelle d'un autre homme, on peut s'attendre avec vraisemblance, si quelqu'un plante, sème, bâtit, ou occupe un emplacement commode, à ce que d'autres arrivent tout équipés, ayant unis leurs forces, pour le déposséder et lui enlever non seulement le fruit de son travail, mais

[138] Jean-Henri Casimir Fabre (1823-1915) est un entomologiste connu pour ses travaux sur l'anatomie et le comportement des insectes.

aussi la vie ou la liberté. Et l'agresseur à son tour court le même risque à l'égard d'un nouvel agresseur ».

Hobbes/Léviathan. (1651)

L'analyse de Hobbes est très pessimiste sur la nature humaine. La racine de la guerre est tout simplement le désir de posséder, et l'incapacité à partager. Au commencement il met le désir, un désir vorace, impitoyable, la convoitise du prédateur, le désir de possession ou de jouissance d'un bien.

Des auteurs comme Freud, Kant, optent pour une conception dualiste de l'homme.
- Pour Freud, la barbarie est un trait indestructible de l'humanité, la cruauté, une tentation toujours présente, y compris au sein même des sociétés les plus avancées et développées. *Il est relativement proche de Sade qui, lui aussi dans sa "Philosophie dans le boudoir", reconnaît la présence de la cruauté chez l'enfant et en fait une sorte de loi naturelle :*
« Et moi j'ajoute que, d'après mon expérience et mes études, que la cruauté, bien loin d'être un vice, est le premier sentiment qu'imprime en nous la nature : l'enfant brise son hochet, mord le téton de sa nourrice, étrangle son oiseau bien avant que d'avoir l'âge de raison… ».

Sade/Philosophie dans le boudoir. (1795)

Pour le père de la psychanalyse, les pulsions (y compris la pulsion de mort, l'agressivité) sont constitutives de l'être humain, et chaque homme est potentiellement enclin à humilier autrui, à lui infliger des souffrances, à le tuer.
« L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. Homo homini lupus : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? En règle générale, cette agressivité cruelle ou bien attend une provocation, ou bien se met au service de quelque dessein dont le but serait tout aussi accessible par des moyens plus doux. Dans certaines circonstances favorables en revanche, quand par exemple les forces morales qui s'opposaient à ces manifestations et jusque-là les inhibaient, ont été mises hors d'action, l'agressivité se manifeste aussi de façon spontanée, démasque sous l'homme la bête sauvage qui perd alors tout égard pour sa propre espèce. »

Sigmund Freud/Malaise dans la civilisation. (1930)

Nous sommes toujours des animaux archaïques, le vernis de la civilisation est fragile. Nous ne mettons pas longtemps, pour peu que l'environnement nous y autorise, à faire parler nos instincts.
Comme le disait Freud dans son texte "*Considérations actuelles sur la guerre et la mort*", publié en 1915, l'interdiction du meurtre n'est jamais certaine :
« On n'a pas à interdire ce à quoi aucune âme humaine n'aspire. C'est précisément la manière dont est formulée la prohibition : « tu ne tueras point[139] », qui est de nature à nous donner la certitude que nous descendons d'une série infiniment longue de générations de meurtriers qui, comme nous mêmes peut-être, avaient la passion du meurtre dans le sang. »

Freud /Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort. (1915)

Il n'hésita pas non plus, en citant Balzac, citant lui-même Rousseau, à rappeler quelle serait l'affligeante banalité du meurtre, si c'était possible à chacun de nous de "tuer le mandarin" impunément.
« Dans le Père Goriot, Balzac cite un passage de Rousseau, dans lequel celui-ci demande au lecteur ce qu'il ferait si, sans quitter Paris et, naturellement, avec la certitude de ne pas être découvert, il pouvait, par un simple acte de volonté, tuer un vieux mandarin habitant Pékin et dont le mort lui procurerait un grand avantage. Il

[139] Nous le trouvons dans les deux versions du Décalogue : Exode 20, 13, et Deutéronome 5, 17.

laisse deviner qu'il ne donnerait pas bien cher pour la vie de ce dignitaire. "Tuer le mandarin" est devenu alors une expression proverbiale de cette disposition secrète, inhérente même aux hommes de nos jours. »

Ibidem.

Et plus loin on peut lire :

« Dans nos désirs inconscients, nous supprimons journellement, et à toute heure du jour, tous ceux qui se trouvent sur notre chemin, qui nous ont offensés ou lésés. « Que le diable l'emporte ! » disons-nous couramment sur un ton de plaisanterie, destiné à dissimuler notre mauvaise humeur. Mais ce que nous voulons dire réellement, sans l'oser, c'est la que la mort l'emporte ! », et ce souhait de mort, notre inconscient le prend plus au sérieux que nous ne le pensons nous-mêmes et lui donne un accent que notre conscience est prête à désavouer. Notre inconscient tue même pour des détails ; comme l'ancienne législation athénienne de Dracon[140], il ne connaît pas d'autre châtiment pour les crimes que la mort, en quoi il est assez logique, puisque tout tort infligé à notre moi tout-puissant et autocratique est, au fond, un crimen laeesae majestatis.

C'est ainsi qu'à en juger par nos désirs et souhaits inconscients, nous ne sommes nous-mêmes qu'une bande d'assassins. Heureusement, que tous ces désirs et souhaits ne possèdent pas la force que leur attribuaient les hommes des temps primitifs ; s'il en était autrement, l'humanité aurait péri depuis longtemps sous les feux croisés des malédictions réciproques, lesquelles n'auraient épargné ni ses hommes les meilleurs et les plus sages, ni ses femmes les plus belles et les plus douces. »

Ibidem.

Comment peut-on souhaiter inconsciemment la mort de l'autre ? Cela relève dit Freud de "penchants", qui restent le plus souvent cachés même à notre conscience, et dont nous ne prenons connaissance qu'indirectement, à l'occasion d'une plaisanterie, au détour d'une phrase lancée sans réfléchir. Ce sont toutes les couches de civilisation dont nous sommes recouverts - grâce à l'éducation que nous avons reçue et à la pression sociale qui s'exerce sur nous - qui empêchent nos "penchants primitifs" de se manifester. En soi, ces penchants ne sont ni bons ni mauvais, nous dit Freud, mais réprimés et réprouvés par la société. Notre conscience morale condamne notre désir de tuer l'autre, ou préfère l'ignorer ; mais il n'empêche que ce désir existe, en notre âme ou en notre esprit.

- Après avoir établi la présence d'une disposition originelle au bien dans la nature humaine *« Il n'y a dans l'homme de germe que pour le bien »* , Kant pose la présence d'une inclination à ne pas respecter la loi morale. Le mal consiste donc à choisir pour fin, autre chose que le bien que commande la raison. Il parle d'un *« désir du mal »*, d'un *« actif désir de l'illicite »*, d'un *« penchant qui s'éveille infailliblement aussitôt que l'homme commence à faire usage de sa liberté »*. Le mal est un penchant et ne peut donc pas être regardé *« comme une disposition naturelle mais comme une chose qui peut être imputée à l'homme »*. Il affirme en outre l'universalité et le caractère inné de ce penchant : *« Qu'un penchant pervers de ce genre doive être enraciné dans l'homme, c'est là un fait dont nous pouvons nous épargner de donner une preuve formelle, étant donnée la foule d'exemples parlants que l'expérience des actions humaines nous présente. »*

Si les individus peuvent être nantis d'une volonté généralement bonne, ils sont néanmoins en proie à des penchants qui les empêchent de toujours agir conformément à la loi morale, selon une intention pure.

« La proposition : l'homme est mauvais, ne peut vouloir dire autre chose, d'après ce qui précède que : il a conscience de la loi morale et il a cependant admis, dans sa maxime, de s'en écarter (à l'occasion). »

Emmanuel Kant/*La religion dans les limites de la simple raison. (1793)*

Il y a en l'homme une sorte de mauvaise foi, qui fait qu'il voit le bien et choisit de faire le mal pour satisfaire son égoïsme.

[140] Dracon est un législateur athénien du VII^e siècle av. J.-C. Les éléments qui nous sont parvenus du code qu'il a établi portent surtout sur le droit pénal et se caractérisent par la sévérité et la rigueur des sentences.

Depuis des millénaires, toutes sortes d'autorités - des autorités religieuses aux plus éminents savants - répètent la même idée ad nauseam, à savoir que les humains sont connus pour être les plus intelligents du règne animal. Il est malheureux de constater que Sapiens a choisi résolument de mettre son intelligence et son énergie au service du mal. Il la consacre à perfectionner ses moyens d'extermination.

« Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous, distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et à mon gré fort judicieusement ; car avec vos seules mains que vous pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? Au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres, plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice : et c'est là encore où gît la gloire ; elle aime le remue-ménage, et elle est personne d'un grand fracas. »

La Bruyère/Les Caractères. (1688)

Comme le démontre La Bruyère, le caractère "raisonnable" des hommes, leur supériorité sur les animaux, réside finalement dans leur capacité à inventer des armes de plus en plus meurtrières. Bien étrange supériorité !

« Il a fallu sans doute beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps ». Cette phrase de Paul Valéry, dans "La Crise de l'Esprit" (1919), au lendemain de la première guerre mondiale, sanctionne le fait que cette guerre est sans doute la première guerre véritablement scientifique de l'histoire de l'humanité, la guerre des chimistes, même si de tous temps, la science et le combat ont toujours été intimement liés. On pourrait remonter à Archimède (287-212 av. J.-C), le célèbre savant de l'Antiquité, la figure emblématique qui revient le plus souvent dans l'histoire de ces relations. An 213 avant notre ère, la Deuxième Guerre punique, qui oppose Rome à Carthage, en vue de l'hégémonie de la Méditerranée occidentale bat son plein. Lors du célèbre siège de Syracuse, la légende veut qu'il ait mis au point des miroirs géants, pour réfléchir et concentrer les rayons du soleil dans les voiles des navires romains et ainsi les enflammer. Archimède appartient à cette lignée des ingénieurs grecs, qui ont construit une première forme d'artillerie, dite mécanique ou névrobalistique (catapulte, baliste) : des machines pour lancer des projectiles (pierres et flèches).

C'est le physicien américain Julius Robert Oppenheimer (1904-1967) qui prend la direction du fameux "projet Manhattan[141]" de 1942 à 1945. Pendant toute la durée de ce projet scientifique, il s'entoure d'autres physiciens tels Enrico Fermi[142] et Richard Feynman[143], des mathématiciens comme John Von Neumann[144] ou encore des chimistes tels que Harlod Urey[145]. Le 16 juillet 1945, après trois ans de travaux, une bombe atomique explose sur le champ de tir d'Alamogordo, au Nouveau-Mexique, créant un nuage de 13 kilomètres de haut. Deux bombes de ses œuvres s'abattront sur le Japon. Bilan estimé de ce double bombardement mené par les États-Unis : entre 103.000 et 220.000 victimes.

---

[141] Le projet Manhattan est le projet de recherche du gouvernement américain dont l'objectif était de produire une bombe atomique au cours de la Seconde Guerre mondiale.

[142] Enrico Fermi (1901-1954) était un physicien italien naturalisé américain.

[143] Richard Phillips Feynman (1918-1988) était un physicien américain.

[144] John von Neumann (1903-1957) était un mathématicien et physicien américano-hongrois.

[145] Harold Clayton Urey (1893-1981) était un chimiste américain.

Le pouvoir politique, pour gagner les guerres, a toujours eu recours aux connaissances scientifiques et/ou techniques disponibles, et cherché à les appliquer à son objectif. Les esprits les plus brillants ont concédé leurs sciences aux États et aux guerres, alors qu'ils auraient dû les concéder à l'humanité et à la paix. En temps de guerre, les états investissent sans compter dans la recherche, dans l'espoir de mettre au point une technologie susceptible de les aider à vaincre. Supposons qu'éclate une troisième guerre mondiale ; il est impossible de prédire quel nouveau moyen de mort serait inventé. Dans le domaine de la guerre, il n'y a nul obstacle à l'invention meurtrière, aucune limite n'est imposée à l'esprit des inventeurs. La science est un art de la guerre !

La vie des représentants du genre Homo n'a pas été un long fleuve tranquille. Il y a 2,5 millions d'années, Homo habilis partage son environnement avec la grande hyène Pachycrocuta. De la taille d'une lionne actuelle, la hyène est présente partout dans le monde et s'attaque sans hésiter aux Hommes. En Europe et en Asie, le tigre à dents de sabre ou machairodonte est lui aussi un dangereux prédateur. Les premiers épisodes de méga sécheresses sont apparues aux environs d'il y a 100.000 ans avant notre ère, alors qu'Homo Sapiens était encore en Afrique. Des sécheresses sans commune mesure avec ce que nous connaissons actuellement. Les grands lacs Africains se sont à l'époque presque entièrement vidés de leurs eaux, provoquant sans doute les premières migrations humaines de notre histoire. Il y a environ 75.000 ans, le volcan situé à l'emplacement de l'actuel lac Toba, dans la province de Nord Sumatra, entrait en éruption. Celle-ci pense-t-on, dura deux semaines. Ce fut la plus forte éruption que connut l'humanité. La super-éruption de Toba semble avoir réduit la population humaine du monde d'au moins 75%. Les épidémies n'ont pas attendu la mondialisation, ni la crise du coronavirus pour s'étendre à l'ensemble du globe. Dès l'Antiquité, les maladies ont décimé des populations entières en l'espace de quelques mois voire quelques jours, déclenchant la terreur des habitants face à un mal inconnu.
Nous avons survécu aux prédateurs, aux catastrophes naturelles, aux épidémies... Il n'y a pas à dire, nous sommes intelligents. Mais sommes-nous assez intelligents pour survivre à notre propre intelligence ? C'est plutôt mal parti ! L'homme, animal devenu dieu, peut mettre fin à l'humanité. Satisfaction individuelle et collective de pulsions inconscientes profondes, la guerre est une partie de l'Histoire, tellement importante qu'elle ne pourra jamais être éliminée. *Elle ne relève jamais de la raison humaine, mais de sa déraison.*

« Je ne sais pas comment sera la troisième guerre mondiale, mais je sais qu'il n'y aura plus beaucoup de monde pour voir la quatrième. »

Albert Einstein

9. L'Ivresse du Pouvoir.

« Le gouvernement est une réunion d'hommes qui fait violence au reste des hommes. »

Léon Tolstoï/Le Royaume de Dieu est en nous. (1894)

« L'homme est un loup pour l'homme » inventée par l'auteur latin Plaute (254 av. J.-C.-184 av. J.-C.) et rendue célèbre par le philosophe anglais Thomas Hobbes (1588-1679), cette phrase défend une vision particulièrement pessimiste de l'homme. Figure par excellence du prédateur diabolique, le loup incarne la méchanceté, la bestialité qui gît au plus profond de nous, l'inventivité dont les hommes sont capables en matière d'atrocités. Compétition, exploitation, élimination des plus faibles, la domination humaine ne fait que reconduire les structures hiérarchiques immanentes à la vie sociale animale. Il y a donc naturellement des dominants et des dominés, des riches et des pauvres, des maîtres et des esclaves, des bourreaux et des victimes, des vainqueurs et des vaincus.

P*our le moment, je désirerais seulement qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un Tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a de pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui, que de le contredire. »*

Étienne de La Boétie/Le Discours de la servitude volontaire (1549)

Au Paléolithique et au Mésolithique, l'Homme se perçoit comme immergé dans la nature, dont il n'est qu'un simple élément, au même titre que tous les autres : animaux, ciel, végétaux… Ainsi, la religion des chasseurs-cueilleurs ne fait probablement pas de différence entre l'Homme et le milieu qui l'entoure. Mais au Néolithique, tandis qu'il affirme son emprise sur la nature, l'Homme s'en détache progressivement : il n'en est plus une simple composante, mais au contraire une entité distincte, qui interagit avec elle. Le dieu néolithique est naturellement créé à cette image : distinct des forces naturelles, et capables de les gouverner. Un tournant spirituel fondamental.
C'est au néolithique, que l'on voit apparaître des personnages qui confisquent le pouvoir, en pratiquant ce que l'on pourrait appeler une "manipulation de l'imaginaire".
« Pour revenir au néolithique, les chefs qui ont su émerger durent être ceux capables de manipuler à leur profit le surnaturel, sans doute en toute bonne fois - nous ne sommes pas dans la théorie du complot. Ils sont parvenu à persuader le reste de la communauté d'accomplir à leur profit des tâches sans utilité directe, et fort coûteuses en énergie. Aucun de ces objets obtenus à grands frais n'a d'intérêt collectif : ils ne servent qu'à marquer le prestige individuel et le pouvoir personnel de leurs possesseurs. Il est au moins un indice de cette manipulation de l'imaginaire : l'investissement dans les tombeaux et les cérémonies funéraires. Si l'on pouvait déplacer des dalles de plusieurs dizaines de tonnes pour construire les dolmens, les recouvrir de terre et de pierres et y déposer le mort entouré de richesses inouïes, c'est que de telles réalisations, branchées sur l'au delà, étaient susceptibles de bénéficier à toute la communauté. De son vivant, mais aussi une fois mort, le chef était visiblement en rapport avec les forces surnaturelles. »

Jean-Paul Demoule[146]/Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. (2017)

Tout porte donc à croire que l'émergence de dominants résulta à l'origine de la combinaison d'au moins deux facteurs : la capacité d'une société à produire plus que ses besoins, autrement dit à dégager de la richesse, et la capacité de ces élites naissantes à se dire en relation avec le surnaturel.

---

146 Jean-Paul Demoule (1947-….) est un archéologue et préhistorien français.

Les imposants tombeaux mégalithiques, élevés à la sueur du front des populations, participaient de l'édifice idéologique destiné à leur faire avaler la nécessité d'avoir des intercesseurs avec les puissances surnaturelles et des chefs pour diriger leurs vies collectives. Intercesseurs (prêtres, chamans) et chefs se renforçant l'un l'autre dans leurs pouvoirs respectifs .

La définition intuitive du pouvoir, est la capacité d'imposer ses désirs, ses préférences, ses intentions, aux autres. D'arriver à ce qu'une personne fasse quelque chose, qu'en son nom propre ou en d'autres circonstances, elle n'aurait pas fait. Communément, on comprend sous cette notion de pouvoir, l'habileté à substituer la volonté personnelle d'un individu à celle d'un autre, la capacité à dominer et à obtenir obéissance.
« Toute classe qui aspire à la domination doit conquérir d'abord le pouvoir politique pour représenter à son tour son intérêt propre comme étant l'intérêt général. »
Karl Marx/L'Idéologie allemande. (1932)
Le bébé humain est naturellement narcissique et mégalomane. Il se sent le centre du monde. Ses seuls moyens de se faire entendre, sont les pleurs et les cris. Il se rend très vite compte, qu'il détient là un moyen de se faire obéir. En grandissant il va peu à peu, sous la pression de la réalité, apprendre à refouler ses désirs de toute-puissance, et accepter d'obéir, de composer. Mais certains individus n'arrivent jamais à ce principe de réalité. Ils ne grandissent pas. Devenus adolescents puis adultes, ils vont canaliser toute leur énergie dans un seul but : dominer, détenir une parcelle de pouvoir, si ce n'est le pouvoir tout court. C'est le cas des hommes politiques.

Né à Florence, Nicolas Machiavel (1469-1527) est un penseur italien de la Renaissance, théoricien de la politique et de la guerre. Peu d'écrivains, au cours des siècles, ont réussi à transformer leur nom en adjectif. Machiavel a droit à cette distinction. On peut définir le machiavélisme par cet extrait de "Le Prince", un traité politique publié en 1532 (après la mort de l'auteur), qui montre comment devenir prince et le rester : *« [le Prince] est souvent obligé, pour maintenir l'État, d'agir contre l'humanité, contre la charité, contre la religion même. Il faut […] que tant qu'il le peut il ne s'écarte de la voie du bien, mais qu'au besoin il sache entrer dans celle du mal. »* Le machiavélisme désigne une conception de la politique, prônant la conquête et la conservation du pouvoir, par tous les moyens. Il consiste à jouer, la fin justifiant les moyens, la politique contre la morale.
La pensée machiavélienne, est indissociablement liée à l'affirmation de la méchanceté des hommes. Non, les hommes ne sont pas bons, mais méchants, changeants, ingrats, simulateurs et dissimulateurs, fuyards devant les périls, avides de gain. D'ailleurs, *« ils oublient plus vite la mort de leur père que la perte de leur patrimoine »*. Être bon dans un monde de gens mauvais, c'est l'assurance d'être détruit. Un prince qui veut se maintenir, doit donc apprendre à être tel que les circonstances pourront l'exiger. Il lui faut sans cesse penser à la guerre et *« il est beaucoup plus sûr d'être craint que d'être aimé »*. Attention : il faut être craint, sans être méprisé ou haï. Un prince changeant, léger, efféminé, qui manque de courage, irrésolu, sera méprisé. Il se doit d'être grand, courageux, grave, fort. Il doit *« apprendre à ne pas être bon »* et *« savoir entrer dans le mal si c'est nécessaire »*.
Pour Machiavel, un élément important du souverain, est de savoir dissimuler ses expressions, ses intérêts, ses moyens et ses objectifs. Il prend pour acquis : l'homme du peuple est crédule. C'est avec cette fragilité qu'il faut jouer, de sorte que le souverain puisse en tirer un profit maximum. C'est ainsi qu'il écrit : *« Le plus heureux est toujours celui qui sait le mieux se couvrir de la peau du renard. Le point est de bien jouer son rôle, et de savoir à propos feindre et dissimuler. Et les hommes sont si simples et si faibles que celui qui veut tromper trouve aisément des dupes. »*
Ce que l'on peut résumer par la formule : "Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner. "
Le machiavélisme, est associé à un éloge du cynisme et de la manipulation en politique. C'est particulièrement vrai concernant les chapitres XV à XXII, qui

énoncent de manière froide les moyens de conserver le pouvoir (par exemple, l'exécution brutale, cruelle et publique des opposants, pour frapper les esprits et décourager la contestation de l'autorité du Prince).
De l'œuvre pourraient être retenues ces citations : *« Gouverner, c'est faire croire », « Les grands hommes appellent honte le fait de perdre et non celui de tromper pour gagner », « Car la force est juste quand elle est nécessaire », « Il est plus sûr d'être craint que d'être aimé », « Jamais les hommes ne font le bien que par nécessité », « Aussi est-il nécessaire au Prince qui se veut conserver qu'il apprenne à pouvoir n'être pas bon… »,* ou encore : *« Il y a de bonnes lois là où il y a de bonnes armes », « La meilleure forteresse des tyrans, c'est l'inertie des peuples », « La soif de dominer est celle qui s'éteint la dernière dans le cœur de l'homme »* Il faut retenir de la philosophie politique de Machiavel, cet aspect d'absence de scrupules, cette idée que "la fin justifie les moyens" *: « Que le prince songe donc uniquement à conserver sa vie et son Etat : s'il y réussit, tous les moyens qu'il aura pris seront jugés honorables et loués par tout le monde ». La fin est la conservation de l'État. L'État a une dimension sacrée, il est premier par rapport à la morale et au droit. Au Prince, Machiavel conseille de « ne pas se départir du bien, s'il le peut, mais savoir entrer dans le mal si c'est nécessaire ». La politique est par delà bien et mal : certes, le Prince doit veiller à rester moral, mais si les circonstances l'exigent, il peut parfaitement s'en affranchir.*
En 1972, le général qui se trouvait à la tête du commandement stratégique de l'aviation américaine, fit cette déclaration : *« On m'a souvent demandé si j'aurais des scrupules moraux à faire décoller des avions porteurs de bombes à hydrogène. Ma réponse est toujours la suivante : la seule chose qui importe, c'est le professionnalisme. »* C'est une réponse typiquement machiavélienne. Machiavel ne se demandait pas si faire la guerre était bien ou mal, il se contentait d'expliquer la meilleure manière de la faire, pour vaincre l'ennemi. L'un de ses livres, publié en 1521, ne s'intitulait-il pas "L'Art de la guerre" ?

L'histoire nous révèle la face sombre des idéaux politiques et l'étroite relation, que l'exercice du pouvoir entretient avec la tromperie, le cynisme et le crime. Les persécutions sanglantes de l'empereur romain Tibère (42 avant J.-C. à 37 après J.-C.), les débordements et les transgressions de Caligula (37-41 après J.-C.), les exécutions en masse de l'infatigable conquérant Tamerlan (1336-1405), la perversité de Pierre I^{er} de Castille dit "le Cruel" (1334-1369), ou la monstruosité du Tsar Ivan IV dit "le Terrible" (1530-1584), ne ressemblent-ils pas à des fictions, à des modèles créés par la littérature noire ? Le profil des personnalités haut placées, qui ont gouverné l'humanité, évoque plus une image de la méchanceté, qu'une image des dons et de la vertu. La passion de commander est une passion destructive et vicieuse.
« C'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser »

Charles de Montesquieu/De l'esprit des lois. (1748)

Au cours du XX^{e} siècle, les guerres ont tué plus de 100 millions de personnes. Au cours de la même période, plus de 250 millions de personnes sont mortes assassinées, par leurs propres gouvernants. Ce siècle a été particulièrement généreux en dictateurs : Lénine[147], Staline[148], Mussolini[149], Hitler[150], Franco[151], Tito[152], Mao Zedong[153], Castro[154], Mobutu[155], Honecker[156], Pinochet[157], Pol Pot[158],

[147] Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, est un révolutionnaire communiste, théoricien politique et homme d'État russe, né en1870 et mort en 1924.
[148] Joseph Staline (1878-1953), est un révolutionnaire bolchevik et homme d'État soviétique d'origine géorgienne.
[149] Benito Mussolini (1883-1945) est un journaliste, idéologue et homme d'État italien.
[150] Adolf Hitler est un idéologue et homme d'État allemand, né en1889 et mort par suicide en1945.
[151] Francisco Franco Bahamonde (1892-1975) est un militaire et homme d'État espagnol, qui instaura en Espagne, puis dirigea pendant près de 40 ans de 1936 à 1975, un régime dictatorial nommé État espagnol.
[152] Josip Broz Tito (1892-1980), communément appelé "Tito" ou le maréchal Tito, est un homme d'État yougoslave.
[153] Mao Zedong (1893-1976) est un homme d'État et chef militaire chinois.
[154] Fidel Castro (1926-2016) est un révolutionnaire et homme d'État cubain.

Khomeiny[159]… D'autre part, ils ont atteint des sommets de violence et de perversion, sans équivalent dans l'Histoire. On les retrouve solidaires dans toutes les grandes occasions, comme en novembre 2016, lors de la mort de Fidel Castro : *« Un ami proche et un camarade »* (Kim Jong-un, Corée du Nord), *« Un guerrier infatigable »* (Hassan Rohani, Iran), *« Le camarade Castro vivra éternellement »* (Xi-Jinping, Chine), *« Une personne chère et un penseur unique »* (Alexandre Loukachenko, Biélorussie).
Depuis qu'il y a des tribus voire des familles, il y a des dictateurs, c'est-à-dire des chefs charismatiques qui vont s'adjuger le pouvoir. C'est inhérent à l'histoire et à la nature humaine, observe l'essayiste et écrivain français Olivier Guez (1974-….), mais au XX[e] siècle ce phénomène a pris des proportions tout à fait inédites.

Pour Platon dans "La République" (années 370 av. J.-C.) : La Tyrannie est le pouvoir d'un homme guidé non pas par sa raison, mais par ses désirs. Ce n'est pas la concentration des pouvoirs politiques dans les mains d'un seul homme qui constitue un problème, mais le rapport de celui-ci à la raison.

« Le pouvoir rend fou, et que le pouvoir absolu rend absolument fou. »

Lord Acton[160]/Lettre à Bishop Mandell Creighton. (5 Avril 1887)

- Des années 1930 à sa mort en 1953, Joseph Staline a fait exécuter plus d'un million de Soviétiques. Des millions d'autres ont été victimes de travail forcé, de déportation, de famine, de détention et d'interrogatoires. Il prenait un malin plaisir à donner ces ordres d'élimination.

« Il agitait devant ses subordonnés la menace mortelle de la déportation, de la vie au Goulag et de l'exécution, guettant leurs réactions à ses provocations, à ses railleries et à son humour sadique. Parfois il leur tendait un piège, assistait à leur arrestation, leur faisait espérer une grâce, puis les faisait emmener pour être interrogés, torturés et fusillés. Il fit même emprisonner et déporter les épouses, les enfants, les frères et les sœurs de ses plus proches compagnons, observant le moindre signe prouvant qu'ils flanchaient du fait de la pression. »

Norman M. Naimark[161]/Les génocides de Staline. (2012)

En 1926, Staline confiait à un proche : *« Choisir la victime, préparer minutieusement le coup, assouvir une vengeance implacable et ensuite aller se coucher... Il n'y a rien de plus doux au monde. »* Staline était *« la plus éminente médiocrité de notre parti »* selon Léon Trotsky. Il fut suivi dans cette analyse par Nikita Khrouchtchev, qui dénonça son côté *« capricieux »*, son *« hystérie »*, sa *« folie de la persécution »*, sa *« mégalomanie »*, ses accusations *« folles et contraires au bon sens ».*
« Après ma mort, des monceaux d'ordures seront versés sur ma tombe, mais le vent de l'Histoire les dispersera. » Énoncée trois mois avant sa mort, la prédiction de Joseph Staline est en passe de s'accomplir :
« Lorsque les Russes se penchent sur leur passé et qu'ils y contemplent Joseph Staline, ils y voient moins un dictateur sanguinaire qu'un dirigeant dans la tradition des grands monarques de la Russie éternelle, avec cette fascination particulière que le pouvoir suscite. Sans doute les persécutions et les purges ne sont-elles pas passées sous silence, mais avec la décantation du temps, Staline demeure d'abord, dans l'imaginaire collectif, le sauveur de la patrie, celui qui a vaincu la barbarie nazie, laquelle provoqua vingt-sept millions de morts en Union soviétique. C'est au nom de la grandeur du pays et de la sauvegarde de ses intérêts supérieurs que les Russes disculpent leur tsar rouge. »

Vladimir Fédorovski[162]/Le phénomène Staline. (2020)

- Près de 60 millions de morts en temps de paix. Tel est le stupéfiant record détenu

[155] Joseph-Désiré Mobutu (1930-1997) est un homme d'État, militaire et dictateur zaïrois, ayant gouverné la république démocratique du Congo de 1965 à 1997, soit 32 ans de pouvoir.
[156] Erich Honecker (1912-1994) est un homme politique allemand, principal dirigeant de l'Allemagne de l'Est de 1971 à 1989.
[157] Augusto Pinochet (1915-2006) est un militaire et homme d'État chilien, président de la République du 17 décembre 1974 au 11 mars 1990.
[158] Saloth Sâr (1925-1998) plus connu sous le nom de Pol Pot, est un homme d'État cambodgien.
[159] Ruhollah Khomeyni (1902-1989) est un chef spirituel (ayatollah) et homme politique iranien.
[160] *John Emerich* Edward *Dalberg*-Acton (1834-1902), dit Lord Acton, est un historien et homme politique britannique.
[161] Norman M. Naimark(1944-….) est un historien américain.

par Mao Zedong (1893-1976). 429 fois Nagasaki[163] (le musée du mémorial pour la paix d'Hiroshima, avance le chiffre de 140.000 morts). A la racine on trouve un délire idéologique, le désir dévorant de Mao de prouver au monde qu'il est le véritable leader du camp socialiste, le génie visionnaire qui a réussi à vaincre le capitalisme. Staline était le modèle et l'inspirateur de Mao. Mais ce dernier ne se contente pas de le copier servilement. Il veut le dépasser.
Le "Grand Bond en avant" avait pour but de faire passer la Chine , d'une société essentiellement agraire à une société industrielle moderne, en seulement cinq ans. Lancé fin 1957, ce Grand Bond entraînera la pire famine de l'histoire humaine. La Chine a connu plus de 1.800 famines au cours de ses vingt-cinq siècles d'histoire. Pourtant, celle qui frappe le pays entre 1959 et 1962 est sans précédent : plus de 35 millions de morts. Des plaines du Yangzi Jiang aux plateaux du Tibet, toutes les régions sont décimées. La pénurie est sans rapport avec la géographie ou le climat : les victimes payent de leur vie l'utopie meurtrière de Mao Zedong. Au pire moment de la famine, Mao refusa de réduire les exportations de céréales, qui finançaient le développement de l'industrie, en faisant un commentaire qui glace le sang : *« Distribuer les ressources de façon égalitaire ne fera que ruiner le Grand Bond en avant. Quand il n'y a pas assez de nourriture, des gens meurent de faim. Il vaut mieux laisser mourir la moitié de la population, afin que l'autre moitié puisse manger suffisamment. »*
Une des façons de survivre, pendant le Grand Bond en avant, était le cannibalisme :
« Un jour de 1960, la petite fille de la voisine de ma tante Junying, à Yibin, âgée de trois ans, disparut. Quelques semaines plus tard, sa mère vit une enfant qui jouait dans la rue, vêtue d'une robe ressemblant à celle de sa fille. Elle s'approcha et l'examina avec attention. Elle aperçut une tache indélébile qui lui permit de reconnaître le vêtement à coup sûr. Elle fit part de sa découverte à la police. Il apparut bientôt que les parents de la fillette vendaient de la viande séchée ; ils avaient enlevé et assassiné plusieurs bébés qu'ils avaient dépecés pour vendre leur chair, en prétendant qu'il s'agissait de lapin, à des prix exorbitants. Le couple monstrueux fut exécuté et l'on étouffa l'affaire, mais tout le monde savait que les meurtres d'enfants étaient relativement répandus à l'époque.
Des années plus tard, je rencontrai un ancien collègue de mon père, un homme très doux et fort capable, qui n'était pas du tout d'une nature à exagérer. Il me raconta avec beaucoup d'émotion ce qu'il avait vu dans une commune populaire pendant la famine. 35% des paysans étaient morts, dans une région où les récoltes avaient été bonnes, bien que l'on n'eût pour ainsi dire rien ramassé, puisque la main-d'œuvre avait été réquisitionnée pour produire de l'acier. Par ailleurs, la cantine de la commune avait gaspillé une portion importante de ce dont elle disposait. Un jour, un paysan fit irruption dans son bureau et se jeta à terre en hurlant qu'il avait commis un crime épouvantable et en le suppliant de lui pardonner. En définitive, il apparut qu'il avait tué son propre enfant pour le manger. La faim avait été une force incontrôlable qui l'avait poussé à brandir son couteau. Le visage inondé de larmes, le fonctionnaire ordonna l'arrestation du coupable. Par la suite, il fut fusillé, en guise d'avertissement contre les infanticides. »

Jung Chang[164]/Les cygnes sauvages. (1991)

Après l'échec du Grand Bond en avant, Mao Zedong fut écarté du pouvoir. Afin de le récupérer, il lança la "Révolution Culturelle". Le principal acteur de la révolution culturelle, fut la jeunesse scolarisée des villes, qui se laissa embrigader dans le mouvement des "Gardes Rouges". *« Barrer à la jeunesse chinoise la voie qui pourrait la ramener vers le capitalisme »*, tel est le but fondamental, semble-t-il, de la Révolution culturelle. Mao ferma les lycées et les universités de 1966 à 1972 pour favoriser son développement. Durant une décennie, les jeunes Chinois furent privés d'éducation.

[162] Vladimir Fédorovski, né le 27 avril 1950 à Moscou, est un diplomate et écrivain russe d'origine ukrainienne et aujourd'hui français.
[163] La ville est emblématique d'un moment clé de la Seconde Guerre mondiale, l'attaque nucléaire alliée en août 1945.
[164] Jung Chang, de son vrai nom Chang Erhong, est une écrivaine d'origine chinoise, née en 1952 à Yibin, dans la province du Sichuan, en Chine.

Les Gardes Rouges seront les auteurs de terribles excès, allant de la destruction systématique du patrimoine à l'humiliation publique, l'enfermement en "camps de rééducation" et parfois l'exécution des "intellectuels". Des gens ont été décapités, battus à mort, enterrés vivants, lapidés, noyés, ébouillantés, massacrés en groupe, vidés de leurs entrailles (...), explosés à la dynamite. Toutes les méthodes ont été utilisées. Les détails connus sont glaçants. Au plus fort de la Révolution Culturelle, de macabres "banquets" ont vu des convives dévorer les organes de leurs victimes "contre-révolutionnaires" : des scènes d'épouvante éradiquées de la mémoire officielle, un demi-siècle après le déclenchement de cette décennie de tourmente meurtrière.
Voici un extrait de l'enquête mené par l'écrivain Zheng Yi (1947-....) dans laquelle il affirme qu'en Chine, pendant la période de la Révolution culturelle, 10.000 cas de cannibalisme auraient été recensés dans la province de Guangxi. Les victimes étaient généralement tuées et découpées à la suite de séances de "pidou", ces séances d'humiliation publique courantes sous la Révolution Culturelle.
« Ce jour-là, l'école secondaire de Tongling était en pleine effervescence culinaire : dans les cuisines, on cuisait de la chair humaine ; dans les dortoirs des professeurs, on cuisait de la chair humaine ; dans l'internat des filles, on cuisait de la chair humaine ; sous les auvents devant les salles de classe, on grillait de la chair humaine ; dans la cour de l'école, on grillait de la chair humaine. »

Zheng Yi/Stèles rouges. (1993)

Au fil de l'ouvrage, Zheng Yi recense un grand nombre de témoignages, tous plus atroces les uns que les autres. C'est en exacerbant l'injonction à la lutte des classes, qu'on en est arrivé au cannibalisme. Certains bourreaux clamant haut et fort qu'il ne s'agissait pas simplement de chair humaine, mais de "chair de propriétaire foncier", de "chair de traître", de "chair d'ennemis de classe". Le régime communiste observe toujours un silence obstiné sur les pires excès commis à l'époque.
Contrairement aux scènes de cannibalisme survenues durant les famines du "Grand Bond en avant", les violences de cette période étaient motivées par le pur fanatisme, on dévore l'intello haï. « *C'est un cannibalisme causé par des évènements politiques, une haine politique, au nom d'une idéologie et de rituels politiques* », explique Xue-liang Ding, professeur de la "Hong Kong University of Science and Technology", expert de la période.
A l'instar de Staline, Mao a su progressivement développer un culte de la personnalité, par des campagnes répétées de propagande. Il a su également mettre en place un système de terreur et de répression, avec les camps de travail qui présentent des similitudes avec le goulag soviétique. Pourtant "bourgeoise" ou "prolétarienne", la gauche française l'adula jadis. Début 1961, de retour de Chine, François Mitterand affirme au journal "L'Express" (23 février) que Mao est *« un humaniste »*. Mao reste encore aujourd'hui l'icône de la Chine, le portrait du "Grand Timonier" orne toujours les murs de la Cité interdite, et les foules continuent de défiler dans l'affreux mausolée coffre-fort, qui abrite sa momie. Il continue de jouir d'une indulgence certaine.
- Sous le joug nazi furent commis des crimes, parmi les plus abominables du siècle passé : des exterminations de masse ; le dépeçage de la Pologne, purgée et morcelée dans l'horreur la plus absolue ; de vastes programmes d'euthanasie destinés aux handicapés physiques et mentaux ; un "Lebensraum[165]" au nom duquel furent sacrifiés quelque vingt millions d'officiers et civils soviétiques. Comment Adolf Hitler a-t-il réussi à rallier un peuple à son projet infernal ? Telle est la question que les historiens continuent de se poser. Des gens qui commettent des atrocités innommables, il y en a plein les prisons partout dans le monde, mais des hommes qui réussissent à entraîner des millions de personnes dans leur folie meurtrière, il en existe peu.

[165] En géopolitique, espace vital estimé nécessaire pour une population, concept justificatif d'une politique de conquête territoriale.

« Qu'un tel homme ait pu aller si loin dans la réalisation de ses ambitions et, surtout, qu'il ait pu compter sur des millions de gens désireux de l'y aider (...) : c'est un phénomène qui donnera au monde à méditer pendant des siècles. »

Konrad Heiden (1901-1966), journaliste et écrivain politique germano-américain.

Le parti nazi est arrivé au pouvoir, élu par le peuple Allemand - Peuple complice par la connaissance des écrits de "Mein Kampf" (1925) - Peuple complice par l'adoption du salut hitlérien par l'ensemble de la population, (les documents le prouvent) - Peuple complice, faute de révolte massive contre ce parti dirigé par des fous et responsable de 50 millions de morts ou plus.

Pleinement conscient de ses capacités d'orateur, Hitler insiste longuement dans Mein Kampf sur l'importance de la propagande, et en particulier des discours pour galvaniser les foules : « *c'est par la parole beaucoup plus que par des livres que l'on gagne les hommes : tous les grands mouvements que l'histoire a enregistrés ont dû beaucoup plus aux orateurs qu'aux écrivains. »*

La théorie moderne de la propagande est apparue à la fin du XIX^{e} siècle, notamment grâce aux avancées dans les domaines de la publicité et de la psychologie. En 1895, Gustave Le Bon (1841-1931), médecin, anthropologue, psychologue social et sociologue, le plus important penseur français sur la question de la propagande, publie "Psychologie des foules", il y développe des théories sur la manière d'influencer les masses. Hitler dans Mein Kampf, sans directement évoquer Le Bon, reprend sa vision de la manipulation de la foule. Il déclare : *« Toute propagande doit être populaire et placer son niveau spirituel dans la limite des facultés d'assimilation du plus borné parmi ceux auxquels elle doit s'adresser. Dans ces conditions, son niveau spirituel doit être situé d'autant plus bas que la masse des hommes à atteindre est plus nombreuse. »* Dans son ouvrage, il définit à qui doit s'adresser la propagande et comment assurer son efficacité : *« À qui doit s'adresser la propagande ? [...] Elle doit toujours s'adresser uniquement à la masse ! »* ; *« Elle est un moyen et doit en conséquence être jugée du point de vue du but. »* La propagande doit *« se limiter à un petit nombre d'objets, et les répéter constamment. » ; « Elle vise à imposer une doctrine à tout un peuple. » ; « Elle agit sur l'opinion publique à partir d'une idée et la rend mûre pour la victoire de cette idée. »* Il poursuit : *« La majorité des hommes sont paresseux et lâches... La propagande n'a pas besoin de se casser la tête au sujet de l'importance, en particulier, de chacun de ceux qu'elle a convertis, au sujet de leur capacité, de leur savoir, de leur intelligence ou de leur caractère. »* Sa perception des foules laisse entrevoir un profond mépris envers l'être humain : *« Dans sa grande majorité, le peuple se trouve dans une disposition et un état d'esprit à tel point féminins que ses opinions et ses actes sont déterminés beaucoup plus par l'impression produite sur ses sens que par la pure réflexion. »*

Petit, agité, teigneux, au demeurant pas très beau, Hitler envoûte néanmoins ses interlocuteurs et soulève l'enthousiasme des foules, par ses phrases hachées, sans fioritures ni nuances. Un orateur soporifique endort les gens, un orateur fou rend fou les gens qui l'écoutent. Hitler s'adressait toujours au peuple selon la même logique simpliste et répétitive. Prononcés sur un ton tantôt déclamatoire, tantôt incantatoire, ses discours faisaient appel à une rhétorique gestuelle, empruntée aux orateurs antiques. Ses thèmes favoris - antisémitisme, anti-bolchevisme, nationalisme - trouvent un auditoire réceptif. La raison de son succès ? Avec un humour tout britannique, le psychiatre James Alexander Campbell Brown (1911–1965) écrivait dès 1954 : *« si nous considérons le problème historiquement, nous avons de bonnes raisons de penser que l'anomalie mentale n'est pas, pour un leader, un inconvénient. Elle peut même être un réel avantage aussi longtemps qu'il demeure malade dans la bonne direction. »* C'est-à-dire que ses fantasmes faisaient écho à ceux d'une population qui, humiliée par la défaite et la crise économique, rêvait de grandeur et de puissance. Telle fut la source de ce que l'on peut appeler, avec le penseur allemand Max Weber (1864-1920), son *« pouvoir charismatique »*. Charisme au sens de Max Weber désigne *« une qualité considérée comme extra-quotidienne [...] au nom de laquelle une personnalité [...] est regardée comme un « chef » »*. Son charisme et son ascendant résidaient, en grande partie, dans la puissance de son

élocution et dans l'emploi d'une rhétorique gestuelle. Des discours simplificateurs aux accents prophétiques et une propagande habile, lui permirent ainsi de faire passer au peuple son message, lequel se résumait à quelques concepts idéologiques fondamentaux - la communauté nationale, la pureté de la race, la haine de l'ennemi bolchevique et juif - et de lui communiquer sa vision d'un avenir grandiose et prospère pour l'Allemagne. Le besoin de dominer l'autre est presque toujours présent chez l'Homme, même s'il n'est pas perçu. Le citoyen d'une nation "supérieure" se sentira de facto supérieur à tous les citoyens des nations "inférieures", même s'il n'occupe pas une position importante dans cette nation "supérieure".
La maison natale d'Adolf Hitler, située à Braunau dans le nord de l'Autriche, attire encore régulièrement des nostalgiques du III^{e} Reich.

Il n'est de plus belle conclusion que de citer ces vers de Shakespeare tirés de son œuvre "*Richard III*" :
« S'il vous en coûte des dangers et des travaux pour renverser le tyran, le tyran une fois égorgé, vous dormez en paix. Si vous combattez les ennemis de votre patrie, le bonheur de votre patrie et l'abondance des biens vous paieront en usure vos travaux. »

Shakespeare/*Richard III. (1633)*

Il est ici question de tyrannicide, forme extrême de résistance à l'oppression, entreprise périlleuse et coûteuse pour le peuple qui se révolte, mais qui lui apportera le repos dans la libération.
Existe-t-il un "droit à l'insurrection" ? Pour alimenter la réflexion, voici un extrait de la "Déclaration des droits de l'homme et du citoyen" de 1793, également appelée constitution de l'an I :
Article 35. - Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.
La constitution de 1793, approuvée par référendum au suffrage universel, n'a jamais été appliquée. Le "droit à l'insurrection" est retiré de toutes les Constitutions qui ont suivi !
« Liberté, égalité, fraternité ! Paroles vaines, funestes même, depuis qu'elles sont devenues politiques ; car la politique en a fait trois mensonges. »

Louis Veuillot, journaliste et homme de lettres français. (1813-1883)

Le "Discours de la servitude volontaire" est un ouvrage rédigé par Étienne de La Boétie (1530-1553). Il a été écrit par La Boétie probablement à l'âge de 16 ou 18 ans. Sa radicalité philosophique, pour le XVI^{e} siècle, est vertigineuse. Cette citation : *« Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux »*, qu'on lui attribue, ne figure dans aucun de ses textes, mais illustre parfaitement la démonstration et les réflexions qu'il nous offre dans son essai.
Ce futur serviteur de l'État publie en 1549, un réquisitoire contre l'absolutisme et pose la question de la légitimité de toute autorité sur une population. La Boétie est toujours resté un fidèle serviteur de l'ordre public, il est pourtant regardé comme un précurseur intellectuel de l'anarchisme, de la désobéissance civile : *« Soyez donc résolus à ne plus servir et vous serez libres. »*
Cet ouvrage pose la question de la légitimité de toute autorité sur une population, et essaie d'analyser les raisons de la soumission de celle-ci :
« C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être serf ou d'être libre, abandonne sa liberté et prend le joug, et, pouvant vivre sous les bonnes lois et sous la protection des États, veut vivre sous l'iniquité, sous l'oppression et l'injustice, au seul plaisir [du] tyran. C'est le peuple qui consent à son mal ou plutôt le recherche. »

Étienne de La Boétie/*Discours de la servitude volontaire. (1576)*

A l'inverse de ce que l'on peut imaginer, il n'y a que de la servitude volontaire et non forcée. C'est le peuple qui délaisse la liberté et non pas le tyran qui la lui prend. Tout

pouvoir, même quand il s'impose d'abord par la force des armes, ne peut dominer et exploiter durablement une société, sans la collaboration active ou résignée d'une partie notable de ses membres. Le tyran tient son pouvoir de ceux qui acceptent de lui obéir, et c'est pourquoi toute servitude est au fond volontaire.
Face à l'individu qui s'est soumis, La Boétie refuse d'opposer les bons princes aux mauvais tyrans : *« Il y a trois sortes de tyrans. Les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race. »* Les tyrannies ont diverses origines historiques, mais se ramènent toujours au même résultat pratique : la domination des masses par un individu, qui les manipule et en use comme sa propriété. Qu'importe que le prince soit d'un naturel aimable ou cruel : n'est-il pas, de toute manière, le prince que le peuple sert ?
« S'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature. »

Ibidem.

S'écartant de la voie traditionnelle, La Boétie porte son attention non sur les tyrans, mais sur les sujets privés de leur liberté. Et il pose une question troublante : comment peut-il se faire que *« tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ? »* Comment se fait-il que les gens du peuple se livrent entre les mains d'un seul qui les maltraite, surtout qu'il est toujours moins fort que la nation dans son ensemble, et même que la grande majorité des individus pris isolément ? Comment se fait-il qu'un seul *« hommeau*[166] *»* domine des milliers et des millions d'hommes normalement constitués ?
La première raison c'est la *« coutume »*. Comprenez : les habitudes. La routine dirait-on aujourd'hui. L'Homme qui connaît la liberté n'y renonce que contraint et forcé. Mais ceux qui n'ont jamais connu la liberté *« servent sans regret et font volontairement ce que leurs pères n'auraient fait que par contrainte. La première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels. »* L'homme accepte son asservissement, parce que ses parents l'ont accepté avant lui et parce que tout le monde autour de lui accepte. Comme le précise La Boétie, *« on ne regrette jamais ce que l'on n'a jamais eu »*.
La seconde est une constatation *« désarmante »*. L'élément primordial du contrôle social est la stratégie de distraction. C'est l'une des formes de manipulation les plus simples et donc les plus fréquemment utilisées.
« Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la compensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie. Ce système, cette pratique, ces alléchements étaient les moyens qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets dans la servitude. Ainsi, les peuples abrutis, trouvant beau tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituaient à servir aussi niaisement mais plus mal encore que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images enluminées. »

Ibidem.

Distraire les foules pour les détourner des réalités est une vieille trouvaille, les romains en édifiant le Colisée le savaient déjà. L'expression *« panem et circences »*, souvent traduite par *« du pain et des jeux »*, est tirée de la Satire X du poète latin Juvénal (fin du I^{er} siècle et début du II^{e} siècle). Elle dénonce la distribution de pain et l'organisation de jeux du cirque par les empereurs romains, dans le but de s'octroyer les faveurs du peuple qu'ils endormaient[167].
Le tyran accorde des largesses à son peuple, sans que celui-ci se rende compte que c'est avec l'argent même soutiré à ses sujets, que ces divertissements sont financés :

---

166 Petit homme (Désuet).

167 Le temps n'a pas effacé cet habile procédé. De nos jours, le Sport est un élément particulièrement important participant au divertissement des peuples pour mieux les éloigner des enjeux politiques. Les résultats sportifs passent régulièrement aux différents journaux d'information et remplacent l'actualité brûlante, comparativement moins captivante. Les évènements sportifs servent les intérêts des dirigeants, les citoyens sont moins enclins à défendre leurs intérêts et à protester. Chouette, des JO à Paris en 2024 !

« Les tyrans faisaient ample largesse du quart de blé, du septier de vin, du sesterce ; et alors c'était vraiment pitié d'entendre crier vive le roi ! Les lourdauds ne s'apercevaient pas qu'en recevant toutes ces choses, ils ne faisaient que recouvrer une part de leur propre bien ; et que cette portion même qu'ils en recouvraient, le tyran n'aurait pu la leur donner, si, auparavant, il ne l'eût enlevée à eux-mêmes. »

Ibidem.

Ils font parfois, avant de commettre leurs crimes, de beaux discours sur le bien général et la nécessité de l'ordre public :

« *Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui, qui avant de commettre leurs crimes, même les plus révoltants les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien général, l'ordre public et le soulagement des malheureux. Vous connaissez fort bien le formulaire dont ils ont fait si souvent et si perfidement usage. Et bien, dans certains d'entre eux, il n'y a même plus de place à la finesse tant et si grande est leur impudence. »*

Ibidem.

Mais la principale raison est qu'une partie de la population se met au service de la tyrannie, par cupidité et désir d'honneurs. *« Ce que j'ai dit jusqu'ici sur les moyens employés par les tyrans pour asservir [la contrainte, la coutume d'obéir, l'idéologie, les jeux ou les superstitions], n'est guère mis en usage par eux que sur la partie ignorante et grossière du peuple. »* Ainsi, si le tyran veut maintenir sa domination, il doit trouver un autre stratagème pour les gens instruits. C'est là *« le secret et le ressort de la domination, le soutien et le fondement de toute tyrannie »* : rendre ces gens *« complices »* des *« cruautés »* du tyran, les asservir en leur donnant l'occasion de dominer d'autres à leur tour. Ce sont donc les courtisans qui se font les complices de la tyrannie, perdant du même coup leur propre liberté. Certains hommes flattent leur maître espérant ses faveurs, sans voir que la disgrâce les guette nécessairement, devenus complices du pouvoir. Ainsi se forme la pyramide sociale qui permet au tyran d'*« asservir les sujets les uns par le moyen des autres »*.

« Ce sont toujours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui tiennent tout le pays en servage. Toujours il a été que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ont été appelés par lui, pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés, et communs aux biens de ses pillages. Ces six adressent si bien leur chef, qu'il faut, pour la société, qu'il soit méchant, non pas seulement par ses méchancetés, mais encore des leurs. Ces six ont six cents qui profitent sous eux, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents en tiennent sous eux six mille, qu'ils ont élevés en état, auxquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté et qu'ils l'exécutent quand il sera temps, et fassent tant de maux d'ailleurs qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter que par leur moyen des lois et de la peine. »

Ibidem.

La structure hiérarchique du pouvoir, permet d'enfermer la majorité dominée en différents sous-groupes intermédiaires. Le philosophe français Marcel Conche (1922-2022) résume cette pyramide des intérêts en une formule : *« le tyran tyrannise grâce à une cascade de tyranneaux, tyrannisés sans doute, mais tyrannisant à leur tour »*.

Ces courtisans sont encore moins libres que le peuple opprimé :

« Le laboureur et l'artisan, pour tant asservis qu'ils soient, en sont quittes en obéissant ; mais le tyran voit ceux qui l'entourent, coquinant et mendiant sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent aussi ses propres désirs. Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut lui complaire, il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires et puisqu'ils ne se plaisent que de son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, forcent leur tempérament et le dépouillant de leur naturel […] Est-ce là vivre heureusement ? Est-ce même vivre ? […] Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie ! »

Ibidem.

Dans le lieu habité par le tyran, règne la transgression. Celle-ci touche principalement deux commandements bibliques :

- celui qui interdit de prendre autrui comme objet, de le faire souffrir, de le détruire. *« Tu ne tueras point »*, dit le sixième commandement. La Boétie prend l'exemple de l'empereur Claude :

« Qui fut jamais plus coiffé d'une femme que lui de Messaline ? Il la livra pourtant au bourreau. Les tyrans bêtes, sont toujours bêtes quand il s'agit de faire le bien, mais je ne sais comment, à la fin, pour si peu qu'ils aient d'esprit, il se réveille en eux pour user de cruauté, même envers ceux qui leur tiennent de près. Il est assez connu le mot atroce de celui-là qui voyant la gorge découverte de sa femme, de celle qu'il aimait le plus, sans laquelle il semblait qu'il ne put vivre, lui adressa ce joli compliment : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure, si je l'ordonne. » »

Ibidem.

- celui qui dit : *« Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui »* (dixième commandement). Cela conduit le despote à prendre tout ce qui éveille son envie, en d'autres termes tout objet dont l'autre semble jouir. La jouissance sans limite supposée par de tels agissements, contamine de proche en proche les strates de la société. Elle ruisselle du haut au bas de la pyramide sociale :

« Mais ils veulent servir pour amasser des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fut à eux, puisqu'ils ne peuvent pas dire qu'ils sont à eux-mêmes. Et, comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent pouvoir se dire possesseurs de biens, et ils oublient que ce sont eux qui lui donnent la force de ravir tout à tous, et de ne laisser rien qu'on puisse dire être à personne. »

Ibidem.

La société où le peuple veut servir le tyran n'a pas toujours existé, elle a une date de naissance. Quelque chose a dû nécessairement se passer, pour que les hommes tombent de la liberté dans la servitude : *« quel malencontre a été cela, qui a pu tant dénaturer l'homme, seul né de vrai pour vivre franchement [librement] ; et lui faire perdre la souvenance de son premier être, et le désir de le reprendre ? »* Ce qui est désigné ici c'est cette rupture, que constitue dans l'histoire de l'humanité la naissance de l'État.

Cette chute de la société dans la servitude volontaire de presque tous à un seul, fait apparaître un homme nouveau qui n'est plus un homme, pas même un animal, puisque *« les bêtes... ne se peuvent accoutumer à servir, qu'avec protestation d'un désir contraire... »*, cet être difficile à nommer est dénaturé. Car la servitude est contraire à l'état de nature : *« Ce qu'il y a de clair et d'évident pour tous, et que personne ne saurait nier, c'est que la nature, premier agent de Dieu, [...] nous a tous créés et coulés, en quelque sorte au même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt frères. »* L'état de nature voudrait que les sociétés soient "égalitaires". Personne ne devrait détenir du pouvoir sur les autres.

Les colosses étaient, dans l'Antiquité, des statues de grande taille, dont la plus célèbre fut le colosse de Rhodes, l'une des sept merveilles du monde antique. En apparence puissant et redoutable, le colosse est en réalité une statue creuse, instable, toujours sur le point de s'effondrer, pour peu qu'on lui ôte ses soutiens. C'est ainsi que La Boétie représente son tyran : *« Je ne veux pas que vous le heurtiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on dérobe la base, tomber de son propre poids et se briser. »* Le tyran est comme le colosse, une créature artificielle, car ce sont les sujets tyrannisés qui fabriquent leur tyran. Le second trait notable du colosse est l'ambivalence : le tyran est à la fois éclatant et vil, à la fois fort et fragile. Les sujets lui prêtent un aspect effrayant, mais le tyran est facile à abattre. Creux et instable, il est prêt à s'effondrer à tout moment. Le tyran est un homme faible, comme les autres. Seuls les crédules peuvent l'idolâtrer. Mais, et c'est une cause de la servitude volontaire, les hommes fuient ordinairement les voies difficiles : *« La servitude volontaire est donc le chemin du moindre effort. »* Manque de courage, indifférence ?

… Manque de vertu, au sens où elle est courage de choisir la liberté contre la tyrannie, quel que soit le prix à payer… Qui oserait renoncer à son petit confort pour abattre les tyrannies ?

« L'esprit humain est incroyablement flexible, prompt à imiter, prompt à plier sous les circonstances extérieures. Celui qui obéit, celui dont la parole d'autrui détermine les mouvements, les peines, les plaisirs, se sent inférieur non par accident, mais par nature. À l'autre bout de l'échelle, on se sent de même supérieur, et ces deux illusions se renforcent l'une l'autre. Il est impossible à l'esprit le plus héroïquement ferme de garder la conscience d'une valeur intérieure, quand cette conscience ne s'appuie sur rien d'extérieur. Le Christ lui-même, quand il s'est vu abandonné de tous, bafoué, méprisé, sa vie comptée pour rien, a perdu un moment le sentiment de sa mission ; que peut vouloir dire d'autre le cri : « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il semble à ceux qui obéissent que quelque infériorité mystérieuse les a prédestinés de toute éternité à obéir ; et chaque marque de mépris, même infime, qu'ils souffrent de la part de leurs supérieurs ou de leurs égaux, chaque ordre qu'ils reçoivent, surtout chaque acte de soumission qu'ils accomplissent eux-mêmes, les confirment dans ce sentiment. »

Simone Weil/Méditation sur l'obéissance et la liberté. (1938)

Les vérités d'Étienne de la Boétie sont encore malheureusement d'actualité. Nos tyrannies modernes ont pour noms : finance, capital, loi du marché, consommation, politique politicienne, injustices sociales… Et il est vrai que "coutume" et "manque de courage", nous empêchent de nous affranchir de ces jougs. Notre volonté de révolte fluctue sans cesse, nous tournons dans un cercle vicieux sans même penser à en trouver la sortie. Les manifestations ne peuvent aboutir à des réformes concrètes, si nous insistons à garder le despote sur son trône.

« Ce qui menace la démocratie, aujourd'hui comme hier, ce n'est pas la désobéissance civile, mais l'obéissance servile. »

Jean-Marie Muller[168]/L'impératif de désobéissance. (2011)

La manipulation de masse est une véritable arme psychologique, employée pour contrôler la pensée, les actions ou les choix de l'opinion publique. D'origine lointaine, elle est apparue dès lors que l'homme fut capable de se constituer en groupe hiérarchisé d'intérêts différents. De façon concrète, il s'agit d'agir sur un groupe de façon sournoise, afin de l'amener à penser ou à faire ce que l'on souhaite.

Pour qu'il se focalise plus aisément sur des sujets sans importance, le cerveau doit tout d'abord être ramolli, rendu malléable par une éducation littéraire, mathématique et scientifique très peu poussée, par une survalorisation du sport. Les programmes de divertissement et de télé-réalité viennent parfaire la préparation. Le cerveau lobotomisé de toute idée critique, est alors mûr pour capter les informations insignifiantes, ou des priorités préfabriquées.
Que des joueurs de foot gagnent plus de 205 millions d'euros par an, cela n'émeut pas grand monde aujourd'hui. Même dans un pays où l'on recense 9,1 millions de pauvres ! Au contraire, le grand public et les journalistes en feraient presque des dieux vivants ! Du coup, leurs moindres faits et gestes deviennent des événements !
Turpitudes de Berlusconi[169], affaire DSK[170], mort de Ben Laden[171], mariage princier, Tour de France, catastrophes naturelles, faits divers sordides…, une "actualité" en chasse une autre, à une vitesse toujours plus grande, offrant en permanence un os à ronger au peuple. L'important est noyé, dilué sous un flot d'informations anodines ou de second niveau. Détourner l'attention du public de faits essentiels est rendu possible aussi, par la mise au premier plan de polémiques stériles, débats inutiles,

[168] Jean-Marie Muller (1939-2021) est un philosophe français.

[169] Silvio Berlusconi (1936-2023), homme d'affaires et homme d'État italien.

[170] En avril 2011, alors directeur du FMI, Dominique Strauss-Kahn (DSK), est plongé dans une affaire d'agression sexuelle, de tentative de viol et de séquestration sur Nafissatou Diallo, une femme de chambre de l'hôtel Sofitel à Manhattan (New York).

[171] Oussama ben Laden (1957-2011) tué par les forces spéciales américaines, est un djihadiste saoudien puis apatride.

évènements sportifs sur-médiatisés, drames, guerres, catastrophes naturelles et quand la source se tarit, on met en premiers titres des faits divers. Quoi de plus efficace pour rouler tout un peuple, que de développer à outrance les loisirs et de le complaire dans les futilités. La grille télé a pris le relai des jeux du cirque, sa capacité à captiver et distraire est remarquable.
Le linguiste nord-américain Noam Chomsky (1928-2002), a élaboré une liste des "Dix Stratégies de Manipulation" à travers les média.
« Garder l'attention du public distraite, loin des véritables problèmes sociaux, captivée par des sujets sans importance réelle. Garder le public occupé, occupé, occupé, sans aucun temps pour penser ; de retour à la ferme avec les autres animaux. »

Noam Chomsky/Armes silencieuses pour guerres tranquilles. (1979)

Qui connaît Edward Bernays (1891-1995) ? Il est à deux titres le neveu du psychanalyste Sigmund Freud : son père, est le frère de Martha Bernays l'épouse de Freud, sa mère, Anna Freud est l'une des sœurs de Freud. Il fut le grand gourou de la communication en Amérique dès les années 1920, théorisant en 1928 le principe de "fabrique du consentement des masses", dans son livre "Propaganda, comment manipuler l'opinion en démocratie". Tout un programme !
« la manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. [...] Les techniques servant à enrégimenter l'opinion ont été inventées puis développées au fur et à mesure que la civilisation gagnait en complexité et que la nécessité du gouvernement invisible devenait de plus en plus évidente. [...] Et si, selon la formule consacrée, tel candidat à la présidentielle a été « désigné » pour répondre à une immense attente populaire », nul n'ignore qu'en réalité son nom a été choisi par une dizaine de messieurs réunis en petit comité. »

Edward Bernays/Propaganda. (1928)

Comment imposer une nouvelle marque de lessive ? Comment faire élire un président ? Dans la logique des "démocraties de marché", ces questions se confondent. Bernays assume pleinement ce constat : les choix des masses étant déterminants, ceux qui parviendront à les influencer détiendront réellement le pouvoir. La démocratie moderne implique une nouvelle forme de gouvernement invisible : la propagande. Loin d'en faire la critique, Bernays se propose d'en perfectionner et d'en systématiser les techniques, à partir des acquis de la psychanalyse. La propagande politique au XX^{e} siècle n'est pas née dans les régimes totalitaires, mais au cœur même de la démocratie libérale américaine. Tout le livre consiste à expliquer comment manipuler le *« troupeau »* pour servir les intérêts d'une *« minorité de gens intelligents »* : *« Notre démocratie ayant pour vocation de tracer la voie, elle doit être pilotée par la minorité intelligente qui sait enrégimenter les masses pour mieux les guider. »* ou encore *« Les esprits intelligents doivent comprendre qu'elle leur offre l'outil moderne dont ils doivent se saisir à des fins productives, pour créer de l'ordre à partir du chaos. »* Son oncle Sigmund, qui le suivait de loin depuis l'Autriche-Hongrie, l'apostrophait ainsi dans leur correspondance : *« Et toi, tu es un démocrate peut-être ? »* Et l'intéressé lui répondait : *« Oui, je dirige les gens, mais dans le bon sens »*...
Edward Bernays a inventé le terme "relations publiques" pour remplacer le terme "propagande", parce que le mot avait une mauvaise image. Les relations publiques, ça consiste à façonner l'opinion par tous les moyens possibles. Pas seulement via la publicité, mais aussi en s'appuyant sur les médias, sur les journalistes, pour faire passer son message. Il est évident que la synergie entre les médias de masse et les progrès de la psychologie scientifique, vont assurer un pouvoir irrésistible aux minorités "éclairées". Bernays fut l'un des architectes majeurs de cette synergie, qui sévira dans les démocraties comme dans les systèmes totalitaires. Un autre de ses ouvrages, "Crystallizing Public Opinion" (1923), figurera en bonne place dans la bibliothèque de Joseph Goebbels (1897-1945), le ministre de la propagande d'Adolf Hitler, ce que Bernays apprit avec consternation.

« Un président jeune pour une France moderne. » « La France doit être une chance pour tous. » « La voix du peuple, l'esprit de la France ! » « La fierté d'être Français. » « La France des jours heureux. » « Le camp des travailleurs. » « Avec vous. » « La France authentique. » « Pour que la France reste la France. » « Un autre monde est possible. » « Faire face. » « Le courage de faire. »… Le moment des élections est arrivé et avec lui celui des boniments publicitaires. Sur les murs des villes, le long des autoroutes ou plantés dans les champs de nos campagnes, les écriteaux affichent la photo des candidats et le slogan de leur formation politique. Rien de nouveau, direz-vous. Et vous aurez raison ! Aussi révolutionnaire que ça puisse paraître pour son époque, Bernays n'est pas le premier à développer des méthodes pour persuader les foules. D'autres avant lui comme les Sophistes de la Grèce Antique, ou Machiavel durant la Renaissance italienne, avaient expérimenté des techniques de manipulation de l'opinion publique.

C'est à Athènes au V^e^ siècle avant J.-C., sous Périclès, que des individus à la réputation contestée ont, pour la première fois, conçu que l'image pouvait se marchander, la politique se vendre et la parole publique se monnayer. Ces individus furent appelés sophistes et nos spécialistes des relations publiques d'aujourd'hui sont leurs lointains descendants.

« Ce beau titre qu'ils avaient acquis, en s'appelant « sophistes », c'est-à-dire spécialistes de sagesse, est vite devenu et est resté jusqu'en notre temps synonyme d'homme retors. »

Jacqueline De Romilly[172]/Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès. (1988)

Le terme "sophiste" est aujourd'hui une injure, que l'on jette à la figure de ceux dont on dénonce les paroles creuses et clinquantes. Un "sophisme" est ainsi un argument fallacieux et ce qui est "sophistiqué" est bien souvent trop compliqué pour être honnête.

Le premier sophiste qui nous est connu, Protagoras d'Abdère né vers 480, apparaît aux athéniens comme le praticien d'une nouvelle profession : il enseigne aux jeunes gens de bonne famille qui veulent s'assurer une belle carrière, l'art de l'éloquence, la rhétorique qui leur permettra de briller dans les assemblées où se prennent les décisions concernant la cité. Les Sophistes sont de purs enfants de la démocratie : ils proposent, contre rémunération (chose scandaleuse à l'époque), une compétence qui permettra à celui qui a une ambition politique, d'obtenir plus aisément l'adhésion des citoyens. Protagoras se serait fait payer jusqu'à 10.000 drachmes par leçon, soit 20.000 fois le misthos (petit salaire attribué à ceux qui occupaient une fonction publique à Athènes) et entre 50.000 et 100.000 euros actuels. Il consentait une remise lorsque l'étudiant n'était pas satisfait de la leçon (quand même !).

Socrate critique cet esprit mercantile :

« Ces illustres personnages parcourent toute la Grèce, attirant les jeunes gens qui pourraient, sans aucune dépense, s'attacher à tel de leurs concitoyens qu'il leur plairait de choisir ; ils savent leur persuader de laisser là leurs concitoyens, et de venir à eux : ceux-ci les paient bien, et leur ont encore beaucoup d'obligation. »

Platon/Apologie de Socrate. (années 390 av. J.-C.)

Pourquoi s'enrichissent-ils ? Parce que les sophistes répondent à un besoin, à une demande dirait-on aujourd'hui, avec notre vocabulaire économique.

L'autre grand nom de la sophistique est le contemporain de Protagoras, Gorgias de Léontium (env. 483 – env. 374 av. J.-C.). Platon le fait parler ainsi : *« Qu'un orateur [Sophiste] et un médecin se rendent dans la ville que tu voudras, s'il faut discuter dans l'assemblée du peuple ou dans quelque autre réunion pour décider lequel des deux doit être élu comme médecin, j'affirme que le médecin ne comptera pour rien et que l'orateur sera préféré, s'il le veut. »*

Le mot grec "sophiste" signifie "sage", c'est-à-dire celui qui sait. On voit que la sagesse du Sophiste c'est d'avoir réponse à tout. A coups d'arguments boiteux et de raisonnements spécieux, ceux qu'on a baptisés sophistes parvenaient à démontrer

[172] Jacqueline Worms de Romilly, plus connue sous le nom de Jacqueline de Romilly, née Jacqueline David (1913-2010) est une philologue, essayiste, traductrice et helléniste française.

tout aussi bien, une chose que son contraire. Un sophiste ne s'embarrasse ni d'éthique, ni de justice. Peu importe le rapport à la vérité, ce qu'il analyse c'est le rapport de force. S'il faut mentir pour l'emporter, mentons ! S'il faut tricher pour passer, trichons ! Cela n'est pas grave car le but n'est pas de prouver, mais d'être approuvé. Avides, ambitieux, amoraux, ces maîtres du discours sont pour Platon, les pires des adversaires. Ils ressemblent au philosophe dit-il, comme le loup au chien. Leur faire confiance serait donc une grave erreur. Aristote, en suivant le verdict de son maître Platon, désigna le sophiste comme *« celui qui a de la sagesse l'apparence, non la réalité »*.
La politique, c'est l'art du discours. Il ne s'agit pas de dire vrai, mais de dire beau. L'objectif n'est pas la justice, mais la conquête et la conservation du pouvoir, que l'on obtient au moyen du discours fort, qui est le discours recueillant l'assentiment de la majorité. Au moment où le pouvoir n'appartient plus à un seul homme, mais dépend d'un consensus obtenu lors d'assemblées, au cours desquelles les orateurs semblables et égaux disposent d'un même temps de parole, la maîtrise du discours devient essentielle.
« Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que vent. »

George Orwell, écrivain, essayiste et journaliste britannique. (1903-1950)

Auteur de comédies, Aristophane (445-380 av. J.-C.), était un dramaturge engagé. Ses comédies avec leur fantaisie verbale et leurs outrances grossières, étaient avant tout destinées à faire rire le public, mais témoignaient aussi d'une attitude franche et réfléchie en face des problèmes qui se posaient à ses contemporains : elles expriment les convictions profondes d'un citoyen engagé dans la vie politique, et attentif au mouvement des idées. La critique la plus acerbe envers les citoyens d'Athènes se situe dans "Les Cavaliers" (424 av. J.-C.). Pour combattre le démagogue Cléon, le parti des Cavaliers se désespère de trouver un candidat à la hauteur. Un oracle révèle qu'un marchand de tripes sera capable de séduire le peuple. Démosthène part à la recherche du champion, ou devrait-on dire de la marionnette, qui consacrera la victoire du parti des Cavaliers aux élections. Il le trouve enfin :
- Le charcutier : *« Veux-tu me dire comment, moi, marchand de boudins, je puis devenir un jour ce qui s'appelle un personnage ? »*
- Démosthène : *« Mais c'est justement pour cela que tu vas le devenir ; parce que tu n'es qu'un propre a rien, un chevalier du soleil, un audacieux coquin. »*
- Le charcutier : *« Je ne pense pas être digne d'une telle puissance. »*
- Démosthène : *« Malheur ! Qu'est-ce qui peut te faire dire que tu n'en es pas digne ? Aurais-tu par hasard quelque chose d'honnête sur la conscience ? Tes parents seraient-ils d'honnêtes gens ? »*
- Le charcutier : *« Fichtre non ! des gueux, pas autre chose. »*
- Démosthène : *« Mortel béni du sort, te voila richement doué pour la politique. »*
- Le charcutier : « *Mais mon bon, je n'ai pas fait d'études. Je connais mes lettres, et encore, tant bien que mal. »*
- Démosthène : « *Pour gouverner le peuple, il ne faut pas un homme pourvu d'une bonne culture et d'une bonne éducation. Il faut un ignorant doublé d'un coquin. »*
- Le charcutier : *« Mais je ne vois pas comment je serai capable de gouverner le peuple ? »*
- Démosthène : *« Rien de plus bête. Ne cesse pas de faire ce que tu fais. Tu n'as qu'à tripatouiller les affaires, les boudiner toutes ensemble, et quant au peuple, pour te le concilier, il suffit que tu lui fasses une agréable cuisine de mots. Pour le reste, tu as ce qu'il te faut pour le mener, à savoir : une voix de canaille, une origine misérable, des manières de vagabond. Je te dis que tu as tout ce qu'il faut pour la politique. »*
Si dans la pensée traditionnelle, l'objet de tout bon gouvernement est de rendre les hommes vertueux, afin de réaliser le bien commun, tel n'est point le cas de la "démocratie". De l'Antiquité à nos jours, dans un souverain mépris du peuple, celle-ci a toujours promu structurellement le vice et la médiocrité. La politique au quotidien

s’analyse en manœuvres, tromperies, pièges, manipulations.
« Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que vent. »

George Orwell (1903-1950), écrivain, essayiste et journaliste britannique.

Depuis qu’existe la parole et plus précisément le langage, le mensonge a fait son apparition. Talleyrand, grand diplomate, écrivait à cet égard *« la parole a été donnée à l’homme pour cacher sa pensée »*.
Les dictatures se sont toujours construites sur des mensonges : ainsi, Le dirigeant nord-coréen Kim Jong-Un (1984-….) serait un demi-dieu et il ne se serait rien passé de particulier le 4 juillet 1989 sur la place Tiananmen à Pekin[173]. L’Union soviétique avait appelé son principal quotidien "Pravda" (la vérité) ; tout y était mensonge.
En démocratie également l’exigence de vérité est un leurre. Que sommes-nous en droit d’attendre d’un homme (ou d’une femme) politique, lancé à la conquête de nos suffrages ? La vérité ? Faudrait-il qu’en de telles circonstances, il se transforme en un surhomme ?
« On ne ment jamais tant qu'avant les élections, pendant la guerre et après la chasse. »

Georges Clemenceau, homme d'État français. (1841-1929)

Glyphosate, sans-abri, proportionnelle… Les promesses sont choses communes en politique, surtout en périodes électorales. Les respecter, en revanche, s'avère souvent plus compliqué. Henri Queuille (1884-1970), trois fois président du Conseil sous la IVe République, plus de trente fois ministre et secrétaire d’État, disait *« les promesses n’engagent que ceux qui les écoutent ».* Les élections, grand moment démocratique ou jeu de dupes ?
« Les hommes sont si simples et si faibles que celui qui veut tromper trouve toujours des dupes. »

Nicolas Machiavel/Le Prince. (1513)

La lourde tâche de convaincre, implique fatalement de s’abstraire de la vérité, de la transformer en fonction de son audience et au final de ne dire que ce que le peuple veut entendre. En démocratie, les politiques ont de tout temps déformé la vérité, déniant toute implication dans des affaires douteuses ou minimisant les conséquences néfastes de leurs décisions.
J’espère que vous avez enfin compris. Tous les professionnels de la politique mentent.

« La politique n'est que l'art du mensonge, l'art de se déguiser. »

Marie-Jeanne Riccoboni[174]/Pensées et maximes. (1792)

Pourquoi les pros de la politique mentent-ils ? Une des réponses pourrait être résumée comme suit : le crime paie en politique. Les pros de la politique n’ont aucun compte à rendre devant la justice, et peuvent commettre volontairement les pires erreurs en matière de communication sans être inquiétés. Toutefois, l’État et sa justice ne sont pas les seuls à blâmer ; l’électeur a aussi sa part de responsabilité et, ici aussi, je ne suis pas convaincu qu’il l’assume entièrement. Quand un pro de la politique est pris en flagrant délit d’incompétence, de tricherie ou de mensonge, on s’attend à une sanction électorale. Mais cela ne se vérifie presque jamais.

« Les politiciens et les couches doivent être changés souvent et pour la même raison. »

George Bernard Shaw, critique, dramaturge et essayiste irlandais. (1856-1950)

L'Homme porte en lui un insatiable désir de possession, qui le pousse à vouloir toujours plus. Regardez les enfants, ils n’en ont jamais assez. Dans le fond, nous sommes comme eux. *« Le désir est l’essence même de l’homme »* écrit Spinoza dans "Éthique" (1677). Le propre du désir est de n’être jamais comblé. L’homme est ainsi fait, qu’il en veut toujours plus, qu’il ne se satisfait jamais de ce qu’il a. Il est

[173] Le 4 juin 1989, l’Armée populaire de libération ouvrait le feu sur des milliers d’étudiants qui demandaient sur la place Tiananmen, au cœur de Pékin, la démocratie et la liberté.
[174] Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792) est une comédienne et romancière française.

impossible de ne pas éprouver de désirs, mais il faut distinguer entre le fait de désirer, d'éprouver des désirs et d'être sous l'emprise des désirs. Parfois, nos désirs se font aussi irrépressibles que des besoins vitaux. Lorsqu'un désir devient obsessionnel, quand un objet unique obnubile notre conscience, il développe un pouvoir de transformation important.

L'obsession de la fortune, le désir de posséder toujours davantage et de souffrir de ne pas avoir assez, est sans âge. L'histoire du roi Midas, personnage de la mythologie grecque, en est le meilleur exemple. Lui, dont la soif de richesse est infinie, est connu pour avoir demandé en récompense d'un service à Dionysos, le dieu du vin, le pouvoir de changer en or tout ce qu'il touchait. Et ce souhait est exaucé ! Résultat, il se retrouve immensément riche mais affamé, car sa nourriture se transforme aussi en or massif entre ses doigts, avant d'avoir atteint sa bouche. Il ne pouvait donc plus s'alimenter ! Cette démesure du désir, Platon lui a donné un nom : la pléonexie, littéralement *« la volonté de posséder plus que sa part »*. La pléonexie est le désir d'avoir plus que les autres en toute chose.
« Dieu règne au ciel et l'argent sur la Terre » dit un proverbe allemand. L'homme qui a de l'argent peut s'offrir tout ce qu'il désire. Non seulement des biens matériels, mais aussi ce qui normalement "n'a pas de prix".
« De l'or ! De l'or jaune, étincelant, précieux ! Non, dieux du ciel, je ne suis pas un soupirant frivole... Ce peu d'or suffirait à rendre blanc le noir, beau le laid, juste l'injuste, noble l'infâme, jeune le vieux, vaillant le lâche... Cet or écartera de vos autels vos prêtres et vos serviteurs ; il arrachera l'oreiller de dessous la tête des mourants ; cet esclave jaune garantira et rompra les serments, bénira les maudits, fera adorer la lèpre livide, donnera aux voleurs place, titre, hommage et louange sur le banc des sénateurs ; c'est lui qui pousse à se remarier la veuve éplorée. Celle qui ferait lever la gorge à un hôpital de plaies hideuses, l'or l'embaume, la parfume, en fait de nouveau un jour d'avril. Allons, métal maudit, putain commune à toute l'humanité, toi qui mets la discorde parmi la foule des nations... »

Shakespeare/Timon d'Athènes. (1607)

L'argent procure une certaine ivresse et en particulier l'ivresse du pouvoir. Ce peut être le pouvoir d'acheter des biens matériels, mais parfois, c'est aussi le pouvoir d'acheter les gens pour en obtenir des avantages, ou les tenir à notre merci. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire les journaux, qui tous les jours relatent de sombres affaires de corruption. Le lien entre argent, pouvoir et politique est très ancien. Au temps de l'Empire Romain, la corruption était déjà en usage pour accéder aux hautes fonctions de l'État. Le phénomène perdure de nos jours. Si l'on peut acheter un homme, comme l'on achète un bien matériel, c'est que l'homme est faible. Rares sont ceux qui, au nom d'un idéal moral, résistent à l'appât du gain.
« Comment n'aimerait-on pas l'argent ? Il faudrait n'aimer rien puisque l'argent mène à tout. »

André Comte-Sponville/Impromptus. (1996)

Pouvoir politique et accaparement des richesses sont indissociables. *« Lorsque mes yeux s'habituèrent à la lumière, les détails de la pièce émergèrent lentement de la pénombre, des animaux étranges, des statues et de l'or, partout le scintillement de l'or. »* Ainsi parlait l'archéologue britannique Howard Carter le 4 novembre 1922, lors de la découverte du tombeau de Toutânkhamon pharaon de la XVIII^{e} dynastie égyptienne, au 14^{e} siècle avant J-C. Pour autant, le penchant humain pour le luxe ne date pas des égyptiens.
Le Néolithique se caractérise un peu partout dans le monde, par l'émergence des premières sociétés hiérarchisées. Les pratiques funéraires montrent une forte différence de richesse selon les tombes. On retrouve des sites funéraires "conventionnels", avec des offrandes témoignant davantage d'une différence de sexe, que d'un écart de richesse. Pour les femmes, c'est l'univers domestique et agricole qui prédomine dans les tombes : meules à grains, objets et outils du quotidien, parures ordinaires faites de coquillages,... Les hommes, sont enterrés avec leurs carquois de flèches et leurs parures composées de dents prélevées sur des animaux

sauvages : ours, sangliers, cerfs… Ces sépultures sont les plus fréquentes et se différencient relativement peu les unes des autres. Existent enfin quelques rares tombeaux très riches. Ils se distinguent par la quantité d'objets présents, ainsi que par les provenances très lointaines et diverses de certains d'entre eux. On peut citer le cas de tombes très riches exhumées en Catalogne (Espagne), renfermant de l'obsidienne de Sardaigne, du corail de la Méditerranée centrale, des haches polies en jade venant des Alpes, des haches polies en fibrolite d'Andalousie (des matériaux en provenance de gisements lointains et de ce fait fort coûteux).

De tous temps et dans toutes les civilisations, le pouvoir a été associé au faste et à l'opulence. La Rome des César ne dérogeait pas à la règle. Le luxe des constructions publiques atteste de la munificence impériale et de la grandeur de Rome. Même dans la partie privée des demeures impériales, l'archéologie témoigne d'un faste ostentatoire nécessaire à l'image de l'empereur. Que serait un empereur romain sans ses attributs et sa suite de hauts-fonctionnaires ? Inestimables et uniques, bien peu de ces objets de pouvoir sont parvenus jusqu'à nous. Cependant, des statues, des bas-reliefs et bien d'autres représentations, ont permis aux chercheurs de se faire une idée de leur richesse. Les fastes de la cour ont largement participé à la propagande impériale et au prestige de ses dirigeants.
Les romains avaient un rapport à l'argent qu'ils aimaient afficher : les parures antiques en témoignent explicitement. Les joailliers romains ont su profiter de l'extension considérable de l'empire pour s'enrichir de métaux et de pierres exotiques, tout en fusionnant les techniques mises au point par les artisans méditerranéens jusqu'en Extrême-Orient.
« Mais vos mères ont enfanté des filles délicates ; vous voulez porter des habits brochés d'or ; vous voulez des coiffures variées pour vos cheveux parfumés ; vous voulez montrer une main étincelante de pierreries. Vous ornez votre cou de perles tirées de l'Orient, et si grosses, qu'elles sont un fardeau pour vos oreilles. Cependant nous ne devons pas accuser les soins que vous prenez pour plaire, car ce siècle est aussi témoin de la recherche des hommes dans leur parure. »

Ovide/Cosmétiques.

Évidemment, se couvrir de pierres précieuses est réservé aux classes les plus élevées. Politiciens, négociants, banquiers, propriétaires fonciers… Les millionnaires avaient la belle vie dans la ville de Rome, où l'argent était la condition indispensable à l'accession au pouvoir. L'Empire romain était traversé de nombreuses lignes de fracture. Une élite a longtemps accaparé les richesses et les pouvoirs politiques.

Destinées à contenir dans des limites jugées raisonnables le train de vie des citoyens, ou des sujets, des lois somptuaires[175] ont été en usage dès l'Antiquité dans les cités grecques et à Rome.
- Zaleucos de Locres, législateur mythique de la Grèce antique du VII^{e} siècle av. J.-C., créa l'une des premières lois pour limiter les marques extérieures de richesses. Il préconisait notamment que *« nulle femme libre ne doit être accompagnée de plus d'une suivante, à moins qu'elle soit ivre, nulle femme libre ne doit arborer des bijoux d'or sur elle ni porter une robe brodée à moins qu'elle soit établie comme prostituée ; nul homme ne doit porter de bague en or ni de ces toges efféminées qui sont produites par la ville de Milet. »*
- Dans la Rome antique la première loi somptuaire fut votée en 215 avant J.-C. durant la deuxième guerre punique, alors que Rome traversait une profonde crise politique et financière. Elle s'appelait Lex Oppia. Cette loi proposée par le tribain de la plèbe Gaius Oppius interdisait aux femmes de porter trop de bijoux et des vêtements de couleur (le prix de la pourpre était alors élevé), ainsi que de circuler à Rome dans des carpenta[176], sauf pour se rendre aux sacrifices religieux.

C'est à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle, que les pouvoirs centraux en France,

[175] Le mot "somptuaire" vient du latin "sumptus" qui veut dire la dépense.

[176] Le carpentum (pluriel *carpenta*) est un chariot couvert de l'antiquité romaine, généralement destiné au transport de dames de rang élevé.

en Italie et en Espagne ont commencé à émettre cette sorte de lois. L'esprit qui les inspire peut varier, mais elles sont généralement axées sur trois thèmes essentiels :
- une préoccupation morale ou religieuse tendant à préserver le corps social de la corruption, de la luxure et à le maintenir dans une frugalité inséparable de la vertu. On connaît cette phrase du Christ citée dans la Bible : *« Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux »* (Évangile selon saint Matthieu 19, 23-30). L'Église chrétienne a en effet une aversion originelle pour l'argent : toute activité économique un peu trop prospère est douteuse et suspecte. Le souhait d'être agréable à Dieu, qui déteste les riches et leurs pompes, est un motif souvent cité.
- un motif économique qui est souvent la nécessité d'empêcher l'évasion de la monnaie par des importations de produits de luxe et en général de limiter les dépenses improductives, comme celles que représente l'acquisition de bijoux, de fourrures, d'étoffes et de garnitures d'or et d'argent et même d'étoffes de certaines teintes (comme l'écarlate) particulièrement chères. La monarchie fait de la sortie du métal monnaie or et argent, hors du royaume, un mal très redoutable.
- le désir enfin, de maintenir la hiérarchie sociale existante. La hiérarchie sociale est voulue par Dieu. *« Plus il y a d'Hommes ensemble, et plus ils sont vains, et sentent naître en eux l'envie de se signaler par de petites choses ».* Cette citation, tirée de "De l'esprit des lois" (1748) de Montesquieu , illustre ce besoin de se démarquer des autres, que chaque être humain ressent au fond de lui.

En 1294, Philippe IV dit le Bel, roi de France de 1285 à 1314, promulgue la première "loi somptuaire", qui entend limiter le vêtement somptueux aux classes aristocratiques, à un moment où la bourgeoisie s'enrichit et a les moyens de les concurrencer au niveau de l'apparence.
« Nul bourgeois ni bourgeoise ne portera vair, ni gris, ni hermine, et ils se déferont, de Pâques prochain en un an, de celles de ces fourrures qu'ils pourroient avoir présentement. Ils ne porteront non plus ni or, ni pierres précieuses, ni couronnes d'or ou d'argent. »

Ordonnance de Philippe le Bel, 1294.

L'enrichissement de la classe marchande et la frontière visuellement de plus en plus floue, entre celle-ci et la noblesse, intensifièrent le besoin de créer des marqueurs efficaces, afin de mieux distinguer l'appartenance et le statut social des individus. Ainsi, bourgeois et bourgeoises n'ont plus permission de porter de fourrures, d'objets en or, de pierres précieuses, de couronnes d'or ou d'argent et des robes valant plus de 2000 livres tournois pour les hommes, et 1600 pour les femmes. Par cet acte législatif, le roi se portait garant du respect d'un principe fondamental, dans une société fondée sur l'inégalité des conditions : la concordance de l'être et du paraître.

Christine de Pizan (1364-1430), philosophe et poétesse française de naissance italienne, accorde une grande place à la transgression des états dans son "Livre des trois vertus à l'enseignement des dames" (1405). Elle condamne en effet le désordre social, économique et moral que cause le *«desguisement»* somptuaire, par lequel une femme de marchand peut aisément être confondue à une dame noble : *« C'est une grande folie d'adopter l'habit de quelqu'un d'autre, alors que chacun sait ce qu'il en est : c'est se placer à un rang qui n'est pas le sien ».* Ces gens de conditions inférieures, dans leur quête déraisonnable d'augmenter leur prestige, s'endettent auprès de couturiers, d'orfèvres et de drapiers, *« car personne ne se contente de sa condition et chacun voudrait ressembler à un roi »*. Christine de Pizan ne dénonçaient pas toutes les marques de luxe et d'élégance ; elle croyait en un luxe approprié, c'est-à-dire qui convenait à l'état de chacune : « *Il convient que toute princesse ou maîtresse d'un grand domaine soit richement pourvue, selon son rang, de vêtements, de toilettes, de parures et de bijoux, et qu'elle soit entourée d'une cour et d'un faste qui fassent honneur à la condition où Dieu l'a placée. »*
Les apparences sont essentielles au Moyen Âge et la beauté, la rareté et le prix des objets possédés et exhibés, qu'il s'agisse de vêtements ou de bijoux, de chevaux ou d'armes, permet de classer et de situer sur l'échelle de la richesse et du pouvoir.

Les souverains des XVIe et XVIIe siècles promulguèrent largement lois et édits somptuaires : Henri IV (1589-1610) aux États généraux de Blois en 1588, puis par les différentes ordonnances de Sully[177], celles de 1594, 1601, 1606. Louis XIII (1610-1643) , prince à la personnalité plus austère, fait de la simplicité de parure un principe personnel qu'il entend faire suivre par tous, et à cette fin promulgue de nombreux édits, en 1613, 1623, 1629, 1633, 1634 et 1639. Louis XIV (1643-1715), roi-soleil à la parure éclatante (sous son seul règne les bijoux de la couronne passeront de 938.000 £ à 7.388.296 £), sera aussi celui qui édictera le plus de lois, édits et déclarations contre le luxe. Lui qui exige une cour chamarrée dénonce en 1660 le luxe des habits, carrosses et ornements et se pose comme un pater familias qui défend ses enfants contre eux-mêmes. Plus grave, il déclare : *« Le tort est bien partagé entre les fabricants-vendeurs tentateurs, et les clients pris à ce miroir aux alouettes »*. Après avoir accusé le commerce d'incitation au gaspillage par le luxe, il crée des interdictions protectionnistes et déclare : *« Il faut donc interdire ou taxer fortement les achats et importations venus du dehors en ce domaine. Il faut décourager le marché des produits du luxe vestimentaire et ostentatoire par des mesures coercitives assorties de menaces de confiscation et d'amendes, avec prime versée à la délation. »*
L'opulence est un signe extérieur indissociable du pouvoir. C'est pour ne pas l'avoir compris, que Nicolas Fouquet (1615-1680) surintendant des finances, fut destitué et arrêté sur l'ordre de Louis XIV en 1661 pour malversations, condamné à la confiscation de ses biens et au bannissement hors du royaume. Il vit sa peine aggravée par le roi, en vertu de ses pouvoirs de justice, à l'emprisonnement à vie. On pouvait à la rigueur être plus riche que le Roi, mais le montrer portait atteinte au symbole même du pouvoir politique.
Ses successeurs poursuivirent l'œuvre législative initiée : de nouveaux édits furent publiés en 1687, 1689, 1700 et 1704. Jusqu'à la Révolution Française, l'habillement fut soumis à de nombreux interdits réglés par des "édits somptuaires" très stricts. La France est le pays où les lois somptuaires ont été les plus nombreuses.

L'habit est un outil qu'on ne peut comprendre, que dans son contexte social et politique. *« La toilette est donc la plus immense modification éprouvée par l'homme social, elle pèse sur toute l'existence. […] elle domine les opinions, elle les détermine, elle règne !»* écrit Honoré de Balzac dans "Traité de la vie élégante", un essai paru dans dans le journal "La Mode" en 1830, à une époque où l'apparence est essentielle, ce dont il a pleinement conscience, puisqu'il s'habille lui-même en dandy pour sortir en société.Dans les "Illusions perdues" en 1837 en affirmant que : *« La question du costume est d'ailleurs énorme chez ceux qui veulent paraître avoir ce qu'ils n'ont pas, car c'est souvent le meilleur moyen de le posséder plus tard »* l'écrivain pose le costume comme un moyen pour se promouvoir.
L'abandon de l'habit national traditionnel, est un aspect essentiel des politiques de modernisation. Conseillé par un médecin de cour de continuer à autoriser le port du kimono pour les femmes, habit plus confortable que le costume féminin européen du XIXe siècle, l'empereur Meiji (1852-1912), l'un des empereurs les plus célèbres du Japon, lui répondit : *« Vous êtes peut-être un bon médecin, mais vous ne savez rien de la politique.»* Il souhaitait que le Japon soit traité en égal par les puissances occidentales. L'habit aide à avoir ce que l'on n'a pas et aide aussi à devenir ce que l'on n'est pas.

Cette question de l'apparence et du statut social n'est pas spécifique à l'époque de Balzac. Elle demeure une thématique contemporaine. "Consommation ostentatoire" est un terme inventé par l'économiste et sociologue américain d'origine norvégienne, Thorstein Bunde Veblen (1857-1929). Il est défini pour la première fois en 1899 dans l'ouvrage "The theory of the leisure class". Il fait référence à l'acte d'acheter et d'exposer des biens et services de luxe, comme moyen de mettre en valeur

[177] Maximilien de Béthune (1559-1641), duc de Sully, maréchal de France, est un militaire protestant et un compagnon d'armes du roi Henri IV dont il devint l'un des principaux conseillers.

publiquement sa richesse et son statut social.
« Pour s'attirer et conserver l'estime des hommes, il ne suffit pas de posséder simplement richesse ou pouvoir : il faut encore les mettre en évidence, car c'est à l'évidence seul que va l'estime. En mettant sa richesse bien en vue, non seulement on fait sentir son importance aux autres, non seulement on aiguise et tient en éveil le sentiment qu'ils ont de cette importance, mais encore, chose à peine moins utile, on affermit et préserve toutes raisons d'être satisfait de soi. »

Thorstein Veblen/ Théorie de la classe de loisir. (1899)

Dans notre société, l'argent est un symbole de réussite sociale. Le succès se mesure par le salaire et l'objectif dans une carrière est de gravir les échelons, pour gagner de plus en plus d'argent. Ainsi, l'argent devient une fin en soi et le dépenser au vu et au su de tous, est une manière de montrer son statut sur l'échelle sociale. Porter un sac de créateur ou conduire une voiture de luxe, devient une manière de montrer qu'on a eu les moyens de se les payer. Pour Veblen, la consommation ostentatoire, caractéristique des élites, est destinée à l'apparat et non à répondre à des besoins utilitaires. La marque, qui auparavant permettait d'identifier un produit, est devenue un marqueur social. Puisque les marques se distinguent par leurs prix, elles permettent aux individus de se reconnaître entre eux et d'exprimer leur appartenance sociale. En arborant une veste "Armani", on montre aux autres que l'on a les moyens de s'acheter des habits très chers. Les valeurs et qualités attribuées à une marque, étant indirectement transférées sur son utilisateur, en achetant un produit de marque l'individu entretient l'image qu'il se fait de lui-même. Porter une marque est donc une question d'image, de statut social. *« Je suis la marque que je porte et je fais partie du groupe social de ceux qui portent la même que moi. »* Pour interpeller un regard, il importe de se montrer et, partant de là, de se lancer dans la construction de mises en scène. Avec les marques, on se démarque ! La catégorie des objets de luxe désigne des biens rares, du fait de la matière précieuse qu'ils renferment, ou du fait de l'importance du travail humain qu'ils incorporent. Ils relèvent du superflu que seuls l'aisance, la richesse ou le pouvoir peuvent procurer[178].

Des tyrans et des soumis, il en existe dans tout le monde vivant. À l'intérieur d'un groupe d'animaux peut s'établir une véritable organisation hiérarchique, reposant sur des phénomènes de dominance de certains individus par rapport à d'autres, qui leur sont subordonnés.
Le Bruant à couronne dorée (Zonotrichia atricapilla), présent sur la côte ouest de l'Amérique du Nord, est une espèce de passereau appartenant à la famille des Passerellidae. Les bruants qui possèdent des couleurs plus vives sur la tête dominent ceux qui sont plus pâles. Changez la couleur sur la tête des bruants à couronne dorée et la relation de domination qu'ils seront censés entretenir, en sera modifiée.
Le mandrill (Mandrillus sphinx), est un primate de la famille des cercopithécidés apparenté au babouin . Dans la nature, les mandrills vivent en larges groupes composés de trente à quarante individus, mais ils peuvent former des "troupes" regroupant jusqu'à 600 animaux ! Lorsqu'ils sont jeunes, ils ont un pelage assez uniforme de couleur brune. Mais lorsque les mâles atteignent la maturité sexuelle, leur visage et leur postérieur se teintent de tons rouge et bleu très profonds. Plus l'intensité de ces couleurs est forte et plus le leadership du mandrill mâle est important. Les mandrills vivant en groupes importants et souvent dans un habitat forestier, il est difficile de connaître la position hiérarchique de l'ensemble des individus de la troupe. L'intensité des couleurs permet aux mâles de savoir immédiatement quelle est la position sociale du mâle qu'ils rencontrent, et de savoir s'il leur est supérieur ou inférieur.
« Il serait peu curieux de savoir ce que sont les bêtes, si ce n'était pas un moyen de connaître mieux ce que nous sommes. »

Étienne Bonnot de Condillac[179]/Traité des animaux. (1755)

[178] Dans les sociétés de consommation, les lois somptuaires ont été remplacées par la fiscalité : les produits de luxe sont plus taxés que les produits de consommation courante.
[179] Étienne Bonnot de Condillac (1714-1780) est un philosophe, écrivain, académicien et économiste français.

La stratification sociale est un phénomène qui existe dans toutes les sociétés, quels que soient leurs systèmes politiques et économiques. Toutes les sociétés connaissent des hiérarchies, qui déterminent des inégalités dans l'accès aux ressources matérielles ou immatérielles : richesse, prestige, savoir, pouvoir.
« Toute société impose un ordre résultant de "hiérarchies" complexes et imbriquées, toute société assure une répartition inégale des biens, du pouvoir et des signes exprimant le statut. »

Georges Balandier[180]/Anthropo-logiques. (1974)

Le "Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes" écrit par Jean-Jacques Rousseau en 1755, est l'un des grands classiques de la philosophie et l'un des textes fondateurs des sciences humaines. On en a retenu quelques leçons essentielles : les inégalités entre riches et pauvres ou entre dominants et dominés, ne sauraient s'expliquer par les inégalités naturelles (de physique ou de talent). Il y a des gens médiocres parmi les riches et des gens de talents mal reconnus dans le peuple. Les différences naturelles (physiques ou intellectuelles), ne sauraient expliquer les inégalités sociales : elles dérivent pour la plupart de la vie en société. Dès qu'ils sont confrontés les uns aux autres, nous dit Rousseau, les hommes éprouvent aussitôt un besoin d'*« estime publique »* ou de *« considération »*.
« On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre : le chant et la danse, vrais enfants de l'amour et du loisir, devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des hommes et des femmes oisifs et attroupés. Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même, et l'estime publique eut un prix. Celui qui chantait ou dansait le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré, et ce fut là le premier pas vers l'inégalité, et vers le vice en même temps : de ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité et le mépris, de l'autre la honte et l'envie ; et la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur et à l'innocence. »

Jean-Jacques Rousseau/Discours sur l'origine
et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. (1755)

L'idée est dérangeante. Les premières inégalités ne sont pas imposées de l'extérieur : elles naissent du désir de chacun de se distinguer. Et les petites différences, nées de ces premières inégalités, suscitent des émotions très cuisantes : *« D'un côté la vanité et le mépris, de l'autre la honte et l'envie »*.
Ces considérations sur la soif de reconnaissance comme l'une des sources des inégalités, ont été écrites il y a plus de deux siècles. On peut se demander si elles ont encore quelque pertinence aujourd'hui. Bien des éléments invitent à le croire.
Les valeurs de notre société sont encore fondées sur nos instincts primaires. On considère les actes de bienveillance et de générosité comme des marques de faiblesse, alors que les personnes les plus impitoyables sont considérées comme "fortes". Il est par conséquent logique que les personnes qui se sont hissées au plus haut niveau de la société, soit les plus impitoyables, les plus "mal intentionnées".

La monumentale "Histoire de la Révolution française" de Jules Michelet (1798-1874) chantre du "roman national", parue de 1847 à 1853 est demeurée depuis lors, parce qu'écrite au plus près des archives, le grand récit de référence. L'historien français y présente la Révolution comme l'avènement du peuple :
« *La convocation des États généraux de 1789 est l'ère véritable de la naissance du peuple. Elle appela le peuple tout entier à l'exercice de ses droits.*
Il put du moins écrire ses plaintes, ses vœux, élire les électeurs.
On avait vu de petites sociétés républicaines admettre tous leurs membres à la participation des droits politiques, jamais un grand royaume, un empire comme était la France. La chose était nouvelle, non seulement dans nos annales, mais dans celles même du monde.
Aussi quand, pour la première fois, à la fin des temps, ce mot fut entendu : Tous

[180] Georges Balandier (1920-2016) est un ethnologue et sociologue français.

s'assembleront pour élire, tous écriront leurs plaintes, ce fut une commotion immense, profonde, comme un tremblement de terre ; la masse en tressaillit jusqu'aux régions obscures et muettes, où l'on eût le moins soupçonné la vie. »

Jules Michelet/Histoire de la Révolution française. (1869)

Aujourd'hui encore nous baignons dans l'idée que le peuple opprimé se serait soulevé contre les privilèges.
Oubliez les discours officiels, ce ne sont que des fables destinées à donner de la légitimité à une réalité beaucoup moins glorieuse. La Révolution de 1789 fut en fait une guerre civile entre nantis.

"Silence aux pauvres !", de l'historien anticonformiste Henri Guillemin (1903-1992), paru en 1989 à l'occasion du Bicentenaire de la Révolution française, est ouvertement dirigé contre ce qu'il nomme "l'Histoire sérieuse" et que beaucoup aujourd'hui appelleraient "Histoire officielle". Il y formule l'idée d'une révolution organisée par une bourgeoisie bien déterminée à utiliser (et à museler) le petit peuple, pour parvenir à ses fins.
« Ce qu'il faut savoir, disait Michelet, c'est « à quel point les idées d'intérêt furent étrangères au mouvement de 1789. Oui, la Révolution fut désintéressée ; c'est là son côté sublime ». Michelet travaillait dans le genre épico-lyrique et s'abandonnait volontiers à des transports - dont nous verrons d'autres exemples - attendrissants. En fait, s'il se produit en 1789 des événements considérables dans la vie politique française, c'est d'abord parce que les finances du royaume connaissent un tel délabrement que ce qui s'annonce comme imminent, ce n'est pas autre chose que la banqueroute : non seulement plus de solde pour les officiers, plus de traitement pour les fonctionnaires, mais, ce qui est infiniment plus grave et plus inadmissible encore, les créanciers de l'État, et avant tout les grandes banques, voient venir une catastrophe. A tout prix la conjurer. Et c'est bien pourquoi Rivarol[181] - un contre-révolutionnaire - écrira plus tard en ricanant : « La Révolution a été l'œuvre des rentiers. »

Henri Guillemin/ Silence aux pauvres ! (1989)

L'Histoire sérieuse n'a pas encore mis en lumière la place qu'a tenue, dans la Révolution française et ce dès le début, la crainte chez les possédants d'une menace sur leurs biens. Pour Guillemin en 1789, on assiste à une révolution des gens de bien (les gens qui ont du bien, des biens).

La Révolution française c'est une élite, la bourgeoisie, qui prend la place d'une autre élite, la noblesse. Que celle qui veut s'emparer du pouvoir prétende parler au nom de la totalité du tiers état, est-ce que cela veut vraiment dire que la souveraineté appartient au peuple, que le royaume est devenu une démocratie ? Évidemment non. A l'époque, jamais il n'a été prévu de créer une démocratie au sens originaire du terme[182]. A l'époque, la volonté était de créer un nouveau mode de gouvernement, sans pourtant grandement changer les choses : on changeait juste les destinataires des privilèges.

« La révolution n'a pas aboli les privilèges, elle a changé les privilégiés. »

Albert Camus,écrivain français. (1913-1960)

Lorsque le "Tiers d'en haut" profitera des états généraux[183] pour déclencher une révolution, il pourra compter sur le "Tiers d'en bas" pour lui fournir la main d'œuvre adéquate. La prise de la Bastille, survenue le mardi 14 juillet 1789, est l'un des événements inauguraux et emblématiques de la Révolution française. Guillemin rapporte sa version de l'événement :
« On a lancé ces plébéiens sur la citadelle de la Bastille, parfait symbole de l'autocratie à renverser. Ils y ont fait merveille, perdant, sous les balles, une petite centaine d'entre eux. Mais le premier soin de la nouvelle municipalité tricolore sera

[181] Antoine Rivaroli, dit Rivarol (1753-1801), est un écrivain, journaliste, essayiste et pamphlétaire disciple de Voltaire. Il est connu pour avoir défendu des positions monarchistes pendant la Révolution française.

[182] La démocratie athénienne, la première démocratie connue, place l'origine du pouvoir dans la volonté des citoyens et soumet son exercice à leur vote majoritaire.

[183] Dans le système politique du royaume de France, les états généraux du royaume (ou états généraux) étaient une assemblée réunissant les trois ordres (les état*s*) de la société : la noblesse, le clergé et le tiers état.

d'ôter leurs fusils à ces plébéiens qui n'ont pas vocation à disposer de pareils outils. »

Henri Guillemin/ Silence aux pauvres ! (1989)

Ce n'est pas la milice bourgeoise, constituée de gens "respectables" qui fait le coup, mais le peuple à qui on a distribué des armes (*« Pour faire une Révolution, il faut le peuple »*, dira Victor Hugo). Dès le fait accompli, les armes sont rapidement récupérées par la municipalité craintive, au moyen d'un dispositif qui fait mouche, chez une population crevant de faim : c'est quarante sols (soit deux jours de travail) pour quiconque a en sa possession une arme ; *« Et les fusils rentrent en foule. On respire.* » (Henri Guillemin).

Avec la Constitution de 1791, première constitution écrite française, le suffrage universel ne voit pas le jour. Malgré l'affirmation de l'égalité en droit dans la "Déclaration des Droits de l'homme et du Citoyen"[184], une distinction est faite entre "citoyens actifs" et "citoyens passifs".

« Tous les habitants d'un pays doivent y jouir des droits de citoyen passif : tous ont droit à la protection de leur personne, de leur propriété, de leur liberté, etc. mais tous n'ont pas droit à prendre une part active dans la formation des pouvoirs publics ; tous ne sont pas citoyens actifs. »

Emmanuel-Joseph Sieyès/Préliminaire de la Constitution. (1791)

Pour pouvoir voter pour des délégués, les citoyens actifs devront payer un impôt direct, équivalent au moins à trois journées de travail. Pour être délégué (voter pour élire les députés), il faudra payer un impôt au moins égal à dix journées de travail. Pour être élu député, il faudra acquitter un impôt équivalent au marc d'argent (50 livres).

Pour l'abbé Sieyès[185] père de la constitution, cette exclusion est légitime, car le vote n'est pas un droit mais une fonction, par conséquent seuls les individus ayant les capacités (intelligence, niveau économique) d'exercer cette fonction, doivent y participer. Il justifie cette position en constatant que seuls les citoyens riches contribuent à la bonne marche de l'économie nationale, et qu'il est par conséquent juste qu'ils influent sur la vie politique par le vote.

Les hommes sont-ils égaux en droits, lorsque certains jouissent de la faculté de pouvoir être élus, d'autres jouissent seulement de la faculté de les nommer, et que d'autres enfin sont privés de tous ces droits ? Non ! Telles sont cependant les monstrueuses différences qu'établissent entre eux les décrets, qui rendent un citoyen actif ou passif, moitié actif ou moitié passif, suivant les divers degrés de fortune.

Le référendum sur les accords de Maastricht en mai 2005[186], a montré à quel point le suffrage universel (1 homme = 1 voix) peut venir bouleverser les calculs de "l'establishment politique". Voilà pourquoi sous la Révolution, les législateurs craignaient les égarements de la "vile multitude"[187].

L'œuvre des citoyens actifs, permettra aux bourgeois de faire une politique à intérêts particuliers. Citons à titre d'exemple, deux réformes de cette période :

- La loi Le Chapelier, promulguée le 14 juin 1791, interdit aux groupements professionnels de faire grève ou de former des syndicats.
- Le décret qui donne sa forme définitive au calendrier républicain, est publié le 4 frimaire an II (24 novembre 1793). Il permet de supprimer les nombreuses fêtes chômées de l'Ancien Régime et de remplacer le jour de repos dominical par un jour de repos décadaire, un jour de repos tous les dix jours.

« Oui, la Révolution fut désintéressée. C'est son côté sublime et son signe divin. »

Jules Michelet/Histoire de la Révolution française. (1869)

Non, la Révolution c'est tout simplement un nouvel asservissement du peuple.

La Révolution de 1789 fut une guerre civile entre nantis. Oubliez les discours officiels

[184] La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 est un texte fondamental de la Révolution française qui énonce un ensemble de droits naturels individuels et communs, ainsi que les conditions de leur mise en œuvre.

[185] Emmanuel-Joseph Sieyès(1748-1836), souvent appelé "l'abbé Sieyès", est un homme d'Église et homme politique français.

[186] Le dimanche 29 mai 2005, le peuple français rejette à une écrasante majorité (55%) le traité constitutionnel européen, pourtant encensé par la quasi-totalité des médias et de la classe dirigeante.

[187] L'expression "vile multitude" est employée par Adolphe Thiers dans un discours qu'il prononce le 24 mai 1850 à la tribune de l'Assemblée législative. Elle désigne la partie la plus modeste et la plus fragile de l'électorat. Thiers veut l'exclure du suffrage universel masculin acquis aux lendemains de la Révolution de Février 1848.

inventés par Michelet, qui ne sont qu'une fable destinée à donner de la légitimité à une réalité beaucoup moins glorieuse. Pourquoi les bourgeois se sont-ils rebellés contre le Roi ? Bien que riches et instruits, ils se trouvent exclus des rôles de commandement du royaume. La Révolution doit leur permettre d'accéder au pouvoir, quitte à le partager avec l'aristocratie, dans le respect d'un certain ordre social.
Le 26 août 1789, malgré l'inégalité criante des fortunes, la Révolution française démontre une indiscutable volonté de protéger la propriété. Les élus de l'Assemblée nationale constituante, affirment à deux reprises dans la "Déclaration des droits de l'homme et du citoyen", la prééminence du droit de propriété :
- L'article 2 proclame quatre « *droits naturels et imprescriptibles de l'homme* », à savoir la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. Positionnée juste après la liberté, l'importance de la propriété n'est pas à démontrer.
- L'article 17 de cet acte déterminant et majeur énonce : *« la propriété est un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé ».* "Inviolable et sacré", cela démontre la volonté de placer le propriétaire sous une protection supérieure.

« Aucun des prétendus droits de l'homme ne dépasse donc l'homme égoïste, l'homme en tant que membre de la société bourgeoise, c'est-à-dire un individu séparé de la communauté, replié sur lui-même, uniquement préoccupé de son intérêt personnel et obéissant à son arbitraire privé. »

Karl Marx/Sur la question juive. (1843)

En fait, l'analyse bourgeoise de la Révolution française ne doit rien à Marx et puise ses origines au cœur même des événements. Contemporain de la Révolution, Antoine Barnave (1761-1793) homme politique français, dans son "Introduction à la Révolution française" qui ne paraîtra qu'en 1843, interprète le processus révolutionnaire à la lumière des influences économiques : *« une nouvelle distribution des richesses prépare une nouvelle distribution du pouvoir. »*

La distinction qui s'applique entre citoyens passifs et citoyens actifs, se retrouve dans la condition d'enrôlement de la "Garde Nationale", Garde qui joue un si grand rôle dans la Révolution. Constituée autour d'un certain Gilbert du Motier, marquis de La Fayette (1757-1834), la Garde Nationale est une milice, ayant pour but de protéger la propriété par méfiance envers le peuple, et pour défier ou contrarier, s'il le faut, l'hésitation du roi qui se retranche dans la réaction.
Destinée à maintenir l'ordre face aux débordements populaires et à la défense de la propriété, la Garde nationale avait un recrutement "élitaire" basé sur le revenu, c'était une armée bourgeoise :
« L'autorisation d'avoir entre ses mains des armes de guerre civile ne peut aller - c'est l'évidence - qu'aux citoyens qui ont personnellement de l'argent à défendre. Dans la milice bourgeoise (trop bien nommée, mais maladroitement), dite maintenant garde nationale, sont entrés avec élan, pour contraindre le roi à cesser son opposition, quantité de patriotes (patriotes, à l'époque, sont les amis de la liberté) malheureusement indésirables, c'est-à-dire citoyens passifs. Si le droit de vote leur est interdit, ce n'est pas, on le pense bien, pour qu'ils aient, en compensation, des fusils. Il s'agit donc de donner à la garde nationale, sans brusquerie mais efficacement, son unité, sa cohésion, afin qu'elle puisse devenir ce qu'il faut qu'elle soit : une authentique armée de l'ordre, exclusivement composée d'actifs.
Une heureuse et première épuration s'obtiendra au moyen du port obligatoire de l'uniforme, un très bel uniforme bleu et rouge dessiné par La Fayette, mais qui coûte quatre-vingts livres. Dépense inconcevable pour l'artisan qui gagne (quand il peut travailler) vingt sols dans sa journée et paie quatorze sols la miche familiale. On s'oriente vers l'interdiction légale des passifs, qui n'a rien d'urgent puisqu'elle s'est accomplie d'elle-même sans que les législateurs interviennent. Robespierre a protesté en articulant (c'était sa manie) une de ces vérités qui sont faites pour être non dites : « Ainsi vous voulez diviser la nation en deux classes dont l'une ne sera armée que pour contenir l'autre. »

En octobre 1791, sa composition est éclaircie : son service est obligatoire pour les "citoyens actifs". Les autres, "citoyens passifs", peuvent y participer sous réserve d'être jugés "bien intentionnés."

La prise de la Bastille va susciter une peur considérable dans la bourgeoisie. Comme l'écrit Anne-Louise-*Germaine* Necker (1766-1817), baronne de Staël, fille du banquier suisse et ancien Premier ministre de Louis XVI, dans ses "Considérations sur les principaux événements de la Révolution française" (1818), son dernier écrit : le *« drame caché de la Révolution »* c'est que : *« tout faisait croire aux gens de la classe ouvrière que le joug de la disparité des fortunes allait enfin cesser de peser sur eux ; cet espoir insensé doublait les forces que la nature leur a données ; et l'ordre social, dont le secret consiste dans la patience du grand nombre, parut tout à coup menacé. »* Du combat pour se nourrir à la remise en cause de la propriété, devenue *« sacrée »* avec la Déclaration des droits de l'Homme, il n'y a pas loin.
Le peuple fait peur à la bourgeoisie qui craint ses foucades, son inconstance et sa nullité :
« Toutes ces âmes lamentables, les spoliés du fisc, les dévalisés de Versailles, les affamés du pacte de Famine, les anciens patients des pénalités scélérates, pilori, tabouret, ceps, fer chaud, essorillement, poing coupé, émasculation, langue arrachée pour un jurement, in-pace[188] *à vie, hart, roue, bûcher, chaudière bouillante, écartèlement […] toutes les faims, toutes les soifs, toutes les férocités nées du vieux tourment éternel, toutes les bouches tordues par le sanglot, par le blasphème, par le rire furieux, par la chanson sale, par le baiser convulsif de la prostitution, par le hurlement bestial sous le fouet ou le bâton, toutes les poitrines pleines de haine, tous les cœurs débordant d'une écume de souffrances, toutes les consciences forcenées, toutes les passions qui s'abritent dans ces mots redoutables, rancunes, revanches, revendications, redressements, représailles […] La populace. Création difforme de la société. Fille sourde de cette mère aveugle. »*

Victor Hugo/Quatrevingt-treize (1874)

Ainsi s'exprime Victor Hugo.
Lorsque la populace s'ébroue, cela ne peut procéder que de basses motivations. Trop abêtie par l'alcool et naturellement grossière, la masse insurgée ne saurait saisir ni les raisons, ni les enjeux de sa propre insurrection.

On croit souvent que la Fête Nationale célèbre la prise de La Bastille, le 14 juillet 1789. Il n'en est rien, puisque la décision du Sénat en 1880, fixait cette date en mémoire du 14 juillet 1790, jour de la première réunion de la Fédération des Gardes Nationales.
Ce jour là, de la Seine jusqu'à l'École militaire, plusieurs centaines de milliers de spectateurs assistent, sous la pluie, au long défilé de 40.000 fédérés en armes.
Les manuels scolaires ont enseigné à des générations de petits Français que la *Fête de la Fédération* aurait été, pour les participants de cette journée sublime, la bouleversante et radieuse révélation de l'unité nationale :
« Ainsi, par-dessus les désordres, les craintes, les périls, j'entends s'élever peu à peu, répété par ces chœurs imposants dont chacun est un grand peuple, le mot puissant, magnifique, doux à la fois et formidable, qui contiendra tout et calmera tout : « la fraternité ». »

Jules Michelet/Histoire de la Révolution française. (1869)

Qu'est le 14 juillet 1790, la fête la plus représentée de toute la Révolution, sinon un immense défilé de soldats, une démonstration de force, un signal politique très fort :
« Ils sont là quarante mille en effet, avec leurs fusils et leurs canons, qui donnent de manière tacite mais intelligible, un avertissement aux passifs, lesquels chantent et dansent (sous la pluie, du reste) avec leur entrain de bonnes dupes. Avis aux citoyens subalternes que repousse l'égalité et qui n'ont d'autre liberté que de se soumettre, passifs, aux décisions des actifs : Voyez les choses comme elles sont ; les fusils, c'est

188 Cachot secret où on enfermait quelqu'un à perpétuité.

nous qui les possédons ; et nous avons même des canons pour renforcer notre toute-puissance. »

Henri Guillemin/1789 : Silence aux pauvres ! (1989)

Avis aux citoyens subalternes, que repousse l'égalité et qui n'ont d'autre liberté que de se soumettre, passifs aux décisions des actifs : voyez les choses comme elles sont ; les fusils, c'est nous qui les possédons ; et nous avons même des canons pour renforcer notre toute-puissance.

Pourtant, voici de nouveau Michelet qui entre en transe :

« Tu vis !... Je le sens, chaque fois qu'à cette époque de l'année mon enseignement me laisse, et le travail pèse, et la saison s'alourdit... Alors je vais au Champ de Mars, je m'assieds sur l'herbe séchée, je respire le grand souffle qui court sur la plaine aride. Le Champ de Mars, voilà le seul monument qu'a laissé la Révolution... »

Jules Michelet/Histoire de la Révolution française. (1869)

Le champ-de-Mars, parlons en. Durant l'été 1791, noblesse libérale et bourgeoisie considèrent que la Révolution politique est terminée ; leurs représentants à l'Assemblée constituante, souhaitent le maintien d'un compromis institutionnel avec le Roi (monarchie constitutionnelle). Le peuple lui, s'est soulevé en 1789 pour le pain et la liberté ; il n'a encore gagné ni l'un ni l'autre.

Le 17 juillet, hommes, femmes et enfants, se rassemblent pour déposer une pétition pour une démocratie réelle ; ils se feront massacrer par la Garde Nationale.

« Et la démonstration foudroyante sera faite, un an après, jour pour jour, ou presque, le 17 juillet 1791, au même endroit, au même Champ-de-Mars. Les passifs se sont avisés de signer en masse une pétition réclamant la déchéance du roi. Provocation de la part de ces réprouvés ! Qu'ils la paient ! Sous le commandement de La Fayette, la garde nationale ouvre le feu. Combien de morts ? Sans doute ne le saurons-nous jamais. Vraisemblablement une centaine au moins. Que les passifs se le tiennent pour dit, de façon bien claire et définitive : les affaires de l'État ne les concernent pas. »

Henri Guillemin/1789 : Silence aux pauvres ! (1989)

Il faut pallier avec cette grande masse politisée qui excède dans ses revendications, les ambitions d'une simple réforme bourgeoise.

Le mariage de la bourgeoisie et du peuple ne durera que le temps de chasser les nobles. Dès qu'il s'agira de restructurer la Nation, la classe privilégiée entendra n'établir le pouvoir que pour son profit, celui des propriétaires. En 1793, l'abbé Sieyès dira : *« Si le peuple gouvernait, la France serait une démocratie, ce qu'elle ne saurait être en aucun cas »*. Ite missa es ! (Tirez-vous, la messe est terminée !).

La convention aux mains de l'oligarchie[189] pourra laisser déclarer par Pierre Jean Georges Cabanis[190] en 1797 : *« Le pouvoir appartient de droit au Peuple qui a pour vocation de ne l'exercer jamais. »*

Les députés bourgeois du tiers état, ont fait semblant d'étendre au peuple la Révolution. Le peuple a eu le malheur d'y croire. La Révolution Française est une énorme arnaque humanitaire, une mystification.

« Ce qui distingue la Révolution française, et ce qui en fait un événement unique dans l'histoire, c'est qu'elle est mauvaise radicalement ; aucun élément de bien n'y soulage l'œil de l'observateur : c'est le plus haut degré de corruption connu ; c'est la pure impureté. »

Joseph de Maistre[191]/Considérations sur la France. (1796)

La révolution américaine, conflit armé qui opposa les treize colonies anglaises d'Amérique du Nord à l'Angleterre, d'avril 1775 à novembre 1782 et qui aboutit à la formation d'États unis indépendants, prenait le même ton.

Ainsi, John Adams (1797-1801), deuxième président des États-Unis, affirmait : *« L'idée que le peuple est le meilleur gardien de sa liberté n'est pas vraie. Il est le pire envisageable, il n'est pas un gardien du tout. Il ne peut ni agir, ni juger, ni penser, ni*

[189] Régime politique dans lequel la souveraineté appartient à une classe restreinte et privilégiée.

[190] Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808) est un médecin, physiologiste, philosophe et député français.

[191] Le comte Joseph de Maistre (1753-1821) est un homme politique, philosophe, magistrat et écrivain savoyard.

vouloir. »
De la même manière, Thomas Jefferson (1743-1826), troisième président des États-Unis, exprime clairement son opposition envers l'idée d'un gouvernement démocratique : *« Il y a une aristocratie naturelle, fondée sur le talent et la vertu, qui semble destinée au gouvernement des sociétés, et de toutes les formes politiques, la meilleure est celle qui pourvoit le plus efficacement à la pureté du triage de ces aristocrates naturels et à leur introduction dans le gouvernement. »*

Arrêtons de nous voiler la face ! La "démocratie" telle que nous la connaissons, n'a de démocratie que le nom. Les pères fondateurs de la révolution vomissaient la démocratie. L'usage fallacieux du mot démocratie dont abuse l'état, a pour seul but de réduire le Peuple à l'état de servilité, sans que celui-ci ne puisse le taxer de "tyrannie". Même accompagnée du suffrage universel, la "démocratie" est un leurre.
Il y a démocratie quand le peuple vote les lois lui-même par référendum. Nos "démocrates" refusent au peuple le droit de se prononcer par référendum (neuf référendums ont été organisés sous la V^{e} République, depuis l'adoption de la Constitution de 1958).
Jamais il n'a été prévu de créer une démocratie au sens originaire du terme. Rajouter une feuille de salade dans un Big Mac, n'en fait pas un aliment sain. Rajouter un vote dans une oligarchie, n'en fait pas une démocratie.
Dans une démocratie on vote des lois. On ne vote pas pour des gens, qui voteront des lois à notre place. Dans le contexte que nous connaissons, la démocratie n'est pas réelle. Elle n'est d'ailleurs réelle dans aucun pays du monde. Jean-Jacques Rousseau disait :
« La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale et la volonté ne se représente point ; elle est la même ou elle est autre ; il n'y a point de milieu. Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que des commissaires ; ils ne peuvent rien conclure définitivement. Toute loi que le Peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle ; ce n'est point une loi. »

Jean-Jacques Rousseau/Du contrat social. (1762)

Un moment clé de nos "démocraties" est celui des élections. L'élection c'est le moment où l'on dit que le "peuple s'exprime", que la "démocratie s'opère". C'est le moment où les "meilleurs" vont être désignés (rassurez-vous je plaisante !). Pour être élu dans nos "démocraties", il ne faut pas nécessairement être compétent. Il faut savoir faire des voix, parvenir à sentir dans quelle direction le vent tourne, jouer sur les peurs des gens, manipuler les foules, vendre du vent…
Comme disait l'écrivain français André Gide (1869-1951) « *la promesse de la chenille n'engage pas le papillon »* et les promesses sont immédiatement trahies sous les yeux impuissants de l'électeur. L'un des fondements des gouvernements représentatifs, étant l'indépendance des gouvernants vis-à-vis des gouvernés.
Pas de comptes à rendre : *« c'est peut-être la plus ingénieuse invention politique que celle d'avoir déclaré souveraine une nation, en lui interdisant tout usage de sa souveraineté. Voilà l'effet de l'adoption d'une Constitution représentative. »* se félicitait déjà Stanislas de Clermont-Tonnerre (1757-1792), député de la noblesse durant la Révolution Française. Il avait déjà perçu la supercherie d'une constitution basée sur la représentation. Il développera même son argument, en ajoutant :
«Voilà ce que nous avons fait en déclarant la constitution représentative : nous avons enchaîné à jamais le vœu du peuple ; nous avons à jamais mis notre souveraineté à la place de la sienne ; nous l'avons condamné à nous obéir éternellement. En effet que devient la souveraineté du peuple, quand on a déclaré la constitution représentative ? Elle est radicalement détruite. »

Stanilas Clermont-Tonnerre/Analyse raisonnée
de la constitution française de 1789, 1790 et 1791.

Pour lui, il est clair que ce que nous appelons démocratie représentative n'est en rien une démocratie.
La constitution du 4 octobre 1958, texte fondateur de la cinquième république, n'a

rien changé à cet état de fait : nous ne vivons pas plus en démocratie aujourd'hui, qu'on ne le vivait sous les républiques qui ont précédé.

La procédure électorale sert non pas à désigner des mandataires, qui raisonnent comme leurs mandants, qui leur ressemblent, mais au contraire à choisir des gouvernants qui soient différents des gouvernés, qui s'en distinguent par leur supériorité sur le plan de la formation, des compétences intellectuelles, de l'expérience. Ce n'est pas pour rien si "élection" et "élite" ont la même étymologie. Osons donc le dire : l'élection est aristocratique par nature et pas du tout démocratique (l'expression "élection démocratique" est d'ailleurs un oxymore).
L'élection c'est le moment où le peuple accepte une fois de plus, de se défaire de sa parcelle de souveraineté, pour la mettre dans les mains de la classe dominante. Nous élisons des maîtres qui prétendent abusivement être nos représentants.
« Le suffrage universel, considéré à lui tout seul et agissant dans une société fondée sur l'inégalité économique et sociale, ne sera jamais pour le peuple qu'un leurre ; de la part des démocrates bourgeois, il ne sera jamais rien qu'un odieux mensonge, l'instrument le plus sûr pour consolider, avec une apparence de libéralisme et de justice, au détriment des intérêts et de la liberté populaires, l'éternelle domination des classes exploitantes et possédantes ».

Michel Bakounine[192]/Œuvres : Lettres à un français. (1870)

Une Classe restreinte et privilégiée a tous les pouvoirs. Sa "démocratie" n'est qu'une mascarade, qui se donne une apparence fallacieuse de légitimité. Pour se maintenir plus de 2 siècles, elle a dû passer d'un mépris total de la plèbe, à un simulacre généralisé de démocratie, qui maintient son pouvoir absolu en bernant l'ensemble de la population, et en légitimant de manière fallacieuse son action (Vous nous avez élus, donc vous nous avez donné à fortiori, le droit d'agir).
Comme l'écrivait le philosophe Alain dans "Propos sur les pouvoirs" (1985) : « *La démocratie n'est pas dans l'origine populaire du pouvoir, elle est dans son contrôle. La démocratie, c'est l'exercice du contrôle des gouvernés sur les gouvernants. Non pas une fois tous les cinq ans, ni tous les ans, mais tous les jours.* »
Comme l'affirmait Jean-Jacques Rousseau dans "Du Contrat social" publié en 1762 : *« Quoi qu'il en soit, à l'instant qu'un peuple se donne des représentants, il n'est plus libre ; il n'est plus. »*

Le 28 novembre 1888, l'écrivain et journaliste français Octave Mirbeau (1848-1917) fait paraître dans le quotidien "Le Figaro", "La Grève des électeurs", texte court et très incisif remarquablement écrit, redoutable plaidoyer contre le leurre que représente le suffrage universel, dans le système républicain.
Mirbeau penseur de la cause anarchiste[193] s'insurge, il ne voit dans le recours à des élections qu'une farce, une duperie par laquelle les dominants obtiennent, à bon compte, l'assentiment de ceux-là mêmes qu'ils oppriment et exploitent.
Le comportement de l'électeur, *« inexprimable imbécile, pauvre hère »*, lui apparaît complètement irrationnel. S'adressant à : *« ce bipède pensant, doué d'une volonté, à ce qu'on prétend, et qui s'en va, fier de son droit, assuré qu'il accomplit un devoir, déposer dans une boîte électorale un quelconque bulletin »*, il s'emploie à démystifier, discréditer le droit de vote. Droit "grâce" auquel les opprimés, dûment aliénés et abêtis, choisissent "librement" leurs propres prédateurs : *« Les moutons vont à l'abattoir. Ils ne se disent rien, eux, et ils n'espèrent rien. Mais du moins ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera, et pour le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. »* Il l'accuse de voter pour son propre malheur, pauvre utopiste qu'il est, et ajoute avec une ironie palpable : *« Il a fait des Révolutions pour conquérir ce droit. »*
Mirbeau appelle donc les électeurs à faire la grève des urnes et à se comporter, non en moutons grégaires, mais en citoyens lucides : *« Je te l'ai dit, bonhomme, rentre*

[192] Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine, philosophe russe. (1814-1876)

[193] Conception politique et sociale qui se fonde sur le rejet de toute tutelle gouvernementale, administrative, religieuse et qui privilégie la liberté et l'initiative individuelles.

chez toi et fais la grève. »
Ce texte n'a pas pris une ride ! Il fallait oser publier cela !!! Il fallait oser défendre, dans un vénérable quotidien, l'abstention. De nos jours, de tels articles n'auraient aucune chance de voir le jour.
La "démocratie" telle que nous la connaissons dans nos pays, n'a de démocratie que le nom. Le vote est élevé comme une valeur sacrée, presque religieuse dans ce régime, parce que le jour où tout le monde arrêtera de voter pour des représentants, le régime représentatif s'effondrera dans la seconde.

L'élection n'est pas la solution idéale qu'on nous présente, elle peut même être un parfait outil de manipulation. Le choix de l'élection, il y a deux-cents ans, a été imposé - par des élus - et n'a plus jamais été débattu depuis.
Dans la première démocratie connue, la démocratie athénienne, le tirage au sort était prépondérant pour toutes les institutions exécutives et juridiques.
Le tirage au sort incarne un principe radical d'égalité absolue de tous les citoyens. C'est un arbitre idéal, impartial et incorruptible, qui protège la liberté de parole et d'action de chacun. L'impossibilité de tricher dissuade les parties d'être malhonnêtes, au lieu de les pousser au mensonge comme le fait l'élection, qui bénéficie toujours au meilleur menteur.

« Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie. Le suffrage par le choix est de celle de l'aristocratie. Le sort est une façon d'élire qui n'afflige personne ; il laisse à chaque citoyen une espérance raisonnable de servir sa patrie. »
Montesquieu/De l'esprit des lois. (1748)

Lorsqu'il entre dans le Dictionnaire de l'Académie Française (8e édition, 1932), le nom politicien reçoit la définition suivante : *« Celui qui fait métier de la politique et se complaît en intrigues. Il se prend en mauvaise part. »* L'emploi adjectival est également mentionné dans un contexte peu élogieux, puisqu'il est question de "manœuvres politiciennes".
Qu'en est-il aujourd'hui ? *« S'emploie parfois péjorativement »* écrit l'Académie dans la 9e édition (2011) de son Dictionnaire ; *« Souvent péjoratif »* trouve-t-on dans le Petit Robert 2019, qui le rapproche de "politicard" (Politicien(ne) arriviste, sans scrupule). Quant à l'adjectif, il est systématiquement marqué comme péjoratif. Les exemples donnés pour ces deux types d'emploi enfoncent le clou : un politicien retors ; un politicien véreux ; une manœuvre politicienne ; sans oublier la locution "politique politicienne", qui n'a rien de redondant.

Le lien entre argent pouvoir et politique est très ancien. Au temps de l'Empire Romain, la corruption était déjà en usage pour accéder aux hautes fonctions de l'état. Le phénomène perdure de nos jours.
Dans "De la démocratie en Amérique" (1835), le philosophe politique français Alexis de Tocqueville (1805-1859), descendant de Saint Louis et de Malesherbes, distingue deux types de régimes : aristocratiques et démocratiques.
Il écrit :
« Dans les gouvernements aristocratiques, les hommes qui arrivent aux affaires sont des gens riches qui ne désirent que du pouvoir. Dans les démocraties, les hommes d'État sont pauvres et ont leur fortune à faire. Il s'ensuit que dans les États aristocratiques, les gouvernants sont peu accessibles à la corruption et n'ont qu'un goût très modéré pour l'argent, tandis que le contraire arrive chez les peuples démocratiques. »
Alexis de Tocqueville/De la démocratie en Amérique. (1835)
Force est de constater que la corruption gangrène la classe politique des "démocraties". Beaucoup ont compris la relation de réciprocité entre politique et enrichissement, ou entre politique et dominance sociale. Ils en ont déduit que pour être riche et dominant, si on ne l'est pas, c'est la voie politique qu'il faut emprunter pour le devenir.
De multiples sondages montrent, depuis quelques années, que de nombreux Français

sont enclins à croire en la corruption massive des hommes politiques.
D'où vient cette croyance ? Elle est fondée en partie, sur les informations données par les médias, sur des affaires qui montrent l'implication de certains hommes politiques dans des faits délictueux.
De ce point de vue, l'affaire Cahuzac[194] (2012) est emblématique puisque c'est le ministre du Budget, héros de la lutte contre la fraude fiscale, qui se révèle l'avoir pratiquée à grande échelle : il est titulaire de comptes non déclarés à l'étranger, a reçu des honoraires de laboratoires médicaux pour une activité de conseil, et dément pendant plusieurs mois les informations qui le visent.
Qui s'intéresse à l'histoire sait que les "affaires" pavent son chemin tortueux.
L'affaire des décorations est un scandale politico-financier français de trafic de décorations, qui éclabousse le président de la République Jules Grévy[195], et le contraint à la démission le 2 décembre 1887.
En 1892 l'affaire de Panama, affaire de corruption liée au canal de Panama, valut à Georges Clémenceau[196] la perte de son siège de député et une assez longue traversée du désert.
En 1979, l'hebdomadaire français "Le Canard enchaîné", révèle que Valéry Giscard d'Estaing[197] a reçu des cadeaux de la part de Jean-Bedel Bokassa[198], dictateur autoproclamé empereur à vie de la Centrafrique. C'est la fameuse "affaire des diamants".
Comme pour les prises de cannabis ou de cocaïne, on peut imaginer sans gros risque de se tromper, que les affaires qui remontent à la surface, ne sont qu'une infime fraction de ce qui coule tout au fond du "cloaque politique".
Comment expliquer l'indignation provoquée par les affaires médiatisées, et la f*aiblesse des sanctions prononcées* à l'*encontre* des coupables ? Comment expliquer que beaucoup d'actes de délinquance soient impunis, ou sanctionnés par des peines très faibles ?
Ne pas oublier que le Parquet (c'est-à-dire les procureurs qui décident d'ouvrir ou non une information judiciaire), dépend hiérarchiquement du ministère de la Justice. La justice n'est pas indépendante de l'exécutif.
Les classes dirigeantes sont au-dessus des lois. Ces dernières ne concernent que les classes sociales inférieures. Le politicien bénéficie d'une pratique singulière qui se nomme impunité.
« Selon que vous serez puissant ou misérable. Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. »

Jean de La Fontaine/Les Animaux malades de la peste. (1678)

L'élection consiste a déléguer à "plus compétent", à "plus disponible", son pouvoir de discuter des lois. Elle repose sur la confiance. Confiance dans l'éthique de nos représentants.
Lorsque ces derniers se vautrent dans le favoritisme, l'enrichissement personnel, le mensonge…, la confiance devrait être brisée et la méfiance se généraliser.
Quand on voit des politiciens être réélus après une condamnation, il y a de quoi être perplexe.
Comment expliquer ce rapport singulier des citoyens à la politique et à l'éthique ?
Un élu qui serre les mains sur les marchés, offre des chocolats aux personnes âgées, accorde des places en crèche, facilite l'accès à un HLM…, s'attirera moins les foudres des électeurs et leur sanction, en cas de comportement déviant ou délinquant.
Promesse de voix électorales contre permis de construire, aide sur un dossier administratif, subvention à une association, ou encore obtention d'un emploi public…, le clientélisme en politique est ancré dans la société.

---

194 Jérôme Cahuzac, né le 19 juin 1952, est un médecin et homme politique français.

195 François Judith Paul Grévy (1807-1891), est un homme d'État français, président de la République du 30 janvier 1879 au 2 décembre 1887.

196 Georges Clemenceau (1841-1929), est un homme d'État français, président du Conseil de 1906 à 1909 puis de 1917 à 1920.

197 Valéry Giscard d'Estaing (1926-2020), est un homme d'État français, président de la République de 1974 à 1981.

198 Jean-Bedel Bokassa (1921-1996), est un homme d'État et un militaire centrafricain qui fut le deuxième président de la République centrafricaine à partir de 1966, avant de se faire proclamer empereur sous le nom de Bokassa I^{er} en 1976.

En politique, aucune faute n’est définitive, aucun comportement, même le plus immoral, n’est rédhibitoire. Ainsi va l'exigence morale des électeurs. Pas toujours facile à suivre !
« En politique, on abuse souvent du terme "servir". On dit "servir son pays", "servir la nation". Mais quelques-uns apprennent plutôt à "se servir" et la politique de la main tendue prônée par certains élus n'est souvent redirigée que vers leur poche. »
Philippe Pascot[199]/Pilleurs d'État. (2015)

L’importance de l’argent en politique ne saurait se réduire à son influence sur tel ou tel acteur, si démesurée soit-elle.
Chaque élection est précédée d'une période de campagne électorale. Pendant cette période, les candidats et leurs partis font leur promotion, dans le but de récolter le plus grand nombre de voix possible. Comme l’a très justement dit Noam Chomsky (1928 -....), linguiste et philosophe américain : *« la propagande est à la démocratie ce que la violence est à un État totalitaire »*.
Les concurrents utilisent une variété de techniques, pour sensibiliser les électeurs et livrer leurs messages, y compris à travers des médias traditionnels et nouveaux, des événements publics, des documents écrits, ou d'autres moyens.
Les firmes multinationales exercent une influence considérable sur les institutions publiques, puisqu’elles ont le pouvoir de financer les campagnes électorales, de contrôler l’information :
« L’argent est utile pour conquérir le pouvoir : les formes modernes de la propagande sont coûteuses ; la publicité, les réunions, les documents envoyés au domicile de chacun, les études d’opinion se diversifient et vont de sophistications en raffinements. Il faut se concilier, directement ou non, de multiples complaisances : les milieux influents, ceux de l’économie, du spectacle, de la presse, de l’administration. La politique est devenue un métier, elle nécessite une organisation de plus en plus lourde, recourant à des professionnels qui entendent prêter leurs services pour un profit immédiat, de telle sorte que leur concours soit rapidement le plus rémunérateur possible. »
Édouard Balladur[200]/Le pouvoir ne se partage pas. (2009)
Les donateurs soutiennent financièrement ceux et celles, dont ils savent qu’ils défendront leurs intérêts. L’argent détermine qui a droit au chapitre, quels problèmes sont abordés et quelles politiques publiques sont envisageables.
Une fois élus, les hommes et les femmes politiques hésitent à changer de cap, de peur que leurs soutiens financiers ne leur préfèrent un autre candidat lors des prochaines élections.
Tout cela n'est pas sans rappeler la bonne parole professée par le sénateur américain Bois Penros (1860-1921) en 1896, à propos des relations parlementaires avec les milieux d'affaires :
« Je crois en la division du travail. Vous nous faites élire au Congrès ; nous passons des lois qui vous permettent de gagner de l’argent (...) et vous utilisez une partie de vos profits pour contribuer à financer nos campagnes afin de nous faire réélire, pour passer de nouvelles lois afin de vous permettre de gagner encore plus d’argent. »
Revue Lapham’s Quarterly - About money - été 2008

Mais, l'influence de l'argent sur les comportements politiques ne s'arrête pas aux élections. Des sommes colossales sont dépensées par les puissants, pour infléchir les décisions politiques dans un sens qui leur soit favorable. C’est un promoteur qui demande au maire un permis de construire, c’est un industriel qui sollicite d’un pouvoir régional ou d’un ministre quelque subvention, c’est une grande entreprise qui suggère que l’on efface une ancienne dette fiscale, c’est un lobby qui entend influer sur un texte de loi en préparation. Les détenteurs de capitaux ont des droits, que les citoyens n'ont pas.

Arrêtons de nous voiler la face. La "démocratie" telle que nous la connaissons n'a de

[199] Philippe Pascot, né le 29 mai 1954, est un écrivain et homme politique français.

[200] Édouard Balladur, né le 2 mai 1929, est un haut fonctionnaire et homme d'État français. Membre des principaux partis gaullistes successifs, il est Premier ministre du 29 mars 1993 au 17 mai 1995.

démocratie que le nom. Nous sommes dans une illusion de démocratie.
Depuis de nombreuses années, la "ploutocratie" a remplacé la démocratie. Qu'est-ce donc que la ploutocratie ? Le dictionnaire nous apprend que le terme vient des mots grecs ploutos, "richesse", et kratos, "pouvoir". La Ploutocratie est un système politique qui repose sur le pouvoir des riches. Un Système politique dans lequel la puissance financière et économique est prépondérante. Au lieu d'être dans un système "1 personne = 1 voix", nous sommes dans un système "1 euro = 1 voix".
« Les politiques grecs, qui vivaient dans le gouvernement populaire, ne reconnaissaient d'autre force qui pût les soutenir que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses et de luxe même. »

Charles de Secondat, baron de Montesquieu/De l'esprit des lois. (1748)

Le ploutocrate avance avec un masque de "démocrate", et se moque de la population qu'il entend bien éliminer du jeu.
Tous les riches ne sont pas des ploutocrates, mais tous les ploutocrates sont riches. Il ne faut pas mettre riches et ploutocrates dans le même sac, car ce qui différencie le ploutocrate est l'attrait du pouvoir, la farouche volonté de gouverner un empire, la démesure de l'ego et l'absence de scrupules. Ils dirigent avec l'argent qui achète tout. Car le pouvoir est fascinant.
Nous avons tous eu un jour à nous plaindre d'un préposé en uniforme, et avons subi le plaisir quasi pervers qu'il tirait de son maigre pouvoir de "petit chef". Alors maintenant, imaginez un "grand chef" et son immense orgasme de pouvoir.
Combien de présidents ou de dirigeants de tous bords, sont les pantins des ploutocrates qui les "conseillent" ?
Dans les années 90 Bill Clinton[201] fataliste, avoua devant les journalistes ébahis, réunis dans Air Force One[202] : *« Que voulez-vous que je fasse ? Je ne suis que président des États-Unis. Je ne peux rien à propos des grandes entreprises. »*

Autrefois, les égyptiens pensaient que le pharaon était, de par son pouvoir suprême, à l'origine de la pluie. Encore aujourd'hui beaucoup pensent que le pouvoir politique peut "faire la pluie et le beau temps". Mais, si on y regarde de près, le pouvoir politique a toujours dû composer avec d'autres forces : la religion, les banques, les médias, l'opinion publique…

« Les régimes passent. Les abus restent. Il n'y a que les profiteurs qui changent. »

Paul Chrétien-Audruger/ Le Musée de la pensée (1934)

L'exercice du pouvoir à toutes les époques et sous tous les régimes, s'est toujours accompagné d'une frénésie de conquêtes amoureuses, à laquelle répondait la fascination pour celui qui tenait entre ses mains la destinée des autres. *« S'approcher du politique, c'est approcher l'Olympe »*, écrit le psychanalyste et écrivain Jean-Claude Liaudet (1945-….). Dès qu'ils accèdent aux sommets de l'*É*tat, les puissants ne se tiennent plus.

Des orgies romaines de l'empereur Tibère (42 av. J.-C. - 37 ap. J.-C.) aux soirées "bunga-bunga" de Silvio Berlusconi (1936-2023), homme d'affaires et homme d'État italien, l'Histoire regorge d'anecdotes d'alcôves.
César collectionnait les conquêtes féminines dans les rangs de la haute société romaine ; Caligula aurait fait installer un bordel dans le Palais et aurait forcé les femmes des sénateurs à y officier.
« Une opinion bien établie, c'est qu'il était très porté aux plaisirs de l'amour, et n'y épargnait pas la dépense. Il séduisit un très grand nombre de femmes du premier rang, telles que Postumia, femme de Servius Sulpicius ; Lollia, femme d'Aulus Gabinius ; et Tertulla, femme de Marcus Crassus. On cite aussi Mucia, femme de Cn. Pompée.[…] Mais il n'aima aucune femme autant que Servilia, mère de Marcus

[201] William Clinton, dit Bill Clinton (1946-….), est un homme d'État américain, 42e président des États-Unis, en fonction du 20 janvier 1993 au 20 janvier 2001.
[202] *Air Force One* est l'indicatif d'appel de tout aéronef de l'United States Air Force dans lequel se trouve le président des États-Unis.

Brutus. Il lui donna, pendant son premier consulat, une perle qui lui avait coûté six millions de sesterces ; et, à l'époque des guerres civiles, outre les riches présents dont il la combla, il lui fit adjuger à vil prix d'immenses domaines, vendus alors aux enchères. Or, comme on s'étonnait de ce bon marché, Cicéron répondit fort plaisamment : "Il est d'autant meilleur qu'on a fait déduction du tiers." On soupçonnait en effet Servilia de favoriser elle-même un commerce d'amour entre sa fille Tertia et César. »

Suétone[203]/La Vie de Jules César. (début du IIe siècle)

« Le pouvoir est un aphrodisiaque absolu », disait Henry Kissinger, et c'est particulièrement vrai en France où sexe, amour et politique sont indissociables.
De la fin du Moyen Âge à la Révolution, il ne fut pas rare que les rois de France, liés par des mariages, entretiennent une ou plusieurs maîtresses royales.
Charles VII (1403-1461) est le premier à avoir fait de l'une de ses maîtresses, Agnès Sorel, une favorite officielle à la cour. *« Il est certain, en effet, que dans les dernières années Charles VII eut une foule de maîtresses anonymes, ou plutôt une sorte de harem, un Parc aux cerfs ambulant, qui le suivait partout, et qu'entretenait madame de Villequier avec un soin et un art admirables. »*, écrivait en 1868 dans "Agnès Sorel et Charles VII", le politicien et essayiste français François-Frédéric Steenackers (1830-1911). Mais Agnès Sorel, de vingt ans plus jeune que lui, était différente. Non seulement elle était magnifique, mais elle était dotée d'un esprit pétillant : *« C'est parce qu'elle eut tout à la fois, par un rare privilège, la beauté du corps et celle de l'âme à un degré supérieur, avec cette vitalité physique et morale qui satisfait à toutes les exigences de l'amour, qu'elle imprima à la passion de son amant une puissance et une durée extraordinaires. »* Elle donna au roi trois filles qu'il reconnut officiellement. Selon Diderot et d'Alembert, auteurs de "l'Encyclopédie" (1741), *« La reine Marie d'Anjou, princesse vertueuse et très attachée au roi son mari, ne cessa d'aimer et d'estimer Agnès Sorel et de travailler avec elle au bonheur et à la gloire du roi ».*
On prête à François Ier (1494-1547) cette jolie phrase : *« Une cour sans femmes, c'est comme un jardin sans fleurs »*, phrase montrant à quel point le roi comptait sur la présence féminine à la cour de France. Parmi ses maîtresses, on peut citer Françoise de Foix comtesse de Châteaubriant, Anne de Pisseleu duchesse d'Étampes, ou encore la femme de l'avocat Jean Ferron, surnommée "la belle ferronière".
Henri II (1519-1559) eut au moins 4 maîtresses. La seule maîtresse officielle, était la célèbre Diane de Poitiers, qu'il connaissait depuis ses 15 ans et qu'il préférait à sa femme Catherine de Médicis.
Raffiné, très élégant, Henri III (1551-1589) aime porter de longs pendants d'oreille et des fraises extravagantes. Et voilà qu'à peine monté sur le trône, en 1574, il s'entoure de jeunes hommes extravertis de la petite noblesse, tout de dentelles vêtus, qui le suivent partout. La cour les rebaptise "les mignons". Il se murmure que ces favoris, notamment le duc Anne de Joyeuse et Jean-Louis Nogaret de La Valette, seraient ses amants.
Le grand poète français Pierre de Ronsard (1524-1585) ne prend pas de gants pour dénoncer ses mœurs (*« Le roi, comme l'on dit, accole, baise et lèche / De ses poupins mignons le teint frais nuit et jour. / Eux, pour avoir argent, lui prêtent tour à tour / Leurs fessiers rebondis et endurent la brèche. »*) et l'ambassadeur de Savoie René de Lucinge (1553-1624) écrit, en 1580, que le cabinet du roi est *« un vrai sérail de toute lubricité et paillardise, une école de Sodomie. »*
En réalité, si Henri III a peut-être eu des aventures homosexuelles, il est aussi un homme à femmes. Fou amoureux de Marie de Clèves qu'il n'a pu épouser, il éprouve un amour sincère pour sa femme Louise de Lorraine et collectionne les maîtresses. Cette réputation de tombeur de ces dames, elle, n'est pas passée à la postérité.
Henri IV (1553-1610), surnommé le Vert-Galant, comptait quelque 70 maîtresses. Il a plus marqué les esprits par son obsession des femmes, que par sa politique de

[203] Suétone est un haut fonctionnaire romain, auteur de nombreux ouvrages dont la Vie des douze Césars qui rassemble les biographies de Jules César à Domitien. Il a vécu à la fin du Ier et au début du IIe siècle.

réconciliation au lendemain des guerres de religion.
Louis XIV(1638-1715) à l'image de son grand-père Henri IV, a eu lui aussi un nombre impressionnant de maîtresses. De la pulpeuse M^me^ de Montespan à l'ardente M^me^ de Maintenon, maîtresses, favorites ou passades d'un soir se succèdent alors en un tourbillon mutin.
Si au Grand Siècle l'homosexualité est passible du bûcher, à la cour versaillaise, elle se vit au grand jour, à peine dissimulée. Ainsi, "Monsieur", le frère de Louis XIV, ne cache pas ses nombreuses liaisons masculines.
Marié à la Polonaise Marie Leszczynska, c'est avec sa maîtresse Madame de Pompadour, que Louis XV (1710-1774) découvrit tous les plaisirs. Mais cette dernière, plus intéressée par le pouvoir que par le sexe, se détourna rapidement des parties de jambes en l'air.
D'amante, elle passa donc confidente… et entremetteuse. La Pompadour était en effet responsable de ce qui se trouvait dans le lit du roi, et était donc chargée de lui trouver des jeunes filles, plutôt de bonne famille et idéalement vierges. Elle les installa toutes dans une maison du Parc-aux-cerfs, un quartier de Versailles, pour constituer une sorte de sérail royal.
« Jamais race humaine n'a plus unanimement et plus ouvertement affiché son mépris de toute pudeur et de toute loi. Je parle des femmes comme des hommes. Les débauches contre nature et les assassinats d'Henri III, les vices glorifiés de François Ier et de Louis XIV, les orgies lubriques du Parc-aux-cerfs, les petits soupers de la régence, la liste presque jamais interrompue des prostituées assises sur le trône à côté des reines complaisantes, la nombreuse suite de bâtards royaux titrés par le monarque et dotés sur les fonds de l'État, enfin les débordements de toute espèce autorisés par la servilité des cours et servis par les cachots de la Bastille, voilà quelques-uns des chapitres les plus intéressants de l'histoire de la monarchie française. Depuis Chilpéric elle est longue la liste des adultères royaux acceptés par le public et consacrés par les mœurs royales. »

Louis Fréchette[204]*/Petite histoire des rois de France.* (1885)

La chronique de nos souverains regorge d'histoires salaces, prouvant que les descendants de Chilpéric I^er^ (roi des Francs), ne se préoccupaient pas que des affaires du royaume.
« Et remarquez que toutes ces scandaleuses personnalités étaient affichées ouvertement, reconnues comme maîtresses du roi, respectées comme les personnes les
plus puissantes du royaume, et enrichies elles et leurs enfants par l'État qu'elles gouvernaient et qui payait. »

Ibidem.

De même, De Danton[205] à Mirabeau[206], nombre de nos révolutionnaires ont fait de multiples entorses à la "vertu" prônée par "l'Incorruptible" Robespierre.
Danton était connu pour sa vie amoureuse tumultueuse. Il était marié à Antoinette Gabrielle Charpentier, mais il avait également des liaisons avec d'autres femmes, dont la célèbre courtisane Julie Candeille.
Enfermé en prison de 1777 à 1781 par son père en raison de sa vie dissolue, Mirabeau écrivit à l'adresse de sa maîtresse Sophie de Ruffey la jeune épouse d'un vieux marquis, divers ouvrages libertins dont "Erotika Biblion", édité en 1783.

Aujourd'hui, presque rien n'a changé : le pouvoir reste obsédé par la conquête des femmes.
Le 16 février 1899, l'un des présidents de la III^e^ République Félix Faure (1841-1899), meurt soudainement à l'Élysée dans les bras de l'une de ses amantes régulières, la jeune Marguerite Steinheil, épouse d'un peintre. A l'Élysée, Félix Faure qui aimait bien les femmes, avait fait aménager un petit "salon bleu" avec une porte dérobée, où

[204] Louis-Honoré Fréchette (1839-1908), est un poète, dramaturge, écrivain et homme politique québécois.
[205] Figure majeure de la Révolution française, Georges Jacques *Danton*(1759-1794) est avocat de profession, d'une éloquence hors du commun.
[206] Honoré-Gabriel Riquetti, comte de *Mirabeau*, est un écrivain et une figure politique du début de la Révolution française.

il pouvait donner ce que l'on appelait ses "audiences plus particulières".
La Ve République débute en 1959 sur un scandale sexuel, qui met en cause l'un des plus hauts personnages de la République précédente : André Le Troquer[207].
« À soixante-treize ans, Le Troquer avait participé à des bacchanales avec sa maîtresse artiste peintre, mais surtout avec des adolescentes âgées de quatorze à vingt ans. Au programme des réjouissances collectives, façon soupers libertins de la Régence : séances de strip-tease, poses dénudées, plaisirs des sens agrémentés de coups de martinet, chorégraphies sensuelles. Des festivités se déroulaient dans l'atelier de la maîtresse, mais aussi au Palais-Bourbon, à l'Opéra ou encore au pavillon du Butard, la résidence secondaire du président de l'Assemblée. Dans ces soirées libertines, Le Troquer enjolivait ses vieux jours en présence d'une cohorte de jeunes femmes, dont cinq mineures. »

Christophe Deloire[208] et Christophe Dubois[209]/Sexus Politicus. (2006)

Nos derniers présidents présentent tous une libido hors normes.
C'est avec Valéry Giscard d'Estaing (1926-2020) surnommé "Valéry Folamour", que la vie privée et amoureuse des chefs d'État fait irruption dans la vie publique. Séducteur boulimique, on lui prête alors nombre de liaisons.
Pour François Mitterrand (1916-1996), expert en double-vie clandestine, il faudra que les Français attendent la couverture de "Paris Match" en 1994, pour découvrir que le président avait une seconde famille et une fille cachée. Outre sa relation avec l'historienne et conservatrice Anne Pingeot (1943-...) de qui il eut une fille, François Mitterrand a cumulé les liaisons avec les journalistes et autres personnalités mondaines.
Lorsque Jacques Chirac (1932-2019) devient président en 1995, sa réputation n'est plus à faire. Son ex-chauffeur, qui l'a accompagné voir de nombreuses députées, conseillères et autres politiciennes, disait de lui que l'affaire était pliée en "5 minutes douche comprise".

Le cocktail du sexe et du pouvoir fait ressentir ses effets détonants largement au-delà de nos frontières.
Lorsque Mao Zedong organise le recrutement de ses maîtresses dans toute la Chine, il perpétue le système millénaire du gynécée impérial.
Longtemps, John Fitzgerald Kennedy a été présenté comme le président américain au charisme fou, avant que ne soit révélée sa sexualité obsessionnelle. Il enchaîne les passades avec des actrices célèbres telles Jayne Mansfield, Gene Tierney, Marlene Dietrich, Marilyn Monroe, Lee Remick ou Norma Shearer.

« Votre sexe n'est là que pour la dépendance : Du côté de la barbe est la toute puissance. »

Molière/L''École des femmes. (1662)

Depuis des siècles récits et témoignages sont légion, qui montrent que nos gouvernants ont bien du mal à se gouverner eux-mêmes. Les hommes politiques ont un rapport pathologique aux femmes. Leur volonté d'acquérir toujours davantage de pouvoir, n'a d'égal que leur désir de conquérir toujours davantage de femmes.

Jean-Pierre Friedmann (1929-2021), psychanalyste, auteur de "Du pouvoir et des hommes" (2011) voit dans le lien pouvoir et sexe, l'expression primaire *« des lois de perpétuation de l'espèce »*, où *« les mâles se battaient pour savoir qui était le plus fort et la femme était attirée par le gagnant. » « Nous sommes des animaux »*, dit-il en parlant de notre *« cerveau reptilien. »* Pouvoir et sexe ne sont pas l'apanage des seuls hommes. *« Dans l'histoire, Catherine de Russie ou Élisabeth de Bavière étaient ainsi connues pour avoir beaucoup d'amants. Des amazones aussi hyper sexuées que les hommes »*, explique Friedmann. Il en est sûr : *« Le pouvoir est une maladie mentale. On peut la diagnostiquer à divers stades, depuis les intoxiqués légers dont l'état peut empirer brusquement, jusqu'aux malades en phase terminale. »*

---

[207] André Le Troquer (1884-1963) est un homme d'État français, président de l'Assemblée nationale de 1954 à 1955, puis de 1956 à 1958.
[208] Christophe Deloire (1971-....), est un journaliste, auteur et éditeur français.
[209] Christophe Dubois (1968-....), est un journaliste français.

Les hommes de pouvoir affichent bel et bien une activité sexuelle largement au-dessus de la moyenne. Ils préfèrent les ébats aux débats et trouvent toujours le temps, entre deux dossiers et deux réunions, de faire la cour aux dames, qui n'y sont pas insensibles. Tout le monde a son talon d'Achille. Le leur, c'est le sexe.

« Je ne pourrais gagner sur moi de me modérer. Vois-tu bien, mon pauvre ami, et tu l'as senti aussi bien que moi, c'est une étrange chose que de pouvoir tout. Quand on a la tête un peu faible, elle tourne bien vite dans cette puissance sans bornes. Tel serait sage dans une condition médiocre qui devient fou, quand il est le maître du monde. »

Fénelon[210]/Dialogues des Morts. (1712)

L'hubris désigne chez les Grecs, la démesure, l'orgueil, traits que les dieux condamnent chez les humains. *« Le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure »*, écrit Hérodote. Il y en a plein la mythologie de ces audacieux, châtiés pour leur hubris. Ainsi Prométhée, missionné avec son frère pour répartir les dons entre les espèces vivantes, abuse de sa fonction et favorise l'homme en lui offrant le feu. Zeus le sanctionne, et le titan enchaîné à une montagne, se fera dévorer le foie par un aigle, pour le restant de ces jours. Le message est clair : l'homme doit rester à sa place, ne pas convoiter plus que de raison les biens terrestres.

Et le septième jour, profitant d'un repos bien mérité, Dieu alluma la télé ! Au fil des heures et des informations diffusées, il put constater que l'orgueil, premier des sept pêchés capitaux, qui avait coûté cher à Adam et Eve, cet appétit désordonné de sa propre excellence, cette *« admiration de soi fondée sur l'admiration qu'on croit inspirer aux autres »,* comme le définissait le philosophe français Henri Bergson (1859-1941), était particulièrement développé chez ceux qui gouvernaient. Moi, moi et rien que moi ! Je suis au sommet, je le mérite et tout tourne autour de moi !
Sans cesse sous le feu des média, les hommes politiques étalent au grand jour leurs ambitions. Leurs déclarations ne trompent personne, à part peut-être eux-mêmes. Chacun sait qu'il faut traduire une *« grande ambition pour la France »* par une *« grande ambition personnelle »*.
Le cas le plus courant et le plus détestable d'hubris, consiste pour un humain à se croire plus qu'il n'est, et le pire du pire bien sûr, c'est de se prendre pour un dieu, voire pour le roi des dieux, pour Jupiter en personne.
Le pouvoir peut littéralement monter à la tête. Et c'est très fréquent, si l'on croit le médecin et ancien ministre des Affaires étrangères britannique David Owen (1938-….). Owen liste treize comportements qui sont, selon lui, caractéristiques de ce qu'il a appelé "le syndrome d'hubris". Ils vont, de parler de soi à la troisième personne, à une identification totale entre le sort de l'individu et celui de l'institution qu'il dirige, en passant par la croyance, que seule l'histoire pourra juger de ses décisions. Ce syndrome décrit comment les personnes au pouvoir, font preuve d'une fierté extrême, d'une confiance excessive et d'un mépris total pour les autres. Pour Owen, le syndrome d'hubris est souvent considéré comme une extension naturelle, de la confiance et de l'ambition requises, de quiconque cherche à obtenir le pouvoir. Selon lui, l'hubris est déclenchée par l'exercice même du pouvoir, *« généralement après un grand succès suivi d'une ascension irrésistible »*.
Cette pathologie a transfiguré un grand nombre de personnalités historiques. On a souvent parlé du roi de Macédoine *Alexandre* le Grand, mort à 33 ans, qui se mettait au rang des dieux. Mais il ne touche pas que les "grands de ce monde". Toute personne qui reçoit un peu d'autorité ou qui s'en attribue, peut contracter cette maladie mentale. Au bureau, lorsqu'un employé reçoit une promotion, alors qu'il était sympathique auparavant, il devient imbuvable et joue désormais au "petit chef ".

Dans ses "Trois discours sur la condition des grands" (1671), Pascal jugeait utile d'éduquer les futurs puissants, en leur rappelant que leur détention du pouvoir tenait

[210] François de Salignac de La Mothe-Fénelon (1651 -1715), dit couramment Fénelon, est un homme d'Église, théologien, pédagogue et écrivain français.

avant tout du hasard : *« Surtout ne vous méconnaissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres […] Car tous les emportements, toute la violence, et toute la vanité des Grands vient de ce qu'ils ne connaissent point ce qu'ils sont. »*
Assurément, l'exercice du pouvoir n'est pas une activité comme une autre et n'échoit pas au premier venu, mais les "Grands" se souviennent-ils suffisamment de leur condition de simple mortel ? A Rome, la cérémonie du triomphe des généraux victorieux obéit à des règles, censées prévenir les accès d'hubris et éviter tout débordement d'ego. Ainsi dans son char, le général défile accompagné d'un esclave qui se tient derrière lui. Ce dernier lui murmure à intervalles réguliers la célèbre phrase : *« Memento mori »* (Souviens-toi que tu es mortel).

La sagesse voudrait qu'il ne faille jamais donner le pouvoir à ceux qui le désirent. L'histoire depuis le commencement, malheureusement, démontre le contraire.
Le psychologue belge Pascal De Sutter (1963-….), professeur à l'université de Louvain-la-Neuve et expert à l'OTAN, écrit : *« le plus cocasse, c'est que si les fous sont au pouvoir, c'est parce que nous les y avons mis justement parce qu'ils sont fous »*.
Les électeurs cherchent des leaders séducteurs, menteurs, ou manipulateurs. Ils préfèrent voter pour ceux qui leurs ressemblent, plutôt que pour les candidats rationnels.
« La folie, chez un homme politique, c'est un peu comme la tuberculose pour les mineurs du siècle de Zola, une maladie professionnelle, un risque difficilement évitable. »

Pascal De Sutter/Ces fous qui nous gouvernent. (2007)

Si les hommes de pouvoir étaient mus par une volonté d'agir pour le plus grand bien de l'humanité, au moins leur mégalomanie aurait un sens.

« Le trait le plus visible dans l'homme juste est de ne point vouloir du tout gouverner les autres, et de se gouverner seulement lui-même. Cela décide tout. Autant dire que les pires gouverneront. »

Alain[211]/Propos sur le pouvoir. (1935)

« L'argent, le pouvoir, les honneurs, la jouissance, la puissance, la domination, la propriété c'est pour eux, une poignée, l'élite ; pour les autres, le peuple, les petits, les sans-grade, la pauvreté, l'obéissance, le renoncement, l'impuissance, la soumission, le mal-être suffisent… »

Michel Onfray[212]/Les Deux violences. (2003)

[211] Émile-Auguste Chartier (1868-1951), dit Alain, est un philosophe, journaliste, essayiste et professeur de philosophie français.
[212] Michel Onfray, né le 1er janvier 1959, est un philosophe, essayiste et polémiste français.

11. La tolérance est un mythe.

« Tolérez mon intolérance. »
Jules Renard, écrivain et auteur dramatique français. (1864-1910)

Nous risquons, un jour ou l'autre, d'être victime de l'intolérance des autres, mais nous sommes également exposés à devenir nous-mêmes intolérants, sans nécessairement nous en apercevoir. Il existe une tendance naturelle de l'être humain à l'intolérance, à ne pas supporter ce qui est différent, à rejeter ce qui s'écarte trop des normes auxquelles il est habitué à se référer.
« L'évolution a fait de l'Homo sapiens, comme des autres mammifères sociaux, une créature xénophobe. Sapiens divise d'instinct l'humanité en deux : « Nous » et « Eux ». Nous, c'est vous et moi, qui partageons langue, religion et usages. Nous sommes responsables les uns des autres, mais pas d'eux. Nous avons toujours été différents d'eux, et nous ne leur devons rien. Nous ne voulons pas d'eux sur notre territoire, et nous nous fichons pas mal de ce qui se passe sur le leur. C'est à peine si ce sont des hommes. Dans la langue du peuple Dinka, au Soudan, « Dinka » signifie simplement « hommes ». Ceux qui ne sont pas Dinka ne sont pas des hommes. Les ennemis jurés des Dinka sont les Nuer. Et que veut dire le mot « Nuer » dans leur langue ? Les « hommes originels ». A des milliers de kilomètres des déserts soudanais, dans les terres prises sous les glaces de l'Alaska et du nord-est de la Sibérie, vivent les Yupiks. Et que signifie « Yupik » dans leur langue ? Les « vrais hommes ». »

Yuval Noah Harari/Sapiens : Une brève histoire de l'humanité. (2015)

L'intolérance est aussi vieille que la société. Jamais les hommes n'ont pu supporter qu'on ne pense pas ou qu'on n'agisse pas comme eux.
« Ni la blancheur de l'homme ni sa noirceur ne constituent des différences spécifiques, et il n'y a pas de différence spécifique entre l'homme blanc et l'homme noir », écrivait Aristote dans "La Métaphysique" (IV^{e} siècle av. J.C.) : mais les Grecs se distinguaient soigneusement des *« Barbares »* qu'ils réduisaient en esclavage.
« Je remercie la fortune de trois choses : d'être membre de l'espèce humaine plutôt qu'un animal ; d'être homme plutôt que femme ; d'être Grec et non barbare. » : ces propos, prêtés au mathématicien grec Thalès de Milet (624 av. J.C. - 547 av. J.C.), rappellent cette distinction fondamentale.
Chez les Grecs de l'Antiquité, les divisions entre les peuples, reposent sur la connaissance de la langue et de la culture grecque : l'Autre est alors le Barbare.

D'où peut venir une telle tendance au rejet de l'autre ? L'autre, ce n'est pas un objet, une chose. Ce n'est pas ce qui est tout autre. C'est un autre humain, notre semblable. Il est notre semblable, mais il n'est pas notre identique, jamais sa conscience ne pourra remplacer la notre et réciproquement. L'autre, tout en étant notre semblable est aussi nécessairement différent, il est un autre nous, qui n'est pas nous.
« N'importe quel affect de chaque individu discorde de l'affect d'un autre, autant que l'essence de l'un diffère de l'autre. »

Baruch Spinoza/Éthique. (1677)

Lorsqu'un autre pense différemment et vit différemment de nous, il nous signifie que notre façon d'être humain n'est pas la seule possible, et qu'elle n'est peut-être pas la meilleure qui soit. Aussi, par sa présence et son existence même, pouvons-nous nous sentir fragilisés. Ce que nous avions toujours perçu comme relevant d'une certaine forme d'absolu, s'avère relatif. Peut-être aurais-je pu être autre que je suis ? Si j'étais né dans une autre culture, dans une autre religion, à une autre époque, ou si ma constitution physique, mon tempérament, avaient été différents.
« Il est hors de doute que la complexion commune des hommes est extrêmement diverse, que tous ne trouvent pas le repos dans les mêmes idées, mais qu'au contraire des opinions différentes les gouvernent, celles qui portent l'un à la dévotion excitant l'autre au rire et au mépris. »

Baruch Spinoza/Traité Théologico-politique. (1670)

N'est-ce pas parce que la différence de l'autre nous remet en question, que nous avons tendance à la rejeter ?

***L**e discours de l'intolérance puise fréquemment sa légitimité dans le verdict des appareils (religieux, juridiques, scientifiques) qui, interprètes privilégiés des lois se réservent de définir le péché, le délit et l'anomalie. Les velléités de restreindre la liberté, peuvent alors être présentées comme l'accomplissement d'un devoir sacré de purifier, de corriger ou de soigner.*

***L**es religions monothéistes révélées nient l'existence d'autres dieux que le leur. Affirmer qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il n'y a qu'une vérité révélée, qu'il n'y a pas de compromis possible entre les contraires - le Bien doit triompher du Mal et le jour doit triompher de la nuit -, qu'il importe de croire plutôt que de savoir, ne peut conduire qu'à l'intolérance et à l'extrémisme. Toutes les religions monothéistes ont en leurs germes les racines de l'intolérance criminelle.*

« L'intolérance n'est essentielle qu'au monothéisme : un seul Dieu est par nature un Dieu jaloux qui ne permet à aucun autre de vivre. Par contre, les dieux polythéistes sont par nature tolérants : ils vivent et laissent vivre […] C'est pourquoi les religions monothéistes sont les seules qui nous offrent le spectacle des guerres de religion, des persécutions religieuses et des tribunaux d'inquisition ».

Schopenhauer/Parerga et Paralipómena. (1851)

"Mécréants", "Infidèles" : les terroristes islamistes s'en sont pris violemment, ces dernières années, à tous ceux qu'ils jugent hors de l'Islam "authentique". Une intolérance fondée sur une lecture littérale du Coran.

Selon la théologie musulmane, l'Islam est la religion originelle de l'humanité. « Il n'y a pas de nouveau-né qui ne soit musulman à sa naissance. Ensuite ce sont ses parents qui le changent en Juif, en Chrétien ou en Adorateur du feu. De la même façon qu'un animal donne naissance à un bébé parfaitement constitué. Le voyez-vous démembré ? », dit un hadith attribué au prophète Mohammed (Sahih al-Bukhari 1359).

L'homme est né pour adorer Dieu : certes, il a reçu une dignité plus haute que les autres créatures, mais celle-ci est conditionnée à sa soumission au Dieu unique.

Sunnisme et chiisme, sont les deux branches principales de la religion musulmane. Les sunnites constituent le courant très largement majoritaire et regroupent aujourd'hui environ 85% des musulmans. Selon la doctrine sunnite traditionnelle, l'homme n'est pas humain en lui-même par nature, mais seulement potentiellement humain. Pour le devenir, il lui faut obéir à l'objectif divin fixé par Dieu aux hommes, et donc suivre sa "Shari'a" la loi divine, et y conformer sa pensée, sa volonté et son comportement. Plus il applique la Shari'a, plus il devient humain. Quant au "mécréant" (kâfir) qui refuse de suivre la Shari'a il se situe, en quelque sorte, à un degré inférieur d'humanité. Ce qui explique qu'aujourd'hui encore, une certaine partie des musulmans conçoivent mal une égalité civique avec des non-musulmans…

Le débat actuel sur le radicalisme au sein de l'Islam, peut interroger les chrétiens sur leur propre histoire. L'Église Catholique a connu des périodes d'intolérance et de violence. L'inquisition est certainement l'une de ces périodes qui a le plus marqué son histoire.

L'Évangile comprend trois principes théologiques essentiels qui le structurent :

- Le premier principe concerne l'annonce de la Vérité.

Le terme apparaît 72 fois dans l'évangile de Jean. Le passage le plus célèbre est sans doute le suivant : *« Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi »* (Jean 14:6).

Poser d'emblée la Vérité comme révélée, conduit à supprimer toute possibilité d'évolution théologique, scientifique et morale, qui sera suspectée d'hérésie. La Vérité s'impose naturellement également par rapport aux autres religions. La Vérité

ne peut tolérer l'erreur. Tolérer l'erreur revient à blasphémer la Vérité, donc le Christ, donc Dieu.
« Quand on soutient la vérité, il n'est possible de ne pas la défendre avec zèle. Elle est une, elle est sainte, elle est jalouse. On ne peut s'unir avec ceux qui l'attaquent. Nous le voyons dans les Juifs. La loi les obligeait à lapider celui qui aurait osé publiquement les détourner du culte du vrai Dieu : ils furent prêts à déclarer la guerre aux deux Tribus, qui élevèrent au-delà du Jourdain un autel, pour être un monument d'union ; parce qu'ils crurent qu'on l'élevait pour y offrir des Sacrifices. Le schisme de Samarie occasionna les guerres les plus cruelles, et Josèphe rapporte que cinq cent mille hommes périrent dans une seule bataille. »

Louis-Mayeul Chaudon[213]/Dictionnaire antiphilosophique. (1767)

- Le deuxième principe concerne le pouvoir et l'obéissance.
L'Église Catholique et les Églises chrétiennes dans leur ensemble, ont largement prêché l'obéissance aux pouvoirs publics, aux lois civiles et ceci avec une impressionnante constance.
Saint Paul affirme :
« Que chacun se soumette aux autorités qui exercent le pouvoir. Car toute autorité vient de Dieu ; celles qui existent ont été établies par lui. Ainsi, celui qui s'oppose à l'autorité s'oppose à l'ordre voulu par Dieu. Ceux qui s'y opposent attireront le jugement sur eux-mêmes. »

(Romains 13:1-2)

Pierre n'est pas en reste, qui prescrit une *« soumission à toute institution humaine à cause du Seigneur »*. Comme Paul, il appelle à l'obéissance pour des motifs religieux.
- Le troisième principe concerne la séparation par le pouvoir divin entre "justes" et "hérétiques".
« Je suis un Dieu jaloux » dit Yahvé. Tout monothéisme est par principe une religion de l'exclusif, donc une religion excluant ceux qui restent aveugles à la Vérité. Ainsi, *« celui qui aura cru et aura été baptisé sera sauvé ; mais celui qui n'aura pas cru sera condamné »* (Marc 16:16).
On peut toutefois remarquer que Jésus n'est *« pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs »* (Luc 5:32). Encore faut-il que les pêcheurs répondent à l'appel.
Ces trois principes conduisent inéluctablement à l'intolérance théologique, celle qui condamne l'hérétique à l'anathème.

*Il faut remonter, et d'ailleurs beaucoup de théologiens catholiques y remontent, à Saint Augustin d'Hippone (354-430), pour trouver les racines de l'intolérance de l'*Église *de Rome.* L'une des premières préoccupations d'Augustin, fut de lutter contre les donatistes, tenants d'un schisme, qui déchirait l'Église d'Afrique depuis près d'un siècle. Dans une lettre écrite à Boniface, tribain militaire, il justifie les persécutions engagées par l'Empereur Flavius Honorius :
« Si nous voulons donc être dans le vrai, disons que la persécution exercée par les impies contre l'Église du Christ est injuste, tandis qu'il y a justice dans la persécution infligée aux impies par l'Église de Jésus-Christ. (...) L'Église persécute pour retirer de l'erreur, les impies pour y précipiter. Enfin, l'Église persécute ses ennemis et les poursuit jusqu'à ce qu'elle les ait atteints et défaits dans leur orgueil et leur vanité, afin de les faire jouir du bienfait de la vérité, les impies persécutent en rendant le mal pour le bien, et tandis que nous n'avons en vue que leur salut éternel, eux cherchent à nous enlever notre portion de bonheur sur la terre. Ils respirent tellement le meurtre qu'ils s'ôtent la vie à eux-mêmes, quand ils ne peuvent l'ôter aux autres. L'Église, dans sa charité, travaille à les délivrer de la perdition pour les préserver de la mort ; eux, dans leur rage, cherchent tous les moyens de nous faire périr, et pour assouvir leur besoin de cruauté, ils se tuent eux-mêmes, comme pour ne pas perdre le droit qu'ils croient avoir de tuer les hommes. »

Augustin d'Hippone/Lettre 185. (415)

---

213 *Louis-Mayeul Chaudon (*1737-1817) est un biographe français.

Inquisition ! Le mot seul charrie tout un imaginaire de peur, d'obscurantisme, de tortures insoutenables et de bûchers… La mémoire collective a gardé une image répressive de l'Inquisition. St Augustin, s'il n'a pas été le théoricien de l'Inquisition, en a pour le moins fait le lit.
Mais qu'était réellement l'Inquisition ? Un tribunal d'exception, l'une des Institutions les plus sombres de l'histoire de la religion catholique, créé au XII^{e} siècle, punissant l'hérésie pour préserver l'unité du monde catholique romain. Une institution controversée, qui connut son apogée en Espagne, sous les Rois catholiques Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Responsable de milliers d'exécutions capitales, l'Inquisition a mérité sa réputation de cruauté.
Certains des crimes les plus affreux commis contre l'humanité - auxquels seuls peuvent être comparés les camps de concentration au XX^{e} siècle - ont été perpétrés par des Dominicains ou des Franciscains, deux ordres de prêcheurs censément voués à la prédication du message d'amour du Christ.
« Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. »

Jean 13:34

Et je rappellerai que le catholicisme fit appel à St Augustin, pour légitimer les dragonnades et la décision royale de révoquer l'Édit de Nantes.
Mais direz-vous, l'homme a tiré des leçons de ses erreurs passées. Certes, les Églises ont montré sur le tard une attitude plus tolérante qu'autrefois. Néanmoins, comme le souligne "*The New Encyclopaedia Britannica*" *: « l'héritage de l'intolérance chrétienne et des méthodes qu'elle employa (par exemple l'inquisition ou le lavage de cerveau) a exercé une influence sur les révolutions politiques contemporaines, tant dans le domaine des techniques utilisées que sur le plan de l'intolérance idéologique. »*

Certains préjugés peuvent se transformer en idéologie et nourrir la haine. Une de ces idéologies est le racisme.
L'idéologie raciste se caractérise par l'acceptation de deux postulats : l'existence de races humaines, identifiables par des critères morphologiques et une hiérarchisation de ces races.
« L'évolution a fait de l'Homo sapiens, comme des autres mammifères sociaux, une créature xénophobe. Sapiens divise d'instinct l'humanité en deux : "Nous" et "Eux". Nous, c'est vous et moi, qui partageons langue, religion et usages. »

Yuval Noah Harari/Sapiens : Une brève histoire de l'humanité. *(2015)*

Dans son roman "Jean Révolte" paru en 1892, l'écrivain français Gaston Méry (1866-1909), hanté par la haine des méridionaux, développe une certaine idée de ce qu'il nomme le "racisme", à l'époque un néologisme.
« Et vous ne trouvez pas que le moment est venu de nous associer à notre tour, nous les vrais Gaulois, nous les gens d'ici, pour résister à cette nouvelle invasion de l'esprit latin. Et pourquoi ne fonderions-nous pas, nous, l'école des Racistes. […] Oui, l'école des Racistes, qui combattrait tout ce qui n'est pas dans le génie de notre race, toutes ces influences étrangères qui ont dénaturé notre littérature, l'influence russe, l'influence allemande, l'influence anglaise, mais surtout celle qui nous a le mieux pénétrés, l'influence méridionale représentée aujourd'hui par les Romans, les Cigaliers et les Félibres ! »

Gaston Méry/Jean Révolte. (1892)

Apologiste de la supériorité des Celtes sur les Latins, c'est la volonté de renouer avec les racines de la "race celtique", que Méry appelle le "racisme". Méry, inventeur du terme "racisme", sous-titre l'ouvrage de cette théorisation, "Le Méridional, voilà l'ennemi".
Si le mot racisme naît en même temps que sa théorie, les pratiques racistes sont bien antérieures à leur nomination.

Le racisme est un universel, dont le récit se confond avec celui de l'humanité, dont il est pourtant la négation. Le mépris, la haine, le rejet de l'autre, sont des constantes

de l’histoire humaine ; peuples et civilisations se définissent en regard de l’autre et souvent en opposition à l’autre.
« Je trouve nécessaire de rappeler cela ne serait-ce que parce que l'idée que le racisme ou simplement la haine de l'autre est une invention spécifique de l'Occident est une des âneries qui jouissent actuellement d'une grande circulation. »

Cornelius Castoriadis[214]/Le Monde morcelé. (1989)

Dans "Le racisme dans le monde" (1981), un excellent traité retraçant l’historique de la pensée raciste, Pierre Paraf (1893-1989), écrivain et journaliste français, estime que : *« les origines du racisme plongent dans ces nuits de la préhistoire où l'homme éprouvait pour tout homme étranger à son clan une extrême méfiance ».* C'est à travers *« les stades de l'évolution humaine que le racisme va passer du clan à la tribu, de la tribu à la nation. »*

L’une des premières inscriptions racistes gravée au 19e siècle avant notre ère, sur une stèle à la deuxième cataracte du Nil, est due au pharaon Sesostris III (1887-1849 av. J-C). On peut y lire cette injonction à l’égard des noirs :
« Frontière sud, stèle élevée en l’an VIII, sous le règne de Sésostris III, roi de Haute et de Basse-Égypte, qui vit depuis toujours et pour l’éternité. La traversée de cette frontière par terre ou par eau, en barque ou avec des troupeaux est interdite à tout noir, à la seule exception de ceux qui désirent la franchir pour vendre ou acheter dans quelque comptoir. Ces derniers seront traités de façon hospitalière, mais il est à jamais interdit à tout noir, dans tous les cas, de descendre le fleuve en barque au-delà de Heh ».

Le racisme à l'égard des noirs s'est développé à l'orée du Moyen Âge dans le monde arabo-musulman, puis aux Amériques à partir du XVII^{e} siècle, quand il s'est agi de justifier la traite négrière et l'esclavage. Il s'est fondé sur l'interprétation d'un texte biblique, la "malédiction de Cham".
« La simple honnêteté oblige de dire que l'Ancien Testament est le premier document raciste écrit que l'on possède dans l'histoire. »

Cornelius Castoriadis/Le Monde morcelé. (1989)

Si la Bible fait bien descendre toute l'humanité du premier homme (Adam), elle attribue aux trois fils du patriarche Noé l'origine des Européens (Japhet), des Asiatiques (Sem) et des Africains (Cham).
« Les fils de Noé qui sortirent de l’arche étaient Sem, Cham et Japhet. Cham fut le père de Canaan. Ces trois-là sont les fils de Noé. C’est à partir d’eux qu’on se dispersa sur toute la terre. »

(Genèse 9:18-19)

Le texte biblique poursuit :
« Noé devint cultivateur et il planta une vigne. Il but du vin, s’enivra et s’exposa nu à l’intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et le raconta au dehors à ses deux frères. Alors Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules, marchèrent à reculons et recouvrirent la nudité de leur père ; comme ils détournaient le visage, ils ne virent pas la nudité de leur père. »

(Genèse 9:20-23)

Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils cadet :
« Il dit alors : Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves ! » Il dit aussi : « Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave ! »

(Genèse 9:25-26)

La Bible instaure non seulement la différence, mais encore la hiérarchie, entre les trois ancêtres qui peuplèrent les continents. La malédiction qui pèse sur les fils de Canaan les désigne, à la fois comme esclaves de tous les autres et comme victimes de toutes les violences.

---

[214] Cornelius Castoriadis (1922-1997) est un philosophe, économiste et psychanalyste d'origine grecque.

Bien que la Bible ne mentionne jamais explicitement que Cham était de couleur noire, il a été associé à cette couleur en raison de l'étymologie de son nom, qui signifie "sombre" ou "brun".

Aux textes "soi-disant sacrés" s'ajoutèrent une série de contes, dont celui de Koush fils de Cham. Celui-ci à nouveau, aurait désobéi à Noé qui avait interdit à sa descendance d'avoir des rapports sexuels dans l'Arche. Or Cham conçut un enfant pendant le déluge : Koush. Dieu le maudit et le fit naître noir. De lui naquirent les Éthiopiens et tous les Noirs africains.
L'histoire, dont l'origine serait à repérer chez l'un des Pères de l'Église Origène (185-253), fut ensuite développée chez les Arabes au X^{e} siècle par l'érudit al-Tabari (839-923) :
« […] Les trois fils que laissa Noé étaient : le premier, Sem, de la race duquel sont venus les Arabes, les prophètes et les gens de bien ; le second, Cham, c'est de lui que sont sortis les Nègres et les Éthiopiens qui ont produit des descendants infidèles. Or, les enfants de Cham devinrent noirs parce que leur père s'approcha de sa femme, dans l'arche, malgré la défense de Noé, qui le maudit ; et le Dieu très-haut changea (en noir) la semence (sperme) de ses reins. »

Mohammed ibn Jarir Al-Tabari/Histoire des prophètes et des rois.

Al-Tabari inscrit dans la semence de Cham la malédiction de Noé. Elle se manifeste par le noircissement des descendants de ce dernier. La couleur noire apparaît dès lors, telle la marque de Caïn après son fratricide, comme le symbole du péché.
Ainsi se diffuse dans le monde islamique un mépris pour les personnes à peau noire, assimilées à des esclaves. On peut lire sous la plume du grand historien arabe Ibn Khaldoun (1332-1406) :
« Il est vrai que la plupart des nègres s'habituent facilement à la servitude ; mais cette disposition résulte, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, d'une infériorité d'organisation qui les rapproche des animaux brutes. D'autres hommes ont pu consentir à entrer dans un état de servitude, mais cela a été avec l'espoir d'atteindre aux honneurs, aux richesses et à la puissance. »

Ibn Khaldoun/Les Prolégomènes. (1377)

Deux siècles plus tard, le mythe de Cham va traverser l'Atlantique :
« Ce furent aussi des créoles d'origine espagnole (Buenaventura de Salinas y Cordova et Leon Pinelo) qui, afin de légitimer la traite, cherchèrent au XVII^{e} siècle à se servir d'une vieille histoire, jusque-là assez peu utilisée dans le monde occidental, celle de la malédiction de Cham ».

Olivier Pétré-Grenouilleau/Routes et Marchés d'esclaves. (2001)

C'est ainsi qu'une fable née en terre musulmane, a nourri sept ou huit siècles plus tard les préjugés racistes des planteurs américains, au Sud comme au Nord.
Du IX^{e} siècle à la fin du XIX^{e} siècle, pendant un millénaire les musulmans ont pratiqué, à grande échelle, le trafic d'esclaves à travers le Sahara. De ces esclaves noirs, dont le nombre dépasse les dix millions, il ne reste plus aucune trace en raison des mauvais traitements et d'une excessive mortalité (castrations, mutilations, massacres….).
De la fin du XV^{e} siècle à celle du XIX^{e} siècle, plus de 14 millions d'hommes, de femmes et d'enfants furent arrachés à leur terre d'origine, pour travailler dans les Caraïbes ou sur le continent nord-américain. La traversée durait généralement entre un et trois mois. On estime que 5 millions d'entre eux perdirent la vie au cours du trajet, victimes des maladies aggravées par la promiscuité, de châtiments cruels et de maltraitances infligées par l'équipage, et furent jetés par-dessus bord.
Le navire négrier, institution centrale de la traite et de l'esclavage, est le lieu d'extrêmes violences et de terribles souffrances. Selon Marcus Buford Rediker (1951-….), professeur à l'université de Pittsburg en Pennsylvanie, auteur de "A bord du négrier" (2013), le navire négrier loin de n'être qu'un simple mode de transport, était un univers *« concentrationnaire », « une machine diabolique, une sorte de gigantesque instrument de torture ».* L'objectif était de terroriser les captifs afin

d’éviter les rebellions, de les préparer aux conditions de l’esclavage qui allait suivre dans les plantations.
Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) ministre de Louis XIV, auteur du "code noir" promulgué en 1685, fit des esclaves « *des êtres meubles »,* via son article 44.
L’article 38 de ce code, légitime même noir sur blanc le châtiment corporel :
« L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lys sur une épaule ; s'il récidive un autre mois pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé, et il sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule ; et, la troisième fois, il sera puni de mort ».

Il faut comprendre que le système de l’esclavage était fondé sur la violence et la terreur du début à la fin, depuis l’asservissement en Afrique de l’Ouest jusqu’à la plantation, en passant par le voyage à bord du négrier.
« L'esclavage est l'établissement d'un droit fondé sur la force, lequel droit rend un homme tellement propre à un autre homme qu'il est le maître absolu de sa vie, de ses biens et de sa liberté », écrivait le chevalier Louis de Jaucourt (1704-1780) dans l'Encyclopédie, en 1755.

Le racisme est une construction intellectuelle, une construction à laquelle le siècle des Lumières[215] a très activement participé.
En son cœur, le mouvement des Lumières contenait un paradoxe :
« *Le racisme, tel que nous le concevons aujourd’hui - un ordre sociopolitique fondé sur la hiérarchisation perpétuelle de groupes précis - aura émergé comme tentative de résolution d’une contradiction fondamentale entre le rayonnement de la liberté et le maintien de l’esclavage. »*

Norman Ajari[216]/La Dignité ou la mort. (2019)

Souvent associées à la promotion d’un universalisme idéal et d’une pratique accomplie de la raison, les Lumières coïncident également avec ce que l’Europe a fait de pire, en termes de destruction de l’humanité et d’abolition de la dignité humaine.
Les idées des Lumières ont façonné les questions de race et de suprématie blanche :
- Le philosophe écossais David Hume (1711-1776), donne des origines différentes aux races et affirme la supériorité des Blancs :
« Je suspecte les Nègres et en général les autres espèces humaines d’être naturellement inférieurs à la race blanche. Il n’y a jamais eu de nation civilisée d’une autre couleur que la couleur blanche, ni d’individu illustre par ses actions ou par sa capacité de réflexion... Il n’y a chez eux ni engins manufacturés, ni art, ni science. Sans faire mention de nos colonies, il y a des Nègres esclaves dispersés à travers l’Europe, on n’a jamais découvert chez eux le moindre signe d’intelligence ».

David Hume/Sur les caractères nationaux. (1748)

- Le philosophe allemand Emmanuel Kant (1724-1804), estime que l’intelligence humaine est liée à la "race", et conclut à l’indiscutable supériorité de celle dite "blanche", sur toute autre : *« Les Indiens ont un goût dominant pour les bouffonneries […]. Quelles stupides grimaces n’accompagnent-elles pas les compliments savants aux multiples courbettes des Chinois »*, se gausse-t-il dans ses "Observations sur le sentiment du beau et du sublime" (1764). Plus loin, sûr de sa "faculté de juger", il assène : *« Les Nègres d’Afrique n’ont reçu de la nature aucun sentiment qui s’élève au-dessus de la niaiserie. […] Parmi les Blancs, au contraire, il est constant que certains s’élèvent de la plus basse populace et acquièrent une certaine considération dans le monde, grâce à l’excellence de leurs dons supérieurs. »…*
- Voltaire (1694-1778) est peut-être la personnalité emblématique du mouvement, qui va le plus loin dans la naturalisation du processus de sujétion des Africains.
Dans l’introduction de "Essai sur les mœurs et l’esprit des nations"(1756), il affirme

---

215 Le *siècle des Lumières* est un mouvement philosophique, littéraire et culturel bourgeois que connaît l'Europe au XVIII[e] siècle (de 1715 à 1789).
216 Le Franco-Américain Norman Ajari né en 1987 est docteur en philosophie, enseignant à l’université Villanova de Philadelphie, aux États-Unis.

ainsi, que les Noirs sont à tel point dissemblables des autres "races" humaines, qu'ils ne peuvent prétendre appartenir à la même souche :
« Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entre eux et les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des Nègres et des Négresses transportés dans les pays les plus froids y produisent toujours des animaux de leur espèce, et que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un noir et d'une blanche, ou d'un blanc et d'une noire. »

Voltaire/Essai sur les mœurs et l'esprit des nations. (1756)

Au nom de la "raison des Lumières", il différencie radicalement les races. Selon lui : *« La race des nègres est une espèce d'hommes différente de la nôtre, comme la race des épagneuls l'est des lévriers. »* Ou encore *« les races nègres ne viennent pas plus des races blanches que l'ébène ne vient d'un orme, et que les mûres ne viennent des abricots. »* Ou encore : *« Il eût été bien triste qu'il y eût tant d'espèces de singes et une seule d'hommes. C'est seulement grand dommage qu'un animal aussi parfait [l'homme] soit si peu diversifié, et que nous ne comptions encore que cinq ou six espèces absolument différentes, tandis qu'il y a parmi les chiens une diversité si belle. »*

Reste qu'il faudra la pensée scientifique des Lumières, pour créer une taxonomie raciale tenace et l'idéologie d'un "code couleur blanc supérieur à noir", avec laquelle nous sommes désormais familiers.
- Carl von Linné (1707-1778), un naturaliste suédois, met la dernière main à son "système de nomenclature binominale". Cette classification, fondée sur des critères de ressemblances morphologiques, permet de décrire l'ensemble des espèces animales et végétales connues. Le loup est un Canis lupus, la chanterelle une Cantharellus cibarius... et l'homme est un Homo sapiens.
Mais le naturaliste suédois va plus loin, dans son "Systema naturæ" (dixième édition, 1758), il subdivise l'espèce Homo sapiens en quatre groupes (la "tétrade de Linné"). Chacun d'eux est caractérisé par une zone géographique, une couleur de peau et un comportement. Ainsi, les Indiens d'Amérique (Homo sapiens americanus), sont décrits comme *« colériques, rouges de peau, francs, enthousiastes et combatifs »* ; les Africains (Homo sapiens afer), *« flegmatiques, noirs de peau, lents, détendus et négligents »* ; les Asiatiques (Homo sapiens asiaticus), *« mélancoliques, jaunes de peau, inflexibles, sévères et avaricieux »* ; les Européens (Homo sapiens europaeus), *« sanguins et pâles, musclés, rapides, astucieux et inventifs »*.
Il est dit de Linné qu'il ne considérait pas qu'un groupe était supérieur à un autre. Difficile à croire, personnellement si l'on me présente deux êtres humains et que l'on me dit que l'un est musclé, astucieux et inventif, que l'autre est lent, flegmatique et négligent, je vais bien évidemment avoir tendance à considérer le premier "supérieur" à l'autre. La division d'Homo sapiens en variétés par Linné, correspond bien à ce que nous nommerions aujourd'hui une vision raciste. Elle a vraisemblablement contribué à donner une légitimité à cette idéologie.
- Georges-Louis Leclerc de Buffon (1707-1788) naturaliste français, à la différence de beaucoup de penseurs de son époque, définissait la catégorie humaine non par sa couleur de peau ou son anatomie, mais par sa faculté de procréation, forçant ainsi ses lecteurs à reconnaître le cousinage entre Blancs et Noirs :
« Si le Nègre et le Blanc ne pouvaient produire ensemble, si même leur production demeurait inféconde, si le Mulâtre était un vrai mulet, il y aurait alors deux espèces bien distinctes ; le Nègre serait à l'homme ce que l'âne est au cheval ; ou plutôt, si le Blanc était homme, le Nègre ne serait plus un homme, ce serait un animal à part comme le singe, et nous serions en droit de penser que le Blanc et le Nègre n'auraient point eu une origine commune ; mais cette supposition même est démentie par le fait, et puisque tous les hommes peuvent communiquer et produire ensemble, tous les hommes viennent de la même souche et sont de la même famille ».

Georges-Louis Leclerc de Buffon/Histoire naturelle. (1749)

Dans son "Histoire naturelle,"publiée entre 1749 à 1804, il aborde également le problème des origines de la diversité humaine. Les migrations d'une population originelle à travers divers climats expliqueraient, selon lui, l'existence des différents types humains. Il détaille cette transformation :
« Dès que l'homme a commencé à changer de ciel et qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations ; elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous supposons voisines du lieu de son origine ; mais elles ont augmenté à mesure qu'il s'en est éloigné, et, lorsqu'après des siècles écoulés, des continents traversés et des générations déjà dégénérées par l'influence des différentes terres, il a voulu s'habituer dans les climats extrêmes et peupler les sables du midi et les glaces du nord, les changements sont devenus si grands et si sensibles qu'il y aurait lieu de croire que le Nègre, le lapon et le blanc forment des espèces différentes, si d'un côté on n'était assuré qu'il n'y a qu'un seul homme de créé, et de l'autre que ce blanc, ce lapon et ce Nègre, si dissemblants entre eux, peuvent cependant s'unir ensemble et propager en commun la grande et unique famille de notre genre humain ; ainsi leurs taches ne sont point originelles ; leurs dissemblances n'étant qu'extérieures, ces altérations de nature ne sont que superficielles, et il est certain que tous ne sont que le même homme qui s'est verni de noir sous la zone torride, et qui s'est tanné, rapetissé par le froid glacial du pôle de la sphère ».

Ibidem.

Pour Buffon, rien n'est fixe ou hérité. Le jeune animal est soumis *« dans un âge tendre et faible »* aux influences du climat et de la nourriture, qui affectent son développement et modifient sa nature. Il transmettra à sa descendance les modifications ainsi induites.
Vient alors la tentation d'en faire autant pour les humains. Dans le tome XI de son "Histoire naturelle", publiée entre 1749 à 1804, il adhère à l'existence de variétés humaines locales, qu'il fait dériver par "dégénération" d'une variété blanche primordiale. Implicitement, par analogie avec les races animales, Buffon considère les variétés dégénérées comme inférieures au type originel. C'est le climat et l'alimentation qui déterminent les variétés humaines ; le meilleur climat étant le climat européen, dont les peuples sont *« les plus beaux et les mieux faits de toute la terre ».* Dans son Histoire naturelle, il décrit sommairement les Africains comme *« grands, gros, bien faits, mais niais et sans génie ».*

La France est la patrie des droits de l'Homme, paradoxalement c'est un Français, l'écrivain et homme politique Joseph-Arthur (Comte de) Gobineau (1816-1882), qui a codifié le racisme contemporain en publiant "Essai sur l'inégalité des races humaines".
Dans cet Essai il décrit différentes caractéristiques, telles que couleur de la peau, couleur et texture des cheveux, forme et taille du crâne, qu'il met en concordance avec les caractères psychiques, intellectuels, moraux, etc. ; ces théories conduisent à une hiérarchisation de valeur des races ou groupements humains.
Le Noir « gît en bas de l'échelle ». Son physique rappelle « la structure du singe » ; si ses sens sont développés, « ses facultés pensantes sont médiocres ou même nulles ». Au-dessus de lui, le Jaune, « dont, le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche.» Habile de ses mains, il présente néanmoins des « dispositions à l'apathie » ; soucieux de son confort matériel, il veut « vivre le plus doucement et le plus commodément possible ».
Enfin, il y a le Blanc :
« De l'énergie réfléchie, ou pour mieux dire, une intelligence énergique ; le sens de l'utile, mais dans une signification de ce mot beaucoup plus large, plus élevée, plus courageuse, plus idéale que chez les nations jaunes ; une persévérance qui se rend compte des obstacles et trouve, à la longue, les moyens de les écarter ; avec une plus grande puissance physique, un instinct extraordinaire de l'ordre, non plus seulement comme gage de repos et de paix, mais comme moyen indispensable de conservation, et, en même temps, un goût prononcé de la liberté, même extrême ; une hostilité

déclarée contre cette organisation formaliste où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain, seul frein suffisant aux peuples noirs.
Les blancs se distinguent encore par un amour singulier de la vie. Il paraît que, sachant mieux en user, ils lui attribuent plus de prix, ils la ménagent davantage, en eux-mêmes et dans les autres. Leur cruauté, quand elle s'exerce, a la conscience de ses excès, sentiment très problématique chez les noirs. (…) Je n'ai pas besoin d'ajouter que [le] mot d'honneur et la notion civilisatrice qu'il renferme sont, également, inconnus aux jaunes et aux noirs. »

Arthur de Gobineau/Essai sur l'inégalité des races humaines. (1855)

Au sein de la race blanche, la « race ariane », placée au-dessus de toutes les autres, fait l'objet d'un éloge tout particulier.
« Point de civilisation véritable chez les nations européennes, quand les rameaux arians n'ont pas dominé. »

Ibidem.

Pour la première fois édité dans sa complétude en 1855, l'ouvrage présente l'un des plus grands mythes du racisme contemporain : le mythe aryen.

Les délires de Gobineau vont être repris par le théoricien du nazisme, Alfred Rosenberg né en 1893, pendu à Nuremberg en 1946.
Si Rosenberg a théorisé le racisme du III^{e} Reich, ce sont Heinrich Himmler (1900-1945) et Reinhard Heydrich (1904-1942, qui dès janvier 1942 vont organiser la tragédie, la "solution finale". Des millions d'êtres, considérés alors comme "sous hommes", juifs, slaves, homosexuels, trisomiques et bien d'autres, vont périr.
« Une race plus forte chassera les races faibles, car la ruée finale vers la vie brisera les entraves ridicules d'une prétendue humanité individualiste pour faire place à l'humanité selon la nature, qui anéantit les faibles pour donner leur place aux forts. »

Adolf Hitler/Mein kampf. (1934)

À la différence des guerres et des autres conflits armés, il s'agit ici de tuer en très grand nombre sans procès et à la chaîne, des civils désarmés, des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, jusqu'aux bébés, non pas pour ce qu'ils pensent ou ont fait, mais simplement pour ce qu'ils sont. Ou plus exactement pour ce que leurs bourreaux disent qu'ils sont.

Le massacre collectif est aussi ancien que le meurtre individuel. Quatre mille ans séparent l'hypogée[217] de Roaix (Vaucluse), sépulture de l'un des premiers massacres de l'humanité, des "abattoirs" de l'industrie totalitaire de notre siècle. L'Histoire abonde en récits d'exterminations et massacres de masse. L'histoire regorge d'exemples de souverains guerroyant, déportant ou anéantissant d'autres peuples. Aucune société n'en est exempte. Comme l'écrivait Jean-Paul Sartre *« la pratique du génocide est aussi ancienne que l'humanité »*. Tuer, exterminer, anéantir, telles sont les pratiques ordinaires de l'être humain.
Charniers de la préhistoire ou du stalinisme et de l'hitlérisme, traînées sanglantes des envahisseurs Huns et Mongols, qu'est-ce donc qui pousse l'homme à tuer ? La réponse : la haine, la simple haine de l'autre, du voisin, le rejet de sa culture. Homo sapiens ne semble pas capable de concevoir qu'une autre intelligence puisse exister, ni tolérer la différence de son voisin immédiat. Comme si l'Homme voulait à chaque génération réinventer le monde à sa manière.

On se dit toujours, il existe un "effet d'expérience", l'humanité progresse, les atrocités du passé ne se reproduiront plus jamais. Mais non, l'humanité est toujours la même avec à l'identique, sa capacité de nuisance, de lâcheté, son sadisme infini, son fanatisme, son aptitude à engendrer la mort et la souffrance.
Comment expliquer cette permanence de la violence extrême, ce "vertige du mal", qui semble ne jamais vouloir disparaître ?
« La pratique collective de la tuerie fait aussitôt accéder les exécutants à l'univers de la toute-puissance. Ils entrent subitement dans un autre monde, que seule la terreur

[217] Construction creusée dans le sol (sous-sol, flanc de colline).

de leurs armes contribue à créer, un monde dans lequel des êtres humains, entièrement à leur merci, ne sont déjà plus rien, au point que, dans l'instant, ils deviennent des cadavres. »

Jacques Sémelin[218]/Purifier et Détruire. (2005)

Et si, au sentiment de toute-puissance que le "meurtre en masse" suscite chez les tueurs, s'ajoutait la jouissance éprouvée à l'accompagner d'atrocités ?

« Certains d'entre-eux semblent s'y adapter aussitôt avec plaisir. Ils éprouvent une forme de jouissance non dissimulée. Ils se jettent sur leurs proies comme des bêtes sauvage. On dirait qu'ils attendaient ce moment depuis très longtemps. Ils s'enfoncent dans la violence, faisant corps avec ce qu'ils font. »

Ibidem.

Selon Freud, la nature humaine est extrêmement ambiguë et la "barbarie" représente un *« trait indestructible »* de l'humain. Pour le père de la psychanalyse, tout individu est enclin à humilier autrui, à lui infliger des souffrances, à le tuer.

« L'inhumain fait partie de l'humain. »

Leslie Kaplan[219]/ Libération - 22 Janvier 2000

Tout le monde est pour la liberté, tout le monde est pour l'égalité. Et pourtant dans l'histoire, les pires crimes auront été commis, contre la liberté et l'égalité, au nom de la liberté et de l'égalité.

En 1789, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, proclame la liberté d'expression et d'opinion :

« Article 10. - Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi ».

« Article 11. - La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre à l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la Loi ».

Les révolutionnaires abolissent la censure. La France paraît s'engager dans le chemin des libertés civiles. Toutes les convictions s'expriment dans un climat de liberté illimitée dans les journaux, qui au moment de la Révolution se multiplient, ainsi que dans les pamphlets et dans la littérature.

Quatre ans plus tard, le bel élan de 89 est brisé, les rêves d'égalité de la nuit du 4 août sont oubliés, la paranoïa règne. La Convention voit des ennemis, des traîtres et des espions partout. Le pouvoir se maintient sur un flot de sang et d'injustice. "La Terreur", ce nom désigne non sans raison, cette période de la Révolution au tournant des années 1793-1794, où des tribunaux révolutionnaires étaient chargés de juger sans appel les individus soupçonnés de traîtrise, ou d'opposition à la jeune République.

Le 17 septembre 1793, la Convention vote la "loi des suspects". *Celle-ci permet l'arrestation immédiate sans motif, comme sans preuve, de tous ceux qui « n'ont pas constamment manifesté leur attachement à la Révolution », ou de ceux qui « n'ayant rien fait contre la Liberté, n'ont rien fait pour elle »... Autant dire que tout le monde est menacé.*

Des milliers de personnes sont arrêtées et exécutées pour leurs opinions, leurs écrits ou leurs paroles, jugés injurieux au nouveau régime.

Les "Mémoires de Vidocq[220]" (1828) témoignent de cette époque sanguinaire durant laquelle « cet étrange corps qu'on nommait l'armée révolutionnaire », promenait partout avec lui cette guillotine qui « faisait mourir de peur la population des contrées qu'il parcourait ».

A Arras, l'équipe du citoyen Joseph Le Bon[221], emportée par la fièvre révolutionnaire,

---

218 Jacques Sémelin, né le 14 avril 1951, est un historien et politologue français.

219 Leslie Kaplan est une écrivain française, née à New York en 1943

220 Eugène-François Vidocq (1775-1857) était un aventurier français, successivement délinquant, bagnard, indicateur puis policier et enfin détective privé.

221 Guislain-François-Joseph Le Bon, né à Arras le 25 septembre 1765, mort guillotiné le 24 vendémiaire an IV à Amiens, est un homme politique de la Révolution française.

aurait fait décapiter un homme, dont le seul crime était de posséder un perroquet ennemi de la République, « dans le jargon duquel on avait cru reconnaître le cri de vive le roi ». Le volatile n'obtint lui-même sa grâce « qu'à la sollicitation de la citoyenne Lebon, qui avait pris l'engagement de le convertir ». Vraie ou fausse, cette anecdote en dit long sur l'imaginaire de violence suscité par cette époque.
Des décisions rendues sans aucune garantie, des personnes jugées pour une attitude (supposée) contre-révolutionnaire, des condamnés entassés dans des charrettes que l'on mène à l'échafaud... Le Tribunal révolutionnaire illustre le propos attribué par Camille Desmoulins[222] à Tacite : « Ce sont les despotes maladroits qui se servent des baïonnettes : l'art de la tyrannie est de faire les mêmes choses avec des juges. »
Pendant plusieurs mois, Paris va vivre au rythme sinistre des charrettes, qui se succèdent place de la Révolution (ou place du Trône Renversé). Ceux qui sont ainsi conduits à l'échafaud n'ont souvent été jugés que quelques heures plus tôt, par le Tribunal révolutionnaire. Selon les mots de Fouquier-Tinville[223], l'accusateur public le plus redouté : « les têtes tombent comme des ardoises ». Durant l'été 1794, deux cents exécutions capitales ont lieu chaque semaine. La terre ne parvient plus à absorber le sang ; l'odeur est insoutenable ; les riverains se plaignent. Régulièrement, la sanglante machine est déplacée. On ne sait plus où enterrer les cadavres.
« La charrette des condamnés approche. Inutile de relever le nez du panier en osier que je m'applique à placer devant la guillotine, l'agitation de la foule ne laisse planer aucun doute. Le ciel menaçant ne les a pas empêchés de venir nombreux. Je me hâte d'arranger la demi-lune en bois sur laquelle s'appuieront bientôt les cous des malheureux. Elle est imprégnée de sang, j'en ai les paumes écarlates. La puanteur qui émane de la place rouge devrait me laisser indifférent, depuis le temps. Pourtant, impossible de m'y habituer. L'odeur du sang mêlée à celle de la sueur des centaines de Parisiens amassés autour de l'échafaud me prend à la gorge. Comme chaque jour depuis des semaines, tous se pressent au premier rang pour assister au spectacle. »

Catherine Bolle[224]/les pantins de la terreur. (2020)

La violence est dans l'ADN de la révolution, comme le montre la phrase de Maximilien de Robespierre dans sa lettre de décembre 1792 : « un peuple qui s'élance vers la liberté doit être inexorable envers les conspirateurs ; qu'en pareil cas, la faiblesse est cruelle, l'indulgence est barbare ». Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne fut guère "barbare".
On a pu dresser un bilan approximatif de la Terreur : 17.000 condamnations à mort selon les documents officiels, en fait près de 40.000 victimes si l'on compte les personnes assassinées sans jugement.
« O liberté ! Que de crimes on commet en ton nom ! » Jeanne Marie Phlipon muse du club des Girondins, communément appelée Madame Roland, morte guillotinée le 8 novembre 1793, aurait crié ces mots sur l'échafaud en se tournant vers la statue de la liberté qui ornait la place de la Révolution (rebaptisée depuis place de la Concorde).
"Quatre-vingt-treize", mot effroyablement évocateur pour tous les hommes du XIX^e^ siècle (Victor Hugo en a fait le titre de son dernier roman), a dramatiquement vu les grands principes révolutionnaires se mettre au service d'une volonté d'anéantissement fanatique. C'est un des monuments les plus terribles du génie de l'homme, dans l'art d'assassiner judiciairement.
« Cela commence également par un tambour, le tambour de Santerre. Il bat le rappel sur la place déserte, que décore une statue grossière et mal façonnée comme les idoles des peuples barbares c'est la statue de la Liberté, qui demeura si longtemps spectatrice des crimes commis en son nom. […] Après la statue de la Liberté, l'autre

---

222 Camille Desmoulins, né le 2 mars 1760 et mort guillotiné le 5 avril 1794 à Paris, est un homme de lettres, avocat, un journaliste et un révolutionnaire français.
223 Antoine Quentin Fouquier de Tinville, dit Antoine Fouquier-Tinville, surnommé après sa mort le Pourvoyeur de la guillotine, né le 10 juin 1746 et mort guillotiné à Paris en place de Grève le 7 mai 1795, est un juriste français qui devient le principal accusateur public du Tribunal révolutionnaire.
224 Catherine Bolle (1974-....) est une écrivaine française.

monument de la place c'est l'échafaud. L'échafaud et la Liberté L'échafaud, cet abominable et honteux argument des révolutionnaires ; la Liberté, cette chimère sublime Tous les deux se rencontrant, comme pour se nier l'un par l'autre. »

Charles Monselet[225]/Histoire Anecdotique Du Tribunal Révolutionnaire. (1853)

La révolution s'est faite contre les libertés. La liberté de pensée c'est, en fin de compte celle de penser droit, et la liberté de comportement celle de se comporter comme la majorité. L'égalité est une chimère. Quant à la fraternité, elle n'est pas un vague idéal d'amour du prochain. Il n'est aucune valeur qui ne puisse être appelée à justifier l'oppression, aucun idéal qui ne soit soumis à des entreprises de récupération. C'est aux caprices des conflits d'intérêts, que se sont pliés les grands principes.
Maximilien Robespierre a inventé la Terreur. Il a créé un modèle de gouvernement qui devait trouver son ultime accomplissement dans les totalitarismes du XX^e^ siècle.

« Des sottises faites par des gens habiles ; des extravagances dites par des gens d'esprit ; des crimes commis par d'honnêtes gens… Voilà les révolutions. »

Louis de Bonald[226]

D*ans la mémoire, le XX^e^ siècle restera celui de deux guerres mondiales et de l'irruption de deux systèmes politiques totalitaires.*
Le débat sur les origines intellectuelles du totalitarisme, a nourri une importante littérature. Jean-Jacques Rousseau et son concept de volonté générale (ou volonté du peuple), générateur d'unanimisme propice à l'endoctrinement, font figure d'accusés majeurs.
« En effet, s'il n'est pas impossible qu'une volonté particulière s'accorde sur quelque point avec la volonté générale, il est impossible au moins que cet accord soit durable et constant ; car la volonté particulière tend, par sa nature, aux préférences, et la volonté générale à l'égalité. »

Jean-Jacques Rousseau/Du Contrat Social. (1762)

La volonté générale, est l'avis qu'exprime un citoyen sur une question d'intérêt général, en faisant abstraction de ses intérêts propres et immédiats, en toute conscience. Elle s'oppose donc à la volonté particulière, individuelle, à travers laquelle chaque individu recherche son intérêt personnel. Rousseau soutient que la volonté générale (ou volonté du peuple), fonde la légitimité du pouvoir politique.
« Robespierre et les Jacobins ont construit une philosophie du totalitarisme fondée sur Rousseau qui a affirmé que la volonté générale était tout. (…) De même qu'aujourd'hui Staline, Hitler ou Mussolini soutiennent qu'ils sont des « dictateurs démocratiques », de même Robespierre croyait qu'il représentait la volonté du peuple . »

James Michael Eagan[227]/Maximilien Robespierre : nationalist dictator. (1938)

Le peuple est roi, ses désirs sont des ordres. Le séduire pour mieux le dominer, exalter ses intérêts inavoués, ses passions mauvaises, ses peurs irrationnelles…, tel est l'art des démagogues. « Vox populi, vox Dei » (La voix du peuple est la voix de Dieu), telle est leur devise.
Tous les dictateurs jouent le peuple. Guides ou Pères du peuple, tous s'identifient aux masses, épurent, ensanglantent…, Tacite historien et penseur grec (58-120 après JC), décrivait la construction et la lutte pour le pouvoir en ces mots : « Le désir de dominer est une passion dévorante qui étouffe tout sentiment. »

C'est avec le régime communiste, puis le régime hitlérien, qu'est apparue une

[225] Charles Monselet (1825-1888) est un écrivain, journaliste, romancier, poète et auteur dramatique français.

[226] *Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de Bonald (1754-1840) est un homme politique, philosophe et essayiste français, grand adversaire de la Révolution française.*

[227] James Michael Eagan (1857-1925) a été secrétaire général du *parti socialiste américain.*

oppression étatique inédite, que la philosophe juive allemande Hannah Arendt (1906-1975) qualifie de totalitarisme, en englobant sous ce terme le communisme et le nazisme.
La domination totalitaire tend à éliminer toute spontanéité humaine en général, c'est-à-dire toute liberté. Terreur sans limites et massacres de masse en sont la marque. « La terreur est l'essence même du régime » disait-elle. La terreur totalitaire résulte de la croyance en l'existence d'une force surhumaine : la Nature ou l'Histoire, que le régime se donne pour tâche d'accomplir et même de précipiter. Pour le nazisme, certaines races sont vouées à l'extinction, du fait de leur faiblesse. Pour le stalinisme certaines classes archaïques, comme les koulaks (riches paysans russes), sont appelés à disparaître.
Les régimes totalitaires entendent façonner un "homme nouveau" dans une "société nouvelle et régénérée". Cela justifie les exterminations physiques des races et des classes condamnées. La terreur exécute sur-le-champ les sentences de mort, que la Nature est censée avoir prononcées, contre les races ou les individus "inaptes à vivre", ou l'Histoire contre "les classes moribondes", sans attendre que la nature ou l'histoire elles-mêmes suivent leur cours, plus lent et moins efficace.
L'entreprise totalitaire est inséparable des camps de concentration ; il ne peut y avoir d'État totalitaire sans camps de concentration.
« En août 1918, quelques jours avant l'attentat perpétré contre lui par Fanny Kaplan[228], Vladimir Ilitch [Lénine], dans un télégramme adressé à Eugénie Bosch[229], écrivait ce qui suit : « Enfermer les douteux [non pas les "coupables", les douteux – A.S.] dans un camp de concentration hors de la ville. » En outre : « …faire régner une terreur massive et sans merci… » - notez que le Décret n'existait pas encore.
Et le 5 septembre 1918, une dizaine de jours après ce télégramme, fut publié le Décret du SNK sur la Terreur rouge, signé Pétrovski, Kourski et Bontch-Brouïévitch. Outre les instructions concernant les exécutions massives par fusillade, il y était notamment prescrit de « protéger la république des Soviets contre ses ennemis de classe en isolant ces derniers dans des camps de concentration ».
Voilà donc où il a été trouvé et immédiatement saisi au vol, ce terme de camps de concentration, l'un des termes majeurs du XXe siècle, promis à un si vaste avenir international ! »

Alexandre Soljenitsyne/L'Archipel du Goulag. (1973)

Les systèmes totalitaires du XX^e^ siècle ont inventé les camps de concentration, pour réaliser ce projet hallucinant : déshumaniser les hommes, les priver d'identité, les réduire à l'état animal, les épuiser par des travaux absurdes.
« Si, aux intellectuels de Tchekhov qui passaient leur temps à essayer de deviner ce qu'il adviendrait dans vingt, trente ou quarante ans, on avait répondu que, quarante ans plus tard, dans la Sainte Russie, on torturerait les inculpés pendant l'instruction, on leur comprimerait le crâne à l'aide d'un cercle de fer, on les plongerait dans des baignoires d'acide, on les attacherait nus pour les livrer en pâture aux fourmis ou aux punaises, on leur enfoncerait dans l'anus une baguette à fusil chauffée à blanc sur un réchaud (opération du 'marquage secret'), on leur écraserait lentement les organes génitaux sous la semelle des bottes, et, en guise de traitement le plus bénin, on leur infligerait pendant une semaine d'affilée le supplice de l'insomnie et de la soif tout en les battant jusqu'à ce que leur chair ne soit plus qu'une bouillie sanglante, aucune des pièces de Tchekhov ne serait arrivée jusqu'à son dénouement et tous leurs héros auraient pris le chemin de l'asile. »

Ibidem.

Même sadisme dans les camps nazis :
« Tout ce qu'on peut dire, écrire, filmer sur l'Holocauste n'exorcise rien. La Shoah est omniprésente. Rien ne s'efface ; les convois, le travail, l'enfermement, les baraques, la maladie, le froid, le manque de sommeil, la faim, les humiliations,

228 Fanny Iefimovna Kaplan, née Feïga Khaïmovna Roïtblat, dans l'Empire russe, le 10 février 1890, exécutée à Moscou le 3 septembre 1918, est une militante du Parti socialiste-révolutionnaire russe.
229 *Ievguenia Bogdanovna (1879-1925), ukrainienne d'origine allemande, dirigeante de l'éphémère République soviétique populaire d'Ukraine et cadre du Parti communiste bolchevique pendant la guerre civile russe.*

l'avilissement, les coups, les cris.. non, rien ne peut ni ne doit être oublié. Mais au-delà de ces horreurs, seuls importent les morts. La chambre à gaz pour les enfants, les femmes, les vieillards, pour ceux qui attrapent la gale, qui clopinent, qui ont mauvaise mine ; et pour les autres, la mort lente. Deux mille cinq cents survivants sur soixante-dix-huit mille Juifs français déportés. Il n'y a que la Shoah. L'atmosphère de crématoire, de fumée et de puanteur de Birkenau, je ne l'oublierai jamais. »

Simone Veil/Une vie. (2007)

Les camps accueillaient des milliers de déportés, issus de milieux divers. Ils étaient conçus pour détruire la volonté par la terreur. Les conditions de vie y étaient implacables. Ils devaient effectuer des travaux exigeants d'eux une force, qu'ils ne pouvaient fournir vu leur état de dénutrition, ce qui leur valait des coups, des tortures. La mortalité y était redoutable. En Europe orientale, 14 millions de civils ont été délibérément tués par les régimes soviétiques et nazis entre 1933 et 1945.
L'intolérance, la persécution, la terreur, les tortures, les gibets, les massacres, se rencontrent plus souvent dans l'histoire que la bienveillance, la compréhension, la douceur, la liberté, le pluralisme.

On doit à Albert Camus cette réflexion qui, bien que prononcée il y a soixante-dix sept ans dans la revue Combat, n'a pas pris une seule ride :
« Nous étouffons parmi les gens qui croient avoir absolument raison, que ce soit dans leurs machines ou dans leurs idées. Et pour tous ceux qui ne peuvent vivre que dans le dialogue et dans l'amitié des hommes, ce silence est la fin du monde. »

Albert Camus/Le siècle de la peur. (novembre 1946)

Les idéologies sont de désastreuses visions du monde qui, pour parvenir à leurs fins, ont terrorisé l'humanité et balisé son histoire de meurtres et de guerres. Nous avons vu mentir, avilir, tuer, déporter, torturer, et à chaque fois il n'était pas possible de persuader ceux qui le faisaient de ne pas le faire, parce qu'ils étaient sûrs d'eux et parce qu'on ne persuade pas une abstraction, c'est-à-dire le représentant d'une idéologie. On ne peut convaincre personne de renoncer à la violence, parce que ceux qui la pratiquent sont convaincus d'avoir raison.

« La pensée idéologique est toujours contre quelqu'un. Elle est toujours un instrument de violence. Elle en est imprégnée, empoisonnée. »

Francesco Alberoni[230]/Vie publique et vie privée. (2000)

***L**a tolérance n'est pas un sentiment inné. L'homme est intolérant par nature, chacun croit détenir la vérité et dénie ce droit à l'autre. L'homme est un animal grégaire, sa constitution en sociétés est un facteur important dans le développement de cette intolérance. L'intolérance individuelle devient alors intolérance sociétale, corollaire du sentiment d'appartenance et rejet commun des dissemblables. Toute société, qu'elle se constitue autour de principes religieux, d'origines ethniques, de traditions, de cultures, ou tout à la fois, porte en elle les germes de l'intolérance.*

« L'intolérance n'a pas d'âge et ne finira jamais, chaque siècle a connu et connaîtra ses inquisiteurs et ses hérétiques. »

Henri Loevenbruck[231]/L'Apothicaire. (2011)

[230] Francesco Alberoni (1929-2023) est un sociologue, journaliste et professeur en sociologie italien.

[231] Henri Lœvenbruck, né le 21 mars 1972 à Paris, est un écrivain, chanteur et compositeur français.

10. Une société thanatophobe et mortifère.

« C'est parfois la peur de la mort qui pousse les hommes à la mort. »
Épicure.

***L**e drame de l'homme est de n'être ni un dieu, ni un animal. S'il était un dieu, il jouirait de l'éternité. S'il était un animal, il ne serait qu'un simple spécimen, capable de se reproduire et de composer une espèce sans limite temporelle assignable.*
La mortalité qui a longtemps paru comme le privilège des humains, est maintenant devenue l'équivalent d'une maladie, dont la médecine doit nous débarrasser.

***D**ans "Le Meilleur des mondes", célèbre dystopie publiée en 1932, l'écrivain britannique Aldous Huxley (1894-1963), nous donne la vision d'un futur possible. Il nous dépeint une société eugéniste, où la natalité serait sous le contrôle des scientifiques. Dans cette société, la reproduction sexuée telle qu'on la conçoit a totalement disparu, les êtres humains sont tous créés en laboratoire, les embryons y évoluent dans des flacons. Les traitements qu'ils subissent au cours de leur développement, déterminent leur future position dans la hiérarchie sociale. Les futurs Alphas, de la caste des élites, reçoivent plus d'oxygène, plus de "pseudo sang". Quant aux futurs Epsilons, à qui l'on réserve les tâches les plus pénibles, on veille à ne pas développer leurs facultés intellectuelles : un bon ouvrier n'a pas besoin de penser. Cette technique permet de résoudre les problèmes liés aux marchés du travail, en produisant un nombre précis de personnes, pour chaque fonction de la société. Une fois enfants, les jeunes humains sont élevés dans des centres de conditionnement. Les castes supérieures apprennent à mépriser sans remords les castes inférieures, et ces dernières apprennent à admirer l'élite de la société. Nul, en raison de son conditionnement, n'envie une caste autre que la sienne. La société est donc stable. Mais ce n'est pas tout ! Quiconque voit sa motivation chanceler, son humeur se fissurer, peut compter sur le secours d'une drogue appelée "soma". Huxley imagine qu'elle plonge celui qui l'ingère dans une constante extase, de telle sorte que chaque individu n'a jamais aucune revendication. Vieillissement de la population et maladies sont contrecarrés à l'aide de cocktails hormonaux, administrés en temps voulu. Par contre, l'espérance de vie ne peut désormais dépasser les 60 ans.*
« Nous les préservons des maladies. Nous maintenons artificiellement leurs sécrétions internes au niveau d'équilibre de la jeunesse. Nous ne laissons pas tomber leur teneur en magnésium et en calcium au-dessus de ce qu'elle était à trente ans. Nous leur faisons des transfusions de sang jeune. Nous maintenons leur métabolisme stimulé en permanence. [...] La plupart d'entre eux meurent bien avant d'avoir atteint l'âge de ce vieillard. La jeunesse à peu près intacte jusqu'à soixante ans, et puis, crac ! la fin. »

Aldous Huxley/Le Meilleur des mondes. (1932)

Dans le monde huxleyien, tout est contrôlé, planifié à l'extrême. Mais il y a aussi des "sauvages" qui n'ont pas été conditionnés et qui vivent à l'écart dans des réserves, "Réserves à Sauvages" dont il n'y a pas moyen de s'évader, sauf qu'un Sauvage en sort. L'introduction d'un sauvage chez les civilisés, sera un grain de sable dans une mécanique bien huilée :
« - Mais cela me plaît, les désagréments.
- Pas à nous, dit l'Administrateur - Nous préférons faire les choses en plein confort.
- Mais je n'en veux pas, du confort. Je veux Dieu, je veux de la poésie, je veux du danger véritable, je veux de la liberté, je veux de la bonté. Je veux du péché.
- En somme, dit Mustapha Menier, vous réclamez le droit d'être malheureux.
- Eh bien, soit, dit le Sauvage d'un ton de défi, je réclame le droit d'être malheureux.

- Sans parler du droit de vieillir, de devenir laid et impotent ; du droit d'avoir la syphilis et le cancer ; du droit d'avoir trop peu à manger ; du droit d'avoir des poux ; du droit de vivre dans l'appréhension constante de ce qui pourra se produire demain ; du droit d'attraper la typhoïde ; du droit d'être torturé par des douleurs indicibles de toutes sortes.
Il y eut un long silence.
- Je les réclame tous, dit enfin le Sauvage. »

Ibidem.

Personne ne remet en cause l'intérêt de prendre soin de soi et de sa santé. Mais quand cela tourne à l'obsession ou à l'obligation, attention !!!

***D**ans la lignée des farces de Molière, "Knock ou Le triomphe de la médecine" est une satire, qui dénonce le pouvoir qu'exerce un médecin sur ses patients crédules, qui lui font confiance aveuglément. La pièce pose des questions d'actualité, même si Jules Romains l'a écrite en 1923. C'est une étonnante anticipation de notre époque médicale. « L'âge médical peut commencer », ces mots du docteur Knock ont un sens prophétique.*

***D**e suite Knock se positionne en dominateur : il oblige tout le monde à s'adresser à lui en l'appelant « Docteur », il donne des explications en utilisant un jargon incompréhensible du plus grand nombre (prophylactique, faisceau de Türk, circulation intracérébrale…).*

La formation des médecins vise avant tout à acquérir les postures, avalisant leur autorité sur tous les autres citoyens. Les études de médecine ne fabriquent pas des soignants, mais des gens qui se comportent comme des aristocrates hautains. Une hypertrophie du "moi" qui occasionne orgueil, supériorité, domination.
On attend d'un médecin qu'il écoute, rassure, explique et s'efforce de « Guérir parfois. Soulager souvent. Consoler toujours ». On attend d'un médecin qu'il soigne. Mais tous considèrent les patients comme inférieurs et ne les soignent pas : ils les "traitent". Leurs préjugés sont des préjugés de classe.
« En France, aujourd'hui encore, les « valeurs » de nombreux médecins restent furieusement coincées entre une conception vaniteuse de la vertu-inhérente-au-fait-d'être-médecin et des notions de déontologie paternalistes dogmatiques et pétries de catholicisme. Cette mentalité archaïque reflète l'appartenance effective du corps médical à l'aristocratie sociale. Car la Révolution française n'a que temporairement changé le rapport à l'autorité et au savoir : en créant une élite intellectuelle à travers les grandes écoles, Napoléon a remplacé la noblesse de sang et la noblesse de robe par une noblesse de diplômes. »
« La formation des médecins vise avant tout à acquérir les postures avalisant leur autorité sur tous les autres citoyens, non à apprendre des gestes destinés à soulager ceux qui souffrent. Les soins, c'est l'affaire de la profession infirmière, des sages-femmes, des kinésithérapeutes, des psychologues. L'affaire des médecins, c'est le savoir et les pouvoirs qui en découlent. »

Martin Winckler/Les Brutes en blanc. (2016)

Alors que pour Aristote, la sincérité et la bienveillance figuraient parmi les trois axes constitutifs de l'éthos[232] (le troisième étant la compétence), celles-ci ont perdu de leur valeur avec le temps.

***L**a plus essentielle des absurdités knockiennes, c'est la médecine par anticipation. Knock parle avant tout aux bien-portants : n'oubliez-pas qu'« on peut se promener avec une figure ronde, une langue rose, un excellent appétit, et receler dans tous les replis de son corps des trillions de bacilles de la dernière virulence capables d'infecter un département » !*
Pour lui, il ne s'agit pas de soigner, mais de répandre la médecine : « Mon rôle, c'est

[232] L'*éthos* est le caractère habituel, la manière d'être, l'ensemble des habitudes d'une personne.

de les déterminer, de les amener à l'existence médicale ». Même bien portant, il faut mesurer sa température, appliquer cent procédures et mettre sa vie au rythme des rituels médicaux. En quelques semaines, tout le canton est confiné, les habitants sont tous devenus hypocondriaques, chacun traque le moindre symptôme avec angoisse. En mots knockiens, Saint-Maurice est « tout imprégné de médecine, parcouru par le feu souterrain de notre art. »
Le docteur Knock était un parfait disciple de Claude Bernard (1813-1878). « Densité des os : quand l'écart par rapport à la moyenne (celle des femmes de 20 à 29 ans) est de -2,5 et plus, il faut diagnostiquer une ostéoporose, quand il se situe entre -1 et -2,5, il faut diagnostiquer une sorte de pré ostéoporose appelée ostéopénie. » Voici la "science médicale", telle que l'a fondée Claude Bernard au XIX^{e} siècle. Son rêve était d'élever la médecine au rang de la physique. Il s'agissait en l'occurrence de la physique de Newton, dont les lois universelles ne changent ni selon le temps ni selon le lieu.
Vers 1860, le médecin et physiologiste français, s'intéresse au rôle du foie, dans l'approvisionnement de l'organisme en glucose. Richement vascularisé, le foie contient 10 % de tout notre sang. Cela ne doit rien au hasard, puisqu'il assure des fonctions vitales, dont celle de maintenir un taux de sucre relativement stable dans le sang : entre 0.7g/L et 1,1g/L.
Il n'y a pratiquement pas de limites au nombre de mesures semblables que l'on peut faire : taux de tel ou tel minéral, de tel ou tel type de cellules, de telle ou telle hormone... Dans chaque cas, il y a maladie, pathologie, à partir d'un écart déterminé. Aussi, la maladie semble être un simple phénomène apparaissant par franchissement d'un seuil.
Les notions de normal et de pathologique semblent claires, en réalité il n'en est pas de plus obscures. Le pouls est une mesure de routine lors de chaque consultation médicale. Pour un adulte, la fréquence cardiaque au repos varie normalement entre 60 et 100 battements par minute. Napoléon I^{er}, dont le pouls était de 40, a-t-il été malade toute sa vie ? Dans la logique de la médecine expérimentale de Claude Bernard, il faut répondre oui. Malade sans le savoir et tout en conduisant ses armées d'un bout à l'autre de l'Europe !
Si, avec 40 contractions à la minute, un organisme suffit aux exigences qui lui sont imposées, c'est qu'il est sain. Le nombre de 40 pulsations, quoique aberrant par rapport au nombre moyen de 70 pulsations, est normal pour cet organisme.
C'est toujours par rapport aux autres que l'on est déclaré malade, dans cette médecine basée sur l'hypothèse que le corps est (comme l'univers newtonien) une machine.

***L**e Dr Knock se réjouit d'un taux élevé d'observance d'une méthode de surveillance, d'une variable biologique (la température rectale), dont toute élévation amènera les clients à son cabinet. « Songez que, dans quelques instants, il va sonner dix heures, que pour tous mes malades, dix heures, c'est la deuxième prise de température rectale, et que, dans quelques instants, 250 thermomètres vont pénétrer à la fois. »*
Aujourd'hui nous évoquerions plutôt la glycémie quotidienne, la lipidémie systématique, les bilans de santé périodiques, l'index de masse corporelle, les prises tensionnelles répétées... Il y a des personnes qui prennent leur tension 50 fois par jour et la notent. C'est le roman de leur vie ! C'est du délire ! Un délire forgé avec le temps et le discours médical.
Nous avons vu fleurir les rubans (rose pour le sein, jaune pour l'endométriose, bleu pour le côlon et la prostate...), et notre calendrier s'enrichir de nouvelles "fêtes médicales" (Octobre rose, Mars bleu, Juin vert...) ; pratiquement chaque jour du calendrier est désormais dédié, non seulement au saint du jour, mais également à une maladie. Bien des carrières lucratives reposent sur des dépistages (cancérologiques, métaboliques ou cardiovasculaires) !

***L**e Dr Knock enrôle le pharmacien, M. Mousquet, car comme il le dit si bien : « Pour moi, le médecin qui ne peut pas s'appuyer sur un pharmacien de premier ordre est*

un général qui va à la bataille sans artillerie ». Le pharmacien n'est que trop heureux de mettre de côté tout scrupule et bon sens pour, lui aussi, faire fortune. On apprend que Knock a bel et bien tenu ses promesses : « Oh ! Il est certain que j'ai quintuplé mon chiffre d'affaires, et je suis loin de le déplorer ». Les intérêts du pharmacien convergent avec ceux de l'instigateur de la médicalisation réussie de tout le canton.
Aujourd'hui c'est pareil. Est-ce qu'un pharmacien gagne bien sa vie ? Les pharmaciens devancent les médecins spécialistes, les dentistes, les généralistes. Tous les métiers du monde de la santé figurent en bonne place !
La médecine n'est pas une science "dure", les vérités d'un jour peuvent parfaitement être les erreurs du lendemain. Nous l'avons vu, la normalité est codifiée : que se passe-t-il si un paramètre est anormal ? Un traitement préventif peut-être prescrit au delà de seuils. Ces seuils ont un caractère arbitraire. Ils justifient des plans marketing subtils des firmes pharmaceutiques, qui influent pour les faire varier dans un sens qui leur est favorable.
Dès 1930, la mesure de taux de concentration de la créatinine dans le sang, a été utilisée pour évaluer le fonctionnement des reins. Aujourd'hui, c'est toujours l'un des dosages biologiques les plus prescrits en pratique clinique. En 2002, pour tenter de mieux identifier les individus à risque, les néphrologues américains ont arbitrairement fixé un nouveau seuil : ce sera désormais 60 millilitres par minute, contre 45 auparavant. Ce nouveau standard a été rapidement admis en France et dans le monde. Conséquence : un adulte sur huit est devenu "insuffisant rénal" du jour au lendemain, contre un sur soixante la veille du changement. Et, si l'on ne prend en compte que les plus de soixante ans, on arrive à un individu sur trois (un sur deux après 70 ans).
Autre exemple, jusqu'en 2000, le seuil de glycémie permettant de définir le diabète était de 1,4 g/L. Depuis 2000, il est passé à 1,26 g/L. Mieux encore, entre 1,1 et 1,26 g/L, on est désormais considéré comme "pré-diabétique".
Le principe est d'élargir le plus possible les frontières du pathologique, pour augmenter le "cheptel" de malades.
« Pour chaque maladie que les médecins guérissent avec des médicaments, ils en provoquent dix chez des personnes saines en leur inoculant le virus mille fois plus puissant que n'importe quel microbe : l'idée qu'on est malade. »

Marcel Proust/A la recherche du temps perdu. (1928)

Les mensonges sur les médicaments sont très nombreux, mais la majorité d'entre nous persiste à croire que ces traitements sont la panacée. Allergie pouvant aller jusqu'au choc anaphylactique, hépatite médicamenteuse ou encore cardiopathie médicamenteuse, les médicaments peuvent tuer, ce que l'on nous cache soigneusement.
« Pour sa part, Shane Ellison, un biochimiste spécialisé dans la fabrication des médicaments et qui a travaillé pour Eli Lilly, particulièrement sur le tamoxifène, a publié en 2005 « Health Myths Exposed » pour expliquer pourquoi il a abandonné la recherche médicale. En effet, son expérience lui a permis de comprendre que la priorité des grandes compagnies pharmaceutiques internationales était l'enrichissement et non la santé des consommateurs. »

Sylvie Simon/La Nouvelle Dictature médico-scientifique. (2006)

***K**nock est l'illustration comique, sinon parfaite, de la manipulation à grande échelle. « Tout bien portant est un malade qui s'ignore » : c'est en faisant admettre ce postulat que le Dr Knock jouant de la peur, de l'ignorance et de la simplicité d'esprit de ses interlocuteurs, finit par transformer tout un village en vaste "hôpital", se garantissant ainsi des rentrées d'argent sans fin. La comédie est écrite en 1923, alors que l'emprise de la publicité intensive commence à gagner l'Europe. Et c'est un peu ce que dénonce Jules Romains.*

Dans un monde où la recherche pharmaceutique est dictée par les lois du profit, et dans un pays où le patient a parfois l'impression d'être considéré comme un tiroir-caisse, Knock fait réfléchir.

Vous vous découvrez un grain de beauté : c'est peut-être un mélanome. Toux, plaie, pouls un peu accéléré, douleur même faible et fugace..., chaque événement anodin et fréquent devient le symptôme d'une pathologie cachée. Vous mangez trop gras, trop salé ou trop sucré ? Vous ne faites pas de sport ? Vous ne mettez pas de préservatif ? Vous buvez un peu, vous fumez... ? L'angoisse vous saisit devant l'issue prévisible de ces innombrables facteurs de risques.

« Sans cesse, nous sommes agressés par des « conseils », pour notre bien évidemment, qui ne peuvent qu'introduire le doute dans notre esprit. Sommes-nous tellement bien portants, même si nous ne constatons aucune manifestation inquiétante ? Les microbes nous guettent, les maladies aussi, faisons nous vacciner de toute urgence ! Passé un certain âge, il est impératif de se prévenir contre une grippe qui pourrait être « mortelle », et de subir annuellement plusieurs visites médicales. Tâtez régulièrement votre corps afin de déceler toute tumeur qui pourrait se cacher insidieusement dans un sein ou même dans les deux ! Multipliez les bilans, les analyses, il est évident qu'on trouvera toujours quelque symptôme « inquiétant » ! Car, comme le signale la revue L'Écologiste : « La bonne santé porte préjudice à la rentabilité du capital. Tout sera donc fait pour s'en débarrasser. » En effet, la santé ne fait pas vivre les laboratoires et seule la maladie intéresse ces producteurs de consommation. »

Ibidem.

D'un côté, nous avons une humanité pour laquelle tout ce qui tourne autour de la maladie est objet d'irrationalité. De l'autre, nous avons des professionnels dont la philanthropie n'est pas l'objectif premier. La rencontre des deux "désirs" a, de tous temps, fait naître des pratiques douteuses.

« L'industrie pharmaceutique devrait fabriquer des médicaments pour guérir les maladies, mais elle fabrique des malades pour vendre ses produits, constatait, le 16 novembre 2002, le British medical journal qui titrait « L'industrie pharmaceutique a fait main basse sur les autorités sanitaires ». Et le Dr Marcia Angell, ancien éditeur du New England Journal of Medicine faisait chorus : « L'industrie a la main mise sur l'Agence qui est supposée la contrôler. » Dans son ouvrage The Truth about the drug companies, elle déclarait que ces compagnies pharmaceutiques consacraient plus de temps et d'argent à promouvoir leurs produits et à courtiser les prescripteurs qu'à la recherche de nouveaux médicaments efficaces, préférant créer de nouvelles maladies pour vendre les médicaments déjà existants. »

Ibidem.

La stratégie des laboratoires est la suivante : ils se saisissent de troubles légers, de symptômes communs ou de petits désordres de la vie de tous les jours et en fabriquent des maladies de toutes pièces, à grand renfort d'études, de publications et d'arguments cliniques. Miracle : avant que la maladie ne soit découverte, ils disposent déjà du médicament ! Dans l'univers médical, on appelle ce type d'escroquerie le "façonnage de maladies". Quand on essaie de nous faire passer un mal de dos pour une maladie potentiellement grave, une indiscipline chez l'adolescent pour un trouble neuropsychiatrique, les phénomènes naturels du vieillissement pour des pathologies, cela s'appelle du "façonnage de maladies". Si en plus, comme par enchantement, on laisse entendre qu'un traitement efficace existe, cela doit nous interpeller. L'industrie pharmaceutique est plus rentable que la banque, les télécoms, la finance, le luxe, l'énergie...

Dans "Remèdes mortels et crime organisé" (2019), Peter Christian Gøtzsche, médecin et chercheur Danois, lève le voile sur les comportements frauduleux de l'industrie pharmaceutique dans les domaines de la recherche et de la commercialisation, et sur son mépris moralement répugnant pour la vie humaine.

Selon lui, celle-ci serait à l'origine de centaines de milliers de morts dans le monde chaque année, ce qui en ferait la troisième cause de décès après le cancer et les maladies cardio-vasculaires.

Il estime que les connaissances accumulées sur les stratégies d'influence de ce lobby - le "Big Pharma" - pour augmenter ses profits, permettent de le comparer au crime

organisé et à la Mafia. Les caractéristiques du crime organisé sont définies dans la loi des États-Unis, comme le fait de commettre d'une manière répétée certaines transgressions comprenant : l'extorsion, la fraude, le viol d'interdits fédéraux sur les drogues, la corruption, le détournement de fonds, l'obstruction de la justice, l'obstruction dans l'application des lois, l'intimidation des témoins et la corruption politique. Peter fournit des preuves, la plupart fort détaillées, pour soutenir son argument que les compagnies pharmaceutiques sont coupables de la plus grande partie de ces crimes.

Les compagnies pharmaceutiques ne vendent pas des médicaments, mais des mensonges concernant les médicaments. Les médicaments ont souvent une efficacité surestimée, des effets secondaires sous-estimés.

« Le marketing de Pfizer réussissait très bien tout en étant complètement mensonger, en prétendant que le piroxicam était plus efficace que l'aspirine et avait un taux moins élevé d'effets secondaires gastro-intestinaux que plusieurs autres AINS[233]. La vérité était contraire ; le piroxicam entraînait plus de réactions mortelles et plus d'effets gastro-intestinaux mortels que les autres médicaments. Nonobstant cela, les régulateurs américains et britanniques ont protégé Pfizer plutôt qu'assuré la protection des patients tandis que Pfizer a tenté de dissuader les rédacteurs du BMJ[234] de publier un article concluant que le piroxicam provoquait une haute incidence de maladie ulcéreuse grave. Pfizer contesta des faits indéniables comme celui que des concentrations sanguines d'AINS plus élevées augmentent les risques de mauvais effets et tenta de s'en sortir en déclarant que la toxicité gastro-intestinale résultait d'une irritation locale de l'estomac plutôt que d'un effet systémique, ce qui est une affirmation ridicule. Même si cela avait été exact, les torts infligés aux patients seraient restés les mêmes. »

Peter Christian Gøtzsche/Remèdes mortels et crime organisé. (2019)

L'objectif des firmes est le profit et non la santé des patients. 1.500 milliards de dollars, ce sont les revenus de l'industrie pharmaceutique dans le monde en 2022. C'est de loin l'industrie la plus profitable.

« Si vous ne croyez pas que le système est hors de contrôle, je vous invite à m'écrire pour m'expliquer pourquoi les médicaments sont la troisième cause de mortalité… »

Ibidem.

Terminons par une citation du médecin canadien William Osler (1849-1919) reprise dans l'essai : « Le désir de prendre des médicaments est sans doute le fait qui différencie l'homme de l'animal ».

L'homme a probablement oublié qu'en grec pharmakon signifiait le remède, mais aussi le poison. Comme drug en anglais, signifie à la fois médicament et drogue.

« Si les gens en ont assez d'être bien portant, et s'ils veulent s'offrir le luxe d'être malades, ils auraient tord de se gêner. C'est d'ailleurs tout bénéfice pour le médecin. »

Jules Romains/Knock ou le Triomphe de la médecine. (1923)

***L**a société effrayée, claustrophobe et frileuse, phobique et névrosée du bourg de Saint-Maurice, décrite dans la pièce de Jules Romains, est finalement bien proche de la nôtre.*

Un trou de mémoire ? Sans doute un Alzheimer précoce. Des fourmis dans le bras gauche ? C'est, sûrement, un infarctus. Un point de côté ? Un cancer du foie qui s'annonce… C'est le paradoxe. A force de vous croire malade en permanence, vous avez réussi à développer une vraie maladie : l'hypocondrie. Est hypocondriaque celui qui a sans cesse l'impression d'être malade. N'est-ce pas ce dont souffre notre société obsédée par la normalité ? En toute chose, nous ne considérons que les

233 Les anti-inflammatoires non stéroïdiens (AINS) sont des médicaments qui permettent de réduire ou de supprimer les symptômes liés à un phénomène inflammatoire.

234 Le British Medical Journal, ou BMJ, est une revue médicale britannique existant depuis 1840.

aspects négatifs. Nous tentons de nous protéger de tout. Selon un sondage IFOP[235] datant de 2014, il existerait 8,5 millions d'hypocondriaques sur le territoire, soit plus de 12% des Français. Nous connaissons tous des hypocondriaques.
Avoir peur de la maladie, signifie par extension avoir peur que celle-ci ne dégénère et ne soit pas guérissable. Derrière chaque crainte de l'hypocondriaque, il y a le spectre de la mort qui rampe de manière sournoise et qui pourrait le posséder et l'anéantir.
« Ne pas mourir est une chose. Vivre en est une autre. Nous entrons dans une ère où l'homme cultive et multiplie tous les moyens de ne pas mourir (médecine, confort, assurances, distractions), tout ce qui permet d'étirer ou de supporter l'existence dans le temps, mais non pas de vivre, car l'unique source de la vraie vie réside au-delà du temps et contient aussi la mort dans son unité. Nous voyons poindre l'aurore douteuse et bâtarde d'une civilisation où le souci stérilisant d'échapper à la mort conduira les hommes à l'oubli de la vie. »

Gustave Thibon[236]/Notre regard qui manque à la lumière. (1955)

La peur obsessionnelle de la mort constitue un véritable problème. Dans certains cas, elle devient une vraie phobie, une peur irraisonnée, qui perturbe la vie quotidienne de la personne concernée, qui l'empêche de vivre. On parle de thanatophobie[237] pour parler de cette peur panique. La thanatophobie n'a jamais été aussi présente qu'aujourd'hui.
La mort est quelque chose que tout le monde va vivre un jour, mais dont on ne sait rien.

« Il n'est rien de moins ignoré,
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé. »

La Fontaine/La mort et le mourant. (1678)

La peur de la mort est dans le cœur de l'homme. Il a du mal à se représenter sa fin. L'idée du néant lui est insupportable. Il y a en lui ce que Ferdinand Alquié[238] repère comme un *« désir d'éternité »*, évidemment condamné à la pire frustration. La mort ne peut pas être acceptée comme naturelle. ***Désormais, elle n'est plus la fin logique d'un processus physiologique, mais elle est devenue un scandale. Un scandale pour l'homme moderne, qui ne dispose d'aucune consolation philosophique ou religieuse, pour l'aider à renoncer au monde.***

« La mort est moins cruelle que la crainte de la mort. »

Ovide/Héroïdes. (entre 15 av. J.-C. et 2)

I*atrogénie est un mot qu'il n'aurait sans doute pas déplu à Molière de moquer. La iatrogénie (ou iatrogénèse), est l'engendrement des maladies par la médecine ou les médecins. Dès lors que vous avez des effets indésirables, suite à un traitement médical, il s'agit par définition d'une affection iatrogène.*
« Dans les pays développés, l'obsession de la santé parfaite est devenue un facteur pathogène prédominant. Le système médical, dans un monde imprégné de l'idéal instrumental de la science, crée sans cesse de nouveaux besoins de soins. Mais plus grande est l'offre de santé, plus les gens répondent qu'ils ont des problèmes, des besoins, des maladies. Chacun exige que le progrès mette fin aux souffrances du corps, maintienne le plus longtemps possible la fraîcheur de la jeunesse, et prolonge la vie à l'infini. Ni vieillesse, ni douleur, ni mort. Oubliant ainsi qu'un tel dégoût de l'art de souffrir est la négation même de la condition humaine. »
Ainsi parlait Ivan Illich (1926-2002), en évoquant son ouvrage "Némésis médicale" (1974). Un ouvrage qui fit grand bruit à l'époque. Il s'ouvrait sur cette phrase : « L'entreprise médicale est devenue un danger majeur pour la santé ». "Némésis médicale" semble faire office d'écran révélateur en ce qui concerne la notion

---

235 Le Groupe Ifop, historiquement l'Institut français d'opinion publique, fondé en 1938, est la plus ancienne entreprise de sondages d'opinion et d'études marketing en France.
236 Gustave Thibon (1903-2001) est un écrivain et philosophe français.
237 La thanatophobie vient du grec "thanatos" qui signifie la mort, et de "phobia" qui signifie la peur.
238 Ferdinand Jean Baptiste Alquié (1906-1985) est un philosophe français.

d'iatrogénèse. En effet, la synthèse brillante que Illich fait de l'idée, pourrait le faire passer facilement pour son fondateur. Or, il n'en est rien. L'iatrogénèse remonte aux débuts de la médecine, à Hippocrate. « Primum non nocere » (qui signifie d'abord ne pas nuire), est une locution latine incluse dans le serment prononcé par chaque médecin à l'aube de son exercice[239]*.*

L*es maladies provoquées par la médecine sont de deux sortes.*
- Il y a celles que les médecins provoquent ou entretiennent, en incitant des gens qui ne sont atteints d'aucun mal , à adopter un comportement de malade, fait d'anxiété, d'auto-observation, de crainte de l'effort, de dépendance...
- Il y a celles dues aux interventions matérielles des médecins : intoxications, infections, mutilations, blessures...

L*e surdiagnostic désigne le diagnostic d'un problème qui, s'il n'avait pas été trouvé, n'aurait pas causé de symptômes, ni de décès. Le phénomène du surdiagnostic est l'une des conséquences les plus fréquentes du dépistage et de la détection précoce de tout problème, quel qu'il soit. Le dépistage des cancers en est l'aspect le plus caricatural.*

L'idée qu'on se fait de l'évolution naturelle du cancer est un schéma théorique : une petite lésion grossit, envahit tout l'organisme, puis c'est le décès. Cela ne fonctionne pas comme ça !
Les cancers les plus agressifs le sont dès le départ, ils sont d'évolution rapide et le dépistage ne peut pas les anticiper. Traquer à tout prix le cancer, conduit à traiter un grand nombre de tumeurs qui n'auraient pas évolué.
« Les anomalies graves justifient qu'on intervienne parce que les avantages sont plus probables. Il s'avère que la meilleure stratégie pour les anomalies les plus bénignes est de les laisser tranquilles, car le dommage est plus probable. En fait, il serait plus prudent de ne pas les rechercher du tout, pour commencer. »
H. Gilbert Welch/Rendre les gens malades par la poursuite de la santé. (2012)
Ne pas se prêter au jeu de tous les dépistages, est presque considéré comme une manifestation de mauvaise foi. Pourtant, le paradigme du diagnostic précoce ne va pas sans effets secondaires.
Étiqueter "malades" des bien portants, où leur faire redouter de l'être, a des conséquences psychologiques, voire comportementales.
« Trop de diagnostics peut littéralement rendre malade. [...] Des traitements inutiles peuvent réellement faire du tort. Trop de diagnostics peut donner lieu à des traitements qui sont pires que la maladie. »

Ibidem.

Pour diagnostiquer la maladie, on a recours la plupart du temps à l'imagerie médicale. Ce n'est pas un acte anodin. La multiplication des examens radiologiques (scanners notamment) pour une même personne, associée à des doses non optimisées, par rapport à son âge, sa taille et son poids, peut conduire à un niveau d'expositions cumulées, à partir duquel certaines études épidémiologiques montrent la survenue possible de cancers "radio-induits", c'est-à-dire provoqués par les rayonnements ionisants.
« Je suis bien d'accord, j'ai sûrement un cancer puisqu'on peut trouver du cancer chez tous ceux qui ont plus de 50 ans, quand on se donne la peine de le chercher avec suffisamment de zèle. Pour ma part, je préfère ne pas le savoir puisque je ne me sens pas malade et parce que le traitement de ce pseudo-cancer n'est pas inoffensif. »

Peter C. Gøtzsche/Remèdes mortels et crime organisé. (2019)

Comment expliquer alors, si tout cela est juste, l'épidémie de surdiagnostics ?

---

[239] Elle ne se trouve pas dans le Serment d'Hippocrate de façon explicite, le passage qui pourrait s'en rapprocher est *« Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice ».*

Welch (1955-….), médecin universitaire américain, pointe quelques coupables : la passion des médecins pour le diagnostic, l'intérêt financier de l'industrie pharmaceutique, la crainte des médecins d'être poursuivis devant les tribunaux, la demande des patients eux-mêmes, et une vision très exagérée de l'efficacité de cette approche.

« Je crois, et c'est paradoxal, que la meilleure façon de poursuivre la santé, c'est de ne pas trop s'en préoccuper. Se ronger les sangs avec les maladies qu'on pourrait développer à l'avenir peut devenir une source bien réelle d'anxiété. Cela peut conduire à consommer trop de services de santé, ce qui mène tout droit au surdiagnostic. »

IH. Gilbert Welch/Rendre les gens malades par la poursuite de la santé. (2012)

Pour peut-être quelques vies sauvées, des milliers de vies gâchées par l'angoisse, des démarches inutiles et de lourds effets secondaires.

En suggérant à chacun qu'il risque d'avoir une maladie, contre laquelle il pourrait peut-être se protéger par des examens, des traitements préventifs, des soins constants, la médecine fabrique des malades : "ses malades".

« La médecine a fait tellement de progrès que plus personne n'est en bonne santé. »

Aldous Huxley/écrivain, 1894-1963.

***L**orsque l'on est malade, atteint d'une pathologie grave, le recours est souvent l'hôpital. L'hôpital, s'il est un lieu de soins, est aussi un lieu à risques.*

Les risques que l'on encourt sont peu connus, tout au plus parle-t-on des infections nosocomiales, ces maladies infectieuses attrapées à l'hôpital, si difficiles à guérir, car souvent résistantes aux antibiotiques courants.
Les erreurs médicamenteuses sont moins connues, elles sont pourtant très fréquentes. Le bilan du "Guichet Erreurs Médicamenteuses" de l'Agence Nationale de Sécurité du Médicament (ANSM), en donne une cartographie assez précise : erreurs d'omission, de doses, de produit, de formes galéniques[240], de techniques d'administration, de voie, de débit, de durée d'administration, de moment, de patient, de produits/flacons périmés ou détériorés.
Les conséquences d'un accident lié à un médicament sont diverses et loin d'être anodines. La iatrogénie médicamenteuse a un coût humain très élevé.
Certains événements qui ne devraient jamais arriver peuvent se produire, avec des conséquences graves, voire mortelles : une chirurgie réalisée sur un mauvais membre, un mauvais organe ou un mauvais patient, la nourriture destinée au tube pour l'estomac, qui est dirigée dans le tube pour les poumons causant une sévère infection, des bulles d'air dans un cathéter causant un AVC, des éponges et des ciseaux oubliés après une chirurgie…
Dossiers médicaux égarés, recours au mensonge, manipulation de la vérité, commissions aux verdicts joués d'avance : un véritable chemin de croix, un impossible parcours du combattant pour une reconnaissance des faits. Questionner l'administration hospitalière est perçu comme un outrage avec en réponse de la condescendance et du mépris. Face à une mort d'homme, on a jamais vu une structure hospitalière se porter partie civile contre un praticien, qui a commis l'irréparable. L'omerta et le corporatisme ambiant, permettent aux auteurs d'erreurs médicales de continuer d'exercer en toute quiétude le "grand art" de la médecine. Le silence est même érigé en stratégie par les assureurs, qui redoutent qu'un mot d'excuse ou de compassion, ne soit interprété comme une reconnaissance de

[240] Selon Le Petit Larousse, Galénique veut dire "qui concerne la préparation, la conservation et la présentation des médicaments". Nous pouvons donc dire que la forme galénique correspond à la forme selon laquelle est administrée un traitement.

responsabilité. Les magistrats sont très prudents, la médecine est une "vache sacrée".
Combien de vies détruites, de familles brisées, par la négligence et l'incompétence de quelques narcissiques paranoïaques.
« Les dommages infligés par les médecins ont toujours fait partie de la pratique médicale et posé des problèmes juridiques. Le détachement professionnel, la négligence et la pure incompétence sont des formes de malfaçon vieilles comme le monde. Avec la transformation du médecin artisan exerçant son habileté sur des individus connus personnellement en médecin technicien appliquant des règles scientifiques à des catégories de malades, les malfaçons ont acquis un nouveau statut, anonyme et presque respectable. Ce qui, jadis, était considéré comme un abus de confiance et une faute morale peut désormais être rationalisé sous la forme d'une panne occasionnelle de l'équipement ou de ses opérateurs. Dans un hôpital où la technique est complexe, la négligence devient erreur humaine « aléatoire », l'insensibilité, « détachement scientifique » et l'incompétence, « manque d'équipements spécialisés ». La dépersonnalisation du diagnostic et de la thérapeutique a fait passer les malfaçons du domaine éthique au rang de problème technique. »

Ivan Illich/Némésis médicale. (2021)

Selon l'Organisation mondiale de la santé, un patient hospitalisé sur 300 décède d'un accident médical. Cette étude a été réalisée dans sept pays développés, comme les États-Unis, le Canada, le Royaume-Uni.
« Les propos d'Illich viennent d'être confirmés, une fois de plus, par Gary Null, célèbre défenseur de la santé aux États-Unis. Dans son ouvrage Deathly Medicine, il démontre qu'une étude approfondie des statistiques officielles américaines l'a mené à conclure que le système médical américain est devenu la principale cause de mortalité dans ce pays ! Ainsi, depuis les dix dernières années, la médecine américaine est responsable du décès de 7,8 millions de personnes, « soit plus que toutes les guerres auxquelles a participé le peuple américain depuis sa naissance historique ! » Pour la seule année 2001, 783 936 personnes sont mortes à cause d'interventions ou de traitements médicaux et 2,2 millions de personnes ont souffert d'effets secondaires dus aux médicaments pendant leur séjour à l'hôpital. Ces chiffres ont été confirmés à leur tour par une étude publiée dans JAMA (Journal of the American Medical Association). »

Sylvie Simon/La Nouvelle Dictature médico-scientifique. (2006)

En France en 2016, 13 millions de personnes ont été hospitalisées, ce qui fait 43.000 morts sur l'année. Il faut rajouter un autre chiffre : 18.000 personnes issues de la médecine de ville, décéderaient chaque année victime d'une erreur médicamenteuse, selon un rapport du Sénat. On arrive donc, à peu près, à 61.000 morts par an. C'est 20 fois plus que les accidents de la route !
Souvenons-nous de l'indignation qu'avait provoqué les 15.000 décès de personnes âgées, attribués à la canicule de 2003. Là il s'agit d'un nombre plus élevé de morts, dus chaque année à la iatrogénie et tout se passe sans bruit... Il est des affirmations qui choquent, il est des études scientifiques impossibles à ignorer.

L'irresponsabilité des médecins, souvent accusés de tuer les malades, est déjà déplorée par Pline l'Ancien :
« Il n'y a aucune loi qui châtie l'ignorance, aucun exemple de punition capitale. Les médecins apprennent à nos risques et périls ; ils expérimentent et tuent avec une impunité souveraine, et le médecin est le seul qui puisse donner la mort. Bien plus, on rejette le tort sur le malade ; on accuse son intempérance et l'on fait le procès de celui qui a succombé. »

Pline l'Ancien/Naturalis historia. (vers 77)

***N**ous avons souvent la faiblesse de croire que le monde "médico-scientifique" œuvre, avec passion et dévouement pour le bien de l'humanité, alors qu'il s'agit d'une*

industrie qui génère des intérêts d'autant plus colossaux, qu'ils sont directement financés par des États crédules et parfois complices.

« Les médecins : la renommée proclame leurs succès et la terre recouvre leurs erreurs. »
Francis Quarles - poète anglais (1592-1644)

***E**n 1909, l'espérance de vie de l'humanité était en moyenne de trente-trois ans. Un siècle plus tard, elle atteint soixante-sept ans, avec une progression de trois ans depuis 1999.*
Principale raison : les fantastiques progrès de la médecine ?
« N'attribuons-nous pas couramment à la médecine l'élévation rapide de l'espérance de vie : vingt ans à l'époque du Christ, vingt-neuf ans en 1750, quarante-cinq ans en 1900, soixante-dix ans aujourd'hui ? N'attribuons-nous pas couramment à Pasteur et à Fleming, aux vaccins et aux antibiotiques la régression des maladies infectieuses et la progression de la longévité ? Ne tenons-nous pas pour évident que l'état de santé d'un peuple dépend du nombre de médecins et de lits d'hôpital dont il dispose, de la quantité de soins et de médicaments qu'il consomme ? Eh bien, tout cela est faux : l'efficacité curative de la médecine est et a toujours été réduite. »
Ivan Illich/L'Obs. (30 octobre 2004)

***L**a disparition du choléra, la quasi-disparition de la tuberculose, des gastro-entérites aiguës, de la malaria, de la fièvre puerpérale (maladie infectieuse qui survient après un accouchement), sont dues non pas aux progrès de la thérapie, mais au traitement de l'eau potable, à la généralisation des égouts, à de meilleures conditions de logement et d'alimentation, à l'assèchement des marais, à l'emploi de savon, de ciseaux et de coton stériles par les sages-femmes et les accoucheurs. Ces pratiques préventives n'ont acquis toute leur efficacité que lorsque l'hygiène, l'asepsie et l'antisepsie cessèrent d'être des techniques médicales, pour devenir les conduites de tout le monde.*
« Même dans la presque totalité des pays sous-développés l'amélioration de l'état de santé a été obtenue presque entièrement par l'amélioration de l'hygiène publique ; la distribution accrue de soins médicaux n'y a joué qu'un rôle marginal, si tant est qu'elle en ait joué un… Le fait que, depuis deux décennies, l'espérance de vie ne progresse plus guère aux Etats-Unis et qu'elle est plus élevée dans plusieurs pays où la médecine est d'un niveau très inférieur à la nôtre suggère une productivité très faible de notre système de soins. »
Charles T. Stewart/The Journal of Human Resources. (1971)

***S**i vous pensez que le principal "geste barrière" (se laver les mains), dans la lutte contre la propagation du Covid-19, a toujours été une hygiène de base, vous risquez de tomber de votre siège.*
« Il faut renforcer (fréquence, durée) le lavage des mains en période épidémique afin de limiter les risques de diffusion des virus et microbes. »
ARS[241] Auvergne-Rhône-Alpes

Le premier à avoir eu l'intuition que la saleté des mains n'était pas étrangère aux fièvres puerpérales, fièvres qui firent de très nombreuses victimes parmi les femmes et les nouveaux-nés, s'appelait Ignace Philippe Semmelweis (1818-1865).
« Le destin de Semmelweis fut d'être un Galilée du savon, je veux dire qu'il fut persécuté pour ce conseil étrange, il mourut à l'asile pour avoir suggéré à ses contemporains de se laver les mains… ».
Guillaume Erner (1968,….)/animateur de radio français.
Lorsque ce médecin obstétricien hongrois voulut convaincre le monde scientifique de

[241] Une agence régionale de santé est un établissement public administratif de l'État français chargé de la mise en œuvre de la politique de santé dans sa région.

sa découverte, il fut mis au ban par des médecins, trop sûrs de leur savoir et de leur autorité pour être capables d'autocritique ; comme Galilée qui, par sa découverte de la rotation de la Terre, remettait en cause la toute-puissance de l'Église.

***E**n médecine, il est beaucoup plus facile de s'intégrer dans l'espace réglé du dogme, que d'emprunter le chemin du discernement. Les dogmes édictés sous l'autorité d'un maître, se maintiennent souvent longtemps : la saignée en est l'exemple.*
On sait combien Molière tourna en dérision, dans le Malade Imaginaire (1673), les médecins Diafoirus père et fils qui ne pensaient que par la saignée. A l'époque, elle était très courante et ce bien au-delà des scènes de théâtre. Elle date de l'Antiquité, après avoir été formalisée par Hippocrate.
Pour Hippocrate de Kos, ce Grec du IVe siècle avant notre ère, père de la médecine et premier médecin de l'histoire, la nature de l'homme est à l'image de celle de l'Univers. L'Univers est constitué de quatre éléments (air, eau, feu et terre) et de quatre saisons. Tout comme lui, le corps humain est constitué de quatre humeurs.
Dans "*De la nature de l'homme*", il affirme :
« Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire ; c'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité, et que le mélange en est parfait ; il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste. »
La "théorie des humeurs" développée par Hippocrate fut un "dogme", sur lequel a reposé la médecine de l'Antiquité et du Moyen Age. Elle a conduit à la mise en place de diagnostics et de traitements farfelus qui ont longtemps perduré. La "saignée", évoquée dans la littérature classique, en est une conséquence directe.
Les découvertes scientifiques du XVIIIe siècle, ont totalement discrédité cette approche. Les médecins ont pris conscience de l'ineptie de la théorie, et ont commencé à s'émouvoir des effets secondaires de la saignée. Les complications pouvaient être modérées (hématomes, infections, blessures tendineuses voire artérielles), mais le risque de collapsus et d'évolution fatale leur est alors également nettement apparu.
On ne peut oublier la remarque perfide de la servante Toinette, dans "le Malade Imaginaire", déclarant à son maître Argan, que son médecin Purgon avait dû « tuer bien des gens pour s'être fait si riche ».

***C**es exemples nous prouvent que l'objectivité n'existe pas en médecine. La "science" médicale s'oppose farouchement à toute découverte, qui pourrait bousculer ses dogmes.*

« C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. »
Jean de La Bruyère/Les Caractères. (1696)

12 - Certaines vérités dérangent.

« Surmonter sa peur, c'est le premier pas vers la sagesse dans la recherche de la vérité comme dans la quête d'une vie digne. »

Bertrand Russell/De la fumisterie intellectuelle. (2013)

***C**'est au 16e siècle que Galileo Galilei (1564-1642), physicien et astronome italien de la Renaissance, invente une lunette astronomique. Cette lunette enrichie ses observations et lui permet de confirmer que la Terre tourne bien autour du Soleil.*
Face au tribunal de l'Inquisition, il sera finalement forcé de renier cette vision, contraire à celle de l'Église.
« Moi, Galileo Galilei, florentin, physiquement présent devant ce tribunal, agenouillé devant vous, Très Éminents et Révérends cardinaux inquisiteurs (...),
Je jure que j'ai toujours cru, que je crois maintenant et qu'avec l'aide de Dieu je continuerai à croire tout ce que tient pour vrai, prêche et enseigne la Sainte Église.
Attendu que ce Saint-Office m'avait intimé juridiquement l'ordre d'abandonner la fausse opinion selon laquelle le Soleil est au centre du monde et immobile tandis que la Terre n'est pas au centre du monde et qu'elle est mobile (...), »

Abjuration de Galilée. (1633)

La découverte de Galilée est notre vision du monde moderne. Les inquisiteurs, des religieux, refusèrent la vérité. Peut-on refuser la vérité ?

***C**hacun exige que le progrès mette fin aux souffrances du corps, maintienne le plus longtemps possible la fraîcheur de la jeunesse et prolonge la vie à l'infini : « Ni vieillesse, ni douleur, ni mort », voilà ce que réclame l'individu et ce que lui promet le progrès technique, dénonce l'Autrichien Ivan Illich. "Médicalisés", les individus cessent de considérer comme naturel, le fait de tomber malade et de guérir, de vieillir et de mourir.*

***C**ommunément, on aborde la vieillesse par le biais de son lot de déclins : celui du corps, mais aussi de l'esprit. Comme fait "biologique", elle est très souvent redoutée, combattue, voire refusée.*
« Car la vieillesse n'est-elle pas la mère de toutes les maladies ? N'est-elle pas elle-même une maladie ? »

Thomas More/L'Utopie. (1516)

Montaigne, parlant de sa propre vieillesse dans ses "Essais" (1580) estime, quant à lui, que c'est à l'âge de 30 ans qu'il aurait entamé sa vieillesse :
« Depuis cet âge, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui emploient bien le temps, la science et l'expérience croissent avec la vie ; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et autres parties bien plus nôtres, plus importantes, et essentielles, se fanissent et s'alanguissent. »
Allant encore plus loin, il affirme :
« Ce que je serai dorénavant, ce ne sera plus qu'un demi être, ce ne sera plus moi. »
Beaucoup de penseurs y ont vu une régression irréversible de leurs facultés physiques et mentales, allant jusqu'à souligner l'inutilité de l'individu âgé pour la société. Cette perspective est typique des sociétés occidentales.

***A**utrefois, les vieilles dames passaient beaucoup de temps au confessionnal pour avouer de minuscules péchés. Aujourd'hui, les vieilles dames passent beaucoup de temps dans la salle d'attente des spécialistes. "Vieilles", oh ! Pardon ! le mot est tabou. Alors que la société vieillit, elle a un problème avec les vieux en général et les vieilles en particulier. Cette angoisse est le fruit du fonctionnement même de notre société utilitariste. Une société où chacun n'existe que par ses performances et par sa valeur sur le marché. Dans le discours dominant, la vieillesse est presque toujours*

évoquée en termes d'inutilité, de perte et de décadence. Les vieux et les vieilles ne seraient que des poids économiques et sociaux. Une perception "raciste" de la vieillesse domine dans les sociétés occidentales. La vieillesse y est décrite en termes de déclin, de symptômes : c'est une maladie, une "maladie honteuse". Les personnes âgées doivent à tout prix lutter contre les signes de l'âge, sous peine d'être mises au banc de la société. Dans le cas contraire, elles sont sommées de se cacher et se retrouvent parquées, à l'abri des regards, dans des "Maisons de Retraite". Des maisons qui n'ont de "maisons" que le nom.

***E**dgar Nahoum (1921-....), dit Edgar Morin, sociologue et philosophe français, s'étonne que l'on isole aussi drastiquement la jeunesse, l'âge adulte et la vieillesse, comme s'il s'agissait de trois vies distinctes, car « chacun a en lui tous les âges de la vie ». Marcel Proust (1871-1922) écrivait, quant à lui, et dans le même esprit que : « c'est avec des adolescents qui durent un assez grand nombre d'années que la vie fait ses vieillards ».*
Vous trouvez naturel que des fruits poussent sur des arbres, qu'ils mûrissent, puis qu'ils tombent... Le vieillissement, c'est tout aussi normal et naturel. C'est un processus inévitable, qui démarre à la naissance et s'accentue avec l'âge. C'est quelque chose qu'on ne contrôle pas.

« Vieillir est encore le seul moyen qu'on ait trouvé de vivre longtemps. »
Charles-Augustin Sainte-Beuve[242]/En conversation sur le pont des arts.

***Q**u'elle soit physique ou morale, nous expérimentons tous la souffrance au cours de notre vie. La naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, le traumatisme est douleur... Le lot des souffrances est infini. La douleur est un phénomène répandu et connu dans la vie de chacun. Parce que nous sommes vivants, nous sommes amenés à souffrir.*
« Vouloir c'est essentiellement souffrir, et comme vivre c'est vouloir, toute vie est par essence douleur. »
Arthur Schopenhauer

A la question de savoir si la douleur peut avoir du sens, il semble que de toute évidence la réponse peut être positive et que ce n'est pas là sombrer dans le dolorisme[243].
« Il est absurde d'admettre que la douleur sans fin qui naît de la misère inhérente à la vie et qui remplit le monde, ne soit qu'un pur accident et non le but même. Chaque malheur particulier parait, il est vrai, une exception ; mais le malheur général est la règle. De même qu'un ruisseau coule sans tourbillons, aussi longtemps qu'il ne rencontre point d'obstacles, de même dans la nature humaine, comme dans la nature animale, la vie coule inconsciente et inattentive, quand rien ne s'oppose à la volonté. Si l'attention est éveillée, c'est que la volonté a été entravée et qu'il s'est produit quelque chose. Tout ce qui se dresse en face de notre volonté, tout ce qui la traverse ou lui résiste, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de désagréable et de douloureux, nous le ressentons sur-le-champ, et très nettement. Nous ne remarquons pas la santé générale de notre corps, mais seulement le point léger où le soulier nous blesse ; nous n'apprécions pas l'ensemble prospère de nos affaires, et nous n'avons de pensées que pour une minutie insignifiante qui nous chagrine. Le bien-être et le bonheur sont donc tout négatifs, la douleur seule est positive. »
Arthur Schopenhauer/Le Monde comme volonté et comme représentation. (1818)
Pour avoir conscience de soi, de son histoire, de son corps, il n'est pas rare qu'il faille soudainement et douloureusement ressentir ce corps. En somme : il faut être malade pour goûter le plaisir de la santé, il faut avoir ressenti la douleur, pour savoir que l'absence de douleur confine au réel bien-être, il faut avoir vécu le corps douloureux,

242 *Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), écrivain et critique littéraire français.*

243 *On nomme dolorisme une doctrine philosophique, spirituelle ou religieuse, qui exalte la douleur physique pour elle-même, car on lui attribue une valeur.*

pour retrouver l'amor fati[244]*.*
Si elle n'a pas pour but immédiat la douleur, on peut dire que notre existence n'a aucune raison d'être dans le monde. Car il est absurde d'admettre que la douleur sans fin, qui naît de la misère inhérente à la vie et qui remplit le monde, ne soit qu'un pur accident et non le but même.
Que ce soit pour devenir plus fort ou être libre, la souffrance joue un rôle décisif dans nos existences, un rôle dont on peut se réjouir. C'est le cas de Nietzsche, à qui on doit la célèbre phrase « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort ». Pour l'écrivain russe Fiodor Dostoïevski (1821-1881) aussi, surmonter ses souffrances c'est le moment le plus fort et le plus vivant de l'existence, celui où l'on peut vraiment s'écrier : je suis !

« Je triompherai de toute ma douleur juste pour pouvoir dire je suis. »
Fiodor Dostoïevski/Les Frères Karamazov. (1879)

Jamais, grâce aux progrès de la médecine et à l'amollissement des mœurs, nous n'avons si peu souffert dans l'histoire de l'humanité. Mais, moins nous souffrons, plus nous devenons sensibles à la souffrance et plus nous avons l'impression de souffrir à tout propos. La douleur serait à l'origine de près de deux tiers des consultations médicales.
« La douleur donnait autrefois naissance à une réponse culturelle permettant aux hommes de faire face à la réalité chaque fois que celle-ci se présentait comme une barrière à leur volonté d'action. Désormais, la douleur est transformée en problème d'économie politique, ce qui donne naissance à un processus en boule de neige : l'individu a appris à se percevoir comme "consommateur d'anesthésies" et se lance à la recherche de traitements qui lui procurent une insensibilité, une inconscience, une aboulie ou une apathie artificiellement provoquées. »
Ivan Illich/Némesis médicale. (1975)
La civilisation moderne retire à la souffrance sa signification intime et personnelle, et transforme la douleur en problème technique. La société prétend, à travers la pratique médicale, délivrer l'individu de la douleur. Un tel dégoût de "l'art de souffrir", est la négation même de la condition humaine. La manière habituelle, "naturelle", de composer avec la souffrance c'est d'y résister, en espérant que la lumière vienne au bout du tunnel.

« II n'est pas facile à un être mortel de vivre sans souffrir. »
Ménandre[245]*/Les Monostiques*[246]

U*ne des idées les plus terribles qui nous font détester la vieillesse, c'est évidemment l'imminence de la mort.*

Pendant des millénaires, l'homme a été le souverain de sa propre mort et des circonstances qui l'entouraient. Historiquement, la mort était un phénomène totalement accepté et qui n'était pas craint. Dans "Essais sur l'histoire de la mort en Occident" Philippe Ariès (1914-1984), essayiste et historien français, réalise un grand tableau de la finitude humaine telle qu'elle s'est vécue à travers l'histoire occidentale. L'ouvrage commence à l'époque du Moyen Âge au temps de la « mort apprivoisée », quand aucune crainte n'accompagnait son spectacle. A l'époque, la situation la plus courante est de mourir paisiblement dans son lit, ce qui donne lieu à des cérémonies et des rites codifiés, durant lesquels « la chambre du moribond est une sorte de lieu public ». L'homme à l'agonie tient le premier rôle dans une pièce de théâtre surnaturelle. Il préside et sait comment se tenir, car il s'agit de « bien mourir ». Le mourant, entouré d'une assistance parfois nombreuse (proches, famille, amis, voisins) et qui comprend des enfants, fait oralement ses adieux au monde, sous forme de bilan de vie. Celui-ci comprend des excuses, demandes de réparation et

244 *Locution latine signifiant littéralement "amour du [de son] destin", utilisée notamment par Nietzsche.*
245 *Ménandre (342–292 av. J.-C.) est un auteur grec.*
246 *Sentences en un vers.*

recommandations diverses. Cette série de rites constitue une véritable mise en scène publique du mourir, aussi importante que les cérémonies d'obsèques après le décès. La mort est acceptée paisiblement, sans drame excessif.
« La mort est maintenant si effacée de nos mœurs que nous avons peine à l'imaginer et à la comprendre. L'attitude ancienne où la mort est à la fois proche, familière et diminuée, insensibilisée, s'oppose trop à la nôtre où elle fait si grand-peur que nous n'osons plus dire son nom. C'est pourquoi, quand nous appelons cette mort familière la mort apprivoisée, nous n'entendons pas par là qu'elle était autrefois sauvage et qu'elle a ensuite été domestiquée. Nous voulons dire au contraire qu'elle est aujourd'hui devenue sauvage alors qu'elle ne l'était pas auparavant. La mort la plus ancienne était apprivoisée. »

Philippe Ariès/L'homme devant la mort. (1985)

Le déni de la mort, notion introduite par l'anthropologue Louis-Vincent Thomas (1922-1994), est un fait contemporain. Il se manifeste par une façon de la cacher, de ne pas y penser. Il nous conduit à ignorer tout ce qui relève de la vulnérabilité. Comme Ariès l'analysait il y a déjà 40 ans :
« Il est honteux aujourd'hui de parler de la mort et de ses déchirements, comme il était autrefois honteux de parler du sexe et de ses plaisirs. (…) Aujourd'hui, il ne reste plus rien ni de la notion que chacun a ou doit avoir que sa fin est proche, ni du caractère de solennité publique qu'avait le moment de la mort. Ce qui devait être connu est désormais caché ; (…). La mort était autrefois une figure familière, et les moralistes devaient la rendre hideuse pour faire peur. Aujourd'hui il suffit de seulement la nommer pour provoquer une tension émotive incompatible avec la régularité de la vie quotidienne. »

Philippe Ariès/Essais sur l'histoire de la mort en Occident. (1975)

Ce déni entretient une illusion, celle de la toute-puissance de la science, celle du progrès infini. Avec ce fantasme incroyable : imaginer qu'un jour on pourrait avoir raison de la mort. Du coup, voici la mort médicalisée au même titre que la maladie, la santé et la naissance : quiconque ne meurt pas à l'hôpital, meurt d'une mort irrégulière, qui fera l'objet d'un contrôle judiciaire ou médico-légal. Il faut mourir à l'hôpital pour être en règle et à l'hôpital précisément, vous ne pourrez mourir qu'avec l'autorisation des médecins. Votre mort, tout comme vos maladies et votre santé, devient affaire de professionnels, elle ne vous appartient pas.
« Dans la mesure où l'idéologie qui menace aujourd'hui les libertés individuelles n'est pas religieuse mais médicale, l'individu doit être protégé non des prêtres, mais des médecins. »

Thomas Szasz[247]/The Second Sin. (1973)

Depuis l'institutionnalisation et la médicalisation du processus du mourir, le contrôle de la mort a glissé de l'individu aux mains de la profession médicale. Dans cette situation, les mourants ne sont même plus au courant, ni conscients de leur mourir.
L'art de mourir a été remplacé dans notre culture par la mort solitaire, honteuse et absurde. Le traditionnel ars moriendi[248] laisse la place à l'ars medendi (l'art médical appliqué à la mort).
« Il est entendu que le premier devoir de la famille et du médecin est de dissimuler à un malade condamné la gravité de son état. Le malade ne doit plus jamais savoir (sauf cas exceptionnels) que sa fin approche. L'usage nouveau exige qu'il meure dans l'ignorance de sa mort.. […] Si les médecins et les infirmières (celles-ci avec plus de réticences) retardent le plus longtemps possible le moment d'avertir la famille, s'ils répugnent à avertir jamais le malade lui-même, c'est par crainte d'être engagés dans une chaîne de réactions sentimentales qui leur feraient perdre, à eux autant qu'au malade ou à la famille, le contrôle de soi. »

Ibidem.

---

247 *Thomas Stephen Szasz (1920-2012) est un psychiatre hongrois.*

248 *L'Ars moriendi (l'art de bien mourir) est le nom de deux textes latins datant respectivement de 1415 et 1450. Ils se proposent d'aider à bien mourir, selon les conceptions chrétiennes de la fin du Moyen Âge.*

La boucle est maintenant bouclée. L'homme moderne est né à l'hôpital, soigné à l'hôpital quand il est malade, contrôlé à l'hôpital pour voir s'il est bien portant, renvoyé à l'hôpital pour mourir dans les règles. Le voici dépossédé d'un des derniers fondements de sa souveraineté, au profit des mêmes méga-institutions et méga-machines qui, nées de la concentration du capital et de la généralisation des rapports marchands, règlent le reste de sa vie.
« En faisant silence sur l'événement thanatique[249], en privant l'homme du choix de l'instant de sa mort, en masquant son agonie et en refusant son statut au mourant, le système capitaliste détruit l'homme dans son être. Il le prive de l'expérience réflexive de la phase la plus importante de sa vie et l'empêche de prendre, à son terme, la mesure de son existence. Mais il y a plus : en vidant la mort de tout sens existentiel qu'elle véhicule, le système capitaliste prive l'existence humaine de sa liberté, de sa signification eschatologique[250], donc de sa qualité de destin. L'homme est occulté à lui-même. »

Jean Ziegler/Les Vivants et la Mort. (1975)

***L**'historien et sociologue anglais Geoffrey Edgar Solomon Gorer (1905-1985) fut le premier à prendre acte de ce que, depuis la Première Guerre mondiale, un radical changement avait eu lieu en Occident, dans le rapport à la mort. Comme l'avait été la sexualité, la mort est désormais rejetée et le deuil, en perdant son statut social de rite, est devenu indécent. Il a montré dans un article intitulé, de façon suggestive, "The Pornography of Death[251]" paru en 1955, que pour la nouvelle bienséance la mort a pris la place du sexe. Il ne faut pas en parler ou y faire penser. « On disait autrefois aux enfants qu'ils naissaient dans un chou, mais ils assistaient à la grande scène des adieux ». Aujourd'hui, c'est l'inverse. « Ce ne sont plus les enfants qui naissent dans les choux, mais les morts qui disparaissent parmi les fleurs ». Les enfants ne sont plus familiarisés, comme jadis, avec le spectacle de la mort dont on fait tout pour leur éviter « la pornographie », alors qu'on leur enseigne tout en ce qui concerne la sexualité.*
Les tabous de la mort et du sexe ont permuté dans la première moitié du XXe siècle. La mort est devenue « objet d'interdit », « innommable » et inexprimable. Transgresser ce tabou, ce serait manquer de pudeur et en faire manquer aux autres. C'est pourquoi les manifestations relatives à la mort - larmes, douleur, deuil, angoisse - ne provoquent plus la compassion, mais la gêne et la dérobade. Elles contreviennent aux convenances sociales et sont tenues pour indécentes et honteuses.

L'Occident a aujourd'hui rejeté le deuil social. Il ne convient plus désormais d'afficher sa peine, ni même d'avoir l'air d'en éprouver. Philippe Ariès dira que : « Ce ne sont plus les enfants qui naissent dans les choux, mais les morts qui disparaissent parmi les fleurs. Les parents des morts sont donc contraints de feindre l'indifférence. La société exige d'eux un contrôle de soi qui correspond à la décence ou à la dignité qu'elle impose aux moribonds. Dans le cas du mourant comme dans celui du survivant, il importe de ne rien laisser percer de ses émotions ».
Notre société occidentale s'est progressivement organisée pour dissimuler la mort. Il n'y a qu'à évoquer les corbillards qui prennent des allures de monospaces familiaux, le taux quasi monopolistique de décès à l'hôpital, et l'incommodité d'exprimer son deuil en public, pour prouver que la mort est tue, que la société en a peur. Des études récentes ont montré que, dans la plupart des cas, les patients y décèdent seuls, uniquement entourés par les soignants et ceci même lorsque est prévisible la mort prochaine.
Le "déni de la mort" n'est pas une expression fraîchement inventée. C'est Louis-Vincent Thomas (1922 -1994) qui l'a utilisée pour la première fois. Cet anthropologue

---

249 Dans la mythologie grecque, *Thanatos* est la personnification de la Mort.

250 L'eschatologie est l'ensemble de doctrines et de croyances portant sur le sort ultime de l'homme après sa mort.

251 *Pornographie de la mort.*

français désignait par là que la mort résonnait comme un interdit dans notre société contemporaine. L'expression de "déni de la mort" permet de caractériser une société qui, se détournant de la mort, se détourne finalement de la vie.

Freud disait que l'inconscient ne pouvait pas concevoir la mort. Nous vivons dans l'illusion de notre propre immortalité. L'immortalité est un mythe inséparable de l'histoire de l'humanité. L'humanité, seule espèce qui se sait mortelle, est également celle qui aspire, depuis la nuit des temps, à être immortelle. Atteindre l'immortalité est peut-être le désir le plus ancien et le plus universel de l'humanité. L'un des plus vieux mythes qui nous soient parvenus, "l'Épopée de Gilgamesh", un récit épique de la Mésopotamie composé vers la fin du IIIe millénaire av. J.-C., traite déjà d'une quête d'immortalité. S'y lit évidemment, le négatif de l'angoisse la plus profonde celle de la mort elle-même, certitude la plus ancrée et la plus insaisissable de l'existence humaine.
Depuis quelques années un mouvement d'idées, venu des États-Unis, a pris un essor considérable dans le monde, au point qu'il a été qualifié de Révolution : la "Révolution transhumaniste". Demain, on vivra 200 ou 300 ans... et bien sûr en parfaite santé : l'immortalité n'est pas loin. Les idées transhumanistes trouvent un écho certain dans nos sociétés occidentales, où la mort et le vieillissement sont de moins en moins considérés comme faisant partie de l'ordre naturel des choses. "La mort de la mort" (2011) a été annoncée par Laurent Alexandre (1960-....), chirurgien français spécialisé en urologie, mais aussi romancier et scénariste de bandes dessinées, apôtre zélé de ce courant d'idées.
Tout cela n'est que fantasme, utopie délirante. En réalité, la recherche éperdue de l'immortalité biologique, est une preuve de la déliquescence spirituelle de nos sociétés. Cette recherche n'a aucun sens, elle s'écarte de la compréhension de la vie.
L'immortalité biologique est impossible à atteindre, car point important, ***la vie*** *est un phénomène qui se nourrit de la mort. Autrement dit, la mort est indispensable à la vie.*
« Tout obéit à la même impulsion que celle à laquelle vous obéissez. Y a-t-il quelque chose qui ne vieillisse pas, comme vous-même vieillissez ? Des milliers d'hommes, des milliers d'animaux, des milliers de créatures autres, meurent au même instant où vous mourez vous-mêmes : « Il n'est pas une seule nuit, pas un jour, où l'on n'entende, mêlés aux vagissements du nouveau-né, les cris de douleur poussés autour d'un cercueil (Lucrèce). »

Montaigne/Essais. (1580)

Fondé par le grec Zénon de Kition *en 301 avant J-C, le stoïcisme est une doctrine philosophique qui invite à accepter les choses telles qu'elles sont.*
« Mais le navire sombre ! Que puis-je y faire ? Je me borne à faire ce que je puis : je me noie sans trembler, sans crier, sans accuser Dieu, parce que je sais que tout ce qui est né doit périr. Je ne suis pas l'éternité ; je suis un homme, une partie du grand tout, comme l'heure est une partie du jour ; il faut que je vienne, comme vient l'heure, et que je passe comme elle passe. Que m'importe alors de quelle façon je passerai ! Que ce soit par l'eau ou par la fièvre ! Il faut bien en effet que ce soit par quelque chose de ce genre. »

Epictète[252]/Les Entretiens, II, 5.
Les stoïciens croient que la mort est inévitable et qu'elle fait partie de l'ordre naturel des choses. Elle est considérée comme faisant partie du cycle naturel de la vie.

« Aimer la vérité signifie supporter le vide, et par suite accepter la mort. La Vérité est du côté de la mort. »

Simone Weil/La Pesanteur et la Grâce. (1947)

252 Épictète *(50-125) est un philosophe grec de l'école stoïcienne.*

« Dans la mesure où l'idéologie qui menace aujourd'hui les libertés individuelles n'est pas religieuse mais médicale, l'individu doit être protégé non des prêtres, mais des médecins. »

Thomas Szasz[253]/The Second Sin. (1973)

253 *Thomas Stephen Szasz (1920-2012) est un psychiatre hongrois.*

12. L'école et l'utopie.
Mais au fait, c'est quoi "l'éducation égalitaire" ?

« De l'égalité d'éducation » : l'éducation égalitaire, une belle utopie

« Une éducation, qui ne consulte jamais les aptitudes et les besoins de chacun, ne produit que des idiots.»

George Sand[254]/Lettres retrouvées, Hier et aujourd'hui. (1848)

Il y a 70.000 ans, nos ancêtres n'étaient que des animaux sans importance, des êtres relativement faibles. Ils se situaient au milieu de la chaîne alimentaire, et vivaient dans la peur constante des prédateurs. Ils chassaient uniquement les petites bêtes et pratiquaient essentiellement la cueillette. Leurs capacités cognitives (apprentissage, remémoration et communication) étaient très limitées. Mais à la suite de probables mutations génétiques accidentelles, la structure interne de leur cerveau s'est modifiée. Ils ont commencé à développer un véritable langage. Pour le paléoanthropologue et primatologue américain Ian Tattersall (1945-….), auteur de *"L'Émergence de l'homme"* (1999), il faut imaginer qu'à cette époque, *« dans un coin poussiéreux de l'Afrique, un groupe d'enfants chasseurs-cueilleurs a commencé à énoncer des noms associés à des objets et à des émotions, ouvrant ainsi une boucle rétroactive entre langage et pensée. A partir de là, l'innovation se serait répandue rapidement au sein d'une population déjà génétiquement prédisposée à l'acquérir ».*
Ce saut évolutif est connu sous le nom de "Révolution Cognitive". Ce fut une étape décisive dans l'élévation de Sapiens dans la hiérarchie des espèces vivantes.

Trois cœurs, huit bras, neuf cerveaux et le sang bleu. Elle "voit" et "goûte" avec la peau, dont la couleur change instantanément pour mieux la camoufler. S'il est un animal curieux, c'est bien la pieuvre. Pour poser un peu plus le décor, rappelons que c'est un mollusque marin, de la classe des céphalopodes (les plus évolués des mollusques). Côté neurones[255], il semblerait que la pieuvre n'en compte pas moins de 500 millions.
On le sait, les pieuvres sont réputées pour leur grande intelligence. Ces céphalopodes montrent des capacités de mémorisation, d'apprentissage, d'orientation et d'adaptation à l'environnement hors du commun. Des capacités qui sont même comparables à celles des vertébrés. Ils sont ainsi capables d'utiliser des outils, de résoudre des énigmes, d'ouvrir des bocaux dont le couvercle est vissé, ou encore de se protéger en empilant des pierres, ou en utilisant les coquilles de noix de coco.
Après avoir longtemps traîné une image de monstre des mers, cet octopode force aujourd'hui le respect par ses étonnantes capacités cognitives. C'est peut-être le second animal le plus intelligent après l'Homme. Mais alors pourquoi avec une telle intelligence, les pieuvres ne dominent-elles pas le monde comme l'Homme ? Pourquoi n'existe-t-il pas un empire sous-marin, ultra-développé et dirigé par les pieuvres ?
Les pieuvres ne se reproduisent qu'une seule fois. Après la fécondation par un mâle, la femelle couve ses œufs et meurt après leur éclosion. Orphelines dès leur naissance, les petites pieuvres découvrent le monde aquatique et doivent tout apprendre "seules" : comment trouver, choisir et chasser ses proies, se protéger et se défendre des prédateurs, reconnaître leur espèce et se reproduire…
Contrairement à l'Homme, les pieuvres n'ont pas de foyer avec des parents qui les protègent et les éduquent, ni une société organisée pour transmettre le savoir et les savoir-faire acquis par les générations précédentes. A chaque naissance, c'est un éternel recommencement d'apprentissage !

---

[254] George Sand (1804-1876), nom de plume d'Amantine Aurore Lucile Dupin de Francueil, est une romancière, dramaturge, épistolière, critique littéraire et journaliste française.
[255] Cellule de base du tissu nerveux, capable de recevoir, d'analyser et de produire des informations.

L'être humain n'évolue pas simplement en faisant appel à ses seules ressources individuelles, il coopère avec ses semblables à l'intérieur d'une société. Ce n'est pas le seul animal social, mais il est le seul à donner à son existence sociale une portée, qui ne se rencontre chez aucune autre espèce vivante. A la différence des autres êtres vivants, les hommes sont capables de progrès. Les humains sont parvenus à un niveau de développement qu'aucune espèce n'a pu égaler, parce qu'ils s'entraident les uns les autres. Cette coopération ne se fait pas seulement entre individus, elle s'effectue également entre générations successives. Chaque génération reçoit de celle qui la précède les innovations que cette dernière a pu réaliser, et transmet à la suivante ce qu'elle a pu découvrir ou inventer. Par la transmission, chaque génération hérite du fruit du travail des précédentes, et enrichit le patrimoine de celles qui vont lui succéder. Renforcée au fil des générations, cette expérience collective permet d'imaginer des solutions toujours plus efficaces et diversifiées.
« On voit à quoi se réduirait l'homme, si l'on en retirait tout ce qu'il tient de la société : il tomberait au rang de l'animal. S'il a pu dépasser le stade auquel les animaux se sont arrêtés, c'est d'abord qu'il n'est pas réduit au seul fruit de ses efforts personnels, mais coopère régulièrement avec ses semblables ; ce qui renforce le rendement de l'activité de chacun. C'est ensuite et surtout que les produits du travail d'une génération ne sont pas perdus pour celle qui suit. De ce qu'un animal a pu apprendre au cours de son existence individuelle, presque rien ne peut lui survivre. Au contraire, les résultats de l'expérience humaine se conservent presque intégralement et jusque dans le détail, grâce aux livres, aux monuments figurés, aux outils, aux instruments de toute sorte qui se transmettent de génération en génération, à la tradition orale, etc. Le sol de la nature se recouvre ainsi d'une riche alluvion qui va sans cesse en croissant. Au lieu de se dissiper toutes les fois qu'une génération s'éteint et est remplacée par une autre, la sagesse humaine s'accumule sans terme, et c'est cette accumulation indéfinie qui élève l'homme au-dessus de la bête et au-dessus de lui-même. Mais, tout comme la coopération dont il était d'abord question, cette accumulation n'est possible que dans et par la société. »
Émile Durkheim[256]/Éducation et Sociologie. (1922)

Les "progrès" de l'humanité résultent de notre aptitude à acquérir des connaissances et des compétences d'autrui. Toutes les sociétés humaines acquièrent, préservent et transmettent un nombre substantiel de savoirs, notamment grâce au langage, à l'enseignement. Ces éléments qui facilitent les interactions sociales et le partage des connaissances, ont été autant de clés de notre succès évolutif.
Très lentement au début et de plus en plus rapidement, l'Homme a accumulé de plus en plus de savoirs et de savoir faire, par sa capacité de fabriquer des outils, par son langage, et par sa capacité à partager et à transmettre le savoir et le savoir faire à ses congénères et aux générations suivantes.

En France, après la Révolution, le Consulat durant lequel furent créés les premiers lycées, et le I^{er} Empire qui vit la naissance du Baccalauréat par le décret du 17 mars 1808, furent incontestablement éclairés par l'exigence d'objectiver le mérite, et dans le prolongement de l'article 6 de la *"Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen"* du 26 août 1789, d'en faire avec les vertus et les talents ce qui fonderait les distinctions sociales. Il fallait que les élites de l'intelligence remplacent celles de la naissance. Dès lors et précocement, on s'attache à distinguer les meilleurs.
Nicolas de Condorcet (1743-1794), fut à l'origine de l'idéal méritocratique[257] et de l'élitisme[258] républicain. Pour le philosophe des Lumières, une élite est légitime et nécessaire à cette double restriction, qu'elle ne soit pas fondée sur la naissance mais sur le mérite, et que tous les citoyens aient accès à un savoir élémentaire.

256 David Émile Durkheim (1858-1917) est un sociologue français considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie moderne.

257 La définition la plus simple de la méritocratie est une hiérarchie sociale fondée sur le mérite individuel.

258 Si l'on s'en tient à la définition du Larousse, l'élitisme est cette attitude ou politique visant à former et à sélectionner les meilleurs éléments d'un groupe sur le plan des aptitudes intellectuelles ou physiques, aux dépens de la masse.

« La chance, dès lors qu'elle se manifeste, est toujours inégale. Voyez le Loto, la santé, la beauté… Si tout le monde gagnait le gros lot, le Loto ne serait plus un jeu de hasard : ce ne serait plus chance mais justice. Pourquoi, alors, parler d'égalité des chances ? Parce que tous les joueurs ont autant de chances, à mise égale, de gagner : ils sont égaux devant le résultat à venir. Le calcul des probabilités l'annonce. La règle du jeu le garantit. Des huissiers y veillent. Cela nous met sur la voie. L'égalité des chances ne peut pas dépendre de la chance. C'est-à-dire qu'elle dépend de nous, qu'elle doit être voulue, organisée, vérifiée - instituée. Elle relève non de la chance mais de la justice. Non de la nature, mais de la société. Non du hasard, mais de la politique et des lois. Ce n'est en cela qu'une égalité comme les autres : une égalité en droits, pour compenser les inégalités de fait, qui sont innombrables. Cela ne la condamne pas. C'est au contraire ce qui la rend indispensable. Ne comptons pas sur le hasard pour être juste à notre place.
Comment être égaux, face à ce qui est par définition inégal ? En donnant à chacun le droit, au même titre que tout autre, de tenter sa chance, de profiter pleinement de celles qu'il a, de compenser, autant que faire se peut, celles qui lui font défaut. Par exemple, il n'y a pas de droit au génie : le génie, étant l'exception, ne saurait être également réparti. Affaire de chance. Mais aucun, génie ou pas, doit avoir un droit égal à exploiter les talents inégaux qui sont les siens. Affaire de justice. On ne saurait accepter qu'un enfant, parce que ses parents sont pauvres ou trop peu cultivés, soit empêché de développer au mieux ses capacités, d'aller au bout de ses dons, de son courage, de son travail, enfin de réussir non pas forcément aussi bien que les autres, ce n'est pas la question, mais aussi bien que lui-même, avec les mêmes capacités mais issu d'un milieu différent, aurait pu réussir. Bref, il s'agit de compenser, spécialement à l'école, les inégalités que la nature, la société et même la culture ne cessent d'engendrer ou d'entretenir. L'égalité des chances, c'est le droit de ne pas dépendre exclusivement de la chance, ni de la malchance. C'est le droit égal, pour chacun, de faire ses preuves, d'exploiter ses talents, de surmonter, au moins partiellement, ses faiblesses. C'est le droit de réussir, autant qu'on peut et qu'on le mérite. C'est le droit de ne pas rester prisonnier de son origine, autant que l'on peut et qu'on le mérite. C'est l'égalité, mais actuelle, face à l'avenir. C'est le droit d'être libre, en se donnant les moyens de le devenir. C'est comme une justice anticipée, et anticipatrice : c'est protéger l'avenir, autant que faire se peut, contre les injustices du passé, et même du présent. On n'y parvient jamais tout à fait. Raison de plus pour s'efforcer toujours de s'en approcher. »

André Comte-Sponville/L'idée républicaine aujourd'hui, guide républicain. (2004)

L'existence d'une élite, entendue comme élite scolaire et cela au sens propre, où il s'agit à chaque degré de "trier" un nombre plus restreint à mesure que l'on accède au sommet, n'est nullement incompatible avec une république. Plus encore, une république qui condamnerait toute forme de hiérarchie d'excellence, se condamnerait à terme à la mort. L'existence d'une élite est profitable, non seulement pour ceux qui en font partie, mais aussi pour l'ensemble du corps social, qui bénéficie de l'excellence de ses lumières et de ses talents.

Qui aurait cru que ce qui apparaissait comme le fondement même de tout progrès, le moyen et le signe de toute libération humaine, la conquête démocratique par excellence, qui aurait cru qu'un jour l'école pour tous et l'instruction obligatoire pourraient être dénoncées comme maîtresses d'erreurs, instruments d'exploitation et d'asservissement ?

Comme le chien qui lâche sa proie pour l'ombre, au fil des années l'école s'est éloignée de sa mission essentielle, la transmission des savoirs, pour se laisser enrégimenter au service de l'égalité, on peut même dire de l'égalitarisme érigé en véritable dogme. L'égalitarisme, cette idéologie cherchant à corriger toutes les inégalités à tout prix. Une doctrine, qui cherche à obtenir une société totalement

égale, en refusant qu'il existe des moments où la singularité peut être bénéfique. Alors que l'école d'autrefois s'attachait à sélectionner les meilleurs des élèves, pour les "pousser" vers des études longues, l'école d'aujourd'hui n'aime pas voir dépasser une seule tête.
« *Tous égaux, tous zéros. C'est le constat malheureux que l'on est bien obligé de poser quand on voit de quoi se contentent les élèves - et, partant, les profs qui les notent. L'égalitarisme a non seulement tué l'élitisme - tel que l'avait conçu Condorcet en 1792 -, il a encouragé la misère intellectuelle.* »

Jean-Paul Brighelli/La fabrique du crétin. (2005)

L'élitisme est devenu aujourd'hui l'ennemi à abattre, pour tous ceux qui préfèrent l'égalité dans l'inculture. La lutte pour la diminution des inégalités est une chose nécessaire. Si elle devient obsessionnelle, si elle est considérée comme un but presque unique de toute politique sociale, elle devient néfaste. Elle mène à toutes sortes de développements politiques, qui reviennent toujours à aligner tout le monde sur le niveau le plus bas. Un nivellement vers le bas, c'est-à-dire vers la médiocrité. Les enfants ne savent plus lire, ni compter, ni penser. Le but de l'école n'est plus la transmission du savoir. L'ignorance constitue une composante délibérée du développement de la société post-moderne. D'où une volonté de déculturation et une disposition à l'abrutissement des masses.
« *Les didacticiens contemporains s'accommoderaient assez d'une langue réduite à 800 mots, comme le "basic english" que l'Angleterre apprenait à ses serviteurs indigènes, du temps de l'Empire. Même souci, même punition : il s'agit aujourd'hui de former les manoeuvres de l'Europe future - et 800 mots sont bien suffisants pour obéir... et se taire.*
Bernard Lecherbonnier, dans son récent ouvrage (Pourquoi veulent-ils tuer le français ?) remarque avec une certaine ironie que 800 mots, ce n'est jamais que quatre fois le vocabulaire d'un berger allemand bien dressé. Et il s'agit effectivement de dresser les futurs disqualifiés du libéralisme sauvage. »

Ibidem.

Sommes-nous égaux à tout point de vue et à tout instant ? Non, car l'égalité n'est pas naturelle, c'est un rêve, une utopie. Ne sommes-nous pas toutes et tous différents en taille, en force musculaire, en don musical, en intelligence... ? Nos origines sociales ou géographiques ne font-elles pas de nous des êtres aux parcours différents ? Nous ne pouvons pas tous être champion olympique ou prix Nobel. Une des merveilles de l'humanité réside dans les différences, qui font que nous reconnaissons chaque femme et chaque homme, comme une personne différente de toutes les autres personnes. On ne peut éviter tous les héritages : matériels, génétiques, culturels... Ces héritages confrontés à la société dans laquelle ils s'expriment, vont forcément engendrer des inégalités de chances.

Bienvenue dans un monde meilleur, où tous les citoyens sont égaux. Une chimère idéologique qui ne peut raisonnablement pas exister. C'est comme si, à chaque naissance, on cherchait à remettre à zéro les inégalités engendrées au cours des générations précédentes. Mission impossible évidemment et d'ailleurs pas souhaitable. L'individu est le fruit singulier de l'alchimie extraordinaire, due à la rencontre d'un homme et d'une femme ; il façonne ensuite sa propre personnalité dans l'exercice de sa liberté et de sa volonté.

« L'égalité entre les Hommes est une règle qui ne comporte que des exceptions. »

Jules Laforgue/Poète français. (1860-1887)

Le constat d'une école en crise est dorénavant largement documenté et de plus en plus partagé. Dans "La fabrique du crétin. Vers l'apocalypse scolaire." *(2005)*, Jean-Paul Brighelli (1953-….) professeur agrégé de lettres, décrit la "déroute" du système

scolaire français et s'inquiète d'une école qui, à défaut de former des citoyens, fait des élèves de simples consommateurs.
« Quelle vie le pédagogisme leur prépare-t-il, à ces adolescents avachis, neurones en panne, sans appétence ni compétence, victimes du système, déjà fatigués d'être avant d'avoir été, et que l'école, au lieu de les élever au sens le plus noble et le plus strict du mot, entretient dans leur marasme en refusant de leur donner matière (s) à réfléchir ? Laissés aux portes de la pensée, trahis par l'institution, sans désir ni révolte, ils seront les braves petits soldats du libéralisme triomphant et de la social-démocratie molle, pain bénit pour les confédérations patronales et les partis qui les soutiennent, à droite comme à gauche. »

Jean-Paul Brighelli/La fabrique du crétin. (2005)

L'école accomplit aujourd'hui ce pour quoi on l'a programmée voici un demi-siècle : adaptée aux nécessités du marché, elle fabrique à la chaîne une masse de consommateurs semi-illettrés et satisfaits d'eux-mêmes. Soucieuse d'élaborer enfin l'égalité promise par la République en nivelant par le bas, elle a réussi à détruire ce que la France avait mis deux cents ans à élaborer.
« Il s'agissait, cette fois, de formater l'individu dont l'économie moderne avait, paraît-il, besoin : un être sans passé, sans histoire, sans bases. Un epsilon polyvalent, comme aurait dit Huxley, susceptible de passer, sans protester, de CDD en intérim et en ANPE. Un crétin, taillable et corvéable à merci, au nez duquel on agiterait le chiffon rouge des trois millions de chômeurs qui, peu ou prou, sont nécessaires à la parfaite obéissance des travailleurs intérimaires. »

Ibidem.

Plus les enquêtes se succèdent et moins le doute est permis : quoi qu'en pensent certains, le niveau scolaire ne cesse de baisser. Aller à l'école est désormais une obligation, déconnectée de toute obligation de résultats. Une nécessité imposée par la loi, mais vidée de toute substance.
« Les diplômes ne sanctionnent plus, comme autrefois, une compétence. Ils délimitent, au mieux, une tranche d'âge. Même si les élèves de terminale fêtent encore le Bac, ils constatent, tout étonnés d'avoir réussi un examen si réputé en ayant si peu travaillé, qu'il ne s'agit plus d'un rite de passage, mais d'une invitation à aller se faire voir ailleurs - en université, par exemple. »

Ibidem.

« Un peuple éclairé confie ses intérêts à des hommes instruits, mais un peuple ignorant devient nécessairement la dupe des fourbes qui, soit qu'ils le flattent, soit qu'ils l'oppriment, le rendent l'instrument de leurs projets et la victime de leurs intérêts personnels. »

Nicolas De Condorcet, Homme politique, Mathématicien, Philosophe, Scientifique(1743-1794)

13. L'idéologie, la religion : les "maladies du croire".

« Les hommes se sont toujours fait jusqu'ici des idées fausses sur eux-mêmes, sur ce qu'ils sont ou devraient être. C'est d'après leurs représentations de Dieu, de l'homme normal, etc., qu'ils ont organisé leurs relations. Les inventions de leur cerveau ont fini par les aliéner. Eux les créateurs, ils se sont inclinés devant leurs créations. Délivrons-les des chimères, des idées, des dogmes, des êtres d'imagination qui les plient sous leur joug avilissant. Révoltons-nous contre cette domination des pensées. »

Karl Marx[259]/L'Idéologie allemande. (1845–1846)

Le langage des Sapiens possède une particularité exceptionnelle : il permet de transmettre, non seulement des informations sur la réalité : "Attention il y a un lion près de la rivière ! ", mais également des informations sur des choses ou des entités qui n'existent pas, qu'ils n'ont jamais vues, touchées ou senties. La révolution cognitive a donné naissance à la fiction : la capacité de croire collectivement aux légendes, aux mythes, aux dieux et aux religions.

« La capacité de dire : « Le lion est l'esprit tutélaire de notre tribu. » Cette faculté de parler de fictions est le trait le plus singulier du langage du Sapiens. On conviendra sans trop de peine que seul l'Homo sapiens peut parler de choses qui n'existent pas vraiment et croire à six choses impossibles avant le petit déjeuner. Jamais vous ne convaincrez un singe de vous donner sa banane en lui promettant qu'elle lui sera rendue au centuple au paradis des singes. »

Yuval Noah Harari/Sapiens. (2011)

Pour Harari, cette aptitude à se raconter des fictions sans aucun lien avec le réel, serait la clé de compréhension de notre Histoire :

« Le secret réside probablement dans l'apparition de la fiction. De grands nombres d'inconnus peuvent coopérer avec succès en croyant à des mythes communs. Toute coopération humaine à grande échelle – qu'il s'agisse d'un État moderne, d'une Église médiévale, d'une cité antique ou d'une tribu archaïque - s'enracine dans des mythes communs qui n'existent que dans l'imagination collective. […] Pourtant, aucune de ces choses n'existe hors des histoires que les gens inventent et se racontent les uns aux autres. Il n'y a pas de dieux dans l'univers, pas de nations, pas d'argent, pas de droits de l'homme, ni lois ni justice hors de l'imagination commune des êtres humains. »

Ibidem.

Chez les chimpanzés, les individus ne peuvent pas s'accorder une confiance mutuelle et s'entraider s'ils ne se connaissent pas intimement, de telle sorte qu'une troupe compte entre 20 et 50 individus. Lorsque la communauté devient trop nombreuse, la cohésion devient fragile et le groupe se scinde naturellement en sous-groupes, entre lesquels la coopération n'a plus cours.

Homo sapiens est capable de créer des réseaux de coopération de masse, dans lesquels des millions de parfaits étrangers travaillent au même objectif. Nous coopérons à très grande échelle grâce à des réalités imaginaires (la nation, l'entreprise, la monnaie...), des conventions qui structurent notre monde, parce que nous y croyons fermement tous ensemble en même temps. Mais aucune de ces choses n'existe réellement, à part dans l'imaginaire commun des êtres humains.

« Si vous essayiez de réunir des milliers de chimpanzés à Tian'anmen, à Wall Street, au Vatican ou au siège des Nations Unies, il en résulterait un charivari. En revanche, les Sapiens se réunissent régulièrement par milliers dans des lieux de ce genre. Ensemble, ils créent des structures ordonnées - réseaux commerciaux, célébrations de masse et institutions politiques - qu'ils n'auraient jamais pu créer isolément. Entre nous et les chimpanzés, la vraie différence réside dans la colle mythique qui lie de

259 Karl Marx (1818-1883) est un philosophe, économiste, historien, sociologue, journaliste, théoricien de la révolution, socialiste et communiste prussien.

grands nombres d'individus, de familles et de groupes. Cette colle a fait de nous les maîtres de la création. »

Ibidem.

Nous ne vivons pas dans la réalité, mais dans un monde sous-tendu par une représentation partagée par la majorité : l'imaginaire collectif dominant devenant une civilisation qui s'étendra tant que l'Homo sapiens y accordera crédit ; laissez tomber le rideau et c'est une civilisation qui s'effondre pour laisser place à une nouvelle représentation dominante.
Cette capacité innée est la clef de la prédominance de notre espèce sur toutes les autres à travers les millénaires.

« L'idéologie, c'est ce qui pense à votre place. »

Jean-François Revel [260]/La grande parade. (2000)

Quel est le point commun entre le socialisme, le libéralisme, le fascisme, le communisme, l'écologisme, le nationalisme ou l'anarchisme ? La réponse tient en quatre petites lettres : i.s.m.e., placées à la fin de chaque mot. Ce suffixe suffit à pointer du doigt le phénomène idéologique. C'est l'indicateur d'une vision du monde associée à un mouvement qui le soutient. L'idéologue entre dans un autre monde et partage son illusion avec d'autres disposés à cela. L'idéologie est plus qu'une idée, un projet ou un idéal : c'est aussi un mouvement, un combat souvent mené contre d'autres "isme".
En tant que mouvement de pensée et d'action, l'idéologie a tous les attributs d'une religion - autre grande productrice "d'isme" - avec laquelle elle partage bien des points communs : des pères fondateurs, une légende sacrée, des causes à défendre, des espoirs, des désillusions, des interprétations diverses et antagonistes, des remaniements, des hérésies et des conflits internes, des mythes fondateurs.

Difficile, au lendemain d'un siècle marqué par deux grandes idéologies, le nazisme et le communisme totalitaire, de ne pas reconnaître le danger de ces doubles laïcs des religions, que sont les idéologies.

C'est Adolf Hitler (1889-1945), le "Führer" (dirigeant, chef, guide) du parti nazi, qui formula et exprima les idées connues sous le nom d'idéologie nazie.
Hitler commence à rédiger "Mein Kampf" (Mon combat) en 1924 dans la prison de Landsberg, après sa condamnation pour haute trahison, pour avoir tenté de renverser la République allemande en novembre 1923 dans le "putsch de Munich". Mein Kampf est à la fois une autobiographie et un traité politique. L'ouvrage promeut les composantes clés du nazisme : un antisémitisme enragé, une vision du monde raciste et une politique étrangère agressive visant à conquérir le "Lebensraum" (Espace vital) en Europe de l'Est.
Hitler arrive au pouvoir en Allemagne en 1933, instaure une dictature totalitaire désignée sous le nom de Troisième Reich, et se trouve à l'origine de la Seconde Guerre mondiale. Dès son arrivée et l'obtention des pleins pouvoirs, il met en action la politique du Parti nazi et lance un vaste mouvement d'épuration envers la communauté juive : révocation des universitaires et hauts fonctionnaires, boycott des magasins, humiliations publiques, rejet des artistes dont les œuvres sont parfois détruites… Les lois de Nuremberg de 1935 leur retirent la nationalité allemande et interdisent tout mariage mixte. C'est le début d'une politique de persécution, qui débouche sur le pogrom de la nuit de Cristal le 9 novembre 1938, l'institution de l'étoile jaune en 1941, et l'adoption en janvier 1942 de la "Solution finale de la question juive" qui conduit à la Shoah[261].
« Soir après soir, les voitures vertes ou grises de l'armée passent, ils sonnent à chaque porte et demandent s'il y a des juifs dans la maison, si oui, toute la famille doit les suivre immédiatement, si non, ils poursuivent leur chemin. Personne ne peut se soustraire à son sort à moins de se cacher. Souvent, ils ont des listes et ne sonnent

[260] Jean-François Revel, né Ricard (1924-2006) est un journaliste et essayiste français.

[261] Shoah, en hébreu ancien, signifie « anéantissement, cataclysme, catastrophe, ruine, désolation ».

que là où ils sont sûrs de tomber sur un riche butin. Ils reçoivent souvent des primes par personne capturée, tant par tête. On dirait la chasse aux esclaves, telle qu'elle se pratiquait autrefois. Mais il n'y a pas de quoi rire, la situation est bien trop tragique, souvent le soir à la nuit tombée, je vois marcher ces colonnes de braves gens innocents, avec des enfants en larmes, marcher sans arrêt, sous le commandement de quelques-uns de ces types, qui les frappent et les maltraitent jusqu'à les faire tomber d'épuisement, ou presque. Rien n'est épargné, vieillards, enfants, bébés, femmes enceintes, malades, tout, tout est entraîné dans ce voyage vers la mort. »

Anne Frank[262]/Le Journal. (12 juin 1942-1er août 1944)

Les déportations de masse de toutes les populations considérées comme inférieures (Juifs, Tziganes, Slaves, handicapés, homosexuels), mais aussi des opposants politiques, dans les camps de concentration et d'extermination, conduisent à la mort d'environ six millions de personnes.

Rien ne prédestinait Vladimir Ilitch Oulianov dit Lénine, né en 1870 dans l'aristocratie impériale russe, à devenir une figure du marxisme. Pourtant, il va s'imposer comme leader de la révolution russe de 1917 avant d'imposer une dictature.

Au moment de sa prise de pouvoir, qui est-il ? Ni un aventurier avide de pouvoir, ni un tyran capricieux. Un seul but motivait cet intellectuel fanatique : le bonheur de l'humanité grâce à la révolution communiste étendue au monde entier. La révolution nécessitait, selon lui, des sacrifices : la lutte des classes sans pitié et le nettoyage de la terre russe. La dictature s'imposa donc, par la guerre, par la terreur, par l'épuration.

Mené par Lénine, le régime bolchevik était une force politique déterminée à faire taire ses adversaires, au travers d'une politique cautionnée par l'état, d'exécutions de masse appelée "Terreur rouge".

En octobre 1918, Martin Ivanovich Latsis (1888-1938), révolutionnaire bolchevique letton chef de la *Tchéka*[263], définit ce qu'est la terreur rouge :

« Nous ne faisons pas la guerre contre des personnes en particulier. Nous exterminons la bourgeoisie comme classe. Ne cherchez pas dans l'enquête, des documents et des preuves sur ce que l'accusé a fait, en actes ou en paroles, contre l'autorité soviétique. La première question que vous devrez lui poser, c'est à quelle classe il appartient, quelles sont son origine, son éducation, son instruction, sa profession". C'est dans cet esprit que réside "l'essence de la terreur rouge". Latsis n'avait rien d'original ; il copiait seulement les mots de Robespierre à la Convention au sujet de la loi de prairial [1794] sur la terreur en masse : "Pour punir les ennemis de la patrie, il suffit d'établir leur personnalité. Il ne s'agit pas de les punir, mais de les détruire". »

Sergueï Melgounov[264]/La terreur rouge en Russie. (1923)

En Europe, c'est la Révolution française et plus spécifiquement sa phase jacobine, qui introduit le principe "d'épuration permanente" des supposés ennemis intérieurs. Plus d'un siècle plus tard et à l'autre extrémité du continent, le régime bolchevik travaillé par l'incertitude de son avenir produit une épuration de grande ampleur, aux cibles changeantes mais au principe stable : la conviction que des ennemis intérieurs œuvrent à la mise en échec du projet révolutionnaire.

Des dizaines de milliers voire des millions d'individus furent étiquetés "ennemis du peuple" et emprisonnés dans des camps de concentration, ou sommairement exécutés. *Selon l'historien britannique George Leggett (1921-2008), auteur de "The Cheka Lenin's Political Police" (1981), environ 140.000 personnes ont péri à la suite de la terreur rouge.* Le bilan des victimes pourrait être beaucoup plus important, jusqu'à 1,3 million de morts d'après certaines sources. Cependant, en raison du secret de la censure et du caractère sommaire de la plupart des exécutions,

262 Anne Frank née le 12 juin 1929 à Francfort-sur-le-Main en Allemagne sous la République de Weimar, et morte en février ou mars 1945 à Bergen-Belsen en Allemagne nazie, est une jeune adolescente allemande connue pour avoir écrit un journal intime.

263 La Tchéka est la police politique créée le 20 décembre 1917 pour combattre les ennemis du nouveau régime bolchevik.

264 Sergueï Petrovitch Melgounov (1879-1956) est un historien spécialiste de l'histoire des sectes religieuses en Russie, et un politicien.

l'envergure véritable de la Terreur rouge ne sera probablement jamais connue.
Lorsque Vladimir Ilitch Oulianov meurt le 21 janvier 1924, c'est bel et bien le pionnier de la terreur totalitaire qui disparaît. Avant que le crime de masse, comme système de gouvernement, ne soit pérennisé et porté à une échelle industrielle, par son successeur Joseph Staline (1878-1953), avec une épouvantable efficacité.

Le 11 septembre 2001, deux avions de ligne détournés par des pirates de l'air, détruisent les tours jumelles du "World Trade Center" situées dans le quartier de Manhattan à New York, un troisième avion s'écrase contre le Pentagone près de Washington et un quatrième s'écrase à Shanksville, à une centaine de kilomètres de Pittsburgh (Pennsylvanie). Les attentats sont réalisés par des membres du réseau djihadiste Al-Qaïda[265]. Les attentats du 11 septembre 2001 sont les attentats les plus meurtriers jamais perpétrés, le bilan officiel est de 2.977 morts (sans compter les 19 pirates de l'air) et 6.291 blessés.
Une idéologie religieuse a été utilisée par les différents acteurs, pour justifier et légitimer leur forfait par des motifs sacrés, qui transcendent les hommes et ne peuvent prêter à discussion.
« Le 11 septembre, une réalité nouvelle est entrée dans nos vies, celle de meurtriers sans frontières impatients de mourir pour tuer. Ce jour-là, un nouveau totalitarisme, l'intégrisme islamiste, nous a ramenés aux temps obscurs des dévots criminels et frustrés. Ce jour-là, une nouvelle forme de guerre s'est déclarée, sans front de bataille, sans armée, avec des ennemis masqués qui frappent les civils et n'ont rien à négocier, et surtout pas la paix. »

Nicole Bacharan[266]- Dominique Simonnet[267]/11 septembre : Le jour du chaos. (2011)

Depuis le 11 septembre 2001, notre monde vit sous la menace permanente d'un terrorisme de plus en plus violent. Apparaissent désormais des attentats employant des méthodes et des motivations inégalées jusque-là. Au terrorisme classique dont le but restait rationnel, succède un terrorisme irrationnel, apocalyptique, capable de détruire sans limite aucune. Le terrorisme suicide est la forme la plus meurtrière de terrorisme. C'est la seule forme de combat où l'attaquant envisage des actions extrêmes, dans lesquelles il ne prévoit pas de survivre à la mission. Pour attirer l'attention à notre époque de communication planétaire en direct, la surenchère est engagée. Nous allons vivre désormais à l'ère des assassinats de masse aveugles, du méga-terrorisme.

L'attentat-suicide, la hantise majeure de notre époque, n'est pas un phénomène nouveau. Son utilisation par la secte juive des Sicaires dans la Judée sous occupation romaine (entre les années 66 et 73 après JC.), et par l'Ordre islamique des haschischins durant les premières croisades (entre le XI et le XIII siècles), en fournit des exemples légendaires. Rappelons également le suicide de Samson, juge d'Israël, qui se tua en même temps qu'il tuait plusieurs milliers de Philistins :
« Il s'écria : « Que je meure avec les Philistins ! » Puis il pesa de toutes ses forces, et l'édifice s'effondra sur les princes et sur tout le peuple qui se trouvait là. Ceux qu'il fit mourir en mourant furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait mourir pendant sa vie. »

(Bible, Juges, chapitre 16.30)

Aujourd'hui, face au sang versé, c'est l'islam qu'on agite comme un chiffon rouge. Mais, toutes les religions monothéistes sont missionnaires, et ont appelé ou appellent à liquider les mécréants et les hérétiques. Arnaud Amaury (1150-1225), archevêque

[265] Al-Qaïda est une organisation terroriste islamiste.
[266] Nicole Bacharan (1955-....) est une politologue franco-américaine.
[267] Dominique Simonnet (1953-....) est un journaliste, écrivain et essayiste français.

de Narbonne, chargé de réprimer l'hérésie cathare[268] durant la Croisade des Albigeois[269], résume bien la culture hiérarchique des croyants monothéistes passés ou présents. Lors du sac de Béziers le 22 juillet 1209, il aurait dit à des soldats qui l'interrogeaient, comment distinguer les bons fidèles des hérétiques : *« Tuez-les tous ! Dieu reconnaîtra les siens. »*

Dans les attentats terroristes, perpétrés dans les dernières années, le nom de Dieu sert souvent de caution pour des gestes pour les moins destructeurs, commis par de supposés serviteurs de Dieu. Tout Dieu rend fou celui qui le croit trop fort. Il y a la folie douce des bouddhistes avec leurs moulins à prière. Celle des juifs qui se cognent la tête contre le Mur des Lamentations, parce que le Messie qu'on leur a promis n'arrive toujours pas. Il y a plus grave, on sait depuis quelque temps que des groupes terroristes tentent de se procurer des armes de destruction massive.
« La perspective que des acteurs non étatiques, y compris des groupes terroristes et leurs partisans, aient accès à des armes de destruction massive et des matières chimiques, biologiques, radiologiques ou nucléaires et les utilisent constitue une menace grave contre la paix et la sécurité internationales. Au fil des ans, les groupes terroristes ont testé de nouveaux moyens d'acquérir et d'utiliser des armes plus dangereuses afin de maximiser les dommages et de susciter la terreur, y compris des armes contenant des matières chimiques, biologiques, radiologiques ou nucléaires. Avec les progrès technologiques et l'expansion des canaux commerciaux légaux et illégaux, y compris sur le dark Web, certaines de ces armes sont devenues de plus en plus accessibles. »

Vladimir Ivanovich Voronkov[270]/Secrétaire général adjoint du Bureau des Nations Unies contre le terrorisme.

Que des illuminés, des "fous de Dieu", acquièrent de telles armes constitue à n'en pas douter, l'une des plus graves menaces qui plane sur notre temps. La folie des moyens envisagés, l'absence de limite dans les destructions à prévoir, ne peuvent s'expliquer que par le changement de nature des buts poursuivis : il ne s'agit plus de terrifier pour faire plier ; il s'agit de se faire Dieu à la place de Dieu et de précipiter le monde réel vers son Jugement dernier. Le terrorisme comporte, de nos jours, une dimension apocalyptique.

« Tu ne tueras point » (Exode 20:13), ordonne Dieu à Moïse. Et pourtant, la religion constitue depuis des millénaires, un facteur essentiel de conflits, de guerres et d'assassinats. Comment en arrive-t-on à tuer au nom de Dieu ?

« Mon Dieu, délivre-nous Des fous de Dieu, tes fous ! »

Charles de Leusse[271]/1616. (2004)

Loin d'être neutre, l'idéologie est un système d'idées et de représentations du réel, étroitement dépendant des conditions sociales et historiques d'existence, et par conséquent aussi des intérêts particuliers des classes sociales, et en tout premier lieu de la classe sociale qui exerce le pouvoir. Le propre de l'idéologie est de se présenter comme universelle et anhistorique, alors qu'elle ne fait qu'exprimer des intérêts particuliers.
« Une idéologie est un complexe d'idées ou de représentations qui passe aux yeux du sujet pour une interprétation du monde ou de sa propre situation, qui lui représente la vérité absolue, mais sous la forme d'une illusion par quoi il se justifie, se dissimule, se dérobe d'une façon ou d'une autre, mais pour son avantage immédiat. »

Karl Jaspers[272]/Origine et sens de l'histoire. (1954)

Les idéologies, de par leurs affirmations simplistes et partisanes, conduisent à se

[268] L'hérésie cathare s'est largement constituée en opposition à l'Église catholique. Les albigeois prétendent en effet revenir à "l'Église des Apôtres", et vivre leur foi comme les premiers chrétiens.

[269] La C*roisade des Albigeois* est une guerre déclenchée par la papauté pour combattre l'hérésie cathare.

[270] Vladimir Ivanovich Voronkov (1953-....) est un diplomate russe.

[271] Charles de Leusse est un écrivain contemporain français, né à Paris le 4 novembre 1976.

[272] *Karl Jaspers (1883-1969) est un psychiatre et philosophe germano-suisse représentatif de l'existentialisme.*

montrer inhumain. Car comme toute persuasion, l'idéologie en appelle aux passions et non pas à la raison de l'homme. Dans "L'Archipel du Goulag", l'écrivain russe Alexandre Soljénitsyne (1918-2008) dit :
« Pour faire le mal, l'homme doit l'avoir auparavant pensé comme un bien ou comme une nécessité comprise et acceptée. Telle est, par bonheur, la nature de l'homme qu'il a besoin de chercher à ses actes une justification. Des justifications, Macbeth n'en avait que de faibles, et c'est pourquoi le remords finit par le tuer. Iago ? un agneau lui aussi. Voyez tous ces scélérats de Shakespeare : leur imagination et leur force intérieure ne vont pas plus loin qu'une dizaine de cadavres : parce qu'ils n'ont pas d' idéologie. L'idéologie ! C'est elle qui donne au crime sa justification et au scélérat la fermeté durable dont il a besoin. Elle lui fournit la théorie qui lui permet de blanchir ses actes à ses propres yeux comme à ceux des autres et de recueillir, au lieu de reproches et de malédictions, louanges et témoignages de respect. Ainsi a-t-on vu les inquisiteurs s'appuyer sur le christianisme, les conquérants sur la grandeur de leur patrie, les colonisateurs sur l'idée de civilisation, les nazis sur la race, les Jacobins et les bolchéviks sur l'égalité, la fraternité et le bonheur des générations futures. C'est l'Idéologie qui a valu au XXe siècle d'expérimenter le crime à l'échelle de millions d'individus. Des crimes impossibles à récuser, à contourner, à passer sous silence. Comment, après les avoir vus, oserions-nous encore affirmer que les scélérats n'existent pas ? Qui donc aurait alors supprimé ces millions d'hommes ? Sans scélérats, il n'y aurait pas eu d'Archipel. »

Alexandre Soljénitsyne[273]/L'archipel du Goulag. (1973)

L'homme de l'idéologie est inapte à la relation avec l'autre homme. Quand, chez un individu, la pensée se sclérose en une idéologie, il ne se bat pas pour faire advenir plus de justice, plus d'humanité, mais pour faire triompher une idée, un principe, une règle, et cela au mépris de l'autre. Cet aveuglement sélectif démontre le pouvoir des idéologies, de faire taire la pensée et d'instaurer une dynamique qui oppose un bon groupe à un mauvais. L'idéologie rend autiste. Aucune communication, aucune entente n'est possible avec l'autre. L'obstination dans l'erreur au nom de l'idéologie mène au désastre. Les idéologies ont ensanglanté le monde. Les millions de vies sacrifiées pour la croyance en une idée, fût-elle chrétienne, islamique, socialiste, fasciste…, suggèrent que l'humanité irait mieux si les idées n'existaient pas.
« Ce n'est pas seulement l'intérêt qui fait s'entre-tuer les hommes. C'est aussi le dogmatisme. Rien n'est aussi dangereux que la certitude d'avoir raison. Rien ne cause autant de destruction que l'obsession d'une vérité considérée comme absolue. Tous les crimes de l'histoire sont des conséquences de quelque fanatisme. Tous les massacres ont été accomplis par vertu, au nom de la religion vraie, du nationalisme légitime, de la politique idoine, de l'idéologie juste ; bref au nom du combat contre la vérité de l'autre, du combat contre Satan. »

François Jacob[274]/Le jeu des possibles. (1981)

Le combat entre l'homme raisonnable et l'idéologie est inégal : pour imposer ses dogmes, étendre son pouvoir et défendre son empire, l'idéologie n'hésite pas à recourir aux pires moyens de la violence à l'encontre de celui qui refuse de lui faire allégeance. Toute idéologie est une idéologie de la violence nécessaire, légitime et honorable. L'idéologie est aussi fondamentale au pouvoir destructeur de l'humanité que la poudre à canon. De simples animaux ne pourraient pas agir comme ça. Il faut être un être humain pour être vraiment stupide.

« Le danger, ce n'est pas ce qu'on ignore, c'est ce que l'on tient pour certain et qui ne l'est pas. »

Mark Twain[275]/Ecrivain américain. (1835-1910)

---

[273] Alexandre Issaïevitch Soljenitsyne (1918-2008) est un écrivain russe et l'un des plus célèbres dissidents du régime soviétique durant les années 1970 et 1980.
[274] François Jacob (1920-2013) est un biologiste et médecin français.
[275] Mark Twain, nom de plume de Samuel Langhorne Clemens (1835-1910), est un écrivain, essayiste et humoriste américain.

11. L'humanité face au spectre de sa propre fin.

« Et si l'aventure humaine devait échouer... Supposition stupide pour beaucoup sans doute, et peut-être même un tantinet sacrilège pour certains ; pensez donc, l'homme n'occupe-t-il pas, par définition, le sommet de toute l'évolution biologique ? et il est vrai qu'à bien des égards, l'espèce humaine a poursuivi une ascension qui lui a permis de distancer ses frères inférieurs puisqu'il est le seul animal dont la tanière s'éclaire la nuit ; le seul aussi capable d'avoir une histoire et de l'écrire. L'antique Serpent nous l'avait promis : « Vous serez comme des dieux... » Et la puissance nous l'avons eue, certes, au moins la puissance matérielle, mais aurons-nous un jour, pour domestiquer celle-ci et l'humaniser, la sagesse ? En tous les cas, l'état du monde, 2000 ans après le premier Noël, n'a guère de quoi justifier nos orgueils ou rassurer nos consciences. Lequel d'entre nous ne se sent pas rougir de honte à la lecture de son journal quotidien ? Qu'il soit nourri d'une haute espérance humaine, de l'amour de la justice ou de l'idéal évangélique, chaque jour lui apportera de nouvelles raisons de s'interroger sur l'avenir d'un homme qui continue à refuser si fermement de sortir enfin de la préhistoire. »

Théodore Monod[276]/Et si l'aventure humaine devait échouer. (2000)

Des singes qui font du cheval, des humains muets réduits à l'esclavage, une statue de la liberté ensevelie sous le sable… En 1963, l'écrivain français Pierre Boulle (1912-1994) offre un roman qui suscite émotion et réflexion. Il propose le récit inversé d'un monde où les singes dotés de conscience, de langage et de morale, gouvernent et gèrent les intérêts de la planète. Une planète jumelle de la Terre, où le singe domine des humains relégués au rang d'animaux. Son roman "La Planète des singes" fait chuter l'homme du piédestal de la Création. Dans le monde décrit par Pierre Boulle, l'homme est une proie. Les humains sont exploités, chassés et font l'objet d'expériences. Cette inversion des rôles, qui met l'homme au second plan et donne au singe un statut humain, constitue un vrai paradoxe. Cette étrange planète semble avoir subi une évolution inverse à celle de la Terre : l'homme aurait mentalement régressé, retournant au stade de l'animal et le singe aurait pris le pouvoir.

« Vous voyez bien que l'esprit peut se perdre comme il peut s'acquérir. »

Pierre Boulle/La Planète des singes. (1963)

L'évolution des singes et la déchéance des hommes, sont révélées au chapitre huit de la troisième partie :

« Il [un singe] était chez moi depuis des années et me servait fidèlement. Peu à peu, il a changé. Il s'est mis à sortir le soir, à assister à des réunions. Il a appris à parler. Il a refusé tout travail. Il y a un mois, il m'a ordonné de faire la cuisine et la vaisselle. […] Une paresse cérébrale s'est emparée de nous [les hommes]. Plus de livres ; les romans policiers sont même devenus une fatigue intellectuelle trop grande. […] Pendant ce temps, les singes méditent en silence. Leur cerveau se développe dans la réflexion solitaire… et ils parlent. »

Ibidem.

Boulle dans ce passage ne présente pas la capitulation physique de l'homme devant plus fort que lui, mais la capitulation de l'homme vis-à-vis de lui-même. Ce ne sont donc pas les singes qui ont pris le pouvoir, mais nous qui avons cessé d'être humains. Aucune catastrophe dans la nouvelle n'explique la prise de pouvoir par les singes : l'humanité est tout simplement devenue lentement décadente, à partir du moment où elle a abandonné la maîtrise de ce que l'homme avait appris à faire depuis deux millions d'années.

La grande roue de l'évolution ne tourne pas toujours en marche avant. Il lui arrive de faire machine arrière. Pour une raison inconnue, des gènes restés longtemps en sommeil se réveillent.

---

[276] Théodore André Monod (1902-2000) est un scientifique naturaliste biologiste, explorateur, érudit et humaniste français.

« L'idée que des espèces puissent faire machine arrière le long du chemin de l'évolution est démontrée depuis maintenant une quinzaine d'années. Les paléontologues ont même un mot pour désigner le phénomène, celui de "réversion". Pour ne citer que deux exemples, les serpents ont au moins une fois, au cours de leur histoire évolutive, retrouvé des pattes complètes et le gecko a perdu et récupéré plusieurs fois sa capacité à coller aux murs. L'espèce humaine est aussi concernée. Nous-mêmes avons perdu certains traits anatomiques, notamment des muscles de la main, il y a quinze millions d'années, pour les retrouver plus tard. »

Xavier Müller[277]/Erectus. (2018)

Cela dit, quand on les observe de près, on se dit parfois que les hommes n’ont pas besoin de transformation génétique pour régresser !

[277] Xavier Müller, né le 3 octobre 1973, est un auteur français de fiction.

L'homme et l'inégalité.

Hubris est un mot qui désigne le sentiment d'orgueil qui pousse à la démesure.

Le syndrome d’Hubris est un trouble de la personnalité lié au sentiment de toute-puissance, et est particulièrement fréquent chez les personnes de pouvoir.

Syndrome d'hubris
la recherche de l'intérêt personnel.

Culte du moi, ambition amorale et sans limite, victoire de l'intérêt individuel sur le bien commun : l'homme moderne est résolument tourné vers la démesure. Dans l'Antiquité cela portait un nom : l'hubris. Et c'était le plus grand des crimes.
Le châtiment de l'hybris, par les dieux, est la némésis[278], qui fait se rétracter l'individu à l'intérieur des limites qu'il a franchies. Hérodote l'indique clairement dans un passage significatif :
« Regarde les animaux qui sont d'une taille exceptionnelle : le ciel les foudroie et ne les laisse pas jouir de leur supériorité ; mais les petits n'excitent point sa jalousie. Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure. »

Hérodote, VII, 10

Le message est clair : l'homme doit rester à sa place, ne pas convoiter plus que de raison les biens terrestres et ne pas ambitionner imprudemment les privilèges réservés aux dieux. Les dieux de la mythologie grecque n'appréciaient pas les mortels qui outrepassaient leurs limites. La mythologie antique regorge d'exemples significatifs. Ainsi, Icare décide de se fabriquer des ailes pour s'échapper du labyrinthe de son père Dédale, mais il tente de s'approcher trop près du soleil ; elles s'enflammeront en plein vol.
Les Grecs, « découvreurs » de la démocratie, avaient bien perçu que dès qu'il y a pouvoir, les contre-pouvoirs sont indispensables pour museler le risque d'Hubris des dirigeants et éviter de sombrer dans la tyrannie et la dictature. Les aèdes, poètes et conteurs, jouaient un rôle crucial. Ce n'étaient pas seulement des artistes, mais aussi des conseillers. Leurs récits pouvaient contenir des leçons morales, des avertissements et des conseils pour les dirigeants. Ils permettaient aux chefs de la Cité de prendre du recul, de réfléchir à leurs actions et de relativiser leur importance face aux forces plus vastes de l'univers.
Les Romains, s'inspirant des Grecs, avaient coutume de placer sur le char d'un général revenant victorieux de bataille et défilant à Rome pour célébrer son triomphe, un esclave qui lui murmurait régulièrement à l'oreille « *Memento mori* » (Rappelle-toi que tu es mortel). Un procédé pour s'assurer que l'esprit de l'homme ne s'enflamme pas. Car l'hubris est un feu qui consume l'âme avec des désirs de grandeur et de richesses.
Dans les monarchies, le fou du roi était celui qui osait dire tout haut ce que les autres pensaient tout bas quant aux risques encourus par les décisions des rois, protégé des punitions par son comportement qui simulait l'a-normalité.

Nos organisations, politiques n'ont plus leur fou du roi, figurant officiellement dans les organigrammes. Il y a bien les « visiteurs du soir », les conseillers occultes, les copains de promo, mais ils n'ont rien d'officiel, donc de public, et l'on ne peut savoir s'ils contribuent à remettre les pieds sur terre aux dirigeants ou à servir leurs propres intérêts par du lobbying.
Tous les présidents de la Ve République ont un jour dérapé en livrant, sciemment ou non, une formule nappée de mépris envers les Français. Charles De Gaulle (1890-1970) ne qualifiait-il pas les Français de *« veaux »* et François Hollande (1954-….) ne qualifiait-il pas les pauvres de *« sans dents ».* Mais, en matière de mépris du peuple, Emmanuel Macron (1977-….) est assurément le premier de cordée. Il ne fait pas dans la dentelle : *« T'as qu'à traverser la rue pour trouver du boulot », « T'as qu'à bosser pour te payer un costard », « Ceux qui ne sont rien, les fainéants, les illettrés », « les gaulois réfractaires au changement », «J'ai très envie de les emmerder. Et on va*

[278] Némésis est une déesse de la mythologie grecque mais aussi un concept celui de la juste colère (des dieux) et du châtiment céleste.

continuer à le faire jusqu'au bout. »… On ne saurait trop le remercier d'avoir exprimé si crûment la philosophie sociale du monde auquel il appartient, du monde qui l'a formé, une philosophie sociale habituellement réservée aux cercles de l'entre-soi.

On pense à Fénelon (1651-1715): « *Tel serait sage dans une condition médiocre qui devient insensé quand il est le maître du monde.* » ou à John Steinbeck (1902-68) : « Power does not corrupt. Fear corrupts… perhaps the fear of a loss of power. »

Dominer pour ne pas être dominé, dévorer pour ne pas être dévoré.
Ainsi agit le dominateur : il cherche à envahir le territoire de ses semblables pour agrandir le sien et soumet tous les plus faibles que lui. Ce besoin de domination se retrouve chez Hitler, Alexandre le Grand ou Napoléon qui, pour quelques obscures revanches sur la vie et les autres, étaient assoiffés de pouvoir. Il se retrouve aussi chez le conjoint, le patron, le collègue de travail et, pire encore, chez les parents. C'est la peur, les souffrances, les frustrations qui poussent à écraser les autres, parce qu'ils sont menaçants. Souvent humilié dans son enfance, par un père ou une mère abusifs, puis par les enseignants et les élèves, le dominateur a une revanche à prendre, une peur viscérale que ça recommence, un manque d'estime et de confiance qui le rendent agressif.

« Ainsi je mets au premier rang, à titre d'inclination générale de toute l'humanité, un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort. »

Thomas Hobbes/Léviathan (1651)

Les caractéristiques du syndrome d'Hubris comprennent le narcissisme, l'arrogance, le mensonge, la manipulation et l'illusion d'invulnérabilité.

3. La domination, pratique sociale.

« Les hommes naissent bien dans l'égalité mais ils n'y sauraient demeurer. »
Montesquieu/L'Esprit des lois. (1748)

Avant même l'apparition de l'espèce humaine, nos plus proches cousins chimpanzés, gorilles, bonobos, etc., connaissaient déjà les inégalités sociales, avec des individus connaissant dans leur vie des positions dominantes ou plus ou moins dominées, qui conditionnaient un accès privilégié ou non aux ressources alimentaires et aux partenaires sexuels, par exemple. On voit mal comment l'homme, issu de ces ancêtres que sont les grands singes, auraient échappé par nature à ce type de comportement universellement observé dans le monde animal.

L*'homme est né libre, et partout il est dans les fers*, disait Rousseau. Cette première phrase du "Contrat Social" (1762) veut montrer que les différentes formes de gouvernement aliènent l'Homme, dont l'essence est pourtant d'être libre. Bien sûr, le philosophe par cette formule, n'envisage pas seulement les cas concrets d'emprisonnement injustifiés, tel que l'Ancien régime pouvait les connaître, mais de manière plus symbolique, l'impossibilité d'exercer sa liberté sans se heurter aux intérêts des pouvoirs en place. Les fers, ce sont toutes les forces de l'oppression sociale.
La société de l'Ancien Régime était divisée en trois ordres : le clergé, la noblesse et le tiers état. Les fonctions de chaque ordre étaient différentes : le clergé priait, la noblesse combattait et le tiers état travaillait. Les privilèges et les fortes différences de richesse dessinaient les contours d'une société inégalitaire entre les ordres et à l'intérieur de chaque ordre.
La société indienne est l'une des plus hiérarchisées au monde. En cause ? Le système des castes. Cette hiérarchie s'établit selon divers degrés de pureté et émane des "Lois de Manu"[279], texte fondateur de l'hindouisme. Émergent ainsi 4 castes : les brahmanes - la classe élitiste des prêtres, les kshatriyas - classe des seigneurs et guerriers, puis les vaishyas - classe des agriculteurs et commerçants et enfin, les shudras - la classe des serviteurs. Viennent ensuite les hommes et femmes sans statut : les intouchables, hors caste, aujourd'hui appelés dalits qui représentent un peu moins de 20 % de la société indienne.
Si de nos jours la constitution indienne interdit les discriminations fondées sur les castes, elles continuent pourtant de jouer, dans les faits, un rôle majeur dans la société.

Durant les 300.000 premières années qui suivent l'apparition d'Homo sapiens, il ne se passe rien ou presque. Les tribus humaines sont chasseuses-cueilleuses, évoluent par petits groupes égalitaires et leur économie est de subsistance.
De nombreuses études scientifiques démontrent depuis quelques années que les inégalités sociales, au sein des sociétés humaines, sont extrêmement anciennes, puisqu'elles précèdent largement l'apparition de l'agriculture. Les premières sociétés hiérarchisées seraient apparues au cours du Paléolithique supérieur.
Dans diverses sépultures du paléolithique supérieur, comme en Colombie britannique (Canada), la quantité et la qualité des parures trouvées donnent à penser que leurs propriétaires jouissaient d'un certain prestige, d'une certaine considération, qui ont fait partie des premiers signes de distinction de rang social et de richesse. On retrouve ces caractéristiques en Russie à Sungir[280], par exemple, où un homme était enseveli avec plus de vingt bracelets, des poignards et des lances, mais aussi des

[279] Traité de loi qui est daté environ du II siècle de notre ère (bien que les questions de datation, concernant l'hindouisme, soient loin de faire l'unanimité).
[280] Sungir est un site préhistorique du Paléolithique supérieur découvert en 1955. Il est situé à environ 200 km à l'est de Moscou, dans la périphérie de Vladimir. 32 050

canines de renard, et surtout, des vêtements ornés de plus de trois mille perles en ivoire de mammouth. A Saint-Germain-la-Rivière, en Gironde, un site du magdalénien (-16.200) contenait un mobilier funéraire riche de parures (craches[281] de cerf, en particulier) permettant de penser que ces objets étaient probablement utilisés pour marquer l'appartenance de certains individus à des groupes sociaux privilégiés.

Au Paléolithique le stockage alimentaire était une pratique essentielle. Elle permettait aux chasseurs-cueilleurs de survivre aux périodes de pénurie et aux aléas climatiques. La conservation des aliments leur permettait de consommer les ressources de manière différée. Les techniques de stockage incluaient la déshydratation, le fumage et l'enfouissement des denrées. Ces méthodes permettaient de préserver la viande et d'autres aliments pour une consommation ultérieure, réduisant ainsi la nécessité de se déplacer constamment. Cette pratique a également influencé l'organisation socio-économique des groupes, parfois conduisant à une sédentarisation partielle. L'anthropologue français Alain Testart (1945-2013) s'est intéressé de près à ce stockage des denrées, mettant en évidence que cette pratique a fait partie des premières activités humaines qui ont modifié profondément les relations sociales.

Différentes études ethnographiques et archéologiques montrent que, dès la préhistoire, au Paléolithique supérieur, voire moyen, il existe des groupes humains de chasseurs-cueilleurs qui connaissent une organisation complexe où les inégalités commencent à faire leur apparition.

Dans "L'homme et l'inégalité : L'invention de la hiérarchie à la préhistoire" (2008), Brian Douglas Hayden, ethno-archéologue canadien(né en 1946) , nous livre une brève synthèse à la question de l'inégalité en s'appuyant sur des documents archéologiques ou ethnologiques. *« Le principal problème à traiter est de savoir comment et pourquoi l'inégalité est née des communautés égalitaires qui l'ont précédée »* - indique t-il dans son introduction.
Suivant une ligne évolutionniste, il cherche le passage entre la société égalitaire, fondée sur le partage, dont les Aborigènes australiens et les Bushmen seraient les derniers représentants, et la société inégalitaire devenue quasi universelle avec la mondialisation de la modernité. Il pense le trouver dans les sociétés « trans-égalitaires » de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique moyen, dont l'ethnographie du XXe siècle nous offre des exemples tels que celui des Amérindiens de la Côte Nord-Ouest (dont il a une connaissance de terrain) ou des tribus à Big Men de Nouvelle-Guinée.
Selon lui, l'apparition de la hiérarchie ne tient pas aux critères habituellement retenus par l'analyse fonctionnaliste (la pression démographique qui imposerait aux sociétés les plus peuplées de réguler par le pouvoir coercitif l'accès aux ressources et leur distribution). Il réfute aussi l'explication par la sédentarisation des sociétés en se fondant sur des preuves de l'existence de l'inégalité au Paléolithique moyen - repérable grâce à la pratique éminemment distinctive du traitement funéraire. Il défend une interprétation politique de l'origine de l'inégalité : certains individus auraient la capacité d'imposer politiquement (par la capacité de convaincre et de tromper) un système social "transégalitaire". Dans ce système, il existe des différences de statut et de pouvoir, mais elles ne sont pas aussi rigides ou extrêmes que dans les sociétés hiérarchiques.
Dans son ouvrage, il propose que l'inégalité est apparue avec la production de surplus alimentaire, et il identifie des personnalités de type "triple A" (chefs avides, agressifs et accumulateurs) comme des facteurs clés dans l'émergence des hiérarchies sociales.
Tant que le groupe est confiné dans les conditions de la survie immédiate, sans aucun surplus, les "triple A" ne peuvent s'imposer. A vouloir exploiter les autres, ils risquent

[281] Craches (ou croches) de cerf : canines supérieures résiduelles, atrophiées, héritées de leurs ancêtres.

tout simplement d'être tués. Mais dès lors que la nourriture est abondante, ils peuvent réussir à faire valoir leur point de vue et leurs intérêts et enclencher un mécanisme d'accumulation, mécanisme dans lequel nous sommes encore !

Dans les sociétés transégalitaires, plusieurs moyens ont été utilisés pour acquérir du pouvoir et de l'influence. Voici quelques stratégies clés identifiées par Brian Hayden :

- Organiser de grands festins pour démontrer la richesse et la générosité, ce qui permet de gagner du prestige et du soutien.
- Accumuler et contrôler des ressources essentielles comme la nourriture, l'eau.
- Participer à (ou diriger) des rituels importants pour renforcer le statut social.
- Établir des réseaux d'échanges et des alliances avec d'autres groupes ou individus influents.
- Augmenter la valeur de leurs enfants comme futurs époux/ses par des investissements spécifiques.

Ces stratégies ont permis à certains individus de se distinguer et de créer des inégalités initiales qui ont évolué vers des structures sociales plus complexes.

Le pape Grégoire VII (1071-1085) n'a pas mâché ses mots quand il a écrit (cité parHarold Berman/Law and Revolution(1985) : *« Qui ignore que les rois et les princes tirent leur origine d'hommes ignorants de Dieu, qui se sont élevés au-dessus de leurs semblables par l'orgueil, le pillage, la trahison, le meurtre – bref par toutes sortes de crimes - à l'instigation du Diable, le prince de ce monde, des hommes aveugles de cupidité et intolérables dans leur audace. »*

Perte du sens des réalités, intolérance à la contradiction, actions à l'emporte-pièce, obsession de sa propre image et abus de pouvoir : tels sont quelques-uns des symptômes d'une maladie mentale récemment répertoriée qui se développerait durant l'exercice du pouvoir : le "syndrome d'hubris". Une personne qui en souffre adopte un rapport au monde à travers le rapport de force. Elle se surestime et sous-estime les autres. Ces traits caractéristiques vont donc l'amener à dépasser les limites de l'acceptable.
Les philosophes et auteurs de théâtre grecs (comme Aristote et Platon) parlaient d'hubris lorsqu'un héros, tout excité par ses réussites personnelles, commençait à se prendre pour un Dieu. Souvent, les conséquences de cette arrogance étaient funestes.

*« Le pouvoir corrompt inévitablement le jugement libre de la Raison. » Un des plus brillants esprits de l'Histoire de l'Humanité, l**e philosophe allemand Emmanuel Kant (1724-1804),** avait identifié au XVIIIe siècle cette déviance qui nous amène à un paradoxe dans nos sociétés très pyramidales : ce sont les individus chargés de prendre les décisions qui vont développer une inaptitude à le faire lucidement !*
Permettons-nous toutefois de nuancer le propos de Kant : tous les dirigeants ne développent pas inéluctablement le syndrome d'Hubris. En fait, n'importe qui se retrouvant en position de pouvoir sur autrui est sujet à développer des comportements dégradés, et certains individus y sont plus sensibles que d'autres.

Assurément, l'exercice du pouvoir n'est pas une activité comme une autre et n'échoit pas au premier venu, mais les "Grands" se souviennent-ils suffisamment de leur condition de simple mortel ?
Dans ses "Discours sur la condition des grands" (1660), Pascal[282] jugeait utile d'éduquer les futurs puissants en leur rappelant que leur détention du pouvoir tenait avant tout du hasard : « Surtout ne vous méconnaissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres [...] Car tous les emportements, toute la violence, et toute la vanité des Grands vient de ce qu'ils ne connaissent point ce qu'ils sont. »

Dans "Discours de la servitude volontaire", écrit en 1574, La Boétie dénonce l'*« opiniâtre volonté de servir »* de l'homme, même s'il est libre par nature. La chute de la société dans la servitude volontaire de presque tous à un seul fait apparaître un homme nouveau, qui n'est plus un homme, pas même un animal, puisque *« les bêtes... ne se peuvent accoutumer à servir, qu'avec protestation d'un désir contraire... »*, cet être difficile à nommer est dénaturé.
Face à l'individu qui s'est soumis, La Boétie refuse d'opposer les bons princes aux mauvais tyrans. Qu'importe en effet que le gouvernant soit d'un naturel aimable ou cruel : n'est-il pas, de toute manière, celui que le peuple sert ? *« S'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature. »*

---

[282] Blaise Pascal (1623-1662) est un polymathe : Blaise Pascal (1623-1662), est un polymathe : mathématicien, physicien, inventeur, philosophe, moraliste et théologien franç ais. moraliste et théologien français.

L’une des raisons du maintien de la servitude est que les pouvoirs usent de stratagèmes pour affaiblir le peuple. Le pouvoir est le lieu par excellence de la manipulation sur autrui. Afin que le tyran conserve son pouvoir, il convient que le peuple soit soumis. Mais les techniques radicales d’oppression physique des peuples peuvent laisser la place, surtout dans les démocraties où il n’est plus permis d’opprimer à l’envie, à des techniques de manipulation beaucoup plus sournoises.
Il est bien connu, depuis l’Antiquité, que plus on laisse le peuple dans la non-connaissance et la non-conscience, plus il est plus facile d’en faire ce que l’on veut… c’est ce que l’on appelle manipulation, dans le champ politique.
Juvénal, le poète latin, avait déjà évoqué l’intérêt du divertissement du peuple afin que le pouvoir puisse traiter sans contestation ses petites affaires. « *Panem et circenses* » (Juvénal, Satires, X, 81) : du pain et du cirque. Car le peuple décérébré ne se lèvera alors plus que pour du pain, et non pour des valeurs.
La Boétie condamne ainsi ces « *drogueries* » : « *Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la compensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie.* »
Notre cirque actuel ressemblerait curieusement à la télévision ! Le "must du must" est d’obtenir le consentement du peuple à sa propre soumission. Pour ce faire, le langage et les images sont les techniques privilégiées des pouvoirs manipulateurs.

Nous savons par l'histoire et par l'ethnologie que le pouvoir se donne toujours comme en relation avec le surnaturel. Ainsi, les rois européens étaient ou sont encore "sacrés"[283] ; les pharaons, "fils et serviteurs des dieux", maîtrisaient les eaux du Nil et étaient garants de la fertilité des terres ; dans le corps des chefs polynésiens coulait la force vitale du "mana"[284] *;* les empereurs de Chine étaient Fils du Ciel" et ceux du Japon descendent en droite ligne d'Amaterasu, la déesse du Soleil ; même de nos jours, nombre de chefs d'État prêtent serment sur un livre sacré au moment de leur prise de fonction.
Il est possible que certains dirigeants politiques croient sincèrement qu’il y ait une base juste légitimant leur domination sur leurs semblables – surtout de nos jours via la conviction qu’une victoire électorale est équivalente à l’onction divine – mais cette auto-illusion ne change rien à la réalité de la situation.

On constate que chez les chimpanzés, l’action coordonnée n’est possible qu’au sein de groupes de quelques dizaines d’individus qui se connaissent. S’il dépasse une taille critique le groupe se scinde. La sociologie montre qu’un groupe humain lié uniquement par le commérage ne reste efficace que si sa taille ne dépasse pas 150 membres habitués à se cotoyer. Mais la croyance dans des mythes rend possibles l’action coordonnée d’un grand nombre d’inconnus : le mythe religieux a permis les Croisades, le mythe de la nation a rendu possible l’entraide entre individus unis par un même drapeau. L’Homo sapiens peut également changer de comportement en changeant de mythe. Il a ainsi cessé de vénérer le roi en abandonnant le mythe de la monarchie de droit divin pour apporter son soutien à la Révolution en adoptant le mythe de la souveraineté du peuple.

---

[283] Le sacre est une cérémonie religieuse qui se déroule dans une cathédrale conférant à un individu un caractère sacré (parfois même divin).
[284] Le mana est une force surnaturelle qui imprègne l'univers et dont certaines personnes sont porteuses plus que d'autres et l'expriment naturellement.

« La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. » Ainsi s'ouvre l'ouvrage Propaganda, rédigé en 1928 par Edward Bernays, considéré comme l'un des pères fondateurs de l'industrie des relations publiques aux États-Unis. Cette propagande se veut *« l'organe exécutif du gouvernement invisible »*, soit l'outil des faiseurs d'opinions qui s'efforcent, dans l'ombre, à faire adhérer le grand public aux idées d'un gouvernement, et donc d'influencer la majorité dans le sens des intérêts d'une minorité. Car aujourd'hui, constate Bernays, les dirigeants ne peuvent plus faire ce qu'ils veulent sans avoir l'assentiment des masses.

Diviser pour régner (divide et impera maxime attribuée à Philippe II de Macédoine) est une stratégie visant à semer la discorde et à opposer les éléments d'un tout pour les affaiblir et à user de son pouvoir pour les influencer. Cette tactique permet de réduire les concentrations de pouvoir en éléments qui ont moins de puissance que celui qui met en œuvre la stratégie. En d'autres termes, elle permet de régner sur une population alors que cette dernière, si elle était unie, aurait les moyens de faire tomber le pouvoir en question.
La société produit des inégalités sociales entre les individus qui la composent. Ces inégalités conduisent à la constitution de groupes sociaux plus ou moins homogènes et qui partagent des caractéristiques communes. La structure hiérarchique permet d'enfermer la majorité dominée en différents sous-groupes intermédiaires.
« Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours (on aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays. Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté mais encore des leurs. Ces six en ont sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. Ils leur font donner le gouvernement des provinces ou le maniement des deniers afin de les tenir par leur avidité ou par leur cruauté, afin qu'ils les exercent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal qu'ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre, qu'ils ne puissent s'exempter des lois et des peines que grâce à leur protection. Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil verra que, non pas six mille, mais cent mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue qui les soude et les attache à lui, comme Homère le fait dire à Jupiter qui se targue, en tirant une telle chaîne, d'amener à lui tous les dieux. »

Étienne de La Boétie/Discours de la servitude volontaire. (1574)

La Boétie soutient ainsi que ce n'est pas la magie ou l'envoûtement ni même la lâcheté qui alimentent la chaîne de servitude, mais l'intérêt bien compris par chacun, un intérêt évalué de manière quasi rationnelle. Le philosophe Marcel Conche (1922-2022) a résumé cette pyramide des intérêts en une formule : *« le tyran tyrannise grâce à une cascade de tyranneaux, tyrannisés sans doute, mais tyrannisant à leur tour »*.
La thèse développée ici par La Boétie dans le Discours ne s'est jamais démentie. La citation semble décrire un schéma de pouvoir qui persiste à travers les époques. L'histoire est tissée de ces fils invisibles qui relient les dirigeants à leurs partisans, créant une toile complexe de loyauté, de corruption et de manipulation.

Tous les présidents de la V^e^ République ont un jour dérapé en livrant, sciemment ou non, une formule nappée de mépris envers les Français. Charles De Gaulle (1890-1970) ne qualifiait-il pas les Français de *« veaux »* et François Hollande (1954-….) ne qualifiait-il pas les pauvres de *« sans dents ».* Mais, en matière de mépris du peuple, Emmanuel Macron (1977-….) est assurément le premier de cordée. Il ne fait pas dans la dentelle : *« T'as qu'à traverser la rue pour trouver du boulot », « T'as qu'à bosser pour te payer un costard », « Ceux qui ne sont rien, les fainéants, les illettrés », « les gaulois réfractaires au changement », «J'ai très envie de les emmerder. Et on va continuer à le faire jusqu'au bout. »*… On ne saurait trop le remercier d'avoir exprimé si crûment la philosophie sociale du monde auquel il appartient, du monde qui l'a formé, une philosophie sociale habituellement réservée aux cercles de l'entre-soi.

Le mépris du peuple est une histoire vieille comme le monde :
- Dans "Les Caractères", Jean de La Bruyère un excellent observateur de son temps, avait réservé l'une de ses pages les plus saisissantes à l'évocation de paysans fouillant la terre :
« L'on voit des animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Jean de la Bruyère/Les Caractères. (1688)

Cette vision du monde paysan illustre merveilleusement les préjugés des élites de la Cour, à l'égard des milieux populaires. Les classes aisées et privilégiées trouvaient la société rurale étrange, déroutante et d'un primitivisme choquant. Crainte, mépris et pitié étaient les sentiments les plus fréquemment exprimés, à l'égard des habitants du monde des paysans.
- Le peuple est ouvertement méprisé par Voltaire le mondain. Il se méfie de la *« populace »* et l'exprime clairement : *« Il me paraît nécessaire qu'il y ait des gueux ignorants. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes »* (Lettre à M. Damilaville, 1^er^ avril 1766). De même, dans son "Dictionnaire philosophique" (1764) : *« Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent, de la populace qui n'est point faite pour penser. »*
- Les 5 et 6 octobre 1789 font partie des grandes journées de la Révolution française. Une foule mécontente et affamée marche sur Versailles. *« Ils n'ont pas de pain ? Qu'ils mangent de la brioche !*[285] *»* serait la réponse donnée par une grande princesse, à qui l'on faisait part du fait que le peuple n'avait plus de pain à manger. Cette réponse, par son ironie involontaire, illustre la distance sociale qui existait entre les classes populaires et la noblesse. Les élites méconnaissent leurs conditions d'existence, leur mode de vie. Elles vivent dans leur bulle et ne connaissent tout simplement pas les soucis du peuple. Une élite intouchable qui déteste la populace, au point de n'avoir même pas l'idée d'y penser.
- Le 3 septembre 1791, le peuple fait irruption sur la scène politique. Cependant, voter n'est pas un droit, c'est une fonction qui exige des compétences. Pour devenir "citoyen actif", il faut avoir 25 ans et payer une contribution, au moins égale à la valeur de trois jours de travail. Si le peuple est souverain, *« ses représentants sont ses tuteurs, ses représentants peuvent seuls agir pour lui, parce que son propre intérêt est presque toujours attaché à des vérités politiques dont il ne peut avoir la connaissance nette et profonde »* précise le député Antoine Barnave (1761-1793).
Les citoyens passifs représentent la majorité de la population et ne peuvent pas voter. La Révolution n'a pas été faite par le peuple, mais par la bourgeoisie. Elle n'a

[285] Cette phrase, citée sans nommer la princesse, par Jean-Jacques Rousseau dans ses "Confessions" écrites en 1765 est souvent attribuée à tort à la reine Marie-Antoinette.

pas été faite pour redistribuer le pouvoir au peuple, mais pour substituer à l'aristocratie une bourgeoisie éclairée. Une bourgeoisie qui assied sa position sociale sur le talent et l'argent.
- Lorsque s'établit le suffrage universel masculin avec la Troisième République en 1871, l'auteur de vaudevilles Georges Feydeau (1862-1921) en parlera avec ces mots : *« La prétention saugrenue de donner les mêmes droits politiques aux hommes les plus intelligents, les plus instruits d'une nation, et aux brutes qui ne sont bonnes qu'à se soûler ! » « Quelle imprévoyance, quel ganachisme ! La société se meurt du suffrage universel. C'est de l'aveu de tous, l'instrument fatal de sa ruine prochaine. Par lui, l'ignorance de la vile multitude gouverne. »* avait asséné Edmond Huot de Goncourt (1822-1896) écrivain, fondateur de l'Académie Goncourt. Tandis que Gustave Flaubert (1821-1880) écrit à George Sand, le 7 octobre 1871 : *« Le peuple est un éternel mineur. Je hais la démocratie (...) Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain ...) L'instruction obligatoire et gratuite n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Le plus pressé est d'instruire les riches qui, en somme, sont les plus forts. »* On n'imagine pas à quel point ce mépris du peuple-canaille était populaire, parmi les élites au XIX^{e} siècle. Le peuple est l'objet d'un mépris et d'un dégoût ostensiblement affichés. Alphonse Daudet (1840-1897) connu pour son livre "Lettres de mon moulin" se moque de : « *Leurs têtes de pions, collets crasseux, cheveux luisants. » L*e poète Charles Marie René Leconte de Lisle (1818-1894) est un autre bon exemple. Il écrit le 30 avril 1848 à un ami : *« C'est une éternelle race d'esclaves qui ne peut vivre sans bât et sans joug. »*

Au-dessus du peuple se pavane une minorité qu'on appelle la "classe dirigeante", sans prendre garde au caractère scandaleusement antidémocratique du mot et de la chose. Son astuce est de se faire élire librement par un peuple qu'elle intoxique, et ensuite de tout décréter au nom de ce peuple, le saluant du titre de "Peuple Souverain" !

« Si le Nombre des voix gouverne, l'Argent gouvernera après lui ; si la démocratie paraît, voici que viendra la ploutocratie. »

Charles Maurras[286]/Mes idées politiques. (1937)

Nous sommes dans une illusion de démocratie, qui est en réalité une ploutocratie. Mais au fait, qu'est-ce donc que la "ploutocratie" ? Joseph Ernest Renan, philosophe et écrivain français, nous en donne une définition souvent reprise :
« J'appelle ploutocratie un état de société où la richesse est le nerf principal des choses, où l'on ne peut rien faire sans être riche, où l'objet principal de l'ambition est de devenir riche, où la capacité et la moralité s'évaluent généralement (et avec plus ou moins de justesse) par la fortune. »

Ernest Renan[287]/L'Avenir de la science.(1890)

Le mot "ploutocratie" désigne donc un régime politique, dans lequel le pouvoir appartient aux classes riches. C'est le système qui possède le contrôle sur cette planète. La démocratie est dévoyée par une poignée de personnes aisées, ce n'est rien d'autre qu'une mystification ploutocratique. Ceux qui veillent sur sa perpétuation, sont ses nouveaux maîtres, occultes profiteurs d'un régime qui fonctionne si bien pour eux.
Le gouvernement des riches et pour les riches, n'a pas besoin d'être dirigé directement par les riches. La démocratie est une servitude. Ce régime exige un mécanisme électoral. Le pouvoir de remporter des élections, passe par les moyens de l'argent. Il faut avoir de l'argent, beaucoup d'argent, avant d'entreprendre une campagne électorale. Au prix de quelques courbettes, les cordons des bourses des grandes compagnies et des millionnaires se délient facilement. Le financement des

[286] Charles Maurras (1868-1952) est un journaliste, essayiste, homme politique et poète français.
[287] Ernest Renan (1823-1892),Historien, philosophe et écrivain français.

partis politiques les soumet inévitablement aux gros donateurs. On peut imaginer qu'une telle générosité sera noblement récompensée.
« Je crois en la division du travail. Vous nous faites élire au Congrès ; nous passons des lois qui vous permettent de gagner de l'argent (...) et vous utilisez une partie de vos profits pour contribuer à financer nos campagnes afin de nous faire réélire, pour passer de nouvelles lois afin de vous permettre de gagner encore plus d'argent. »

Boies Penrose (1860-1921), sénateur des États-Unis, à ses soutiens financiers (1896).

Le pouvoir mondial est dominé par la finance. Un petit groupe de super-riches achète les gens de presse, fait élire ses candidats, et dès lors gouverne au nom du peuple souverain, mais pour son profit exclusif. La grande force des dominants aujourd'hui, est de s'appuyer sur le système politique le plus légitime qui soit, la démocratie, et de le vider de tout son sens. Les citoyens et les citoyennes ont l'impression de pouvoir agir sur leur sort en allant voter, alors qu'en vérité ils sont bâillonnés.
Les élites haïssent le peuple, mais le peuple s'obstine à voter pour ces mêmes "pseudo-élites". On peut en conclure que le peuple adore l'auto-flagellation.

« La meilleure forteresse des tyrans, c'est l'inertie des peuples. »

Nicolas Machiavel.

La population, détestée par les élites, est depuis longtemps la cible d'un mépris bien ancré. Oui, il y a bel et bien deux Homo : Homo dominator : celui qui débat, pense, écoute, parle, construit, dessine, écrit ; Homo servus : celui qui se laisse manipuler, endormir ou au contraire exciter par les promesses, paresseux d'intellect, lâche, dangereux. De manière plus ou moins consciente et plus ou moins volontaire, les membres de la classe supérieure se sont progressivement coupés du reste de la population, et ont construit un entre-soi confortable. D'un côté, ceux qui savent diriger par droit du sang disait-on hier, par leur talent, leur mérite, leur quotient intellectuel, murmure-t-on aujourd'hui. Et de l'autre, ceux qui rament, sans supposer s'emparer du gouvernail. Gustave Le Bon, l'auteur de "*Psychologie des foules*" (1895) - qui a influencé à la fois Mussolini mais aussi De Gaulle -, résumait ça très bien : *« Les civilisations ont été créées et guidées jusqu'ici par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules. Ces dernières n'ont de puissance que pour détruire ».* L'évidence serait celle d'une loi naturelle qui partagerait le monde en deux. Le problème c'est que pour ne pas avoir de dirigeants qui méprisent le peuple, il faudrait carrément changer l'humanité. Il ne peut y avoir d'égalité entre les citoyens et de pouvoir du peuple, la prétention d'un régime à revendiquer l'existence d'un tel pouvoir, doit s'analyser comme une mystification idéologique.

Tout comme l'esclavage antique permettait à l'aristocratie athénienne de consacrer du temps à l'observation de la voûte céleste, la masse laborieuse de l'ère industrielle est là pour assurer les tâches nécessaires à la production, cependant que selon les mots de Renan, *« quelques-uns remplissent pour elle les hautes fonctions de la vie »*. "Dialogues philosophiques." (1871)

« Les élites et le peuple vivent des réalités imperméables. »

Michel Maffesoli[288]

https://www.larecherche.fr/do%C3%B9-viennent-les-in%C3%A9galit%C3%A9s guerre enrichissement

[288] Michel Maffesoli, né le 14 novembre 1944, est un sociologue français.

Cet accroissement démographique aura lui-même trois conséquences principales. La première est une course permanente au progrès technique pour nourrir une population en constante croissance dans un monde fini : invention de la traction animale, de la charrue primitive, de la roue, puis de la métallurgie du bronze et du fer, des assolements et des engrais, et jusqu'à la mécanisation. La deuxième conséquence est l'accroissement des tensions entre des communautés désormais fixées sur des territoires précis. Si la violence interhumaine était ponctuellement attestée auparavant, elle se généralise : les villages se fortifient, des armes spécifiques sont créées, d'abord en pierre puis en bronze et en fer, offensives comme défensives, que suivront plus tard les armes à feu, jusqu'aux bombes et aux missiles contemporains. On sculpte en Europe, à partir du IVe millénaire, des stèles représentant des guerriers en armes, un thème jusque-là inconnu.
La preuve archéologique la plus ancienne de ce qui pourrait être un massacre préhistorique se trouve sur le site du **cimetière 117**, datant de l'**épipaléolithique**. Le cimetière contient un grand nombre de squelettes vieux d'environ 13 000 à 14 000 ans, dont beaucoup présentent des têtes de **flèches** fichées, ce qui indique que ces individus ont peut-être été victimes d'un conflit. Certains chercheurs doutent de cette conclusion, car les corps, enterrés dans des tombes soigneusement créées, peuvent s'être accumulés pendant de nombreuses décennies, et constituer la preuve d'assassinats d'intrus plutôt que d'un réel conflit. D'autre part, près de la moitié des squelettes appartiennent à des femmes. Les chercheurs ne pensent généralement pas que les femmes aient joué un rôle actif dans d'éventuelles escarmouches. Il a été supposé que ce massacre aurait pu se produire à la suite d'une crise écologique locale[23].
Les communautés du Néolithique sont définies comme des sociétés qui cultivent des plantes et fabriquent des outils uniquement à partir de matériaux naturels. Des preuves indiquent que des conflits ont affecté de nombreuses communautés du Néolithique28. Le massacre de Talheim et le massacre de Crow Creek en sont les exemples les plus flagrants29,30.

Selon la préhistorienne Marylène Patou-Mathis et à la lecture des recherches anthropologiques et archéologiques, la guerre ne semble apparaître qu’avec la naissance de l’économie de production et le bouleversement des structures sociales du Néolithique, il y a environ dix mille ans, et la « sauvagerie » des préhistoriques ne serait qu’un mythe forgé au cours de la seconde moitié du xixe siècle pour renforcer le concept de « civilisation » et le discours sur les progrès accomplis depuis les origines »3.

Entre 5300 et 4950 av. J.-C., le site archéologique d’Herxheim, dans le sud de la Rhénanie-Palatinat, en Allemagne, appartenant à la culture rubanée, livre les traces de pratiques d’anthropophagie rituelle. Dans les fosses entourant le village sont enterrés des fragments osseux humains portant des traces de découpe et de fracturation des os (environ 400 à 450 individus), des ossements d’animaux, des poteries, des outils d’os ou de pierre et de rares objets de parure. Un millier de personnes de tous âges et pour certaines

venant de régions éloignées de plusieurs centaines de kilomètres auraient été inhumées sur le site en moins d’un demi-siècle à la suite de rituels codifiés. Il pourrait s’agir de raids guerriers qui auraient consisté à ramener des prisonniers pour les exécuter et les consommer, ou de voyages de personnes s’étant volontairement rendues à Herxheim pour participer à ces cérémonies, y compris à leurs dépens31.

Par exemple, durant le Magdalénien, il y a des preuves de stockage alimentaire,

Ainsi agit le dominateur : il cherche à envahir le territoire de ses semblables pour agrandir le sien et soumet tous les plus faibles que lui. Ce besoin de domination se retrouve chez Hitler, Alexandre le Grand ou Napoléon qui, pour quelques obscures revanches sur la vie et les autres, étaient assoiffés de pouvoir. Il se retrouve aussi chez le conjoint, le patron, le collègue de travail et, pire encore, chez les parents. C’est la peur, les souffrances, les frustrations qui poussent à écraser les autres, parce qu’ils sont menaçants. Souvent humilié dans son enfance, par un père ou une mère abusifs, puis par les enseignants et les élèves, le dominateur a une revanche à prendre, une peur viscérale que ça recommence, un manque d’estime et de confiance qui le rendent agressif.

Hérodote, -480/-425: *"Donnez tout pouvoir à l'homme le plus vertueux qui soit, vous le verrez bientôt changer d'attitude."*